3 Nm 4

LES VOYAGES DE CYRUS.

K. Ramsay (et Mr)

NOUVELLE EDITION.



A LONDRES
Chez JAQUES BETTENHAM Imprimeur.
M. DCC. XXX.

4



AVERTISSEMENT.

QUOIQUE M. le Duc de SULLY ſoit mort depuis la prémiére Edition de cet ouvrage, cependant par reſpect pour ſa memoire, on n'a voulu rien changer dans l'Epitre qui ſuit.



A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE SULLY,
PAIR DE FRANCE, &c.

MONSEIGNEUR,

LE deſſein de cet Ouvrage eſt de peindre tous les caracteres d'une vertu ſimple & aimable, d'une ame délicate & noble, d'un eſprit juſte qui ſaiſit les grandes

 verités

verités par goût & par ſentiment. Un tel Ouvrage vous appartient de droit, & mon cœur devoit cet homage à l'amitié dont vous m'honorez: C'eſt par Elle qui je jouis de cette paix, de cette liberté, & de ce doux loiſir ſi propre & ſi néceſſaire pour les productions de l'eſprit. Daignez agréer cette marque de ma vive reconnoiſſance, & du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble

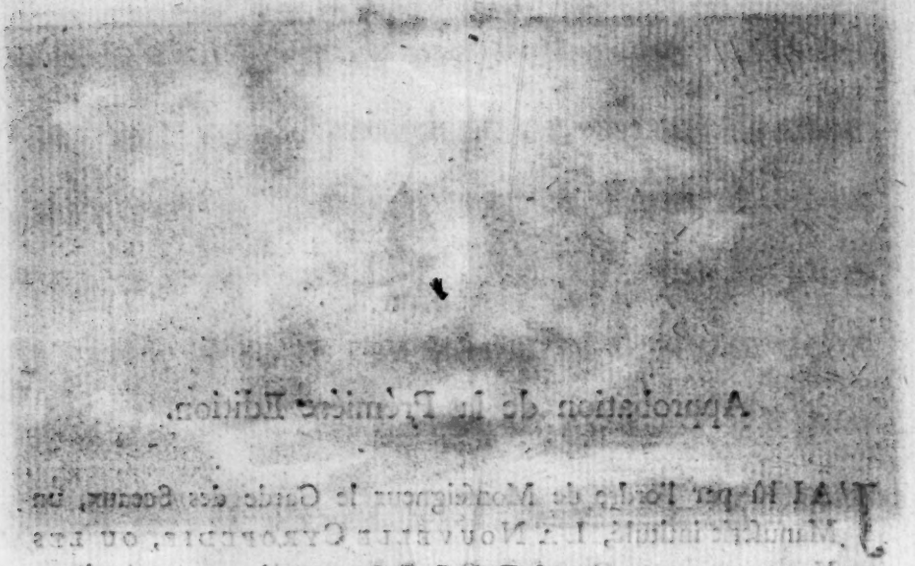
& très-obéiſſant ſerviteur,

Ramſay.

Approbation de la Prémiére Edition.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Seeaux, un Manuſcrit intitulé, LA NOUVELLE CYROPEDIE, OU LES VOYAGES DE CYRUS. Cet Ouvrage m'a paru très-digne de l'impreſſion. Sous les agrémens de l'Hiſtoire, & de la Fable, il renferme avec art d'excellentes inſtructions de Morale, de Politique, & de Religion propres à former l'eſprit & le cœur d'un jeune Prince. On y reconnoît par-tout l'habile diſciple d'un grand Maître. Fait à Paris le 5 d'Avril 1727.

SAURIN.



ERRATA.

P. 92. l. 11. Thebes, *lif.* Memphis. p. 178. l. 21. dix, *lif.* dix ſept. p. 206. l. *ult.* Scipion, *lif.* Socrate. p. 221. l. *ult.* ſe, *lif.* tout. p. 233. l. 4. Realité, *lif.* perfection. p. 348. l. 22. Les Hebreux, *lif.* Ces Hebreux. Diſc. p. 59. l. 7. des mortels, *lif.* des corps mortels p. 284. Note [a] *lif.* l. 6. p. 218. & 225.



PREFACE.

DEPUIS la prémiére édition des VOYAGES DE CYRUS, l'Auteur a écouté avec reſpect & avec docilité le jugement du Public; on a fait des objections ſpécieuſes contre cet ouvrage, on y a trouvé des défauts réels: Le deſſein de cette Préface eſt de montrer ce qu'on a fait pour corriger les uns, & ce qu'on peut dire pour répondre aux autres.

Le grand défaut qui régnoit dans cet ouvrage étoit l'inaction de Cyrus; dans tout le cours de ſes Voyages, il paroiſſoit trop oiſif & trop Philoſophe; il ne faiſoit preſque rien qui anonçât le Conquérant de l'Aſie. La nature de cet ouvrage ne demandant point l'action du Poéme Epique, on auroit pû excuſer ce défaut; on s'eſt ſoumis cependant au ſentiment du Public, & l'on a fait agir

Cyrus dans preſque tous les païs où il paſſe ſans manquer au Caractére d'un jeune Héros voyageur, & ſans révolter le lecteur par le récit des fictions qui n'ont aucun fondement dans l'Antiquité. Outre ce défaut général on en a trouvé pluſieurs autres propres à chaque livre.

Dans le prémier voyage la narration eſt trop coupée & trop précipitée: On s'intéreſſe d'abord pour Caſſandane, on l'aime, on craint de la quitter, cependant elle diſparoit tout d'un coup, & cet épiſode finit trop bruſquement. D'ailleurs on ne voit pas qu'il y ait aucun rapport entre le goût vertueux de Cyrus pour Caſſandane, & l'amour criminel de Stryangée pour Zarine. Enfin Cambyſe & Mandane pour plaire à leur fils, conſentent à ſon mariage contre toutes les régles de la plus ſage politique. On ſe flatte d'avoir corrigé ces defauts par les additions qu'on a faites au prémier livre, où l'on développe l'état politique de l'Aſie du temps de Cyrus.

Le ſecond voyage n'étoit pas bien amené; voici quelle en eſt à préſent l'occaſion. Le Prince de Perſe commence à concevoir du mépris pour la Religion; afin de le garantir de ce danger, Hyſtaſpe ſon gouverneur l'engage à viſiter les Mages: Le tableau que Zoroaſtre lui fait des merveilles de la nature, & les idées aimables qu'il lui donne de la divinité ſuſpendent ſes doutes & diſſipent ſes incertitudes; mais tandis qu'on l'inſtruiſoit ainſi, les raiſonnemens de l'Archi-mage ne devoient pas trop plaire à une jeune Princeſſe accoutumée aux plaiſirs, aux jeux & aux ſpectacles de la cour d'Ecbatane. Pour amuſer Caſſandane on fait célébrer les fétes de la Déeſſe Mythra par les femmes des Mages, & cette deſcription forme un tableau, qui délaſſe l'eſprit, qui ſert d'introduction à la Théologie des Perſes, & qui coupe le diſcours que Zoroaſtre fait ſur la Phyſique & ſur la Réligion.

Dans le troiſiéme voyage tout ſe paſſoit en reçit, il n'y avoit aucune action. L'Epiſode d'Aménophis a parû intéreſſant, mais Cyrus ſembloit avoir été oublié; on ne s'en ſouvenoit que par réflexion.

flexion. L'Auteur a trouvé le moyen de rendre ce Prince préſent aux révolutions d'Egypte ſans devenir priſonnier avec Apriés, & ſans autorizer l'uſurpation d'Amaſis, en déployant tour-à-tour les vertus militaires & les ſentimens héroïques de Cyrus.

Dans le quatriéme & cinquiéme livre on faiſoit faire des dépenſes extraordinaires en hommes & en vaiſſeaux aux Spartiates & aux Athéniens pour amuſer Cyrus. Virgile fait tuer & eſtropier quelques Athlétes dans les jeux pour faire briller ſes Héros; mais L'Auteur de Cyrus enchériſſoit ſur le Poéte : Pour remédier à ce défaut il a raconté dans ſon quatriéme livre la guerre des Lacédémoniens & des Tégéates dont Hérodote fait mention, & qui arriva préciſément pendant le temps qu'on fait reſter Cyrus à Sparte. Cet Epiſode a donné occaſion à l'Auteur d'expliquer d'une maniére plus étendue l'état politique de Sparte, & les différens ſyſtémes de Polybe & de Plutarque ſur les prémiers deſſeins de Lycurgue. Dans le cinquiéme livre on ſuppoſe qu'il ſe donna un combat naval entre Mégacles & Piſiſtrate lorſque le Prince de Perſe paſſa dans l'Attique.

Dans le ſixiéme livre Pythagore montroit clairement que la penſée ne ſauroit être une propriété de la matiére; mais il falloit ajoûter quelques pages pour faire ſentir que nous n'avons aucune raiſon de croire que l'étendue & la penſée ſoient des propriétés de la même ſubſtance; & que le ſyſtême de Spinoza, déſigné par Anaximandre, eſt un tiſſû de ſuppoſitions vagues ſans aucune preuve.

On a fait une grande addition au ſeptiéme livre ſur la religion des Tyriens & la mort d'Adonis. L'Auteur a crû devoir profiter de ce bel endroit de la Mythologie pour développer l'ancienne tradition commune à preſque toutes les nations ſur un DIEU MITOYEN qui ne détruiroit & n'expieroit le crime qu'en ſouffrant lui même beaucoup de maux. Comme les Phéniciens étoient voiſins de la Judée, ils pouvoient avoir des idées plus claires de la Religion que les autres nations, & cette ſimple poſſibilité ſuffit pour juſtifier ce nouvel épiſode. Aureſte on auroit tort de chercher dans

les anciens mot pour mot tout ce que l'on fait dire à chaque philoſophe de la Religion de ſon païs. L'Auteur de Cyrus n'a fait que réunir dans un ſyſtême ſuivi les plus beaux traits de l'antiquité pour développer les grands principes de la Religion, & pour montrer que dés le commençement toutes les nations en avoient quelque idée plus ou moins confuſe.

Dans le dernier livre, on a ajoûté pluſieurs réflexions pour donner plus de préciſion aux raiſonnemens d'Eléazar & plus de force au diſcours de Daniel: Le dernier prouve l'établiſſement ſurnaturel de la Religion par le ſeul moyen dont on doit le prouver, c'eſt à dire par le recit des faits; mais il ajoûte pluſieurs traits dans ſa narration qui montrent que ces faits ſont inconteſtables; il renvoye enfin Cyrus à l'accompliſſement des prophéſies dans ſa propre perſonne, comme une preuve invincible de toutes les vérités qu'il vient de lui annonçer.

On a ſemé dans tout le cours de l'ouvrage en parlant de la Théologie des Payens, pluſieurs remarques pour montrer que comme toutes les fictions du Paganiſme ſuppoſent la vérité des trois états du monde, de même toutes les Divinités payennes peuvent ſe réduire à un Dieu ſuprême, Principe de tous les êtres; à une Déeſſe ſa compagne, ſa ſœur, ou ſa fille; & à un Dieu Mitoyen qui eſt ſon fils, ſon repréſentatif ou vicegérent. Outre ces additions principales on en trouvera pluſieurs autres moins conſidérables, qui paroiſſent néceſſaires pour rendre les tranſitions plus faciles, la narration plus liée, les principes plus ſenſibles, & les raiſonnémens plus concluans. Voilà les additions qu'on a fait pour corriger les défauts réels qui ſe trouvoient dans la prémiére édition: Voici les objections ſpécieuſes qu'on a formé contre l'ouvrage.

I. La moins importante de toutes ces objections eſt que l'Auteur eſt plagiaire, & qu'il a copié en pluſieurs endroits l'hiſtoire univerſelle de M. de Meaux, la Préface hiſtorique de M. Toureil, la vie de Hay-Eben-Yokdan traduite de l'Arabe, & le livre Anglois de M. Cudworth.

Les

Ces prétendus larcins éblouirent d'abord ceux qui ne ſavoient pas conſulter les originaux ; mais après un examen rigoureux on ſentit l'injuſtice & l'ignorance des Critiques. On trouve dans le troiſiéme livre de ces voyages quelques paſſages que M. l'Evêque de Meaux a traduit de Diodore de Sicile, d'Hérodote & de Strabon. L'Auteur a ſuivi quelques fois la verſion de ce Prélat, mais eſt-on plagiaire par ce qu'en citant les anciens on ſuit plûtôt une bonne qu'une mauvaiſe traduction ? En confrontant la préface de M. Toureil avec le quatriéme & cinquiéme livre de cet ouvrage, l'on n'y trouvera preſque rien de commun que certains traits purement hiſtoriques. La vie de Hay-Eben-Yokdan traduite en Latin par M. Pocock n'a d'autre reſſemblance avec l'hiſtoire d'Hermés ſecond, que l'idée générale d'un ſauvage élevé dans un déſert. Le philoſophe Arabe, commençe d'abord par des recherches tres ſubtiles ſur l'anatomie, paſſe enſuite aux diſcuſſions métaphyſiques, & finit par les rêveries des Contemplatifs Mahométans. Tous les raiſonnemens de l'Auteur de Cyrus ſont au contraire ménagés de façon qu'ils ne paſſent pas la capacité d'un eſprit ſenſé qui n'a d'autre maître que la nature : On tâche d'amener les idées ſans bleſſer la vraye ſemblance, de mettre chaque vérité à ſa place, de mêler les réflexions avec les ſentimens, & d'élever l'ame par des gradations ſimples à la connoiſſance & à l'amour du prémier Etre. Enfin quant au célébre Docteur Cudworth, malgré ſes mépriſes, & ſon peu d'ordre, il avoit pénétré plus avant dans les myſtéres de l'antiquité que la plus part des Critiques ; cependant ce ſavant Anglois ne dit rien des trois états du monde, qui ſont le but & le fondement de tout ce que l'Auteur de Cyrus avance ſur la religion. Loin d'être Plagiaire on n'avoit pas aſſez profité d'abord des recherches admirables qui ſe trouvent dans ce Docteur, ſur les trois formes de la Divinité ; on en a profité davantage dans cette édition, mais toûjours en le citant, ou les auteurs originaux qu'on a conſulté quand on ne le cite pas.

II. Quelques uns ont crû que les Epiſodes, où l'on parle de l'amour ſont racontés trop rapidement, que le cœur n'a pas le temps de s'y intéreſſer, de les goûter & de s'en attendrir.

L'Auteur fait raconter toûjours ces hiſtoires par des perſonnes qui ne doivent pas étaler les diſcours paſſionnés, les ſentimens tendres, ni les images vives. Les anciens ne font point parler les perſonnages quand les ſituations parlent aſſez d'elles mêmes. Lorſqu' Homére veut peindre les charmes d'Héléne, ce n'eſt que par un trait ; elle paſſe dans le conſeil des vieillards, ils la regardent, ſe troublent & ſuſpendent leurs délibérations. Quand Virgile fait parler Didon elle eſt ſobre en diſcours, mais chaque mot eſt un ſentiment : Les paſſions tendres perdent leur force & leur délicateſſe lorſqu'elles deviennent trop éloquentes. Aureſte toutes les fictions de cet ouvrage qui ont l'amour pour objet ſe trouvent dans les deux prémiers livres, & tendent à préſerver Cyrus des égaremens de la jeuneſſe en lui montrant moins les douceurs de l'amour que les amertumes qu'il produit : Dés qu'il parvient à un âge plus mur Caſſandane meurt & le Héros va voyager. L'hiſtoire raconte ainſi ſimplement les faits ſelon qu'ils arrivent, ſans chercher les intrigues, les diſcours & les ſurpriſes des Romans.

III. Quelques uns prétendent que les voyages de Cyrus ne ſont pas aſſez bien amenés, & que tout autre Héros conviendroit mieux au projet de l'Auteur que le Conquérant de l'Aſie.

Les Conquérans ne cherchent à étendre leur domination que pour déſoler les Royaumes, & ſatisfaire à leur ambition déméſurée : Cyrus au contraire ne ſubjugua les nations que pour travailler à leur bonheur. On a voulu faire ſentir par le choix d'un tel Prince que le courage, les grands exploits & les talens militaires peuvent bien exciter nôtre admiration, mais qu'ils ne forment point le véritable Héros à moins qu'on n'y ajoute la ſageſſe, les vertus & les ſentimens. Pour former un Héros ſemblable on a

crû pouvoir le faire voyager, & le ſilence de Xénophon autorize cette fiction. L'hiſtorien Grec ne parle point dans ſa Cyropedie de tout ce qui eſt arrivé à Cyrus depuis ſa ſeiziéme juſqués à ſa quarantiéme année. On a profité de ce ſilence pour faire voyager le Prince des Perſes, & le récit de ſes voyages fournit une occaſion de peindre la Religion, les mœurs & la politique de tous les païs où il paſſe. Ces voyages paroiſſent naturels ; un Prince ſage comme Cambyſe, un Pere qu'on ſuppoſe inſtruit des oracles ſur la grandeur future de ſon fils, un Roy tributaire qui ſavoit le danger de renvoyer le jeune Prince une ſeconde fois à la cour d'Ecbatane devoit ſentir que Cyrus à l'age de vingt-cinq ans ne pouvoit s'occuper plus utilement dans le temps d'une profonde paix qu'à voyager en Egypte & en Gréce. Il falloit préparer le Fondateur d'un grand Empire à remplir ſa haute deſtinée par des connoiſſances dignes de ſon génie. Y a-t-il rien en tout ceci de forçé ? Nul autre Héros ne pouvoit convenir au projet de l'Auteur ; s'il avoit fait voyager quelque autre Prince, il auroit perdu tous les avantages qu'il tire du choix de Cyrus comme Libérateur du peuple de Dieu, comme contemporain des Grands Hommes qu'il fait parler, & comme vivant dans un ſiécle dont les connoiſſances, les mœurs & les événemens convenoient ſeuls au deſſein de cet ouvrage.

IV. Ceux qui confondent le plan de Cyrus avec celui de Télémaque ſe récrient ſans ceſſe qu'il n'y a point d'unité d'action dans ce livre.

Rien n'eſt plus injuſte que de vouloir comparer ces deux ouvrages ; ils ont le même but qui eſt l'inſtruction, mais ils ne ſont pas formés ſur les mêmes originaux ; l'Auteur de Télémaque écrit la ſuite d'un Poëme Epique ; l'Auteur de Cyrus remplit le vuide d'une Hiſtoire Philoſophique ; l'un a imité Homére avec ſuccés, l'autre a pris Xénophon pour modelle. M. de Cambray répand par tout les fleurs & les richeſſes de la Poéſie ; il peint la nature entiére & fait voir tout ce qu'il peint ; il décrit tous les

mouvemens

mouvemens du cœur humain, & les fait ſentir tour-à-tour ; il rend palpables les vérités les plus ſublimes & ne fatigue jamais par des idées abſtraittes ; il paſſe des images aux ſentimens, & trouve le chemin du cœur par une voye plus courte que par celle des raiſonnemens ; il marche, il vole, il ſoupire, il tonne, il s'afflige, il s'égaye, il prend toutes les formes & nous transforme toûjours avec lui.

L'Auteur de Cyrus s'eſt fait une gloire de développer les ſentimens de ſon Maître ſans oſer entreprendre d'imiter ſes graces ; il a choiſi un genre d'écrire proportionné à ſon deſſein & à ſon génie plus propre à comparer des idées qu'à former des images ; il ne veut pas écrire un Poéme Epique : Dans cette eſpéce de fiction c'eſt le Héros qu'on aime, qu'on écoute & qu'on voit par tout ; on ne goûte la vertu, la vérité, les ſentimens que parce qu'il les poſſede ; le Poéte veut frapper ſans ceſſe & ſaiſir l'imagination, il n'inſtruit que par des traits, les raiſonnemens ſuivis ſont déplaçés, il ennuye quand il paroit trop Philoſophe : Ces régles ne pouvoient pas convenir au plan de l'Auteur de Cyrus, il veut montrer les progrès ſucceſſifs de l'eſprit humain dans la recherche de la vérité, comparer les Réligions, les Gouvernemens & les Loix des différentes nations, former le Légiſlateur plûtôt que le Conquérant. Dans un ſemblable projet il n'eſt pas néceſſaire qu'on trouve l'unité d'action, il ſuffit qu'on y rencontre par tout l'unité du deſſein. Tous les Epiſodes tendent à l'inſtruction & les inſtructions paroiſſent toûjours proportionnées à l'âge de Cyrus : Pendant ſa jeuneſſe il court riſque d'être corrompû par la vanité, l'amour & l'irréligion ; Mandane, Hyſtaſpe & Zoroaſtre le garantiſſent de ces pieges. L'hiſtoire d'Apriés, lui dévoile tous les artifices d'un Courtiſan perfide ; celle des Rois de Sparte, les dangers d'une confiance outrée dans ſes Favoris, ou d'une défiance injuſte de ſes Miniſtres ; celle de Périandre les maux funeſtes qu'entrainent le deſpotiſme & le renverſement des anciennes loix ; celle de Piſiſtrate les punitions d'une politique baſſe, fauſſe & artificieuſe ; celle de Nabucodonoſor les conſéquences affreuſes d'une rechute dans l'impieté après avoir été eclairé. On

l'inſtruit

l'inſtruit d'abord par des fables pour le préſerver des paſſions de la jeuneſſe, il s'inſtruit enſuite lui même par les réflexions qu'il fait, par les exemples qu'il voit, & par toutes les avantures qui lui arrivent; il va de païs en païs ramaſſer tous les tréſors de la ſageſſe, entretenir les grands hommes qu'il y trouve, & faire des exploits heroïques ſelon les occaſions qui ſe préſentent. Il parle peu, il penſe beaucoup, il ſent encore plus, & il agit toûjours d'une maniére conforme à ſes lumiéres & à ſes ſentimens.

V. Quelques uns pour décréditer cet ouvrage ont voulû inſinuer que loin de rendre hommage à la religion il la dégradoit.

L'Auteur ſe croiroit bien malheureux d'avoir produit un ouvrage ſi contraire à ſes intentions. Ce qu'il avance ſur la Religion ſe réduit à deux points principaux : L'un eſt de prouver contre les Athées l'exiſtence d'une Divinité ſuprême qui a produit le monde par ſa puiſſance & qui le gouverne par ſa ſageſſe. Pour cet effet Zoroaſtre dévoile toutes les merveilles de l'univers; Hermés conſulte les ſentimens ſimples & naturels du cœur humain; Pythagore remonte juſques aux prémiers principes : C'eſt ainſi qu'on a crû réunir tout ce que les ſens, les ſentimens & la raiſon nous fourniſſent de plus fort pour prouver la prémiére, & la plus grande de toutes les vérités. La tradition s'accorde avec la Philoſophie : On a taché de montrer par tout que les prémiers ſentimens des Nations ſavantes & poliçées approchent plus de la vérité que ceux des ſiécles poſtérieurs; que la Théologie des Orientaux eſt plus pure que celle des Egyptiens; que celle des Egyptiens eſt moins corrompue que celle des Grecs; que celle des Grecs eſt plus élevée que celle des Romains; que le ſyſtême primitif du monde étoit celui d'une divinité ſuprême; que pour en rendre l'idée ſenſible au vulgaire on répreſenta les attributs divins par des allégories & des hiéroglyphes; que les hommes enſevelis dans la matiére oublièrent de bonne heure le ſens de ces ſymboles ſacrés & tomberent dans l'idolatrie; que l'idolatrie énfanta l'irréligion; que les eſprits

 téméraires

téméraires ne ſachant point diſtinguer entre les abus & les principes paſſerent d'un excés à un autre. Voilà l'hiſtoire des variations de l'eſprit humain dans preſque tous les temps & tous les païs. On a voulu faire ſentir par toutes ces recherches l'extravagance outrée de ceux qui ſoûtiennent que les idées de Religion ne ſont que les effets de l'ignorance & de la groſſiereté du monde naiſſant; que les prémiers hommes ne ſachant point les cauſes phyſiques eurent recours aux puiſſances inviſibles pour expliquer les Phénomenes de la Nature; & qu'enfin les politiques épurerent & perfectionnerent ces idées informes pour compoſer un ſyſtême de Religion utile & néceſſaire dans la ſociété.

Le ſecond point eſt de montrer contre les DEISTES que les principaux dogmes de la Religion révélée ſur l'état d'Innocence, de Corruption & de Réparation ſont auſſi anciens que le monde; qu'ils faiſoient les fondemens de la Religion de Noé; que ce Patriarche a tranſmis cette Religion à ſes enfans; que ces traditions ſe ſont répandues ainſi par toutes les nations; que le Paganiſme les a défigurées, dégradées, obſcurcies par ſes fictions abſurdes; & qu'enfin ces vérités primitives n'ont été conſervées pures que dans la véritable Religion. Quand on voit pluſieurs nations s'accorder ſur le Commencement, la Décadence & le Rétabliſſement d'une Monarchie; ſur la naiſſance, les exploits & les vertus du Héros qui en eſt le Reſtorateur, quoique d'ailleurs les circonſtances ſoyent différentes & même fabuleuſes, n'eſt-ce pas une preuve évidente de la vérité de ces faits principaux? En développant ces très anciennes traditions on a diſtingué entre la fable & la vérité, les hypothéſes philoſophiques & les dogmes de la foy, l'eſſence & les formes, l'eſprit & le corps, qu'il ne faut jamais ſéparer mais qu'on ne peut confondre ſans déguiſer & ſans deſhonorer le Chriſtianiſme. L'Auteur de Cyrus a crû par là faire un tableau de la Religion également aimable & raiſonnable, en montrant qu'elle eſt belle dans ſes principes, liée dans ſes conſéquences, ancienne dans ſon origine, lumineuſe pour l'eſprit, conſolante pour le cœur, & ſure pour la ſociété. Un tel ouvrage peut-il être ſuſpect?

VI. Ceux

VI. Ceux qui cherchent à dégrader la ſageſſe & la bonté de Dieu, ſous prétexte de rendre hommage à ſa puiſſance & à ſa juſtice, ont trouvé que le diſcours d'Eléazar favoriſoit trop ouvertement les opinions *d'Origenes* ſur la préexiſtence des ames & le rétabliſſement de tous les eſprits. J'oſe dire que ceux qui font cette objection n'ont jamais compris le plan du livre, le voici : Chaque philoſophe parle à Cyrus le language de ſa Religion & de ſon païs. Les Orientaux, les Egyptiens, les Grecs & les Tyriens enſeignent également la pureté primitive, la corruption préſente & la réparation finale du genre humain ; mais ils enveloppent ces vérités de fables différentes ſelon le génie de leur nation. Eléazar épure leur ſyſtême & le dégage des fictions payennes, mais il conſerve dans le ſien les opinions de ſa ſecte. Les erreurs d'aujourd-hui reſſemblent à celles d'autrefois ; l'eſprit humain ne voit qu'un petit nombre d'idées, il les répéte ſans ceſſe, & l'on ne les croit nouvelles que parce qu'il les exprime différemment dans les différens ſiécles. Les Mages du temps de Cyrus étoient tombés dans un Athéiſme ſemblable à celui de Spinoza ; Zoroaſtre, Hermés, Pythagore adoroient une ſeule Divinité, mais ils étoient Déiſtes ; Eléazar reſſembloit aux Sociniens qui veulent ſoûmettre la Religion à la Philoſophie ; Daniel répreſente un Chrétien parfait & Cyrus un jeune Prince qui commençoit à ſe corrompre par les maximes de l'irréligion : Pour l'en détromper les différens Philoſophes qui l'entretiennent, lui développent ſucceſſivement de nouvelles vérités mêlées d'erreurs. Zoroaſtre réfute celles des Mages, Pythagore celles de Zoroaſtre, Eléazar celles de Pythagore, Daniel rejette celles de tous les autres & ſon diſcours eſt le ſeul qu'on adopte. L'ordre de ces entrétiens marque les divers progrès de l'eſprit, parce que l'Auteur arrange les matiéres de façon que l'Athée devient Déiſte, le Déiſte Socinien, & le Socinien Chrétien par un enchainement d'idées, qui vont toûjours en ſe perfectionnant. Le grand art en inſtruiſant eſt de ramener ainſi l'eſprit par degrés & de profiter même de ces erreurs

pour lui faire goûter la vérité. A fin de faire paſſer Cyrus par toutes ces gradations il falloit néceſſairement introduire dans la religion des Hébreux un perſonnage qui pût réfuter par la raiſon toutes les objections qu'on tire de la raiſon. Daniel ne pouvoit pas faire ce perſonnage : Il ne doit point répondre aux objections par des conjectures incertaines ; le philoſophe peut préparer le Prince par ces hypotheſes à ſe ſoûmettre & à ſe défier de ſon eſprit ; mais le Prophéte doit détacher Cyrus de toutes les ſpéculations ſubtiles, téméraires & brillantes ; il doit le porter à la croyance d'une Religion ſurnaturelle, non par l'évidence philoſophique des dogmes qu'elle enſeigne, mais par le motif d'une autorité divine qui les révele : Il doit fixer l'eſprit du jeune Héros par le récit des faits inconteſtables qui frappent plus que les idées abſtraittes. C'eſt pourquoi l'on fait parler dans le dernier livre deux hommes bien différens un Philoſophe & un Prophéte ; l'un employe les reſſources de la raiſon contre l'incrédulité, l'autre impoſe ſilence aux raiſonnemens par une autorité ſurnaturelle. Voilà le ſeul uſage qu'on fait des opinions *d'Origenes* ; elles répondent aux objections des incrédules ſur l'origine & la durée du mal ; elles montrent que ſi la raiſon foible des philoſophes trouve une ſolution apparente de ces grandes difficultés, la ſageſſe infinie peut a plus forte raiſon juſtifier un jour ſes démarches impénétrables. Tandis qu'il eſt permis de philoſopher, on étale les ſyſtêmes & les hypothêſes les plus plauſibles ; quand il s'agit de croire, on ne raiſonne plus que ſur les faits palpables & ſenſibles pour ſavoir ſi Dieu a parlé à ſa créature ; dés qu'on en eſt convaincû toutes les opinions incertaines ſe perdent & s'abſorbent dans les profondeurs de l'Incompréhenſibilité divine.

VII. Ceux qui regardoient les tableaux phyſiques de cet ouvrage comme déplaçés ſous prétexte qu'on y attribuoit des connoiſſances aux anciens qu'ils n'avoient pas, ſeront bien plus chocqués quand ils verront ces tableaux augmentés dans cette édition. On n'eſt pas

ſurpris

ſurpris d'entendre faire cette objection aux eſprits légers & ſuperficiels qui ſe mocquent de l'hiſtoire de Moyſe pour adopter les fables, Gréques ſur l'origine du genre humain; mais on eſt étonné d'entendre parler ainſi ceux qui reſpectent la Religion révélée; qui croyent que l'homme n'étoit par créé, originairement ſauvage, féroce, vagabond dans les bois & dans les forêts ſans connoiſſances, ſans religion & ſans loi; & qui ſont aſſez Philoſophes pour ſentir que le monde primitif ne pouvoit pas ſortir des mains d'un Créateur infiniment ſage, puiſſant & bon tel que nous le voyons aujourd-hui, plein d'ignorance, de déſordres & de corruption. Ceux là peuvent ſe perſuader facilement que les prémiers hommes avoient des connoiſſances de Dieu & de la Nature qui ſe ſont perdues dans les ſiécles poſtérieurs; que les Ecrivains ſacrés n'extravaguoient pas quand ils louoient les profondes ſciences des Orientaux & des Egyptiens du temps de Moyſe même; & qu'enfin * Joſeph l'hiſtorien n'étoit pas un viſionnaire lorſqu'il diſoit que les Payens même de ſon temps reconnoiſſoient par une très ancienne tradition qu'Abraham célébre dans l'Aſie, avoit pluſieurs connoiſſances ſublimes de la nature qu'il comuniqua aux Chaldéens & aux Egyptiens. Aureſte on n'a pas beſoin de tous ces prétextes pour autorizer les tableaux philoſophiques répandus dans cet ouvrage. Le but de l'Auteur étant de mettre devant les yeux d'un jeune Prince les élémens des ſciences qui peuvent ſervir à former ſon eſprit & ſon cœur, il a crû devoir préférer les deſcriptions de la phyſique, aux peintures de la poéſie, pour donner à ſon eléve une idée générale de la nature, pour lui inſpirer le goût de ces connoiſſances, & pour réveiller en lui la curioſité de ſavoir. Afin de parvenir à ce but, il eſt permis de s'écarter de la vérité, de ſe contenter du vray-ſemblable, & de faire des Anachroniſmes dans l'hiſtoire phyſique, comme dans l'hiſtoire civile.

* Voyez Joſeph. Antiq. liv. 1. ch. 8. & Béroſe ibid. & Voſſ. de Phil. ſect. cap. 1. p. 3.

VIII. On

VIII. On prétend enfin que l'Auteur a effleuré beaucoup de matiéres; mais qu'il n'en approfondit aucune; que ſon livre eſt plûtôt un ſommaire qu'un ouvrage; qu'il paſſe trop ſubitement d'un ſujet à un autre; que ſon ſtyle eſt par tout trop laconique & trop dépouillé d'ornemens, & ſouvent trop métaphyſique & trop abſtrait.

La vraye profondeur conſiſte-t-elle dans l'abondance des paroles? il eſt peut être plus facile d'écrire un gros volume qu'un petit; le travail n'eſt pas moins réel parce qu'il eſt câché. On a voulu donner à chaque lecteur intelligent le plaiſir de tirer les conſéquences des principes, de développer ces prémiéres ſemences de vérité, de les étendre, de les cultiver & d'en faire naitre un vaſte champ d'idées que l'Auteur n'a pas peutêtre vû lui-même. Nous avons aſſez de livres qui inſtruiſent par les détails, par les images & par les maximes. On veut accoûtumer l'eſprit d'un jeune Prince à juger par principes, à demêler la liaiſon des vérités eſſentielles, à les raſſembler & à les réunir dans un ſeul point de vue. On lui dit ſur chaque matiére ce qui eſt néceſſaire pour montrer que tous les peuples avoient originairement les mêmes grands principes; que les devoirs de la religion, de la morale & de la politique coulent de la même ſource, tendent à la même fin, ſe ſoûtiennent & ſe fortifient mutuellement; & qu'enfin toutes les vertus civiles & humaines, le droit des gens & des nations ne ſont que des conſéquences de l'amour de l'ordre, qui eſt la loi univerſelle & éternelle de toutes les intelligences.

Dans un ſemblable ouvrage il faut délaſſer l'eſprit ſans le diſtraire de ſon principal objet; les fleurs doivent être des penſées, les graces des ſentimens, les portraits des caracteres, & les deſcriptions des tableaux qui font connoitre la Nature & admirer le Créateur. L'Auteur ſent bien qu'il n'a pas rempli ce vaſte projet, mais en tachant de le ſuivre, il a dû éviter toutes les beautés

étrangeres, les liaiſons recherchées, & les ornemens ambitieux de la poéſie Grecque & Latine. Je m'explique.

La poéſie a eû le même ſort que la philoſophie. Les Orientaux, les Chaldéens & ſur tout les Hébreux peignoient la nature ſans la déguiſer & l'animoient ſans la divinizer : Selon eux tout ſort de Dieu comme principe, & tout doit y rentrer comme fin ; toutes les merveilles viſibles ſont de foibles images de ſa grandeur & les ordres innombrables d'Eſprits ſont des Emanations de ſa Sageſſe. Le genre humain entier n'eſt qu'une famille de cette immenſe République d'intelligences dont Dieu eſt le Pere commun ; chaque homme eſt un rayon détaché de ſa ſource, égaré dans un coin de la nature dérangée, agité par le vent tumultueux des paſſions, tranſporté de climat en climat par les déſirs inquiéts, épuré par tous les malheurs qu'il rencontre, juſqu'a ce qu'il devienne comme une vapeur ſubtile qui remonte aux régions ſupérieures d'ou il eſt tombé. Voilà une ſource féconde d'idées lumineuſes, & d'expreſſions ſublimes telles que nous les trouvons dans l'Ecriture ſainte, & dans le poéme Anglois de Milton qui a copié ces images. Les Egyptiens corporalizerent trop ces idées par leurs ſymboles ſenſibles, mais les Grecs & les Romains démembrerent & dégraderent ces hautes vérités. La divinité n'eſt plus une ſageſſe ſouveraine mais un Deſtin aveugle, l'homme n'eſt qu'un amas d'atomes dont il ne reſte aprés la mort qu'une ombre vaine, l'immortalité eſt un ſonge, les champs Elyſées un ſoûterain, & le ſéjour des Dieux une montagne de la Gréce. Par là l'univers entier eſt couvert d'un voile ténébreux, la ſource des grandes idées eſt tarie, tout devient ſtérile du coté de la raiſon, l'imagination vuide de principes ſonge à réparér ſon indigence & veut créer un nouveau monde : Elle transforme tous les objets pour les embellir, elle divinize les hommes, elle humanize les Dieux, elle donne du corps aux eſprits, & de l'eſprit aux corps ; ſes peintures ſont fleuries mais fauſſes, & ſon Merveilleux poëtique dégrade la nature divine ; le

gratieux

gratieux & le riant prennent la place du vray Sublime, & de ce Beau divin qui fait rentrer l'homme dans ſon propre cœur pour l'élever enſuite au deſſus de lui-même. Telle eſt la poéſie Gréque toûjours pauvre dans ſon abondance apparente : Quand l'Auteur auroit pû l'imiter, il ne l'auroit pas dû, elle ne convenoit pas à un livre de Principes.

On ne pretend point juſtifier les autres défauts qui ſe trouverront toûjours dans cet ouvrage ; mais on s'en conſolera facilement, pourvû qu'on ait fait ſentir par cette préface, le véritable but de l'Auteur.



LES



De Gaumons Invent. Claude Du Bosc Fecit.

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE PREMIER.

LES Assyriens avoient étendu pendant plusieurs siécles leur domination sur toute l'Asie; leur Empire fût enfin détruit par la mort de Sardanapale. [a] Arbace Gouverneur de la Médie se ligua avec Bélésis Gouverneur de Babylone, pour détrôner ce Monarque efféminé: Ils l'as-

[a] Diod. Sic. lib. 2. Athen. lib. 12. Herod. lib. 1. Just. lib. 1. cap. 3.

ſiégérent dans ſa Capitale, l'obligérent à ſe brûler dans ſon Palais, & partagérent enſuite ſes Etats. Arbace eut la Médie & toutes ſes dépendances; Béléſis la Chaldée & tous les pays voiſins; Ninus héritier de l'ancien Empire continua de regner à Ninive. [a] On vit ainſi s'élever ſur les débris de la puiſſance des Aſſyriens trois Monarchies fameuſes, dont les Rois s'établirent à Ecbatane, à Babylone & à Ninive. Cette derniere Monarchie fût bientôt abſorbée par les Succeſſeurs de Béléſis, & ceux d'Arbace rendirent enfin tributaires pluſieurs peuples voiſins, entr'autres ceux de la Perſide: Par là le Roy des Médes, & celui de Babylone devinrent les deux plus grandes Puiſſances de l'Orient. Telle étoit la ſituation de l'Aſie à la naiſſance de Cyrus: Son pere Cambiſe étoit Roy des Perſes, Mandane ſa mere étoit fille d'Aſtyage Roy des Médes.

Il fût élevé dès ſa tendre jeuneſſe ſuivant les uſages de l'ancienne Perſe; on y accoutumoit les jeunes gens à une vie dure; la chaſſe & la guerre faiſoient leur unique occupation: Mais ſe fiant trop à leur courage naturel, ils négligeoient l'art & la diſcipline militaire. Les Perſes étoient encore groſſiérs, mais vertueux: Ils n'avoient point les connoiſſances qui poliſſent les mœurs & l'eſprit; mais ils poſſédoient la ſcience ſublime de ſe contenter de la ſimple nature, de mépriſer la mort pour l'amour de

[a] Cet événement préceda de pluſieurs années la fondation de Rome & l'inſtitution des Olympiades. Il arriva ſous Ariphon IX. Archonte perpétuel d'Athenes, & près de 900 ans avant l'Ere Chrétienne.

la

la Patrie, & de fuir tous les plaiſirs qui énervent l'ame, en amolliſſant les corps. [a] Perſuadés que la ſobriété & l'exercice préviennent preſque toutes les maladies du corps, ils s'accoutumoient à une abſtinence rigoureuſe, & à un travail perpétuel: Ils regardoient même comme honteuſes toutes les moindres indiſpoſitions qui venoient de l'intempérance. On élevoit les jeunes gens dans des Ecoles publiques, où ils étoient accoutumés de bonne heure à la connoiſſance des loix, à prononcer des jugemens, & à ſe rendre mutuellement la juſtice la plus exacte. On découvroit ainſi dès la plus tendre jeuneſſe, leur pénétration, leurs ſentimens & leur capacité pour les emplois. Les principales vertus qu'on avoit ſoin de leur inſpirer étoient l'amour de la vérité & la bonté, la ſobrieté & l'obéiſſance: Par les deux prémiéres on reſſemble aux Dieux; & l'on conſerve l'ordre par les deux derniéres. Le deſſein des loix dans l'ancienne Perſe étoit moins de punir les crimes, que de prévenir la corruption du cœur: C'eſt pour cette raiſon qu'on y puniſſoit un vice contre lequel il n'y a point d'action en juſtice chez les autres peuples, c'eſt [b] l'ingratitude; l'on y regardoit comme ennemi de la ſocieté, tout homme capable d'oublier un bienfait.

Cyrus avoit été élevé ſelon ces ſages maximes. On ne pouvoit le tenir dans l'ignorance de ſon rang; mais on le

[a] Xen. Cyr. p. 18. Ed. Oxon. Turpe enim apud Perſas habetur exſpuere, naſum emungere, &c.

[b] Cyrop. Xen. p. 10.

traitoit avec la même ſévérité que s'il n'avoit pas dû regner un jour : Il apprenoit ainſi à bien obéir, pour ſçavoir bien commander dans la ſuite. A l'âge de quatorze ans Aſtyage eut envie de le voir : Mandane ne pouvoit déſobéir aux ordres de ſon pere ; mais elle étoit inconſolable de mener ſon fils à la Cour d'Ecbatane.

Pendant l'eſpace de trois cens ans la valeur des Rois de Médie avoit augmenté leurs conquêtes. Les conquêtes avoient engendré le luxe, & le luxe eſt toûjours l'avant-coureur de la chûte des Empires. VALEUR, CONQUETES, LUXE, ANARCHIE, voilà le cercle fatal, & les différens périodes de la vie politique de preſque tous les Etats. La Cour d'Ecbatane étoit alors éclatante ; mais cet éclat n'avoit rien de ſolide. Les jours s'y paſſoient dans la molleſſe ou dans la flatterie ; la vraye gloire, l'exacte probité, le ſévere honneur n'y étoient plus eſtimés ; les connoiſſances ſolides y étoient regardées comme contraires à la délicateſſe du goût ; le frivole agréable, les penſées fines, les ſaillies vives étoient le ſeul genre d'eſprit qu'on y admiroit. On ne vouloit plus dans les ouvrages que des fictions amuſantes, & une ſucceſſion perpétuelle d'événemens qui ſurprennent par leur varieté ſans éclairer l'eſprit & ſans élever le cœur. L'amour étoit ſans délicateſſe ; l'aveugle plaiſir en faiſoit l'unique attrait : Les femmes ſe croyoient mépriſées, lorſqu'on ne cherchoit pas à les ſéduire. Ce qui contribuoit à augmenter cette corruption d'eſprit, de mœurs & de ſentimens, étoit la

doctrine

doctrine nouvelle répandue par les anciens Mages, que le plaiſir eſt le ſeul reſſort du cœur humain. Comme chacun mettoit ſon plaiſir où il vouloit, cette maxime autoriſoit les vertus ou les vices, ſelon le goût, le caprice, ou le temperament de ceux qui l'adoptoient: Ce déreglement n'étoit pourtant pas univerſel comme il le devint depuis. La corruption commence d'abord par la Cour, & s'étend peu-à-peu dans tout le reſte de l'Etat. La diſcipline militaire fleuriſſoit encore dans la Médie: Il y avoit dans les Provinces pluſieurs gens de guerre, qui n'ayant point été corrompus par l'air empeſté d'Ecbatane, avoient conſervé toutes les vertus du regne de Dejoce & de Phraorte.

Mandane ſentoit tous les dangers auſquels elle expoſoit le jeune Cyrus, en le menant à une cour dont les mœurs étoient ſi différentes de celles de Perſe; mais la volonté de Cambyſe, & les ordres d'Aſtyage l'obligérent enfin malgré elle d'entreprendre ce voyage. Elle partit accompagnée d'une eſcorte de la jeune Nobleſſe Perſienne, commandée par Hyſtaſpe, à qui l'on avoit confié l'éducation de Cyrus: Elle étoit dans un char avec ſon fils, c'eſt la prémiére fois qu'il ſe vit diſtingué de ſes compagnons. Cette Princeſſe avoit une vertu rare, l'eſprit orné, & un génie ſuperieur. Pendant le voyage elle tâchoit d'inſpirer à Cyrus le goût & l'amour de la vertu, par le récit des fables, ſelon l'uſage des Orientaux. Les idées abſtraites ne frappent pas les jeunes eſprits, ils

ont

ont beſoin d'images agréables ; ils ne peuvent pas raiſonner, ils ne ſçavent que ſentir ; il faut peindre la vérité pour la leur rendre aimable.

Mandane avoit remarqué que Cyrus étoit ſouvent trop occupé de lui-même, & qu'il donnoit des marques d'une vanité naiſſante, qui pourroit obſcurcir un jour ſes grandes qualités. Elle tâcha de lui faire ſentir la difformité de ce vice, en lui racontant la fable de Sozare Prince de l'ancien Empire d'Aſſyrie. Cette fable reſſemble à celle du Narciſſe des Grecs qui périt par le fol amour de ſoy-même. C'eſt ainſi que les Dieux puniſſent ; ils ne font que nous abandonner à nos paſſions, nous voilà malheureux. Elle lui peignit enſuite la beauté de ces vertus nobles, qu'inſpire le généreux oubli de ſoi-même, & lui raconta la fable d'Hermés prémier. C'étoit un enfant divin, qui étoit beau ſans le ſçavoir, qui avoit de l'eſprit ſans le croire, & qui ne connoiſſoit point ſa propre vertu, parce qu'il ne ſavoit pas qu'il y eût des vices : Pour recompenſer cette heureuſe ignorance, les Dieux lui donnerent des lumiéres ſublimes qui le rendirent l'oracle de toute l'Egypte. C'eſt ainſi que Mandane inſtruiſoit ſon fils pendant le voyage, une fable en faiſoit naître une autre. Les queſtions du Prince fourniſſoient à la Reine une nouvelle matiére pour l'entretenir, & pour lui apprendre le ſens caché des fictions Egyptiennes dont le goût s'étoit répandu dans l'Orient, depuis les conquêtes de Seſoſtris.

En

En paſſant près d'une montagne conſacrée au grand Oromaze[a], Mandane y fit arrêter ſon char & s'approcha du lieu ſacré. C'étoit le jour d'une fête ſolemnelle. Le Pontife préparoit déja la victime couronnée; il fût tout d'un coup ſaiſi de l'Eſprit divin, il interrompit le ſilence, & la ſolennité du ſacrifice en s'écriant avec tranſport: Je vois un jeune Laurier qui s'éléve, il étendra bien-tôt ſes branches ſur tout l'Orient, les peuples viendront en foule s'aſſembler ſous ſon ombre[b]. Mandane fit de profondes réflexions ſur cet oracle. Après qu'elle fût remontée dans ſon char, elle dit à ſon fils: Les Dieux envoyent quelquefois des Augures pour animer les grands courages; mais dans ces prédictions perſonnelles, l'avenir dépend de nôtre vertu: Les deſſeins du grand Oromaze s'accompliſſent toûjours, mais il change d'inſtrumens, lorſque ceux qu'il avoit choiſy, ſe rendent indignes de ſon choix.

Cependant ils arriverent ſur les frontieres de la Médie; Aſtyage vint au-devant d'eux avec toute ſa Cour. C'étoit un Prince aimable, doux, & bienfaiſant: Mais ſa bonté naturelle le rendoit ſouvent trop facile, & ſon penchant pour le plaiſir avoit jetté les Médes dans le goût du luxe & de la molleſſe. En arrivant à la Cour

[a] Le grand Dieu des Perſes. Voyez le Diſcours à la fin, pag. 3.

[b] Les oracles d'Eſaye avoient pû déja s'être répandûs dans l'Orient pour donner occaſion à cette fiction.

d'Ecbatane,

d'Ecbatane, Cyrus donna bien-tôt des marques d'un eſprit & d'une raiſon fort au-deſſus de ſon âge. Aſtyage lui fit pluſieurs queſtions ſur les mœurs de Perſes, ſur leurs loix, ſur leur maniére d'élever les jeunes gens. Il fût frappé d'étonnement en entendant les réponſes vives & nobles de ſon petit-fils. Toute la Cour admiroit Cyrus: Les louanges univerſelles l'enyvrent peu-à-peu; une ſecrette préſomption ſe gliſſe dans ſon cœur; il parle un peu trop, & n'écoute pas aſſez les autres; il décide avec un air de ſuffiſance; il paroît trop aimer l'eſprit. Pour remédier à ce défaut, Mandane le dépeignoit à lui-même par des traits d'hiſtoire, en continuant toûjours ſon éducation ſur le même plan qu'elle l'avoit commencée: Elle lui raconta ainſi l'hiſtoire de Logis, & de Sigée.

Mon fils, lui dit elle, c'étoit autrefois l'uſage à Thébes dans la Béotie d'élever ſur le trône, après la mort du Roy, celui de ſes enfans qui avoit le plus d'eſprit. Quand un Prince a de l'eſprit, il peut choiſir les gens les plus habiles, employer les hommes ſelon leurs talens, & gouverner ceux qui gouvernent ſous lui; c'eſt le grand ſecret de l'art de regner. Parmi les enfans du Roy, il y en avoit deux qui paroiſſoient avoir un génie ſupérieur. Le plus âgé nommé Logis parloit beaucoup; le plus jeune appellé Sigée parloit peu: Le prémier ſe fit admirer par la beauté de ſon eſprit, le ſecond ſe fit aimer par la bonté de ſon cœur. Logis faiſoit ſentir même

même en le cachant, qu'il ne parloit que pour briller; Sigée écoutoit volontiers, & regardoit la converſation comme un commerce où chacun doit mettre du ſien. L'un rendoit agréables les affaires les plus épineuſes par les traits vifs & brillans qu'il y mêloit; l'autre répandoit de la lumiére ſur les matiéres les plus obſcures, en réduiſant chaque choſe à des principes ſimples. Logis myſtérieux ſans être ſecret, aimoit la politique qui eſt pleine de ſtratagêmes & d'artifices; Sigée impénétrable ſans être faux, ſurmontoit tous les obſtacles par ſa prudence & par ſon courage. L'un ne montroit jamais ſes talens, que pour favorizer ſon ambition; l'autre cachoit ſouvent ſes vertus, pour goûter le plaiſir ſecret de faire le bien pour le ſeul amour du bien.

Tout le peuple s'aſſembla avec empreſſement après la mort du Roy, pour lui choiſir un ſucceſſeur: Douze vieillards préſiderent pour corriger le jugement de la multitude, qui ſe laiſſe preſque toûjours entraîner par les préjugés, par les apparences, ou par les paſſions. Le Prince éloquent fit une belle, mais longue harangue, où il expoſa tous les devoirs de la Royauté, pour inſinuer que les connoiſſant il ſçauroit les remplir: Le Prince Sigée montra en peu de mots les écueils du pouvoir ſouverain, & avoua qu'il ne déſiroit point de s'y expoſer. Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, que je fuye les travaux ni les dangers, mais je crains de n'avoir pas tous les talens néceſſaires pour vous bien gouverner. Les vieillards dé-

ciderent en faveur de Sigée ; mais les jeunes gens & les eſprits ſuperficiels ſe rangérent du côté de l'aîné, & formérent peu-à-peu une révolte, ſous prétexte qu'on avoit fait injuſtice à Logis. On leva des troupes de part & d'autre : Sigée vouloit céder ſes droits à ſon frere, pour empêcher que la patrie ne fût inondée du ſang de ſes citoyens ; mais ſon armée refuſa d'y conſentir.

Les Chefs de l'un & de l'autre parti, voyant les malheurs dont l'Etat alloit être accablé, propoſerent l'expédient de laiſſer regner les deux freres, chacun une année tour à tour. Cette forme de gouvernement eſt pleine d'inconvéniens ; mais elle fût préferée à la guerre civile, le plus grand de tous les maux. Les deux freres applaudirent à cette propoſition de paix, & Logis monta ſur le trône. Il changea en peu de temps toutes les loix antiques du Royaume ; il écouta tous les projets nouveaux ; il ſuffiſoit d'avoir l'eſprit vif pour être élevé aux prémiéres charges : Ce qui lui paroiſſoit excellent dans la ſpéculation, ne pouvoit s'exécuter qu'avec trouble & confuſion, & ſes Miniſtres ſans expérience ne ſçavoient pas que tous les changemens précipités quelqu'utiles qu'ils paroiſſent, ſont toûjours dangereux. Les nations voiſines profitérent de ce gouvernement tumultueux pour envahir l'Etat. Sans la ſageſſe & la valeur de Sigée, tout étoit perdu, & le peuple alloit ſubir un joug étranger. L'année du gouvernement de ſon frere étant finie, il monta ſur le trône, il ſçut gagner la confiance & l'amitié

l'amitié de ſes ſujets, il rétablit les anciennes loix, & chaſſa les ennemis, plus encore par ſa prudence que par ſes victoires. Depuis ce temps Sigée regna ſeul, & il fût décidé dans le conſeil ſuprême des vieillards, que le Roy qu'on choiſiroit à l'avenir, ne ſeroit pas celui qui montreroit le plus d'eſprit par ſes diſcours, mais le plus de ſageſſe par ſa conduite. Ce n'eſt pas, dirent-ils, celui qui eſt fertile en expédiens, en ſtratagêmes & en reſſources, qui gouverne le mieux; mais celui qui a un diſcernement juſte pour choiſir toûjours le meilleur, pour le ſaiſir avec une vûe ferme, & pour le ſuivre avec courage.

Cyrus avouoit ordinairement ſes fautes, ſans chercher à les excuſer: Il écouta cette hiſtoire avec docilité; il comprit le deſſein de Mandane, en la lui racontant, & réſolut de ſe corriger.

Le jeune Prince donna bien-tôt une marque éclatante de ſon génie & de ſon courage. A peine avoit-il atteint l'âge de ſeize ans, lorſque Mérodac fils de Nabucodonoſor Roy d'Aſſyrie, aſſembla des troupes, & ſous prétexte de faire une grande Chaſſe, fit une irruption ſubite dans la Médie: Il marcha lui-même avec douze mille hommes vers les prémiéres places des Médes, où il campa; de-là il envoyoit chaque jour des détachemens pour ravager le pays. Aſtyage en fût averti & donna tous les ordres néceſſaires pour raſſembler ſon armée; il partit cependant avec Cyaxare ſon fils & le

jeune Cyrus ſuivi de toutes les troupes qu'il pût ramaſſer à la hâte, au nombre de huit mille hommes. Lorſqu'il fût arrivé près de ſes frontieres, il campa ſur une hauteur d'où l'on voyoit toute la plaine que Mérodac déſoloit par ſes détachemens. Aſtyage ordonna à deux Généraux d'aller reconnoitre l'ennemi; Cyrus lui demanda la permiſſion de les accompagner, pour s'inſtruire de la ſituation du pays, des poſtes avantageux, & des forces du Prince d'Aſſyrie: Après avoir fait ſes obſervations, il revint, & fit un rapport exact de ce qu'il avoit vû.

Le lendemain Mérodac ſort de ſon camp & avance vers les Médes. Aſtyage aſſemble un conſeil de guerre pour délibérer ſur les mouvemens qu'il devoit faire. Les Généraux craignant le nombre des Aſſyriens conſeillent de ſe retirer, ou du moins de ſuſpendre toute action, juſqu'à l'arrivée des nouvelles troupes. Cyrus impatient de combattre, écoute leurs délibérations avec peine; il garde néanmoins un profond ſilence, par reſpect pour l'Empereur, & pour tant de Chefs expérimentés; mais Aſtyage lui ordonne de parler. Il ſe leve alors au milieu de l'Aſſemblée, & dit avec un air plein de nobleſſe & de modeſtie: Mérodac eſt en marche, il ne peut venir juſques à nous, ſans paſſer entre un bois qui eſt à ſa droitte, & un marais qui eſt à ſa gauche. Allons l'attaquer dans cet endroit, avant qu'il ait le temps d'étendre ſes troupes dans la plaine pour nous envelopper. Cependant je me tranſporterai par ce vallon étroit & enfonçé,

fonçé, avec cinq cens jeunes Médes pour border le bois: Je viens de le faire reconnoitre, & l'ennemi a negligé ce poſte.

Il ſe tut, rougit & craignit d'avoir trop parlé: Tous admirerent ſon génie pour la guerre dans un âge ſi tendre; Aſtyage ſurpris de la juſteſſe & de la vivacité de ſon eſprit, commanda qu'on ſuivît ſon conſeil, & qu'on ſe préparât à combattre. Le Prince des Médes marche droit aux ennemis, pendant que Cyrus accompagné d'Hyſtaſpe défile à la tête des volontaires & s'empare d'un coin du bois, ſans être découvert; Cyaxare attaque les Aſſyriens dans l'endroit le plus étroit du paſſage: Aſtyage avance pour le ſoûtenir, tandis que Cyrus ſort du bois, fond ſur les ennemis & les prend en flanc: Il anime les Médes par ſa voix; tous le ſuivent avec ardeur; il ſe couvre de ſon bouclier, il s'enfonce dans le plus épais des bataillons, il porte par-tout la terreur & le carnage. Les Aſſyriens ſe voyant attaqués de toutes parts, prenent l'épouvante, & s'enfuyent en déſordre. Après le combat, la généroſité & la bonté reprenent leur empire ſur le cœur de Cyrus: Il s'attendrit, en voyant la campagne couverte de morts: Il eut le même ſoin des Aſſyriens bleſſés que des Médes, & donna tous les ordres néceſſaires pour leur guériſon. Ils ſont hommes comme nous, diſoit-il; ils ne ſont plus ennemis, ſi-tôt qu'ils ſont vaincus. L'Empereur ayant pris ſes précautions pour empêcher de ſemblables irruptions à l'avenir, retourna à Ecbatane.

Peu

Peu aprés Mandane fût obligée de quitter la Médie pour ſe rendre auprès de Cambyſe, & voulut ramener ſon fils avec elle; Aſtyage s'y oppoſa: Pourquoi, lui dit-il, voulez-vous me priver du plaiſir de voir Cyrus? Il s'inſtruira ici dans la diſcipline militaire qui n'eſt pas encore connue en Perſe: Je vous conjure par la tendreſſe que je vous ai toûjours marquée, de ne me pas refuſer cette conſolation. Mandane ne pût y conſentir qu'avec un regret infini: Elle craignoit d'abandonner ſon fils au milieu d'une Cour où regnoit la volupté. S'étant trouvée ſeule avec Cyrus, elle lui dit: Aſtyage veut, mon fils, que je vous laiſſe auprès de lui; C'eſt avec peine que je me ſépare de vous: Je crains qu'on n'altére ici la pureté de vos mœurs, je crains que les folles paſſions ne vous enyvrent; elles ne vous paroîtront d'abord que des amuſemens, des complaiſances pour les uſages reçûs, & des libertés qu'il faut ſe permettre pour plaire; peu-à-peu la vertu pourra vous paroître trop ſévere, ennemie du plaiſir & de la ſociété, contraire à la nature, parce qu'elle combattra vos goûts; enfin vous ne la regarderez peut-être que comme une ſimple bienſéance, un fantôme politique, un préjugé populaire dont on doit s'affranchir quand on peut ſatisfaire en ſecret à ſes paſſions. Vous iriez ainſi de degré en degré, juſqu'à ce que vôtre eſprit aveuglé ayant égaré vôtre cœur, vous précipitât dans tous les crimes.

Laiſſez-moi Hyſtaſpe, reprit Cyrus; il me ſera éviter tous ces écueils. L'amitié m'a accoutumé à lui ouvrir

mon cœur ; il eſt non ſeulement mon conſeil, mais encore le confident de mes foibleſſes. Hyſtaſpe étoit un Capitaine expérimenté, il avoit ſervi pluſieurs années ſous Aſtyage dans les guerres contre les Scythes & contre le Roy de Lydie ; il joignoit à la politeſſe des Médes, toutes les vertus des anciens Perſes ; grand Politique & grand Philoſophe, habile & déſintéreſſé, il étoit parvenu aux premiéres charges de l'Etat ſans ambition, & les poſſédoit avec modeſtie. Mandane perſuadée de la vertu & de la capacité d'Hyſtaſpe, auſſi-bien que des avantages que ſon fils pourroit trouver dans une Cour également polie & guerriére, obéit à Aſtyage avec moins de regret : Elle partit bien-tôt aprés ; Cyrus l'accompagna à pluſieurs ſtades d'Ecbatane ; en ſe quittant Mandane embraſſe ſon fils avec tendreſſe : Souvenez-vous, lui dit-elle, que vôtre vertu ſeule peut me rendre heureuſe. Le jeune Prince fond en larmes, & ne peut rien répondre ; c'étoit la premiére fois qu'il avoit été ſéparé de ſa mere : Il la ſuit long-temps des yeux, il la perd enfin de vûe, & revient à Ecbatane.

Cyrus avoit toûjours vêcu à la Cour d'Aſtyage, ſans ſe corrompre, il ne devoit ſa ſageſſe ni à la préſence de Mandane, ni aux conſeils d'Hyſtaſpe, ni à ſa vertu naturelle, mais à l'amour. Il y avoit alors à Ecbatane une jeune Princeſſe nommée Caſſandane, de même ſang que Cyrus, & fille de Farnaſpe de la race des Achéménides. Sa mere étant morte, ſon pere qui étoit un des princi-

paux

paux Satrapes de Perſe, l'avoit envoyée à la Cour d'Aſtyage pour y être élevée auprès d'Ariane Reyne des Médes. Caſſandane avoit toute la politeſſe de cette Cour, ſans en avoir les défauts; ſon eſprit égaloit ſa beauté, & ſa modeſtie donnoit des charmes à tous les deux; ſon imagination étoit vive, mais reglée; la juſteſſe lui étoit auſſi naturelle que les graces; ſa converſation enjouée étoit pleine de traits délicats, ſans recherche & ſans affectation; ſes connoiſſances n'etoient pas inférieures à ſes vertus & à ſes charmes; mais elle cachoit ſes talens avec tant de ſoin, ou les montroit avec tant de réſerve, que tout en elle paroiſſoit l'ouvrage de la ſimple nature. Elle avoit aimé Cyrus, dès le prémier moment qu'elle l'avoit vû; mais elle avoit ſi bien caché ſes ſentimens, que perſonne ne s'en étoit apperçû.

La proximité du ſang donnoit à Cyrus occaſion de voir ſouvent Caſſandane, & de l'entretenir: Sa converſation formoit les mœurs du jeune Prince, & lui donnoit une délicateſſe qu'il n'avoit point connue juſques alors. Il ſentit peu-à-peu pour cette Princeſſe tous les mouvemens d'une paſſion noble qui rend les Héros ſenſibles, ſans amollir leur cœur; & qui fait placer le principal charme de l'amour dans le plaiſir d'aimer. Les préceptes, les maximes & les leçons gênantes, ne préſervent pas toûjours des traits empoiſonneurs de la volupté: La vertu ne rend point inſenſible, mais il n'y a ſouvent qu'un amour raiſonnable qui garantiſſe des folles paſſions.

Cyrus

Cyrus goûtoit dans les entretiens de Caſſandane tous les plaiſirs de la plus pure amitié, ſans oſer lui déclarer les ſentimens de ſon cœur ; ſa jeuneſſe & ſa modeſtie le rendoient timide. Il ſentit bien-tôt toutes les inquiétudes, les peines & les allarmes, que cauſent les paſſions même les plus innocentes. La beauté de Caſſandane lui donna un Rival ; Cyaxare devint ſenſible aux charmes de cette Princeſſe, il étoit à peu près de même âge que Cyrus, mais d'un caractere bien différent ; il avoit de l'eſprit & du courage, mais il étoit d'un naturel impétueux & fier, & ne montroit déja que trop de penchant pour tous les vices ordinaires aux jeunes Princes. Caſſandane ne pouvoit aimer que la vertu ; ſon cœur avoit fait un choix ; elle craignoit plus que la mort, un mariage qui devoit être ſi flatteur pour ſon ambition. Cyaxare ne connoiſſoit point les délicateſſes de l'amour : La grandeur de ſon rang augmentoit ſa fierté naturelle, & les mœurs des Médes autoriſoient ſa préſomption. Il trouva bien-tôt le moyen de découvrir ſes ſentimens à Caſſandane : Il s'apperçut de ſon indifférence, en chercha la cauſe & ne fût pas long-temps à la découvrir. Dans tous les divertiſſemens publics elle paroiſſoit gaye & libre avec lui ; mais avec Cyrus elle étoit plus reſervée, l'attention qu'elle avoit ſur elle-même lui donnoit un air de contrainte, qui ne lui étoit pas naturel. Elle répondoit à toutes les politeſſes de Cyaxare avec des traits pleins d'eſprit ; lorſque

Cyrus lui parloit, à peine pouvoit-elle cacher ſon embarras.

La conduite de Caſſandane fût interprétée bien différemment par Cyrus: Peu inſtruit encore des ſecrets de l'amour, il crut qu'elle étoit ſenſible à la paſſion de Cyaxare, & que la couronne de ce Prince l'éblouiſſoit. Il éprouvoit tour-à-tour l'incertitude & l'eſpérance, les peines & les plaiſirs de la plus vive paſſion. Son trouble étoit trop grand pour pouvoir être long-temps caché; Hyſtaſpe s'en apperçut, & lui dit: Depuis quelque temps je vous vois rêveur & diſtrait; je crois en pénétrer la raiſon; vous aimez, ô Cyrus; on ne peut vaincre l'amour qu'en s'y oppoſant dès ſa naiſſance; vous ne connoiſſez point ſes artifices ni ſes dangers, il enchante d'abord par ſa douceur, mais il empoiſonne enſuite: Dans les commencemens il paroit un hommage rendû au mérite & le caractere d'un cœur ſenſible & généreux; peu-à-peu l'ame s'amollit, l'eſprit s'égare, l'yvreſſe augmente; ce qui ſembloit dans ſa naiſſance un goût innocent & une paſſion aimable, devient tout à coup fureur & frénéſie. Cyrus touché de ces paroles les écouta avec inquiétude; il changea ſouvent de couleur, mais il n'oſa rien répondre. Hyſtaſpe ſachant que les exemples frappent plus que les diſcours, lui raconta l'hiſtoire de Zarine & de Stryangée, où l'on voit en même temps les funeſtes ſuites d'une paſſion violente, & la poſſibilité de la ſurmonter.

[a] Du temps de Cyaxare fils de Phraorte, dit il, une guerre ſanglante s'alluma entre les Saques & les Médes. Les armées de Cyaxare étoient commandées par Stryangée ſon gendre le Prince le plus brave, & le plus accompli de tout l'Orient: Il avoit épouſé Rhétée fille de l'Empereur, qui étoit belle, ſpirituelle & aimable. Ils s'aimoient d'une paſſion mutuelle que rien n'avoit troublé ni diminué juſques alors. Zarine Reine des Saques ſe mit elle-même à la tête de ſes troupes, elle uniſſoit tous les charmes de ſon ſexe avec les vertus héroïques; ayant été élevée à la cour des Médes elle avoit contracté dès ſon enfance une amitié étroite avec Rhétée. Pendant deux années entieres les avantages furent égaux dans les deux armées. On fit ſouvent des trêves pour traiter de la paix & dans ces intervalles Zarine & Stryangée ſe voyoient: Les grandes qualités qu'il reconnût dans cette Princeſſe produiſirent d'abord l'eſtime, & par cette eſtime l'amour s'inſinua bien-tôt dans le cœur du Prince. Il ne cherchoit plus à finir la guerre dans la crainte d'être ſéparé de Zarine; mais il faiſoit ſouvent des trêves où l'amour avoit plus de part que la politique.

Enfin l'Empereur envoya des ordres exprés de livrer une bataille déciſive. Pendant la chaleur de l'action les

[a] Cette hiſtoire eſt fondée dans l'antiquité, & tirée du prémier livre de Nicolas de Damas, de Cteſias & de Diodore de Sicile. Elle a été traduite par Monſieur Boivin l'aîné dans les Memoires de l'Academie Royale des Inſcriptions. Tom. II. pag. 6, 7.

deux chefs ſe rencontrerent dans la mêlée; Stryangée voulut d'abord éviter Zarine; mais la Reine des Saques encore inſenſible l'attaque & l'oblige à ſe défendre en lui criant: Epargnons le ſang de nos ſujets, c'eſt à nous deux à terminer la guerre. L'amour & la gloire animoient tour à tour le jeune Héros; il craignoit également de vaincre & d'être vaincu: En ménageant la vie de Zarine, il expoſe ſouvent la ſienne; il trouve enfin le moyen de remporter la victoire; il lance ſon javelot avec art, le dard vole, Stryangée s'en repent déja, & voudroit le retenir; le cheval de la Reine en eſt percé & l'entraîne dans ſa chûte. Stryangée court à ſon ſecours & ne veut d'autre fruit de ſa victoire que le plaiſir de ſauver une ennemie qu'il aime. Il lui offre la paix avec toutes ſortes d'avantages, lui conſerve ſes Etats & jure au nom de l'Empereur une alliance éternelle à la tête des deux armées. Il lui demanda enſuite permiſſion de la ſuivre juſques dans ſa capitale, elle y conſentit; mais ils agiſſoient l'un & l'autre par des motifs bien différens. Zarine n'étoit occupée que du ſoin de marquer ſa reconnoiſſance à Stryangée: Stryangée ne cherchoit qu'une occaſion de découvrir ſon amour à Zarine; ils montérent dans le même char & furent conduits en pompe à Roxanace. Stryangée trouva bientôt le moyen de prolonger ſon ſéjour dans cette capitale. Il falloit engager l'Empereur à ratifier par un traitté ce que le Prince avoit juré à la tête des armées.

Stryangée

Stryangée fit naître par ſon addreſſe pluſieurs difficultés qui rendoient ſa préſence néceſſaire auprès de Zarine. Il ſe ſervit avec art de ces négotiations pour montrer combien il étoit ſenſible aux intérêts de la Reyne: Il cacha d'abord ſes deſſeins pour s'aſſurer de l'amitié de cette Princeſſe. Les ames vertueuſes ne ſe défient pas aiſément, leur innocence même ſert à les trahir quand elles ignorent les artifices de l'amour. Zarine ſe livra à la reconnoiſſance & peu-à-peu ſon eſtime pour Stryangée ſe changea en tendreſſe, ſans qu'elle s'en apperçut. Elle faiſoit ſouvent éclater ſes ſentimens, parce qu'elle n'en connoiſſoit pas encore la ſource; elle goûtoit le charme ſecret d'une paſſion naiſſante & craignoit de démêler ſes propres mouvemens; elle reconnut enfin que l'amour y avoit trop de part; elle rougit de ſa foibleſſe & réſolut de la ſurmonter; elle preſſa le départ de Stryangée, mais le jeune Méde ne pouvoit plus quitter Roxanace. Il oublie la gloire, il ne ſe ſouvient plus de ſa tendreſſe pour Rhétée, il s'abandonne tout entier à ſon aveugle paſſion, il ſoupire, il ſe plaint, il ne ſe poſſéde plus, & découvre enfin ſon amour à Zarine dans les termes les plus vifs & les plus paſſionnés.

La Reine des Saques ne cherche point à cacher ſa ſenſibilité: Elle répond avec une noble franchiſe, ſans affecter ni les vains détours, ni les faux myſtéres. Je vous dois la vie & la couronne; ma tendreſſe égale ma reconnoiſſance: Mais je mourrai plûtôt que de trahir

ma

ma vertu, ou de ſouffrir la moindre tâche à vôtre gloire. Songez, cher Stryangée, que vous êtes l'époux de Rhétée que j'aime ; l'honneur & l'amitié m'obligent également à ſacrifier une paſſion qui feroit ma honte & ſon malheur : En prononçant ces paroles, elle ſe retire ; le Prince demeure honteux & déſeſperé ; il s'enferme dans ſon appartement ; il éprouve tour-à-tour tous les mouvemens oppoſés d'une ame héroïque combattue, ſurmontée, tyrannifée par une paſſion violente. Tantôt il eſt jaloux de la gloire de Zarine & la veut imiter ; tantôt le cruel amour ſe joue de ſes réſolutions & de ſa vertu : Dans cet orage de paſſions ſon eſprit ſe trouble, ſa raiſon l'abandonne, il prend la réſolution de ſe tuer ; mais il écrit auparavant ces mots à Zarine. Je vous ai ſauvé la vie, & vous me donnez la mort ; Victime de mon amour & de vôtre vertu, je ne puis ſurmonter l'un, ni imiter l'autre ; le trépas ſeul peut finir mon crime, & ma peine ; adieu pour jamais. Il envoye cette lettre à Zarine : Elle vole chez le jeune Méde ; mais il s'étoit déja plongé le poignard dans le ſein, elle le voit nageant dans ſon ſang, elle tombe évanoüie, elle revient enſuite, & rappelle par ſes larmes l'ame de Stryangée prête à s'envoler : Il ſoûpire, il ouvre les yeux, il voit la douleur de Zarine & conſent qu'on préne ſoin de ſa vie ; mais ſa playe parut mortelle pendant pluſieurs jours.

Rhétée

Rhetée apprit cette tragique avanture, & arriva bientôt à Roxanace. Zarine lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé, ſans lui cacher ni ſa foibleſſe, ni ſa réſiſtance. Cette noble ſimplicité ne peut être connue ni goutée que des grandes ames. La guerre entre les Saques & les Médes avoit interrompu le commerce de ces deux Princeſſes ſans diminuer leur amitié; elles ſe connoiſſoient, & s'eſtimoient trop pour être ſuſceptibles de défiance ou de jalouſie. Rhétée regardoit toûjours Stryangée avec les yeux d'une Amante; elle le plaignoit, elle compatiſſoit à ſa foibleſſe, parce qu'elle la voyoit involontaire. Il guérit enfin de ſa bleſſure, ſans guérir de ſon amour: Zarine preſſa toûjours ſon départ; mais il ne pût s'arracher de ce lieu fatal; ſes peines & ſa paſſion ſe renouvellerent. Rhétée s'en apperçût, & tomba dans une triſteſſe profonde: Elle éprouva les mouvemens les plus cruels; la douleur de n'être plus aimée par un homme qu'elle aimoit uniquement; la compaſſion pour un Epoux livré à ſon déſeſpoir; l'eſtime pour une Rivale qu'elle ne pût haïr. Elle ſe vît tous les jours entre un Amant entraîné par ſa paſſion, & une Amie vertueuſe qu'elle admiroit: Elle ſentit que ſa vie faiſoit le malheur de l'un & de l'autre. Quelle ſituation pour un cœur généreux & tendre? Plus elle cacha ſa douleur, plus elle en fût accablée; elle y ſuccomba enfin: Elle tomba dans une maladie dangéreuſe. Un jour qu'elle étoit ſeule avec Zarine & Stryangée, ces paroles lui échapérent: Je meurs,

mais

mais je meurs contente, puiſque ma mort fera vôtre bonheur.

Zarine ſe retira fondant en larmes ; ces mots percerent le cœur de Stryangée, il regarda Rhétée, & la vît pâle, languiſſante, prête à expirer de douleur & d'amour ; les yeux de la Princeſſe fixes & immobiles, demeurerent attachés ſur le Prince, les ſiens s'ouvrirent enfin : Il eſt comme un homme qui ſe réveille d'un profond aſſoupiſſement, ou qui revient d'un délire, où rien ne lui avoit paru ſous ſa forme naturelle. Il avoit vû Rhétée tous les jours ſans s'appercevoir de l'état cruel où il l'avoit réduite ; il la voit à preſent avec d'autres yeux : Ce regard rappelle toute ſa vertu, & rallume ſa prémiére tendreſſe : Il reconnoît ſon erreur ; il ſe jette aux genoux de la Princeſſe ; il l'embraſſe, & répéte ſouvent ces paroles entrecoupées de ſanglots : Vivez, ma chere Rhétée, vivez pour me donner le plaiſir de réparer ma faute ; je connois à préſent tout le prix de vôtre cœur. Ces paroles lui rendent la vie ; ſa beauté revient peu-à-peu avec ſes forces : Elle partit enfin pour Ecbatane avec Stryangée, & jamais depuis rien ne troubla leur union.

Vous voyez par-là, continue Hyſtaſpe, juſques où l'amour peut conduire les plus grands Héros ; vous voyez auſſi qu'on peut vaincre les paſſions les plus violentes, lorſqu'on a un déſir ſincere de les ſurmonter. Je ne craindrois rien pour vous, s'il y avoit à cette cour des perſonnes ſemblables à Zarine ; mais à préſent ſa vertu héroïque

roïque paroîtroit un ſentiment outré, ou plûtôt une inſenſibilité féroce, les mœurs des Médes ſont bien changées: Je ne vois ici, continue-t-il avec deſſein, que Caſſandane ſeule qui ſoit digne de vôtre tendreſſe. Il alloit achever, mais Cyrus l'interrompit en s'écriant, vous avez nommé celle que j'aime ; Caſſandane m'a rendu inſenſible à toutes les paſſions qui m'auroient pû corrompre, je l'aime, mais je ne ſuis pas aimé. Icy le Prince s'arrête, il craint d'en avoir trop dit, il regarde Hyſtaſpe pour voir s'il approuvoit ſon amour.

Le Satrape charmé d'avoir pénétré par cet innocent artifice la paſſion de Cyrus, réſolut dès ce moment de s'appliquer à l'en guérir, mais avec ménagement & délicateſſe; il diſſimule d'abord ſes allarmes, & embraſſant le jeune Prince avec un air ſerain, il lui dit, la beauté de Caſſandane fait le moindre de ſes charmes, ſon cœur eſt auſſy pur que ſon eſprit eſt eclairé: Je ne ſaurois pourtant encore approuver vôtre paſſion, vous ſavez que Cambyſe a d'autres deſſeins ſur vous. Il vous deſtine pour la fille de Créſus un des plus puiſſans Rois de l'Orient, c'eſt par lá qu'il faut commencer à remplir les oracles ; la Perſide eſt une province tributaire trop foible pour pouvoir être le centre d'un vaſte Empire, & le théatre des grandes actions auxquelles les Dieux vous deſtinent, ne vous oppoſés pas mon fils à leur volonté : Vous ne pouvez aimer ſans crime une autre que celle que Cambyſe vous a choiſie ; ſouvenez

vous de l'hiſtoire de Stryangée, & des excés auxquels l'amour porta ce Héros. Ce diſcours replongea Cyrus dans ſa prémiére triſteſſe ; mais par amitié pour Hyſtaſpe il cacha ſes peines ſans déguiſer ſes ſentimens : Si le grand Oromaze, dit-il, avec un ton de voix ſoûmiſe & docile, me deſtine pour la fille du Roy de Lydie, il me donnera la force de ſurmonter ma paſſion : Mais helas ! pouvez vous comparer mon amour pour Caſſandane, à celuy de Stryangée pour Zarine. L'amour de ce Prince, reprit Hyſtaſpe, étoit criminel, mais le vôtre ne ſauroit être innocent s'il n'eſt approuvé par Cambyſe. Le Satrape n'oſoit en dire davantage, il ſavoit que l'oppoſition ne fait ſouvent qu'irriter les jeunes cœurs, il ſe contenta d'obſerver pendant pluſieurs jours tous les mouvemens du Prince, & crût enfin que le ſeul moyen de le guérir de ſa paſſion, étoit de l'éloigner de la perſonne qui en étoit l'objet. Il inſtruiſit Cambyſe de l'amour de Cyrus pour Caſſandane ; comme ce Roy avoit d'autres vûes pour ſon fils qui s'accordoient mieux avec ſa politique, il rappella Cyrus en Perſe.

Le jeune Prince reçoit les ordres de ſon pere avec un déſeſpoir égal à ſon amour. Caſſandane ne peut ſoûtenir l'idée d'une ſéparation qui la livroit aux empreſſemens de Cyaxare, elle s'abandonne à ſa douleur ; l'amour même l'oblige à fuir ce qu'elle aime ; elle craignoit de contribuer au malheur de Cyrus en approuvant ſa paſſion : Pendant qu'elle le fuit avec ſoin, il la cherche avec em-

empreſſement : La bienſéance demande enfin qu'elle le voye, & qu'elle reçoive ſes adieux. Le Prince de Perſe ne peut plus cacher ſes ſentimens, il découvre en même temps la violence de ſon amour, & l'excés de ſa douleur. Quelques larmes coulent des yeux de la Princeſſe, & ces paroles lui échapent malgré elle, Ah Dieux pourquoy m'avez vous donné un cœur ſenſible, ſi vous me defendez d'aimer ? En prononçant ces paroles elle rougit & ſe retire. Cyrus n'oſe la ſuivre, la joye de ſe voir aimé, la crainte de perdre ce qu'il aime, forment en lui un contraſte de ſentimens, qui l'agitent & le déchirent. Après de longs combats, & de violentes agitations, il ſe flatte enfin qu'à ſon retour en Perſe, il pourra fléchir Cambyſe par le ſecours de Mandane, & cette idée l'empêche de ſuccomber au déſeſpoir que lui cauſe une ſi cruelle ſéparation.

La jeune nobleſſe voulut l'acompagner juſques aux frontiéres de la Médie. En s'éloignant d'Ecbatane il s'arrête ſouvent pour regarder le lieu où il avoit laiſſé Caſſandane, il perd enfin de vüe cette ville ſuperbe & continue ſa route. Lorſqu'il fût arrivé à l'endroit où les jeunes Médes devoient le quitter, il leur fit à tous de riches préſens, mais il les diſtribua avec diſcernement, plûtôt ſelon leurs ſervices & leur mérite, que ſuivant leur naiſſance & leur rang. Pendant le reſte du voyage l'eſpérance d'engager Mandane à favoriſer ſon amour ſembla rendre le calme à Cyrus, & répandit ſur

ſon viſage un air de contentement qu'il n'avoit pas auparavant. Son retour en Perſe fût célébré par pluſieurs fêtes & réjouiſſances ; lors qu'elles furent finies, il quitta le palais de ſon pere & ſe retira au lieu deſtiné pour l'éducation de la jeune nobleſſe Perſienne, où il demeura juſqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de dix huit ans. Les jeunes Satrapes voyant Cyrus de retour diſoient entr'eux, il vient de vivre délicatement à la Cour des Médes, il ne s'accoutumera plus à nôtre vie ſimple & laborieuſe : Mais quand ils le virent plus ſobre & plus retenû qu'eux mêmes, ſe contenter de leurs repas ordinaires, montrer dans tous ſes exercices plus d'addreſſe & plus de courage, ils furent ſaiſis d'admiration & avoüerent que ſon mérite lui donnoit encore plus de droit à la couronne que ſa naiſſance.

Quelques jours aprés ſon retour, Cambyſe l'appella & paroiſſant ignorer la paſſion de ſon fils pour Caſſandane, il lui communiqua le deſſein qu'il avoit de lui faire épouſer bientôt Candaule fille du Roy de Lydie. Cyrus ne lui répondit que par un profond ſoupir, & un reſpectueux ſilence : Dès qu'il eut quitté le Roy il courut à l'appartement de la Reyne pour lui confier le ſecret de ſon cœur. J'ay, dit-il, ſuivi vos conſeils à la cour d'Ecbatane, j'ay vécu inſenſible à tout ce que la volupté a de plus flatteur ; mais je ne dois rien à moy même, je dois tout à la fille de Farnaſpe, je l'aime & cet amour m'a préſervé de tous les égare-

mens

mens de mon âge: Ne croyez pas que mon attachement pour elle ſoit un goût paſſager qui puiſſe changer, je n'ay jamais aimé que Caſſandane, je ſens que je ne pourrai jamais aimer qu'elle: Laiſſerez vous ſacrifier le bonheur de ma vie à des vûës politiques? On prétend que le mariage de Candaule eſt la prémiére démarche que je dois faire pour aggrandir mon Empire; mais les Dieux ſçauront me rendre conquérant ſans me rendre malheureux. Mandane ſentit que la paſſion de ſon fils étoit encore trop forte pour la combattre; eſpérant que le temps & l'abſence l'affoibliroient inſenſiblement elle le raſſure & le conſole.

Caſſandane demeuroit toûjours à Ecbatane; mais elle ne recevoit plus Cyaxare qu'avec une froideur extreme: il devoit toutes les complaiſances qu'elle lui avoit marquées, à la préſence du fils de Cambyſe: Le plaiſir de voir Cyrus, de l'aimer & de ſentir qu'elle en étoit aimée, la rempliſſoit d'une joye ſecréte qui ſe répandoit ſur toutes ſes actions; mais aprés le départ du jeune Prince, ſa converſation autrefois ſi vive ſe change en un ſilence morne: elle languit, ſon eſprit & ſes graces ſemblent s'éteindre & diſparoître. Cependant Farnaſpe tomba dangereuſement malade à la Cour de Perſe, & deſire de voir ſa fille, elle quitta Ecbatane avec précipitation, pour aller rendre les derniers devoirs à ſon pere. Pluſieurs femmes de la Cour la regretterent, mais le plus grand nombre ſe réjouit du départ d'une Princeſſe

ceſſe dout les mœurs leur préſentoient le modéle d'une ſageſſe trop parfaite. Cyaxare vit le départ de Caſſandane avec un chagrin inexprimable; le dépit, la jalouſie, la haine contre Cyrus, toutes les paſſions qui naiſſent d'un amour mépriſé tyranniſent ſon cœur. Il ordonne au jeune Araſpe fils d'Harpage d'aller ſecretement par des roûtes détournées, arrêter Caſſandane & de la conduire à un lieu ſolitaire ſur les bords de la mer Caſpienne.

Araſpe avoit été élevé dans les plaiſirs d'une cour voluptueuſe, mais il avoit conſervé des ſentimens nobles & généreux avec un horreur ſincere du crime, tous ſes défauts venoient plûtôt de foibleſſe que de corruption: Son eſprit étoit tout enſemble enjoué & ſolide; né pour les armes & fait pour la cour, il avoit tous les talens néceſſaires pour réuſſir pendant la paix & pendant la guerre. Il communiqua les ordres de Cyaxare à Harpage ſon pere qui aimoit Cyrus: Harpage après avoir ſignalé ſon courage dans les exploits militaires, vivoit à la cour d'Ecbatane ſans s'y laiſſer corrompre; il voyoit avec regret les mœurs du ſiécle, mais il gardoit le ſilence & ſe contentoit de les condamner plûtôt par ſa conduite que par ſes diſcours. Je prévois, dit-il, à Araſpe tous les malheurs que nous coûtera la vertu; mais gardez vous bien de gagner la faveur du Prince par le crime, allez mon fils, hatez vous de ſecourir l'innocence loin de l'accabler. Araſpe part, il vole, il joint la fille

de

de Farnaſpe près d'Aſpadane, il lui raconte les ordres de Cyaxare, & s'offre de la conduire en Perſe. Elle répandit des larmes de joye en voyant la généroſité d'Araſpe & continua de gagner les frontiéres de ſon païs. Farnaſpe mourût avant que ſa fille pût arriver à la cour de Cambyſe: Après avoir donné tout le temps que la nature demande pour pleurer la mort d'un pere, elle vit enfin Cyrus & lui apprit la conduite généreuſe d'Araſpe: Le Prince dès ce moment conçût pour lui une tendre amitié qui dura tout le reſte de leur vie. Cyaxare réſolut de ſe venger d'Araſpe d'une maniére cruelle qui deshonore la nature humaine; il fit égorger le ſecond fils d'Harpage, & n'eut point d'horreur de le faire ſervir dans un feſtin devant ce pere malheureux. Le bruit d'une telle cruauté excita l'indignation des Médes; mais Aſtyages aveuglé par la tendreſſe paternelle diſſimula le crime de Cyaxare, & ne le punit point. C'eſt ainſi qu'un Prince naturellement bienfaiſant autoriſa le vice par une foibleſſe honteuſe: Il ne connoiſſoit point le prix de la vertu, & n'étoit bon que par tempérament. Harpage déſeſperé ſe retira de la cour d'Ecbatane & paſſa ſecrettement en Perſe: Cambyſe lui accorda tous les biens & tous les honneurs qu'il pouvoit lui offrir pour le dédommager des pertes qu'il avoit faites en Médie.

Caſſandane vivoit tranquille à la cour de Perſe dans l'eſpérance qu'on fléchiroit Cambyſe: Elle avoit gagné

le cœur de Mandane par ſon eſprit & par ſes vertus. La mort de Farnaſpe avoit fait changer de ſentimens à la Reine de Perſe ſur le mariage de ſon fils. La mere de Caſſandane étoit fille du Roy d'Arménie, & la jeune Princeſſe pouvoit devenir un jour l'héritiére de cette couronne; l'alliance de Créſus auroit pû exciter la jalouſie des Princes de l'Orient contre Cyrus; la Lydie étoit trop éloignée pour en tirer de prompts ſecours; les oracles même ſembloient s'oppoſer à cette alliance puiſqu'ils annonçoient que la Lydie devoit être la prémiére conquête de Cyrus. Toutes ces raiſons déterminerent Mandane à ne plus s'oppoſer au goût de ſon fils; mais elle n'oſoit encore en parler à Cambyſe qui pourſuivoit toûjours avec ardeur l'alliance du Roy de Lydie.

Depuis long-temps Créſus avoit formé le deſſein d'étendre ſa domination dans l'Aſie. Le nombre de ſes troupes, & l'abondance de ſes treſors lui avoient donné ces idées ambitieuſes. Il avoit attiré dans ſon ſervice ou dans ſon alliance les Egyptiens, les Thraces, les Grecs, & pluſieurs nations qui s'étoient établies dans l'Aſie Mineure; il voyoit avec chagrin les conquêtes de Nabucodonoſor, & cherchoit tous les moyens d'en empêcher le progrès; il ſavoit que Cyrus ſeroit héritier de la couronne d'Aſtyages, en cas que Cyaxare vint à mourir ſans enfans; les Perſes s'étoient déjà acquis la réputation d'un peuple belliqueux, & la ſituation de leur païs étoit très propre à faire des incurſions ſur les terres du

Roy

Roy de Babylone, s'il entreprenoit la guerre contre Créſus. Toutes ces raiſons engagérent le Roy de Lydie à vouloir connoître par lui même les forces du Roy de Babylone, & celles de l'Empereur de la Médie, avec les avantages de l'une & de l'autre alliance: Ce Prince plus ambitieux que ſage, & plus artificieux qu'habile forma le deſſein imprudent & téméraire de quitter ſes Etats, qui n'étoient pas alors fort[a] éloignés du Royaume des Médes, & de ſe tranſporter lui-même avec toute ſa cour dans le centre de l'Aſie. Pour cacher ſes vues, il fit naître des difficultés ſur le mariage de Candaule & de Cyrus, qu'on ne pouvoit terminer par des ambaſſades. Il propoſa à Cambyſe une conférence près de la Perſide: Suze fût choiſie pour le lieu de l'entrevue comme une ville neutre; elle étoit gouvernée alors par Phraate Prince tributaire des Babyloniens & pere d'Abradate ſi connû depuis par ſon dévoüement à Cyrus. Créſus amena avec lui la Reine de Lydie & ſa fille, ſous prétexte de voir Cyrus avant que de terminer leur mariage. Il fit avertir Cambyſe de ſon départ pour Suze, & le Roy de Perſe ſe prépara auſſi pour ſe rendre au même lieu. Cette nouvelle jetta le déſeſpoir dans le cœur du jeune Prince & la conſternation dans l'eſprit de Caſſandane. Elle ne ſe défioit point de la conſtance de Cyrus, mais elle appréhendoit tout de l'ambition de

[a] Chronol. du Chevalier Newton, p. 316. Herod. lib. 1. cap. 73, 74.

Cambyſe. Mandane en pourſuivant toûjours ſes vues déſira que Caſſandane fût du voyage: Cambyſe s'y oppoſa d'abord, mais craignant d'irriter la paſſion de ſon fils en l'éloignant malgré lui de la Princeſſe, il conſentit enfin aux inſinuations adroites de la Reine de Perſe ; il ſe flatta de changer le goût du Prince en lui préſentant un autre objet qui auroit enlevé le cœur de Cyrus s'il avoit été ſujet à cette humeur volage qui n'eſt que trop naturelle aux jeunes Princes.

Cambyſe partit bien-tôt de ſa capitale ſuivi de Cyrus & de pluſieurs Satrapes. Les deux cours ſe rendirent enfin à Suze, & les prémiers jours ſe paſſerent dans les fêtes & les réjouiſſances. Créſus qui étoit naturellement vain étaloit ſa magnificence avec éclat. Cambyſe en Prince ſage ne cherchoit qu'à faire valoir le génie de ſes ſujets & leurs vertus militaires. Le concours de deux nations dont les mœurs étoient ſi différentes, formoit une grande diverſité dans les ſpectacles, & un contraſte parfait de Courtiſans & de Guerriers. Les Lydiens ſans être encore tout-à-fait amollis brilloient par la magnificence de leurs habits, par la délicateſſe de leurs mœurs, & par l'eſprit qui regnoit dans leur converſation : Mais les Perſes ſauvages ſans être féroces, humains ſans être polis, & fiers malgré leur ſimplicité, les ſurpaſſoient dans tous les jeux par leur addreſſe & par leur force. Les négotiations commencérent bien-tôt, & tandis que les deux Rois employoient toutes les fineſſes de la politique pour faire

réuſſir

réuſſir leur deſſeins, l'amour fit jouer tout ſes reſſorts pour les déranger.

Auſſitôt que Candaule parut à Suze, tous les yeux furent éblouis par ſes charmes, & tous les Perſes s'écriérent, elle eſt ſeule digne de Cyrus, elle peut ſeule le rendre heureux. Les maniéres & l'eſprit de cette Princeſſe convenoient tout-à-fait au goût & au génie de ce Peuple: Elle avoit l'air vif & noble, mais il étoit temperé par une douceur majeſtueuſe: Elle aimoit la chaſſe, & tous les exercices mâles, ſans donner jamais aucune marque de la foibleſſe naturelle à ſon ſexe; plus on la voioit plus on découvroit en elle de rares qualités: Elle effaçoit en eſprit & en agrémens toutes les femmes de la Lydie, de la Suſiane & de la Perſide. La beauté de Caſſandane ne conſerva plus ſes droits que ſur Cyrus. Un ſeul des regards timides, tendres & modeſtes de cette Princeſſe ſuffiſoit pour le rendre inſenſible à tous les attraits de Candaule. Il ſût agir en public avec tant de ſageſſe que la jeune Lydienne ne s'apperçut point de ſon indifférence; mais quand il étoit ſeul avec elle, il devenoit rêveur & diſtrait; elle n'en devina point la cauſe & le rappelloit quelquefois à lui même par les railleries fines & délicates; il lui répondoit rarement & toûjours avec embarras; elle crut que ce défaut venoit plûtôt de ſon eſprit que de ſon cœur & ſe repentoit preſque déjà de ſon voyage. Les négotiations s'avancent mais Cyrus cherche à les retarder, la colere de Cambyſe

& les conſeils d'Hyſtaſpe ne peuvent rien ſur ſon eſprit. Il ſe ſent rebelle aux volontés de ſon pere & ſe condamne; il demande du temps pour vaincre ſa paſſion & promet de faire tous ſes efforts pour la ſurmonter; il ſe croit ſincére dans ſes promeſſes, mais il voit Caſſandane & toutes ſes réſolutions s'évanouiſſent. Il preſſe, il ſollicite, il employe tour-à-tour les larmes auprès de Mandane & les raiſons auprès de Cambyſe. Il juſtifie ſa paſſion par les oracles, il ſe flatte que les Dieux en l'appellant à la conquête de la Lydie s'oppoſoient en ſecret aux deſſeins de ſon pere; il cherche toutes ſortes de prétextes pour éloigner le mariage, & l'amour favoriſa ſes deſſeins.

Candaule avoit connû la fille de Farnaſpe à la cour d'Ecbatane, elle l'aimoit tendrement ſans ſçavoir qu'elle étoit ſa rivale. Caſſandane voyoit ſans regret & ſans jalouſie les hommages qu'on rendoit à la beauté de Candaule, mais elle ne pouvoit conſentir à perdre le cœur de Cyrus: Elle ne voyoit jamais la jeune Lydienne ſans ſe troubler, elle n'oſoit lui parler, & elle ne vouloit pas la tromper; elle craignoit de bleſſer ſon amour, ou de trahir ſon amie; ſes peines & ſes alarmes augmentent tous les jours, les amuſemens de la cour lui deviennent inſipides, elle ne paroit preſque plus en public, elle ſe retire enfin dans un lieu ſolitaire ſur les frontiéres de la Perſide ſéjour ordinaire des Princes de ſa maiſon à

vingt

vingt ſtades de Suze. * C'étoit un valon agréable arroſé par trois rivieres dont les eaux fécondes multipliées par l'induſtrie des habitans, ſe diſtribuoient en pluſieurs canaux pour fertiliſer les prairies & les entrêtenir dans une éternelle verdure. D'un côté s'élevoit en amphithéatre des collines couvertes d'oliviers, de grenadiers, d'orangers, & de toutes les richeſſes d'une nature abondante & fleurie: Dans un lointain paroiſſoient des montagnes ſuperbes dont les ſommets eſcarpez ſembloient toucher les cieux, & ſervoient de barriere aux vents. Au milieu d'un jardin moins orné par l'art que par la nature, couloit une onde tranſparente qui produiſoit en tombant ſur un lit de cailloux une caſcade dont le murmure agréable inſpiroit la douce rêverie. Près de là ſe voyoit une vigne ſauvage dont les branches entrelaſſées de pluſieurs arbriſſeaux odoriferans compoſoient un ombrage toûjours frais. Farnaſpe avoit fait venir de Babylone deux ſtatues ornées de Bas-reliefs, répréſentant l'hiſtoire de Pyrame & de Thisbé dont les malheurs avoient rendû cette ville fameuſe avant qu'elle fût célébre par ſes conquêtes : Il avoit fait placer ces ſtatues dans un Boſquet, & c'étoit preſque l'unique ornement que l'art eût prêté à ce ſéjour paiſible.

Candaule ayant appris la retraite de Caſſandane ſe hâte de l'aller voir. La fille de Farnaſpe s'étoit retirée

* Deſcription de Bédarides près de la fontaine de Vaucleuſe célébre par les amours de Laure & de Petrarque.

dans

dans le boſquet de Pyrame & de Thisbé. La Princeſſe de Lydie ſe gliſſe derriére les arbres, & la voit proſternée devant les ſtatues ; elle s'approche ſans être vûe & écoute Caſſandane qui déploroit ainſi ſes malheurs. Manes des chaſtes amans, ſi vous venés jamais dans ces lieux, écoutez mes plaintes & voyez ma tendreſſe, fléchiſſez l'amour en faveur de deux infortunés dont le ſort reſſemble au vôtre ; qu'il nous uniſſe, ou qu'il termine ma vie qui ne peut être qu'un obſtacle au bonheur de Candaule & à la grandeur de Cyrus. La Princeſſe de Lydie ne peut plus ſe contenir, elle entre dans le boſquet, les deux Princeſſes s'embraſſent & demeurent long-temps immobiles ſans pouvoir ſe parler. Candaule étoit capable d'une amitié forte & généreuſe, elle n'avoit pas encore ſenti la puiſſance de l'amour, elle avoit vû Cyrus avec d'autres yeux que Caſſandane, elle reſtoit à la cour de Suze par obéiſſance plûtôt que par goût, ſon cœur n'avoit point de ſacrifice à faire : Enfin elle rompt le ſilence par ces paroles ; ah Caſſandane pourquoi m'avez vous caché ſi long-temps vos ſentimens & vos peines, calmez vos alarmes, je ne ſens point d'amour pour Cyrus, bien-tôt je mettray fin à vos malheurs ſans que ni Créſus, ni Cambyſe puiſſent s'en offenſer. Elles paſſérent pluſieurs heures enſemble, ſe jurérent une amitié éternelle, & Candaule retourna enſuite à Suze.

Cyrus apprit les diſpoſitions de la fille de Créſus, & ne craignant plus de trahir ſon amour, il entra bientôt avec elle dans une liaiſon d'amitié très étroite. Cette Princeſſe ne tarda pas à reconnoître qu'elle s'étoit trompée dans le jugement qu'elle avoit formé de l'eſprit de Cyrus, & ſentit toute la force & l'étendüe de ſon génie. Il concerta avec elle les moyens de troubler les négotiations, & reprit ſon air gay, libre & tranquille. Cambyſe ſe réjouit de ce changement, l'imputa à une autre cauſe, & preſſa toûjours la concluſion du mariage; mais Créſus s'en éloignoit: Il s'étoit apperçû que l'alliance du Roy de Babylone lui ſeroit beaucoup plus utile que celle du Roy de Perſe, pendant qu'il faiſoit ſonder en ſecret les diſpoſitions de Nabucodonoſor, il faiſoit naître pluſieurs nouvelles difficultés que Cambyſe n'avoit pû prévoir. Candaule avoit vû Mérodac Prince des Aſſyriens à la Cour de Lydie, elle n'étoit point ſuſceptible de paſſions tendres, mais elle étoit plus flattée par ce mariage que par celui de Cyrus; ſon ambition s'unit avec ſon amitié pour Caſſandane, & elle fit tous ſes efforts pour changer les deſſeins de ſon pere. Mandane ayant appris les ſentimens de Candaule ſe perſuada plus facilement que les oracles étoient contraires à ce mariage, & tâcha de rendre Cambyſe indifférent ſur le ſuccès des négotiations. Cyrus apprit les diſpoſitions de tous, & ſût en profiter habilement pour déranger le mariage: La religion, l'amour

& la

& la politique faiſoient ainſi jouer à chacun des rôles différens ; les conférences trainoient en longueur, & rien ne ſe terminoit. Créſus ayant appris enfin que la cour de Babylone ne s'éloigneroit pas de ſon alliance quitta bruſquement la Suſiane ſans trop expliquer à Cambyſe les raiſons de ſa conduite. Le Roy de Perſe fût bleſſé de cette démarche, mais en Prince ſage il cacha ſon reſſentiment & retourna dans ſa capitale.

Caſſandane revint bien-tôt à la Cour de Cambyſe, & Cyrus preſſa Mandane de parler à ſon pere. Le Roy de Perſe fidelle à ſes prémiéres idées vouloit recommencer les négotiations auprès de Créſus, mais la Reine fit tous ſes efforts pour lui faire changer de ſentiment : La mere de Caſſandane, dit-elle, eſt fille du Roy d'Armenie, ce Monarque eſt déja avancé en âge, & n'a qu'un ſeul fils ; ſi ce Prince vient à mourir, la fille de Farnaſpe ſera l'héritiere de ſa couronne ; les oracles ſemblent s'oppoſer au mariage de Candaule, puiſqu'ils annoncent que Cyrus doit commencer ſes conquêtes par celle de la Lydie. Laiſſons aux immortels le ſoin d'accomplir leurs volontés, ſans vouloir leur en preſcrire les moyens ; ils font ſouvent réuſſir leurs deſſeins, par des voyes qui paroiſſent devoir les renverſer.

Deux grands événemens firent ſur l'eſprit de Cambyſe ce que les ſollicitations de la Reine n'auroient jamais pû faire : Il apprit que Candaule venoit d'être accordée au fils du Roy de Babylone, & que ces

deux Princes avoient fait une étroite alliance : Cette nouvelle déconcerta les projets de Cambyſe ; mais ce qui le détermina à conſentir enfin au bonheur de Cyrus, fût la mort du Prince d'Arménie, par laquelle Caſſandane devenoit l'héritiere préſomptive de cette couronne. L'hymen fût célébré ſelon les mœurs du ſiécle & du païs. On conduiſit les deux époux ſur une haute montagne conſacrée au grand Oromaze, on alluma des bois odoriférans, le Pontife lia d'abord les robes flottantes de Cyrus & de Caſſandane pour ſymbole de leur union, enſuite ces deux amans ſe tenant par la main environnés des [a] Eſtales, danſerent au tour du feu ſacré en chantant ſelon la religion des anciens Perſes, l'amour d'Oromaze pour ſa fille Mythra avant le commencement des temps ; le tableau qu'elle lui préſenta contenant les idées de toutes choſes ; la production des mondes infinis ſemblables à ces idées ; la naiſſance des purs Génies pour habiter ces mondes ; la révolte d'Arimane contre le Dieu Mythras ; l'origine du caös & la maniére dont il fût débrouillé ; la chûte des Eſprits dans des corps mortels ; les travaux de Mythras pour ramener les ames à l'Empirée ; & la deſtruction totale du mauvais Principe qui répand par tout la haine, la diſcorde & les noires paſſions.

[a] Eſta eſt un mot Chaldaïque qui ſignifie le feu ; de là vient le mot grec Ἑστία, & les Romains ajoûtent V & font Veſta comme d' Ἑσπέρα ils font Veſpera, Hyde Rel. Ant. Perſ. cap. 7.

Le bonheur du jeune Prince augmentoit tous les jours : Plus il connoiſſoit Caſſandane plus il découvroit dans ſon eſprit & dans ſes ſentimens des charmes toûjours nouveaux qui ne ſe trouvent point dans la beauté toute ſeule. L'hymenée qui affoiblit ſouvent les paſſions les plus vives, & le goût preſque invincible qu'ont tous les hommes pour le changement ne diminuérent en rien la tendreſſe de ces heureux amans.





LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE SECOND.



LE Prince de Perſe toûjours amoureux de Caſſandane, courroit riſque de s'abandonner à une vie indolente. Il n'étoit occupé qu'à fournir des amuſemens à cette Princeſſe, qu'à inventer des ſpectacles inconnûs juſqu'alors dans la Perſide, qu'à tranſporter dans ſa Capitale tous les jeux de la cour d'Ecbatane : Il ne s'appliquoit

pliquoit point aux affaires, & négligeoit même les exercices de la guerre : Cette vie diſſipée l'expoſoit ſans ceſſe à être corrompu par les diſcours des jeunes Satrapes qui l'environnoient. Les Gymnoſophiſtes commençoient alors à répandre dans la Perſide leur doctrine funeſte ſur les deux Principes qui rendent les hommes vertueux ſans aucun mérite, ou vitieux ſans crime par l'entrainement d'une Fatalité invincible. Tous les jeunes gens adoptoient cette opinion parce qu'elle favoriſoit leurs paſſions : Ce poiſon mortel ſe gliſſoit peu-à-peu dans le cœur de Cyrus ; Araſpe même nourriſſoit en lui ces préjugés naiſſans contre la Religion.

Il s'étoit établi depuis peu ſur les bords du Golfe Perſique une fameuſe Ecole de Mages, dont la doctrine étoit fort oppoſée à ces erreurs funeſtes. Le goût & le génie de Cyrus le portoient aux ſciences les plus ſublimes : Hyſtaſpe en profita pour inſpirer au jeune Prince l'envie d'entretenir ces Sages, ſans lui faire appercevoir ſes deſſeins : Comme ces Philoſophes ne quittoient jamais leur ſolitude, qu'ils fuyoient la cour des Rois, & qu'ils vivoient fort ſéparés des autres hommes, Cyrus réſolut d'aller les voir dans leur retraite.

Il entreprit ce voyage avec Caſſandane, accompagné d'Hyſtaſpe, d'Araſpe & de pluſieurs Satrapes. Ils traverſerent les plaines de Paſagarde, paſſerent par le païs des Mardes, & arriverent ſur les bords de l'Aroſis : Ils entrerent par un paſſage étroit dans un large vallon entouré

entouré de hautes montagnes dont le ſommet étoit couvert de chênes, de pins & de cédres; au deſſous ſe voyoient de gras pâturages, où erroient des animaux de toute eſpece; la plaine paroiſſoit un jardin arroſé de pluſieurs ruiſſeaux qui ſortoient des rochers d'alentour, & ſe perdoient dans l'Aroſis: Ce fleuve s'échappoit de loin entre deux collines, & ces côteaux en s'ouvrant faiſoient fuir tous les objets, & laiſſoient voir des campagnes fertiles, de vaſtes forêts, & le Golfe Perſique qui bornoit l'horizon. En s'avançant dans le vallon, Cyrus & Caſſandane furent attirés dans un bocage voiſin par le ſon d'une muſique harmonieuſe qui frappa leurs oreilles; ils y entrerent, & virent auprès d'une claire fontaine une multitude d'hommes de tous les âges, & vis-à-vis d'eux une troupe de femmes qui formoient un concert. Ils reconnurent que c'étoit l'Ecole des Mages, & furent ſurpris de voir, au lieu d'hommes ſévéres, triſtes & rêveurs, un Peuple aimable & poli.

Ces Philoſophes regardoient la muſique comme quelque choſe de céleſte; ils la croyoient propre à calmer & à dompter les paſſions; c'eſt pourquoi ils commençoient & finiſſoient la journée par des concerts[a]. Après quelques momens donnés le matin à cet exercice, ils menoient leurs diſciples ſe promener dans des lieux agréables, mais en gardant le ſilence juſques à la montagne

[a] Voyez Strabon, liv. 17. Ammian, liv. 23. cap. 6.

ſacrée;

ſacrée ; là ils offroient leurs hommages aux Dieux plûtôt par le cœur que par les paroles : C'étoit par la muſique, la promenade & la priére, qu'ils ſe préparoient tous les jours à la contemplation de la vérité, & qu'ils mettoient l'ame dans l'aſſiéte convenable pour la méditer ; le reſte de la journée ſe paſſoit dans l'étude. Leur unique repas ſe faiſoit peu avant le coucher du Soleil ; ils ne mangeoient que du pain, des fruits, & quelque portion de viandes immolées aux Dieux ; tout finiſſoit par les concerts. [a] Les autres hommes ne commencent l'éducation des enfans qu'après leur naiſſance ; mais les Mages ſembloient prévenir la naiſſance même : Tandis que leurs femmes étoient enceintes, ils avoient ſoin de les entretenir dans un calme & dans une gayeté perpétuelle, par des amuſemens doux & innocens, afin que dès le ſein de la mere, le fruit ne reçut que des impreſſions agréables, tranquilles & conformes à l'ordre.

Chaque Sage avoit ſon département dans l'empire de la Philoſophie : Les uns étudioient la vertu des plantes ; d'autres les métamorphoſes des inſectes ; quelques-uns la conformation des animaux, & pluſieurs le cours des aſtres ; mais toutes leurs découvertes tendoient à la connoiſſance des Dieux, & d'eux-mêmes. Les ſciences, diſoient-ils, ne ſont eſtimables qu'autant qu'elles ſervent de degrés pour monter vers le

[a] Strab. ibid.

grand

grand Oromaze, & pour redeſcendre juſqu'à l'homme. Quoique l'amour de la vérité fît l'unique lien de la ſocieté parmi ces Philoſophes, ils ne laiſſoient pas de reconnoître un chef qu'ils appelloient l'Archimage. Celui qui tenoit alors ce rang ſe nommoit Zarduſt ou Zoroaſtre: Il ſurpaſſoit les autres plûtôt par ſa ſageſſe que par ſon âge, car à peine avoit-il cinquante ans; cependant il étoit conſommé dans toutes les ſciences des Chaldéens & des Egyptiens; il avoit même quelque connoiſſance de la Religion des Juifs qu'il avoit vûs à Babylone. Ayant remarqué la corruption qui s'étoit gliſſée parmi les Mages, il s'étoit appliqué à réformer leurs mœurs & leur doctrine[a].

Lorſque Cyrus & Caſſandane entrerent dans ce bocage, l'aſſemblée ſe leva & les adora, ſuivant l'uſage des Orientaux, en s'inclinant juſqu'à terre; puis elle ſe retira, & les laiſſa ſeuls avec Zoroaſtre. Ce Philoſophe mena le Prince & la Princeſſe dans un boſquet de myrthe; au milieu ſe voyoit la ſtatue d'une femme qu'il avoit taillée de ſes propres mains: Ils s'aſſirent tous trois ſur un banc de gazon, & Zoroaſtre les entretint de la vie, des mœurs & des vertus des Mages. Tandis qu'il parloit, il détournoit ſouvent les yeux pour regarder la ſtatue, & en la regardant, ſes yeux ſe baignoient de larmes. Cyrus & Caſſandane reſpecterent d'abord ſa douleur:

[a] Agathias de Zor. & le Chevalier Newton Chron. p. 348.

Enſuite

Enſuite la Princeſſe ne pût s'empêcher de lui en demander la raiſon. C'eſt-là, dit-il, la ſtatue de Sélime, qui m'aima autrefois comme vous aimez Cyrus: C'eſt ici où je viens paſſer mes momens les plus doux & les plus amers. Malgré la ſageſſe qui me ſoumet à la volonté des Dieux, malgré les charmes que je goûte dans la Philoſophie, malgré l'inſenſibilité où je ſuis ſur toutes les grandeurs, le ſouvenir de Sélime m'arrache ſouvent des regrets & des larmes: La vraye vertu en réglant les paſſions, n'éteint point les ſentimens. Ces paroles donnerent la curioſité à Cyrus & à Caſſandane de ſçavoir l'hiſtoire de Sélime; le Philoſophe auroit voulu s'excuſer, mais ſa tendreſſe avoit déja trahi ſon ſecret; il ne pouvoit plus reculer, ſans manquer au reſpect dû aux perſonnes de ce rang: Après avoir eſſuyé ſes larmes, il commença ainſi ſa narration.

Je ne crains point de vous montrer mes foibleſſes; mais j'éviterois ce recit ſi je ne prévoyois pas qu'il pût vous ſervir d'une grande inſtruction. Je ſuis né Prince; mon pere étoit Souverain d'un petit Etat dans les Indes qui s'appelle le pays des Sophites; m'étant un jour égaré à la chaſſe, je rencontrai dans l'épaiſſeur d'un bois une jeune fille qui s'y repoſoit, ſa merveilleuſe beauté me frappa d'abord, je devins immobile, je n'oſois m'avancer, je crus que c'étoit un de ces eſprits aëriens qui deſcendent quelquefois du trône d'Oromaze, pour ramener les ames à l'Empyrée. Sélime, car c'étoit ſon nom, ſe voyant

ant ſeule avec un homme, s'enfuit & ſe ſauve dans un temple voiſin de la forêt; je n'oſe la ſuivre: J'appris qu'elle étoit fille d'un vieux Bramine qui demeuroit dans ce temple, & qu'elle s'étoit conſacrée à l'adoration du feu. Les Eſtales peuvent quitter le célibat pour embraſſer le mariage; mais tandis qu'elles ſont Prêtreſſes du feu, la loi eſt tellement ſévère parmi les Indiens, qu'un pere croit faire un acte de religion, en jettant dans les flammes ſa fille toute vivante, ſi elle vient à manquer à la pureté qu'elle a jurée.

Mon pere vivoit encore: Je ne pouvois pas employer la force pour arracher Sélime de cet azyle; mais quand j'aurois été Roy, les Princes n'ont aucun droit dans ce pays ſur les perſonnes conſacrées à la religion. Toutes ces difficultés ne firent qu'augmenter ma paſſion; elle me rendit ingénieux. Je quittai le Palais de mon pere, j'étois jeune, j'étois Prince, je ne raiſonnois pas, je me déguiſai en fille, j'allai au temple où étoit le vieux Bramine, je le trompai par une hiſtoire feinte, & je me mis au nombre des Eſtales, ſous le nom d'Amana. Le Roy mon pere fût deſolé de ma fuite, & me fit chercher partout inutilement. Sélime ignorant mon ſexe, prit pour moi un goût & une amitié particuliére: Je ne la quittois jamais; nous paſſions nôtre vie enſemble à travailler, à lire, à nous promener, à ſervir aux autels. Je lui contois ſouvent des fables & des hiſtoires touchantes pour lui peindre les merveilleux effets de l'amitié & de l'a-

mour. Je voulois la préparer peu-à-peu au dénouement que je méditois. Je m'oubliois quelquefois en lui parlant, & je me laissois tellement emporter par ma vivacité, qu'elle m'interrompoit souvent en me disant : Amana, on croiroit à vous entendre, que vous sentez dans ce moment tout ce que vous dépeignez. Je vécus ainsi plusieurs mois avec elle, sans qu'elle pût deviner mon déguisement, ni ma passion. Comme mon cœur n'étoit point corrompu, je ne méditois point le crime. Je crus que si je pouvois l'engager à m'aimer, elle abandonneroit son état pour partager ma couronne. J'attendois toûjours un moment favorable pour lui révéler mes sentimens ; mais helas ! ce moment ne vint jamais.

Les Estales avoient coûtume d'aller plusieurs fois l'année sur une haute montagne, pour y allumer le feu sacré, & immoler des victimes : Nous y montames toutes un jour accompagnées seulement du vieux Bramine. A peine le sacrifice fût-il commencé, que nous fumes enveloppées de plusieurs hommes armés d'arcs & de fléches, qui enlevérent Sélime & son pere. Ils étoient tous à cheval, je les suivis quelque temps ; mais ils entrerent dans un bois, & je ne les revis plus. Je ne retournai point au temple, je me dérobai à la vûe des Estales, je changeai d'habits, je pris un autre déguisement, & j'abandonnai les Indes. J'oubliai mon pere, ma patrie, & tous mes devoirs ; je parcourus l'Asie entiére pour chercher Sélime. Que ne peut point la force de l'amour dans un jeune

cœur qui se livre à sa passion? En traversant le pays des Lyciens, je m'arrêtai dans une grande forêt pendant la chaleur du jour; je vis passer bien-tôt une troupe de chasseurs, & peu de temps après plusieurs femmes, parmi lesquelles je crus reconnoître Sélime. Elle étoit en habit de chasse, montée sur un cheval superbe, distinguée de toutes les autres par une couronne de fleurs. Elle passa avec tant de vîtesse, que je ne pus m'assurer si mes conjectures étoient bien fondées, j'allai droit à la capitale.

Les Lyciens étoient alors gouvernés par des femmes; voici à quelle occasion cette forme de gouvernement s'étoit établie parmi eux. Il y a quelques siécles que pendant une longue paix, les Lyciens s'étoient tellement amollis, qu'ils n'étoient plus occupés que de leur parure; ils affectoient les discours, les manières, les maximes & même les défauts des femmes, sans en avoir ni la douceur, ni la délicatesse: En s'abandonnant aux voluptés infames, les vices les plus honteux prirent la place des passions aimables; ils méprisérent les Lyciennes, & les traitérent en esclaves: Une guerre étrangére survint, les hommes lâches & efféminés ne purent plus défendre la patrie, ils s'enfuirent, & se cachérent dans les forêts & les cavernes; les femmes accoutumées à la fatigue par l'esclavage, prirent les armes, chassérent les ennemis, se rendirent maîtresses du pays, & établirent leur autorité par une loi immuable. Depuis ce temps les Lyciens s'é-

toient accoûtumés à cette forme de gouvernement & la trouvoient la plus douce & la plus commode. Les Reines avoient un conſeil de Vieillards qui les aidoient de leurs lumiéres; les hommes propoſoient les bonnes loix, mais les femmes les faiſoient exécuter: La douceur du ſéxe prévenoit tous les maux de la tyrannie; & le conſeil des Sages modéroit l'inconſtance qu'on reproche aux femmes.

J'appris que la mere de Sélime ayant été déthrônée par l'ambition d'une de ſes parentes, ſon prémier Miniſtre s'étoit enfui dans les Indes avec la jeune Princeſſe; qu'il y avoit vêcu pluſieurs années déguiſé en Bramine, & elle en Eſtale; que ce vieillard ayant toûjours entretenu commerce avec les amis de la maiſon Royale, la jeune Reine avoit été rétablie après la mort de l'Uſurpatrice; qu'elle gouvernoit avec la ſageſſe d'une perſonne qui avoit éprouvé le malheur; & enfin qu'elle avoit toûjours témoigné une oppoſition invincible pour le mariage. Cette nouvelle me cauſa une joye inexprimable. Je remerciai les Dieux de m'avoir conduit par des voyes ſi merveilleuſes près de l'objet de mon amour. J'implorai leur ſecours, & je promis de ne jamais aimer qu'une ſeule fois, s'ils favoriſoient ma paſſion.

Je méditai pluſieurs moyens pour me faire connoître à la Reine, & je trouvai que celui de la guerre étoit le plus propre: Je m'engageai dans les troupes, je m'y fis bien-tôt diſtinguer, je ne me rebutai d'aucune fatigue,

je re-

je recherchai les entrepriſes les plus dangereuſes, je m'expoſai par tout. Dans une bataille qui devoit décider de la liberté des Lyciens, les Cariens mirent nos troupes en déſordre ; c'étoit dans une grande plaine, mais il n'y avoit de ſortie pour ceux qui fuyoient que par un paſſage étroit : Je gagnai ce paſſage ; je menaçai de percer de mes dards quiconque oſeroit s'y préſenter, je ralliai ainſi nos troupes, je revins charger l'ennemi, je le mis en déroute, & je remportai une pleine victoire. Cette action attira l'attention de toute l'armée ; on ne parloit que de mon courage ; tous les ſoldats m'appelloient le libérateur de la patrie : Je fus conduit devant la Reine, qui ne me reconnut point ; nous étions ſéparés depuis ſix ans, les chagrins & les fatigues avoient changé mes traits. Elle me demanda mon nom, mon pays, ma naiſſance & m'examina avec attention : Je crus voir dans ſes yeux un mouvement ſecret qu'elle tâchoit de cacher. Etrange bizarrerie de l'amour ! Je l'avois crû autrefois Eſtale d'une baſſe naiſſance, & cependant je voulois partager ma couronne avec elle : Je conçus dans le moment le deſſein d'être aimé comme j'avois aimé ; ainſi je déguiſai mon pays & ma naiſſance, je dis que j'étois né dans un village de la Bactriane, & que j'étois d'une origine très-obſcure ; elle ſe retira bruſquement ſans me rien répondre.

Bien-tôt elle me donna par le conſeil des Sénateurs, le commandement des armées ; j'eus par-là un libre accès.

accès auprès de ſa perſonne ; elle m'envoyoit ſouvent chercher ſous prétexte d'affaires, lors même qu'elle n'avoit rien à me dire ; elle prenoit plaiſir à s'entretenir avec moi. Je lui peignis mes ſentimens ſous des noms empruntés ; la Mythologie Grecque & Egyptienne que j'avois apprises dans mes voyages, me fourniſſoient une ample matière pour prouver que les Divinités aimoient autrefois les mortels, & que l'amour égale toutes les conditions. Je me ſouviens qu'un jour, tandis que je lui racontois une hiſtoire de cette eſpece, elle me quitta dans une grande agitation ; je pénétrai par-là tous ſes ſentimens cachés, & je goutai un plaiſir inexprimable de voir que j'étois aimé comme j'avois aimé. J'eus pluſieurs entretiens avec elle, & par ces entretiens ſa confiance augmentoit pour moi tous les jours : Je lui rappellai quelquefois les malheurs de ſon enfance ; alors elle me raconta l'hiſtoire de ſon ſéjour parmi les Eſtales, de ſon amitié pour Amana, & de leur tendreſſe réciproque ; à peine pouvois-je modérer mes tranſports en l'entendant parler, j'étois prêt à finir mon déguiſement, mais ma fauſſe délicateſſe demandoit encore que Sélime fît pour moi ce que j'avois voulu faire pour elle ; je fus bien-tôt ſatisfait : Un événement ſingulier me donna occaſion d'éprouver toute l'étendue & la force de ſon amour.

Selon la loi des Lyciens, il n'eſt pas permis à celle qui les gouverne d'épouſer un étranger. Sélime me fit appeller

appeller un jour, & me dit : Mes ſujets veulent que je prenne un époux ; allez leur dire de ma part que j'y conſentirai à condition qu'ils me laiſſeront libre dans mon choix : Elle prononça ces paroles avec un air majeſtueux, ſans preſque me regarder. Je tremble d'abord, je me flate enſuite, je doute enfin ; car je ſçavois l'attachement que les Lyciens avoient pour leurs loix ; j'allai cependant executer les ordres de Sélime : Le conſeil s'aſſembla, j'expoſai les volontés de la Reine ; après pluſieurs diſputes, on convint qu'il falloit lui laiſſer la liberté de ſe choiſir un époux. Je lui rapportai ce qu'on avoit réſolu dans le conſeil ; elle m'ordonna d'aſſembler les troupes dans la même plaine où j'avois remporté la victoire ſur les Cariens, & de m'y tenir prêt pour obéir à ſes ordres : elle commanda auſſi à tous les Chefs de la nation de ſe rendre dans le même lieu. On y éleva un trône ſuperbe ; la Reine y parut entourée de ſa Cour, & parla ainſi : Lyciens, depuis que je regne ſur vous, j'ai obſervé vos loix, j'ai paru à la tête de vos armées, j'ai remporté pluſieurs victoires ; mon unique étude a été de vous rendre libres & heureux ; eſt-il juſte que celle qui a maintenu vos libertés, ſoit elle-même eſclave ? Eſt-il juſte que celle qui cherche ſans ceſſe vôtre bonheur, ſoit elle-même infortunée ? Il n'eſt point de malheur ſemblable à celui de faire violence à ſon cœur ; quand il eſt contraint, la Grandeur & la Royauté ne ſervent qu'à nous faire ſentir plus vivement

nôtre

nôtre eſclavage : Je demande d'être libre dans mon choix.

Toute l'aſſemblée applaudit à la ſageſſe de ce diſcours, & s'écrie : Vous êtes libre, vous êtes diſpenſée de la loi. La Reine m'envoya dire d'avancer à la tête des troupes. Quand je fus près du trône, elle ſe leva, & dit en me montrant : Voilà mon époux : Il eſt étranger, mais ſes ſervices le rendent pere de la patrie : Il n'eſt pas Prince, mais ſon mérite l'égale aux Rois. Sélime m'ordonna enſuite de monter ſur le trône ; je me proſternai à ſes pieds, & je fis tous les ſermens accoûtumés ; je promis de renoncer à jamais à ma patrie, de regarder les Lyciens comme mes enfans, & ſur-tout de n'aimer jamais que la Reine. Elle deſcendit alors de ſon trône, & nous fumes reconduits à la capitale avec pompe, au milieu des acclamations du peuple. Si-tôt que nous fumes ſeuls, Ah! Sélime, lui dis-je, ne reconnoiſſez-vous donc plus Amana? La ſurpriſe, la tendreſſe, la joye, cauſerent à la Reine les tranſports les plus vifs ; elle me reconnoît, elle devine tout le reſte ; je n'avois pas beſoin de lui parler : Nous gardâmes long-temps le ſilence ; je lui appris enſuite mon hiſtoire, mon origine & tous les effets que l'amour avoit produit en moi. Elle aſſembla auſſi-tôt ſon conſeil, & déclara ma naiſſance ; on envoya des Ambaſſadeurs aux Indes ; je renonçai pour toûjours à ma couronne, & mon frere fût confirmé dans la poſſeſſion de mon trône.

Ce

Ce ſacrifice me coûta peu ; je poſſédois Sélime, rien ne manquoit à mon bonheur : Mais, hélas ! ce bonheur ne fût pas de longue durée ; en me livrant à ma paſſion, j'avois oublié ma patrie, j'avois abandonné mon pere dont je faiſois la conſolation, j'avois ſacrifié tous mes devoirs ; mon amour qui paroiſſoit ſi délicat, ſi généreux & qui étoit admiré des hommes, ne fût pas approuvé des Dieux ; auſſi m'en punirent ils par le plus grand de tous les malheurs ; ils me ſéparerent de Sélime, elle mourut peu de temps après nôtre mariage. Je me livrai à la plus vive douleur ; mais les Dieux ne m'abandonnerent point. Je rentrai profondement en moi-même ; la ſageſſe deſcendit dans mon cœur, elle déſilla les yeux de mon eſprit, & je compris alors le myſtere admirable de la conduite d'Oromaze. La vertu eſt ſouvent malheureuſe, c'eſt ce qui choque les hommes aveugles qui ignorent que les Dieux ordonnent les maux paſſagers de cette vie, pour expier les fautes ſecrettes de ceux qui paroiſſent les plus vertueux. Ces réflexions me déterminerent à conſacrer le reſte de mes jours à l'étude de la ſageſſe. Sélime étoit morte, mes liens étoient rompus, je ne tenois plus à rien dans la nature ; toute la terre me paroiſſoit un déſert ; je ne pouvois plus regner en Lycie après la mort de Sélime, & je ne voulois point reſter dans un pays où tout renouvelloit ſans ceſſe le ſouvenir de ma perte. Je retournai aux Indes, & j'allai

vivre parmi les Bramines, où je me formai un nouveau plan de bonheur. Libre de cet eſclavage qui accompagne toûjours la grandeur, j'établis au dedans de moi-même un empire ſur mes paſſions & ſur mes déſirs, plus glorieux & plus conſolant que le faux éclat de la Royauté. Malgré mon éloignement & ma retraite, mon frere prit des ombrages contre moi, comme ſi j'euſſe voulu remonter ſur le trône, & je fus obligé de quitter les Indes. Mon exil devint pour moi une nouvelle ſource de bonheur; il ne dépend que de nous de mettre à profit toutes nos diſgraces. Je viſitai les Sages de l'Aſie, je converſai avec les Philoſophes des différens pays, j'appris leurs loix & leur religion. Je fus charmé de trouver que les grands hommes de tous les temps & de tous les lieux penſoient de même ſur la divinité, & ſur la morale; enfin je ſuis venu ſur les bords de l'Aroſis où les Mages m'ont choiſi pour leur chef.

Ici Zoroaſtre ſe tut, Cyrus & Caſſandane étoient trop attendris pour parler; après quelques momens de ſilence, le Philoſophe les entretint du bonheur que les vrais amans retrouvent dans l'empyrée, quand ils s'y rejoignent; puis il conclut par ces ſouhaits: Puiſſiez-vous ſentir long-temps le bonheur de vous aimer & de vous aimer uniquement; puiſſent les Dieux vous préſerver de cette corruption du cœur, qui fait ceſſer les plaiſirs lorſqu'ils deviennent légitimes; puiſſiez-vous après les tranſports d'une paſſion vive & pure pendant vôtre jeuneſſe,

jeuneſſe, connoître dans un âge plus meur tous les charmes de cette union qui diminue les peines & qui augmente les biens en les partageant ; puiſſe une longue & aimable vieilleſſe vous montrer vos neveux & vos arriere-neveux multipliant la race des Héros ſur la terre ; puiſſe enfin le même jour voir recueillir vos cendres unies, pour vous épargner à tous deux le malheur de pleurer comme moi la perte de ce que vous aimez. Je ne me conſole que par l'eſpérance de revoir Sélime dans la ſphére du feu pur élément de l'amour. Les ames ne ſont ici-bas que faire connoiſſance ; mais c'eſt là-haut que leur union ſe conſomme. O ! Sélime, Sélime, je vous rejoindrai un jour, nôtre flamme ſera éternelle ; je ſçai que dans ces régions ſupériceures vôtre bonheur ne ſera complet que lorſque je le partagerai avec vous ; ceux qui ſe ſont aimés purement s'aimeront à jamais ; le véritable amour eſt immortel.

Le récit de l'hiſtoire de Zoroaſtre fit une vive impreſſion ſur le Prince & la Princeſſe de Perſe ; elle les confirma dans leur tendreſſe mutuelle, & dans leur amour pour la vertu ; ils paſſerent quelque temps avec ce Sage dans ſa ſolitude, avant que de retourner auprès de Cambyſe. Ce fût pendant cette retraitte que Zoroaſtre initia Cyrus dans tous les myſteres de la Sageſſe orientale. Les Chaldéens, les Egyptiens, & les Gymnoſophiſtes avoient une merveilleuſe connoiſſance de la nature, mais ils l'enveloppoient d'allégories mytholo-

giques ; c'eſt ſans doute ce qui a fait reprocher à l'antiquité de n'avoir eû aucune connoiſſance de la phyſique. Zoroaſtre dévoila à Cyrus les ſecrets de la nature, non ſeulement pour ſatisfaire à ſa curioſité, mais encore pour lui faire reconnoître les marques d'une ſageſſe infinie répandues dans l'Univers, & par-là garantir ſon eſprit de l'irreligion.

Tantôt il lui faiſoit admirer la ſtructure du corps humain, les reſſorts qui le compoſent, & les liqueurs qui y coulent ; les canaux, les pompes, les réſervoirs qui ſe forment par le ſimple entrelaſſement des fibres, pour ſéparer, pour épurer, pour conduire & pour reconduire les liquides dans toutes les extrêmités du corps ; puis les leviers & les cordes formées par les os & les muſcles, pour faire tous les mouvemens des membres. C'eſt ainſi, diſoit le Mage, que nôtre corps n'eſt qu'un tiſſu merveilleux de tuyaux ſans nombre qui ſe communiquent, ſe diviſent & ſe ſubdiviſent ſans fin ; tandis que des liqueurs différentes & proportionnées s'y infinuent, & s'y préparent ſelon les régles de la plus exacte mécanique. Une infinité de petits reſſorts imperceptibles dont nous ignorons la conſtruction & les mouvemens, joüe ſans ceſſe dans nos corps, & par conſéquent il n'y a qu'une Intelligence ſouveraine qui ait pû produire, ajuſter & conſerver une machine ſi compoſée, ſi délicate & ſi admirable. La vie de cette machine conſiſte dans la fluidité des liqueurs qui coulent avec aiſance & douceur

cœur dans ces canaux : Toutes nos maladies au contraire viennent de l'épaiſſeur des liquides qui s'arrêtent dans ces vaiſſeaux imperceptibles, les bouchent, les enflent & les relachent ; ou de l'acreté des humeurs qui piquent, rompent & dechirent ces fibres délicates. L'indolence produit l'une, & l'intempérance eſt la cauſe de l'autre : c'eſt pourquoy les Sages Perſes ordonnent la ſobriété & l'exercice comme des loix néceſſaires pour prévenir l'affoibliſſement, & du corps politique & du corps naturel.

Un autre jour il lui expliqua la formation des plantes & la transformation des inſectes : On n'avoit pas alors nos verres optiques pour rapprocher & groſſir les objets, mais l'eſprit pénétrant de Zoroaſtre voyoit encore plus loin, parce qu'il étoit inſtruit non ſeulement de toutes les expériences & traditions des anciens, mais des * ſciences occultes révélées par les génies aux prémiers hommes. Chaque ſemence, dit-il, contient une plante de ſon eſpéce, cette plante une autre ſemence, & cette ſemence une autre petite plante : Ces moûles organiques ne peuvent pas être produites par les ſimples loix du mouvement : Elles ſont les prémiéres productions du grand Oromaze qui a renfermé d'abord tous les corps dans chaque ſemence. Il n'appartenoit qu'à lui de cacher ainſi des merveilles infinies dans un atome imperceptible. L'ac-

* Ce merveilleux fondé ſur l'opinion des anciens, autoriſe ce que je fais dire à Zoroaſtre ſur la phyſique. Voyez Boerhave, Chem. p. 2. & 7.

croiſſement

croiſſement des végétaux n'eſt que le développement des fibres, des membranes, des branches, par le ſuc de la terre qui s'y inſinue d'une façon admirable. Toute plante a deux ſortes de tuyaux, les uns remplis d'air lui ſervent de poûmons, les autres pleins de ſuc reſſemblent aux artéres. Pendant le jour la chaleur du ſoleil raréfie, enfle & dilate l'air contenû dans les prémiers tuyaux, de ſorte qu'ils compriment les autres, & par là briſent, raffinent & font monter la ſéve en haut pour produire les feuilles, les fleurs & les fruits. Pendant la nuit l'air réfroidi ſe condenſe, ſe reſſerre & ne preſſe plus les tuyaux nourriciers, de ſorte qu'ils s'ouvrent & ſe dilatent pour recevoir le ſuc de la terre chargé de ſels, de ſouffres & de minéraux, que la preſſion de l'atmoſphere fait entrer par les racines: C'eſt ainſi que les plantes ſe nourriſſent pendant la nuit, & digerent pendant le jour; cette ſéve nourriciére s'étant diſtribuée par toutes les branches tranſpire enfin & ſort de leurs tuyaux délicats avec une force incroyable pour former une infinité de jets d'eau: Ces fontaines jaliſſantes ſe rencontrent, ſe mêlent, ſe croiſent & ſervent peut-être de ſpectacle aux génies aériens qui voyent à découvert les merveilles de la nature. Un ſeul brin d'herbe leur étale plus de prodiges que tous les aqueducs & réſervoirs des jardins enchantés du Roy de Babylone. Si les Poëtes étoient Philoſophes, la ſimple deſcription de la nature leur fourniroit des tableaux plus agréables que toutes leurs peintures allégoriques; foible

foible reſſource d'une imagination voilée à qui la raiſon n'a point prêté des yeux pour voir la beauté des ouvrages du grand Oromaze. En parcourant toutes ces merveilles, Zoroaſtre montra à Cyrus les arbres, les plantes & les racines ; les gommes, les amers & les aromates, qui ſervent à diſſoudre, à atténuer & à humecter nos liquides trop épaiſſis ; à broyer, émouſſer & abſorber les humeurs trop acres ; à fortifier, réunir & rétendre les fibres affoiblies, déchirées ou relachées. Les Héros étoient autrefois Philoſophes, & les Conquérans vouloient ſavoir par eux mêmes le moyen de réparer les maux, qu'ils avoient cauſés par les combats & les victoires.

L'Archimage apprenoit enſuite à Cyrus l'art admirable qui ſe découvre dans la formation des inſectes. Leurs œufs, dit-il, répandus dans l'air, ſur la terre, & dans les eaux, n'attendent pour éclorre qu'un rayon favorable du ſoleil. Tantôt ce ſont des vermiſſeaux qui rampent ſur la terre ; tantôt des poiſſons qui nagent dans les liquides ; & tantôt des volatiles qui s'élévent dans les airs. Il y a dans ces machines preſqu' inviſibles des reſſorts ſans nombre qui fourniſſent & préparent des liqueurs propres à leurs beſoins. Quelle mécanique, quel art, quelles preuves nouvelles d'une ſageſſe infinie qui a tout produit ?

Une autre fois le Mage conduiſoit l'eſprit de Cyrus juſques dans les régions ſupérieures, pour contempler tous les Phénoménes extraordinaires qui arrivent dans

l'air.

l'air. Il lui expliqua les merveilleuſes qualités de ce fluide ſubtil & inviſible qui environne la terre pour comprimer ſes parties, retenir chacune dans ſa place & les empêcher de ſe déſunir. Il lui fit comprendre l'utilité & la néceſſité de ce fluide aérien pour la vie des animaux, pour l'accroiſſement des plantes, pour le vol des oiſeaux, pour la formation des ſons & pour tous les uſages de la vie. Ce fluide, lui dit-il, étant échauffé, agité, réfroidi, comprimé, dilaté, tantôt par les rayons du ſoleil ou les feux ſoûterrains, quelquefois par la rencontre des ſels & des ſouffres qui y nagent, tantôt par le nitre qui le fixe & le roidit, d'autrefois par les nuages qui le reſſerent, ſouvent par d'autres cauſes qui troublent l'équilibre de ſes parties, produit toutes ſortes de vents, dont les plus impétueux ſervent à diſſiper les vapeurs nuiſibles, & les plus temperés à modérer les chaleurs exceſſives. D'autrefois les rayons du ſoleil s'inſinuant dans les petites goutes d'eau qui couvrent ou qui arroſent la ſurface de la terre, les dilatent & les rendent par-là plus legéres que l'air, de ſorte qu'elles y montent, y forment des vapeurs, & y ſurnagent à différentes hauteurs, ſelon qu'elles ſont plus ou moins peſantes. Le ſoleil ayant attiré ces vapeurs chargées de ſouffres, de minéraux, de ſels différens, elles s'allument dans l'air, l'agitent, le troublent & cauſent le bruit du tonnerre, & la lumiére des éclairs. D'autres vapeurs plus legéres ſe ramaſſent en nuages, & flottent dans l'air; mais quand leur poids

devient

devient trop grand, elles tombent en roſée, en pluye, en neige, en grêle, ſelon que l'air eſt plus ou moins échauffé. Ces vapeurs tirées tous les jours de la mer, portées dans l'air par les vents au-deſſus des montagnes y tombent, s'y inſinuent par leur poids naturel, & s'amaſſent dans leurs cavités intérieures, juſqu'à ce qu'elles forçent un paſſage, ou qu'elles trouvent quelque iſſue pour ſortir, & former par-là des ſources abondantes d'eau vive; de-là coulent d'abord les ruiſſeaux, puis les rivieres, enſuite les grands fleuves qui retournent dans la mer, pour répater ce que le ſoleil avoit diſſipé par l'ardeur de ſes rayons. C'eſt ainſi que toutes les irrégularités & les intempéries des élémens, qui paroiſſent détruire la nature dans une ſaiſon, ſervent à la ranimer dans une autre: Les chaleurs immodérées de l'été, & les rigueurs exceſſives de l'hyver, préparent les beautés du printemps, & les richeſſes de l'automne; toutes ces viciſſitudes qui ſemblent aux eſprits ſuperficiels les effets d'un concours fortuit de cauſes irréguliéres, ſont réglées avec poids & meſure, par une Sageſſe ſouveraine qui péſe la terre comme un grain de ſable, & la mer comme une goûte d'eau.

Zoroaſtre s'élevoit enſuite juſqu' aux aſtres pour expliquer comment ils nagent tous dans un fluide actif, uniforme & infiniment ſubtil qui remplit tout & pénétre tout. Cette matiére inviſible, dit-il, n'agit pas ſelon les loix néceſſaires d'une mécanique aveugle: Elle eſt

comme le [a] corps du grand Oromaze dont l'ame eſt la Vérité : Par l'un il agit ſur tous les corps, & par l'autre il éclaire toutes les intelligences. Sa préſence vivifiante donne l'activité à ce pur Ether, & cette matiére éthérée devient par-là le reſſort primitif & mécanique de tous les mouvemens céleſtes & terreſtres. Elle fait tourner les étoiles fixes ſur leur centre, tandis qu'elle fait rouler les planettes autour de ces aſtres : Elle tranſmet juſqu'à nos yeux avec une rapidité incroyable la lumiére des corps céleſtes comme l'air tranſmet les ſons, & ſes ſecouſſes plus ou moins promptes produiſent l'agréable variété de couleurs, comme celles de l'air forment les tons mélodieux de la muſique. Enfin la fluidité des liqueurs ; la conſiſtance des ſolides ; la peſanteur, le reſſort, l'attraction & la fermentation des corps, la ſenſation des animaux, & la végétation des plantes viennent de l'action de cet [b] ESPRIT très ſubtil qui ſe répand

[a] Ceux qui n'entendent pas le ſtyle de l'antiquité s'imaginent que Zoroaſtre & Pythagore rendoient Dieu corporel par cette expreſſion, & qu'elle avoit donné occaſion à l'erreur des Stoïciens qui croyoient l'Eſſence divine une matiére étherée ; mais le contraire eſt évident par les définitions que ces deux Philoſophes donnent de la Divinité, (Diſc. p. 4. & p. 22.) Il me paroit qu'ils n'entendoient par le corps de Dieu que ce que le Chevalier Newton exprime par ces paroles ; Deus ubique præſens voluntate ſuâ corpora omnia in infinito ſuo uniformi SENSORIO movet, adeóque cunctas mundi univerſi partes ad arbitrium ſuum fingit & refingit, multo magis quam anima noſtra voluntate ſuâ ad corporis noſtri membra movenda valet. Opt. p. 411.

[b] Ce ſont les paroles propres du Chevalier Newton, Adjicere jam licet nonnulla de SPIRITU quodam SUBTILISSIMO corpora craſſa per-

pand dans tous les eſpaces immenſes. La même cauſe ſimple produit des effets infinis & contraires, ſans que ces mouvemens innombrables ſe détruiſent.

Nous ſommes ſurpris, continue le Philoſophe, de voir toutes les merveilles de la nature qui ſe découvrent à nos foibles yeux; que ſeroit-ce ſi nous pouvions nous élever juſques dans les eſpaces éthérées, & les parcourir d'un vol rapide? chaque aſtre paroîtroit un atome en comparaiſon de l'immenſité qui l'environne; que ſeroit-ce, ſi deſcendant enſuite ſur la terre, nous pouvions accommoder nos yeux à la petiteſſe des objets, & pourſuivre le moindre grain de ſable dans ſa diviſibilité infinie? chaque atome paroîtroit un monde, dans lequel nous découvririons ſans doute de nouvelles beautés; c'eſt ainſi que le GRAND & le PETIT diſparoiſſent tour à tour, pour préſenter par tout une image de l'Infinité répandue ſur tous les ouvrages d'Oromaze. Quelle folie donc de vouloir expliquer [a] l'origine des choſes par les ſeules loix de matiére & de mouvement. L'Univers eſt l'ouvrage

vadente, & in iiſdem latente, cujus vi & actionibus particulæ corporum ad minimas diſtantias ſe mutuo ATTRAHUNT, & contiguæ factæ COHÆRENT, & corpora ELECTRICA agunt ad diſtantias majores; & LUX emittitur, reflectitur, refringitur, inflectitur & calefacit; & SENSATIO omnis excitatur, & MEMBRA ANIMALIUM ad voluntatem moventur. Il n'a jamais nié une matiére ſubtile dans ce ſens, & c'eſt dans ce ſens que je l'ai toûjours entendû. Voyez Diſc. p. 29, 30.

[a] Philoſophiæ naturalis id reverà præcipuum eſt & officium & finis ut ex phænomenis ſine fictis hypotheſibus arguamus, & ab effectis ratiocinatione

vrage du grand Oromaze; il le conſerve & le gouverne par des loix générales, mais libres, arbitraires & variées dans toutes les différentes régions de l'immenſité ſelon les effets qu'il veut y produire & ſelon les rapports infinis qu'il veut établir entre les corps & les eſprits. Tout émane de lui, tout exiſte en lui, tout vit par lui & tout doit ſe rapporter à lui. Sans lui toute la nature eſt un énigme impénétrable; avec lui l'eſprit conçoit tout poſſible dans le temps même qu'il reconnoit ſes bornes & ſon ignorance.

Cyrus étoit charmé de ces connoiſſances; de nouveaux mondes ſembloient ſe découvrir à ſon eſprit; où ai-je vêcu, diſoit il, juſqu'à préſent? les objets les plus ſimples renferment des merveilles qui échappoient à mes yeux: Tout porte le caractere d'une Puiſſance & d'une Sageſſe infinie. Le grand Oromaze toûjours préſent à ſon ouvrage donne ſans ceſſe aux corps & aux eſprits toutes leurs formes & tous leurs mouvemens, leur raiſon & leurs vertus: Il les voit tous dans ſon immenſité, il les gouverne non ſelon les loix néceſſaires d'une mécanique aveugle, mais il fait & change ces loix comme il lui plait ſelon les deſſeins de ſa Juſtice ou de ſa Bonté.

natione progrediamur ad cauſas, donec ad ipſam demum perveniamus cauſam primam, quæ ſine omni dubio mechanica non eſt.... atque his quidem rite expeditis, ex phænomenis conſtabit eſſe Entem incorporeum, viventem, intelligentem omnipræſentem qui in ſpatio infinito tanquam ſenſorio ſuo res ipſas intimè cernat, penitus perſpiciat, totaſque intra ſe præſentes complectatur. Newt. Opt. p. 273.

Tandis

Tandis que Cyrus s'entretenoit ainſi avec Zoroaſtre, Caſſandane célébroit avec les femmes des Mages les fêtes de la Déeſſe Mythra[a]. Les anciens Perſes n'adoroient qu'un ſeul Dieu ſuprême mais ils regardoient le Dieu Mythras & la Déeſſe Mythra tantôt comme deux[b] émanations de ſa ſubſtance, & tantôt comme les prémiéres productions de ſa puiſſance. Tous les jours étoient conſacrés au grand Oromaze parce qu'on ne doit jamais l'oublier; mais les fêtes de la Déeſſe Mythra étoient célébrées ſeulement vers la fin du printemps, & celles de Mythras vers le commencement de l'automne: Pendant les prémiéres qui duroient dix jours, les femmes ſeules faiſoient les fonctions de prêtres, & les hommes n'y aſſiſtoient point; comme les femmes n'étoient pas admiſes aux fêtes de Mythras: Cette ſéparation des deux ſexes paroiſſoit néceſſaire pour préſerver l'ame de toutes les images qui auroient pû profaner ſa joye & ſes plaiſirs pendant le temps des réjouiſſances faites en l'honneur des Dieux.

[a] C'eſt l'Uranie des grecs ſelon Hérodote. Clio, lib. 1. Edit. Gronov. p. 55.

[b] Τῶ παίδων ποιητῆ καὶ παιδὸς Μίθρα. Eubul. in Porphyr. de antro nymphaeum, p. 854. On l'appelloit auſſi ὁ κεφαλὴ θεός. De plus on nommoit Mythra, Pſyché; deſorte que Oromaze, Mythra & Mythras, ſont les mêmes que l'Oſiris, l'Iſis, & l'Orus des Egyptiens, & l'Agathos, le Logos & le Pſyché de Platon. Voyez le diſc. p. 9, 10. comparées avec p. 35, 36. & Pſellus & Pletho de Orac. Zor.

Les

Les anciens Perſes n'avoient ni temples, ni autels, ni libations, ni muſique, ni offrandes ; ils montoient ſur les plus hautes montagnes pour immoler des victimes. Zoroaſtre n'avoit changé dans les anciens rites que la muſique qu'il avoit ajoutée au culte divin. Le matin au lever de l'Aurore toutes les femmes des Mages couronnées de myrthes, & vétues de longues robes blanches alloient deux à deux d'un pas lent & grave vers la montagne de Mythra ; elles étoient ſuivies de leurs filles habillées de fin lin qui conduiſoient les victimes ornées de bandelettes de toutes les couleurs. Le ſommet de la montagne étoit une plaine ſpatieuſe couverte d'un bois ſacré ; ce bois étoit traverſé de pluſieurs allées à perte de vue qui aboutiſſoient toutes à un grand cirque qu'on avoit changé en un jardin délicieux : Du milieu de ce jardin ſortoit une fontaine d'eau vive dont les ondes obéiſſantes prenoient toutes les formes qu'il plaiſoit à l'art de leur donner. Après mille tours & retours ces eaux plus claires que le criſtal gagnoient la pente de la montagne, & ſe précipitoient avec rapidité : En tombant de rocher en rocher elles ſe briſoient, bouillonnoient, écumoient & ſe perdoient enfin dans une riviére profonde qui environnoit ce lieu ſacré, & le rendoit inacceſſible aux hommes & aux animaux.

En arrivant au lieu du ſacrifice on amenoit ſur les bords de la fontaine deux brebis blanches comme la neige : Tandis que la Prêtreſſe les immoloit, le choeur

des

des femmes touchoient leurs lyres, & les jeunes filles y répondoient en chantant à haute voix cet hymne ſacré. [a] Oromaze eſt le prémier des incorruptibles, éternel, non engendré, ſuffiſant à lui-même, le plus excellent de tous les Etres excellens, & la plus ſage de toutes les Intelligences : En ſe regardant dans le miroir de ſa propre ſubſtance, il produiſit la Déeſſe Mythra : Elle eſt l'image vivante de ſa beauté, la mere primitive & la [b] vierge immortelle, elle lui préſenta les idées de toutes choſes, & il les [c] donna au Dieu Mythras pour faire un monde ſemblable à ces idées. Célébrons la Sageſſe de Mythra, & rendons lui homage plûtôt par nos vertus & nôtre pureté que par nos louanges & nos cantiques. Ces chants étoient interrompus trois fois par un profond ſilence, pour marquer que la nature divine ſurpaſſe toutes nos paroles. L'hymne fini, la Prêtreſſe allumoit aux rayons du ſoleil un bucher de bois odoriférant & elle y conſumoit le cœur des brebis en chantant ſeule à haute voix, [d] Mythra ne veut que l'ame de la victime. On préparoit enſuite les viandes immolées pour en faire un feſtin public : Chacune en mangeoit aſſiſe ſur le bord de la fontaine ſacrée, dans laquelle on ſe défalteroit : Pendant le repas douze jeunes filles chantoient les douceurs

[a] Voyez le diſc. p. 4. [b] Voyez diſc. p. 17.

[c] Παῦλα γὰρ ἐξέλιπεν πάλιν ἡ τῶν παρέδωκε δόξης. Pſell. Orac. Zor.

[d] Expreſſion des anciens Perſes. Diſ. p. 3.

de

de l'amitié, les charmes de la vertu, la paix, l'innocence & la ſimplicité d'une vie champêtre.

Après ce feſtin les femmes & les filles s'aſſembloient dans une grande enceinte ; c'étoit un gazon toûjours vert entouré de haute futaye dont l'épais feuillage défendoit des ardeurs du ſoleil & du ſouffle des aquilons : Là elles s'occupoient à la danſe, à la courſe, & aux concerts ; elles répréſentoient enſuite les actions des Héros, les vertus des Héroïnes, & les plaiſirs purs des prémiers hommes avant qu'Arimane envahit l'empire d'Oromaze, pour inſpirer aux mortels les trompeuſes eſpérances, les fauſſes joyes, les dégouts perfides, les crédules ſoupçons & les fureurs inhumaines de l'amour profane. Ces jeux finis, elles ſe diſperſoient dans le jardin, & pour ſe délaſſer elles ſe baignoient dans les ondes. Vers le coucher du ſoleil elles deſcendoient de la colline, & alloient joindre les Mages qui les menoient ſur la montagne d'Oromaze pour y faire le ſacrifice du ſoir : Les victimes immolées alors ſervoient de ſouper à chaque famille, car contre l'uſage ordinaire on faiſoit deux repas les jours de fêtes, & l'on s'y réjouiſſoit juſqu'à ce que le ſommeil invitât à gouter le repos.

C'eſt ainſi que Caſſandane s'amuſoit pendant que Zoroaſtre montroit à Cyrus toutes les beautés de l'Univers, & préparoit par là ſon eſprit à des inſtructions plus élevées ſur la Religion. Il le conduiſit enfin avec Hyſtaſpe & Araſpe dans une forêt ſombre & ſolitaire où regnoit

un éternel ſilence, & où la vûe ne pouvoit être diſtraite par aucun objet ſenſible: Ce n'eſt pas, dit-il, pour joüir des plaiſirs de la ſolitude, que nous abandonnons pour toûjours la ſociété des hommes; cette retraite n'auroit pour objet qu'une indolence frivole, indigne de la ſageſſe; mais par cette ſéparation, les Mages ſe détachent de la matiére, s'élevent à la contemplation des choſes céleſtes, & entrent en commerce avec les purs eſprits qui leur découvrent tous les ſecrets de la nature: Après qu'on a remporté une pleine victoire ſur toutes les paſſions, le grand Oromaze favoriſe ainſi les mortels, mais ce n'eſt qu'un très-petit nombre de ſages les plus épurés qui ont joüi de ce privilege. Impoſez ſilence à vos ſens, élevez vôtre eſprit au-deſſus de tous les objets viſibles, & écoutez ce que les Gymnoſophiſtes ont appris par leur commerce avec les Génies. Ici Zoroaſtre ſe tut pour quelque temps; il ſembla ſe recueillir profondement en lui-même, puis il continua ainſi:

Un feu pur & divin s'étend dans les eſpaces empyrées, par le moyen duquel ſe voyent non ſeulement les corps, mais les eſprits: [a] Au milieu de cette immenſité eſt le grand Oromaze prémier principe de toutes choſes; il ſe répand par tout, mais c'eſt là qu'il ſe manifeſte d'une maniére plus éclatante. Auprès de lui eſt aſſis le Dieu

[a] Dieu eſt ſon immenſité à lui-même. Voyez Diſc. p. 45. 46.

Mythras[a] ou le ſecond Eſprit, & ſous lui Pſyché ou la Déeſſe Mythra: Autour de leur trône ſe voyent au prémier rang les Jyngas, Intelligences les plus ſublimes; & plus loin dans des ſphéres inférieures ſe découvre un nombre innombrable de Génies de tous les ordres différens.

Arimane chef des Jyngas aſpira à l'égalité avec le Dieu Mythras, & par ſon éloquence perſuada peu-à-peu à tous les Eſprits de ſon eſpéce de troubler l'harmonie univerſelle, & l'ordre de la Monarchie céleſte. Quelqu' élevés que ſoient les Génies ils ſont toûjours finis, & peuvent par conſéquent s'ébloüir & ſe tromper: Or l'amour de ſa propre excellence eſt la ſéduction la plus délicate & la plus imperceptible. Pour détourner les autres Génies du même crime, & pour punir ces Eſprits audacieux, Oromaze ne fit que retirer ſes rayons, & ſoudain la ſphére d'Arimane devint un cäos & une nuit éternelle, où la diſcorde, la haine, la confuſion, l'anarchie & la force ſeule dominent. Ces Subſtances éthérées ſe ſeroient tourmentées éternellement, ſi Oromaze n'avoit pas adouci leurs malheurs; dans ſes punitions il n'eſt jamais cruel, il n'agit jamais par un motif de vengeance indigne de ſa nature; il eut compaſſion de leur état, & prêta ſa puiſſance à Mythras pour diſſiper le cäos.

[a] Νῦς δεύτερος, c'eſt ainſi qu'on appelle Mythras dans les oracles qui paſſent ſous le nom de Zoroaſtre. Ils ſont ſans doute ſuppoſés; mais ils contiennent les plus anciennes traditions & le ſtyle de la theologie orientale, ſelon Pſellus, Plethon, Plotin & tous les Platoniciens du 3e ſiécle.

Auſſi-tôt

Auſſi-tôt les atomes confus ſe débaraſſent, les élémens ſe débrouillent, ſe ſéparent & s'arrangent. Au milieu de l'abyme s'amaſſe un ocean de feu, qu'on appelle préſentement le ſoleil ; ſa clarté eſt ténébreuſe, lorſqu'on la compare à ce pur éther qui éclaire l'empyrée. Sept globes d'une matiere opaque roulent autour de ce centre enflammé, dont ils empruntent la lumiere. Les ſept Génies principaux miniſtres & compagnons d'Arimane avec tous les Eſprits ſubalternes de ſon ordre, deviennent habitans de ces nouveaux mondes, que les grecs appellent Saturne, Jupiter, Mars, Venus, Mercure, la Lune & la Terre.

Dans Saturne, ſe retirent les Génies pareſſeux, ſombres & miſanthropes, qui cherchent la ſolitude & les ténébres, qui haïſſent la ſociété, & ſe conſument dans un ennui éternel : De-là ſortent tous les projets noirs & malins, les trahiſons perfides, & les trames homicides. Dans Jupiter, habitent les Génies impies & ſçavans, qui enfantent les erreurs monſtrueuſes qui tâchent de perſuader aux hommes que l'Univers n'eſt pas gouverné par une Sageſſe éternelle & que le grand Oromaze n'eſt pas un principe lumineux mais une nature aveugle qui s'agite ſans ceſſe au dedans d'elle-même, pour y produire une révolution éternelle de formes. Dans Mars, regnent les Génies ennemis de la paix, qui ſoufflent par-tout le feu de la diſcorde, la vengeance inhumaine, la colére implacable, l'ambition forcenée, le faux hé-

roïſme inſatiable de conquerir ce qu'il ne peut gouverner, & la diſpute furieuſe qui cherche à dominer ſur les eſprits, qui veut toûjours accabler lorſqu'elle ne peut convaincre, & qui eſt plus cruelle dans ſes emportemens que tous les autres vices. Dans Vénus, les Génies impurs, les graces affectées, la cupidité effrénée ſans goût, ſans amitié, ſans ſentimens, ſans autre vûe que la jouiſſance des plaiſirs qui enfantent les maux les plus funeſtes. Dans Mercure, les ames foibles & incertaines, qui croyent ſans raiſon de croire, qui doutent ſans raiſon de douter, les Enthouſiaſtes & les Eſprits forts, dont la credulité & l'incredulité viennent également des excès d'une imagination déréglée; elle trouble la vûe des uns de ſorte qu'ils voyent ce qui n'eſt pas; elle aveugle les autres, de façon qu'ils ne voyent pas ce qui eſt. Dans la Lune, les Génies bizarres, fantaſques & capricieux, qui veulent & ne veulent pas, qui haïſſent dans un temps ce qu'ils aimoient éperdûment dans un autre, & qui par une fauſſe délicateſſe d'amour propre, ſe défient ſans ceſſe, & d'eux-mêmes & de leurs meilleurs amis.

Tous ces Génies reglent l'influence des aſtres; ils ſont ſoumis aux Mages, qui découvrent en les évoquant tous les ſecrets de la nature: Ces Eſprits avoient été tous complices volontaires du crime d'Arimane; il en reſtoit un nombre de toutes les eſpeces, qui avoient été entraînés par foibleſſe, par inattention, par légereté, & oſerai-je le dire, par amitié pour leurs compagnons; ils étoient

étoient de tous les Génies les plus bornés, & par conſéquent les moins criminels. Oromaze en eut compaſſion, & les fit deſcendre dans des corps mortels; ils ne ſe ſouviennent plus de leur prémier état, ni de leur ancien bonheur; c'eſt de cet amas de Génies de toutes les eſpeces qu'il remplit la terre, & c'eſt pour cela qu'on y trouve des eſprits de tous les caractéres. Le Dieu Mythras travaille ſans ceſſe à les guérir, à les épurer, à les exalter, à les rendre capables de leur prémiére félicité: Ceux qui ſuivent la vertu, s'envolent après la mort dans l'Empyrée, où ils ſe réuniſſent à leur origine; ceux qui ſe laiſſent corrompre par le vice, s'enfoncent de plus en plus dans la matiére, tombent ſucceſſivement dans les corps des plus vils animaux, & parcourent un cercle perpétuel de nouvelles formes juſqu'à ce qu'ils ſoient purgés de leurs crimes, par les peines qu'ils ſubiſſent. Le mauvais Principe troublera tout pendant neuf mille ans; il viendra enfin un temps fixé par le deſtin, où Arimane ſera totalement détruit & exterminé; la terre changera de forme, l'harmonie univerſelle recommencera, & les hommes vivront heureux, ſans aucun beſoin corporel. Juſqu'à ce temps Oromaze ſe repoſe, & Mythras combat; cet intervalle ſemble long aux mortels, mais à un Dieu il ne paroit qu'un moment de ſommeil.

Cyrus fût ſaiſi d'étonnement en entendant parler de ces hautes connoiſſances, & dit en ſe tournant vers Araſpe, ce qu'on nous a enſeigné juſqu' ici d'Oromaze, de Mythras

thras, d'Arimane, des combats du bon & du mauvais Principe, des révolutions arrivées dans les ſphéres ſupérieures, & des ames précipitées dans des corps mortels, nous a parû mêlé de tant de fictions abſurdes, & enveloppé de tant d'obſcurités impénétrables, que nous avons regardé ces idées comme vulgaires, mépriſables & indignes de la Nature éternelle. Je vois à préſent que nous avons confondûs les abus avec les principes & que le mépris de la religion ne peut venir que de l'ignorance. Tout ſort de Dieu & tout doit y rentrer, je ſuis donc un rayon de lumiére détaché de ſon principe, & je dois y retourner; O Zoroaſtre vous mettez au dedans de moi une ſource intariſſable de plaiſirs que je ne connoiſſois pas auparavant; les revers de la fortune pourront à l'avenir m'ébranler, mais ils ne m'accableront jamais; tous les maux de la vie me paroîtront des ſonges paſſagers; toutes les grandeurs humaines s'évanoüiſſent, je ne vois plus rien de grand que d'imiter les Immortels, pour rentrer dans leur ſocieté. O mon pere, dites moi par quel chemin les Héros remontent à l'Empyrée. Que j'ai de joye, reprit Zoroaſtre, de voir que vous goutez ces vérités; vous en aurez un jour beſoin. Les Princes ſont ſouvent entourés de ces hommes impies & profanes, qui rejettent tout pour flatter leurs paſſions; ils tâcheront de vous faire douter de la Providence éternelle par les malheurs & les déſordres qui arrivent ici-bas; ils ne ſçavent pas que la terre entiére n'eſt qu'une roüe de

la grande machine; leur vue ne s'étend qu'à un petit cercle d'objets, ils ne voyent rien au-delà, cependant ils veulent raiſonner & décider ſur tout; ils jugent de la nature, & de ſon Auteur, comme un homme né dans une caverne profonde, qui n'auroit jamais vû les objets qui l'environnent, qu'à la lueur obſcure d'un triſte flambeau. Oui, Cyrus, l'harmonie univerſelle ſe rétablira un jour, & vous êtes deſtiné pour cette immortalité ſublime; mais vous ne pouvez y parvenir que par la vertu, & la vertu de vôtre état eſt de rendre les hommes heureux.

Les diſcours de Zoroaſtre firent une forte impreſſion dans l'eſprit de Cyrus; il auroit demeuré encore longtemps dans la ſolitude des Mages, ſi ſon devoir ne l'avoit point rappellé auprès de Cambyſe. A peine fût-il retourné à la cour de Perſe qu'on s'apperçût d'un grand changement dans ſes diſcours & dans ſes mœurs: Les entretiens de l'Archi-mage avoient étouffés ſes préjugés naiſſans contre la religion. Il éloigna peu-à-peu de lui tous les jeunes Satrapes qui goûtoient les maximes impies: En approfondiſſant leurs caractéres, le Prince trouva qu'ils avoient non ſeulement le cœur corrompû, vuide de ſentimens, & incapable d'amitié; mais auſſi l'eſprit léger, ſuperficiel & peu propre aux affaires. Il s'appliqua dèslors à l'étude des loix & de la politique, les autres ſciences étant encore trop peu cultivées en Perſe pour pouvoir y faire de grands progrès. Un triſte événement l'obligea enfin de quitter ſa patrie pour aller voyager:

Caſſandane

Caſſandane mourut quoique dans la fleur de ſon âge après avoir donné à Cyrus deux fils & deux filles.

Il n'y a que ceux qui ont éprouvé la force d'un véritable amour fondé ſur la vertu, qui puiſſent imaginer la triſte ſituation de Cyrus: Il perdoit tout par la mort de Caſſandane; le goût, la raiſon, le plaiſir & le devoir, s'étoient unis pour augmenter ſa paſſion pour la fille de Farnaſpe: En l'aimant il avoit goûté tous les charmes de l'amour, ſans connoître ni ſes peines, ni ſes dégoûts; il ſentit la grandeur de ſa perte, & refuſa toute conſolation. Ce ne ſont pas les grandes révolutions politiques, ni les revers éclattans de la fortune qui accablent les Héros; les ames nobles & généreuſes ne ſont ſenſibles qu'aux maux qui intéreſſent le cœur. Cyrus ſe livre tout entier à ſa douleur; il ne peut la ſoulager, ni par les pleurs, ni par les plaintes; un torrent de larmes ſuccéde enfin à ce profond ſilence. Mandane & Araſpe qui ne le quittoient point, ne cherchent à le conſoler qu'en pleurant avec lui: Les diſcours ne guériſſent point la douleur; l'amitié ne ſoulage les peines qu'en les partageant. Après un long abbattement, Cyrus retourna voir Zoroaſtre qui avoit autrefois éprouvé un malheur ſemblable au ſien; la converſation de ce grand homme contribua beaucoup à adoucir les peines du Prince, mais elles ne ſe diſſiperent que peu-à-peu par les voyages qu'il entreprit pendant quelques années.



LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE TROISIÉME.



L'EMPIRE des Médes joüiſſoit alors d'une paix profonde ; Cambyſe ſachant le danger qu'il y auroit de renvoyer ſon fils à la cour d'Ecbatane, crut que Cyrus ne pouvoit mieux employer ce temps de repos qu'en ſortant de la Perſe, pour apprendre les mœurs, les loix & la religion des autres peuples ; il le fit appeller un jour,

& lui parla ainſi : Le grand Oromaze vous deſtine à étendre vos conquêtes ſur toute l'Aſie ; il faut que vous vous mettiez en état de rendre les nations heureuſes par vôtre ſageſſe, quand vous les aurez ſoumiſes par vôtre valeur. Je veux que vous voyagiez en Egypte qui eſt la mere des ſciences ; de-là dans la Grece où ſe voyent pluſieurs Républiques fameuſes ; vous irez enſuite en Créte étudier les loix de Minos ; vous reviendrez enfin par Babylone, & vous rapporterez ainſi dans vôtre patrie toutes les connoiſſances néceſſaires pour polir l'eſprit de vos ſujets, & pour vous rendre capable de remplir vôtre haute deſtinée. Ces lieux ne ſervent qu'à nourrir vôtre douleur ; tout vous retrace ici l'image de la perte que vous avez faite. Allez, mon fils, allez voir & étudier la nature humaine ſous toutes ſes formes différentes ; ce petit coin de la terre qu'on appelle la patrie, eſt un tableau trop borné pour pouvoir juger par là de l'humanité en général.

Cyrus obéit aux ordres de ſon pere, & quitta bientôt la Perſide avec Araſpe ſon ami ; deux fidelles eſclaves faiſoient toute ſa ſuite ; il vouloit voyager inconnu : Il deſcendit l'Agradate, s'embarqua ſur le golfe Perſique, & aborda bien-tôt au port de Gerra ſur les côtes de l'Arabie heureuſe. De-là il continua ſa route vers la ville de [a] Macoraba ; dans ce ſéjour délicieux la ſéré-

[a] C'eſt aujourd'hui la Méque : Elle a été de tout tems un lieu ſaint pour les Arabes.

nité

nité du ciel, la douceur du climat, les parfums qui embaumoient l'air, une nature variée, féconde & riante de toutes parts, charmoient tous les ſens. Cyrus ne pouvoit ſe laſſer d'admirer les beautés de ce pays, lorſqu'il vit un homme qui marchoit d'un pas grave & qui ſembloit enſeveli dans une profonde méditation; il étoit déja près de Cyrus, ſans s'en être apperçû; le Prince interrompit la rêverie de cet inconnû, pour lui demander le chemin qui conduiſoit à Badeo, où il devoit s'embarquer pour l'Egypte.

Aménophis, c'eſt ainſi qu'il s'appelloit, ſalua Cyrus & Araſpe avec politeſſe; & leur ayant répréſenté que le jour étoit trop avancé pour continuer leur voyage, il offrit de les conduire dans ſa retraite. Il les mena par un chemin détourné, vers une colline prochaine, où il avoit creuſé de ſes propres mains pluſieurs grottes champêtres; une fontaine ſortoit du penchant de la colline, ſon onde tranſparente en s'enfuyant alloit arroſer un petit jardin plus éloigné, & formoit enſuite un ruiſſeau, dont le doux murmure étoit le ſeul bruit qu'on entendoit dans ces lieux tranquilles. Aménophis préſenta à ſes Hôtes des fruits ſecs de toutes les eſpéces, & l'eau claire de ſa fontaine leur ſervit de boiſſon; pendant le repas il les entretint agréablement, une joye naïve & paiſible regnoit ſur ſon viſage, ſes diſcours étoient pleins de raiſon & de ſentimens, il avoit toute la politeſſe d'un homme élevé à la cour des Rois: C'eſt ce qui donna

au Prince la curioſité de ſçavoir la cauſe de ſa retraite. Pour mériter la confiance d'Aménophis, Cyrus lui découvrit ſa naiſſance, & le ſujet de ſes voyages ; il lui fit enſuite entrevoir ſon déſir, avec ce reſpect modeſte qu'on doit avoir pour le ſecret d'un inconnû. Aménophis ſçachant que c'étoit le Prince de Perſe, eſpéra tirer de cette connoiſſance, des reſſources pour Apriés Roy d'Egypte dont il étoit le ſujet ; il ſe hâta de contenter la curioſité de Cyrus & tâcha même de l'attendrir par l'hiſtoire de ſa vie & de ſes malheurs, qu'il raconta de cette façon.

Quoique je ſois deſcendu d'une des plus anciennes familles d'Egypte, cependant par la ſucceſſion des temps & la triſte viciſſitude des choſes humaines, la branche dont je ſors eſt tombée dans une grande pauvreté : Mon pere vivoit près de Dioſpolis ville de la haute Egypte, & cultivoit de ſes propres mains ſon champ paternel ; il m'élevoit à goûter les vrais plaiſirs dans la ſimplicité d'une vie champêtre, à mettre mon bonheur dans l'étude de la ſageſſe, & à trouver mes plus douces occupations dans l'agriculture, la chaſſe & les beaux arts. C'étoit l'uſage du Roy Apriés de parcourir de temps en temps les différentes provinces de ſon royaume ; un jour qu'il paſſa par les forêts voiſines du lieu où j'habitois, il m'apperçut à l'ombre d'un palmier où je liſois les livres ſacrés d'Hermés. Je n'avois pas plus de ſeize ans, ma jeuneſſe & mon maintien attirerent les regards du Roy ;

Roy ; il s'approcha de moi, & me demanda mon nom, mon état & ce que je liſois ; mes réponſes lui plurent ; il me fit conduire à ſa cour, avec le conſentement de mon pere, & ne négligea rien pour mon éducation. Le goût qu'Apriés avoit pour moi, ſe changea peu-à-peu en confiance ; elle paroiſſoit augmenter à meſure que j'avançois en âge, & je me livrois ſans réſerve aux ſentimens de tendreſſe & de reconnoiſſance. Comme j'étois jeune & ſans expérience, je croyois que les Princes étoient capables d'amitié ; j'ignorois que les Dieux leur ont refuſé cette douce conſolation.

Après avoir ſuivi le Roy dans ſes guerres contre les Sidoniens & les Cypriotes, je devins ſon unique favori ; il me communiqua les ſecrets les plus importans de l'Etat, & m'honora de la prémiére charge auprès de ſa perſonne. Je ne perdis jamais de vue l'obſcurité d'où le Roy m'avoit tiré ; je n'oubliai point que j'avois été pauvre, & je craignis d'être riche ; je conſervois ainſi mon integrité au milieu des grandeurs : J'allois de temps en temps voir mon pere dans la haute Egypte dont j'étois gouverneur ; je viſitois avec plaiſir le bocage où Apriés m'avoit rencontré : Heureuſe ſolitude, diſois-je en moi-même, où j'ai puiſé d'abord les maximes de la vraye ſageſſe ! Malheur à moi, ſi j'oublie l'innocence & la ſimplicité de mes prémiéres années, où je ne ſentois point les faux déſirs, & ne connoiſſois pas les objets qui les excitent ! Je fus ſouvent tenté de renoncer

à la

à la cour, pour reſter dans cette aimable ſolitude; c'étoit ſans doute un preſſentiment des diſgraces qui devoient m'arriver; ma fidélité devint bien-tôt ſuſpecte à Apriés.

[a]Amaſis qui me devoit ſa fortune, tâcha de lui inſpirer ces défiances; c'étoit un homme d'une baſſe naiſſance, mais d'une grande valeur; il avoit tous les talens naturels & acquis, mais les ſentimens cachés de ſon cœur étoient corrompus: Quand un homme a beaucoup d'eſprit, & que rien ne lui eſt ſacré, il lui eſt aiſé de réuſſir auprès des Princes. Le ſoupçon étoit éloigné de mon cœur, & je ne me défiois pas d'un homme que j'avois comblé de bien-faits; il ſe couvrit du voile d'une profonde diſſimulation, pour me mieux trahir. Je n'aimois point la baſſe flatterie, mais je n'étois pas inſenſible aux louanges délicates; Amaſis ſentit bien-tôt ma foibleſſe, & s'en ſervit adroitement; il affectoit, pour me plaire, une candeur, une nobleſſe, & un déſintéreſſement qui me charmérent; enfin il gagna tellement ma confiance, qu'il étoit à mon égard, ce que j'étois à l'égard du Roy. Je le préſentai à Apriés comme un homme très-capable de le ſervir; il eut bien-tôt un accès libre auprès du Prince.

Le Roy avoit de grandes qualités, mais il vouloit tout gouverner par ſa volonté abſolue; il s'étoit déjà

[a] Voyez Herodote, liv. 1. & 2.

affranchi

affranchi des loix, il n'écoutoit plus le conſeil des trente Juges. Mon amour pour la vérité ne me permit pas toûjours de ſuivre les régles d'une exacte prudence, & mon attachement pour le Roy me porta ſouvent à lui parler avec trop de force, & trop peu de ménagement. Je m'apperçus peu-à-peu de ſa froideur, & de la confiance qu'il prenoit en Amaſis ; loin de m'en allarmer, je me réjoüiſſois de l'élévation d'un homme que je croyois non ſeulement mon ami, mais encore zélé pour le bien public. Amaſis me diſoit ſouvent avec des regrets qui paroiſſoient ſincéres : Je ne goûte point le plaiſir de la faveur du Prince, puiſque vous en êtes privé. N'importe, lui-diſois-je, par qui le bien ſe faſſe, pourvû qu'il ſoit fait.

Ce fût alors que les villes principales de la haute Egpyte m'adreſſérent leurs plaintes, ſur les ſubſides extraordinaires que le Roy exigeoit. J'écrivis des lettres circulaires, pour adoucir les eſprits ; Amaſis fit ſaiſir ces lettres, & contrefit exactement mon caractere ; il manda dans celles qu'il envoya en mon nom aux habitans de Dioſpolis ma patrie, que ſi je ne pouvois pas gagner le Roy par la perſuaſion, j'irois moi-même me mettre à leur tête, pour le forcer à les traiter avec moins de rigueur. Ce peuple étoit naturellement porté à la révolte, & s'imaginant que j'étois auteur de ces lettres, il crût entrer avec moi dans un traité ſecret ; Amaſis entretint cette correſpondance ſous mon nom pendant pluſieurs

mois, croyant enfin avoir des preuves ſuffiſantes de mon infidélité, il alla ſe jetter aux pieds du Prince, lui découvrit toute la prétendue conſpiration, & lui montra les lettres ſuppoſées.

Je fus arrêté ſur le champ, & mis dans une étroite priſon ; le jour fût fixé pour me faire mourir avec éclat. Amaſis me vint voir ; il parut d'abord chancelant dans ſes idées, incertain de ce qu'il devoit croire, arrêté par la connoiſſance qu'il avoit de ma vertu, ébranlé par la force des preuves, attendri ſur mon ſort. Après l'avoir entretenu quelque temps, il ſembla convaincu de mon innocence, me promit de parler au Prince, & de travailler à découvrir les auteurs de la perfidie. Pour mieux cacher ſes noirs projets, il alla trouver le Roy, & tâchant foiblement de l'engager à me pardonner, il lui fit entrevoir qu'il n'agiſſoit que par reconnoiſſance, & par compaſſion pour un homme à qui il devoit ſa fortune ; il le confirma ainſi adroitement dans la perſuaſion où il étoit de mon crime ; le Roy naturellement ſoupçonneux & défiant fût inexorable.

Le bruit de ma trahiſon ſe répandit par toute l'Egypte ; les peuples des différentes Provinces accoururent à Saïs, pour voir le ſpectacle inhumain qu'on préparoit ; enfin le jour fatal étant arrivé, pluſieurs de mes amis parurent à la tête d'une foule nombreuſe, & m'arrachérent au ſupplice qui m'étoit deſtiné ; les troupes du Roy firent d'abord quelque réſiſtance, mais la multitude ſe

déclara

déclara pour moi ; j'étois maître alors de faire la même révolution dans l'Egypte qu'Amasis fit depuis ; mais je ne profitai de cette conjoncture heureuse, que pour me justifier auprès d'Apriés ; je lui envoiai un de mes libérateurs pour l'assurer que son injustice ne me faisoit pas oublier mon devoir, & que je ne voulois que le convaincre de mon innocence. Il m'ordonna de l'aller trouver ; je n'avois rien à craindre parce que les troupes dont j'étois le maitre entouroient son palais : En y entrant je trouvai Amasis avec lui ; ce perfide, en continuant toûjours sa dissimulation, courut au devant de moi avec empressement, & me présentant lui-même au Roy, que j'ai de joye, lui dit-il, de voir que la conduite d'Aménophis ne vous laisse plus aucun prétexte de douter de sa fidélité ; je vois bien, répondit froidement Apriés, qu'Aménophis n'aspire point à la Royauté, & je lui pardonne d'avoir voulu borner mon autorité pour plaire à ses concitoyens. Je répondis au Roy que je n'étois point coupable des crimes qu'on avoit voulu m'imputer, & que j'en ignorois l'auteur ; Amasis chercha alors à faire tomber les soupçons de sa trahison sur les meilleurs amis & les plus fideles serviteurs du Roy.

Je sentis que l'esprit du Prince n'étoit point guéri de ses défiances, & pour prévenir de nouvelles accusations, je me retirai de Saïs ; je retournai dans ma prémiére solitude, & je ne rapportai de la Cour que mon innocence & ma pauvreté. Apriés envoya des troupes à

Dioſpolis, pour en empêcher le ſoulévement, & ordonna de veiller ſur ma conduite; il s'imaginoit ſans doute que je ne pourrois jamais me borner à une vie tranquille, après avoir vêcu dans les emplois les plus éclatans. Cependant Amaſis devint maître abſolu de l'eſprit du Roy, Apriés ſe livra aveuglement à lui; ce favori lui rendit ſuſpects ſes meilleurs ſujets & les fit éxiler afin d'écarter du trône ceux qui pouvoient empêcher l'uſurpation qu'il méditoit. Il ſe préſenta bien-tôt une occaſion favorable pour executer ſes projets.

[a] Les Cyrénéens, Colonie de Grecs, qui s'étoient établis en Afrique, ayant pris aux Lybiens une grande partie de leurs terres, les Lybiens ſe donnerent à Apriés pour obtenir ſa protection: Le Roy d'Egypte envoya une grande armée dans la Lybie pour faire la guerre aux Cyrénéens; cette armée où il y avoit beaucoup de mécontens qu'Amaſis avoit eu ſoin d'éloigner de la cour fût taillée en piéces; les Egyptiens s'imaginerent qu'Apriés avoit eu deſſein de la faire périr, afin de regner plus deſpotiquement; cette penſée les irrita, il ſe forma une ligue dans l'Egypte inférieure, le peuple ſe ſouleva, & prit les armes. Le Roy leur envoya Amaſis pour les appaiſer, & les faire rentrer dans le devoir; c'eſt alors qu'éclaterent les deſſeins de ce perfide; loin de calmer les eſprits il les échauffa de plus en plus, il ſe mit à la

[a] Voyez Herodote, liv. 1. & 2.

tête

tête des séditieux, & se fit proclamer Roy ; la révolte devint bien-tôt universelle : Apriés fût obligé de quitter Saïs, & de se sauver dans la haute Egypte. Il se retira à Diospolis ; j'engageai les habitans de cette ville à oublier ses injustices & à le secourir dans ses malheurs : Pendant tout le temps qu'il y demeura, j'avois un accès libre auprès de lui, mais j'évitois avec soin tout ce qui pouvoit lui rappeller le souvenir des disgraces qu'il m'avoit fait essuyer.

Apriés tomba bien-tôt dans une mélancolie profonde ; cet esprit si fier qui croyoit qu'il n'étoit pas au pouvoir des Dieux même de le détrôner, ne put soutenir l'adversité ; ce Prince d'une valeur si renommée, n'avoit point le vrai courage d'esprit ; il avoit mille & mille fois mépriſé la mort, il ne sçavoit pas mépriser la fortune. Je tâchai de le calmer, de le soutenir & d'éloigner de son esprit toutes les funestes idées qui l'accabloient ; je lui lisois souvent les livres d'Hermés, il étoit frappé sur-tout de ce passage : Lorsque le grand Osiris aime les Princes, il verse dans la coupe du sort un mélange de biens & de maux, afin qu'ils n'oublient pas qu'ils sont hommes. Ces réflexions le tranquillisérent, & adoucirent peu-à-peu ses chagrins ; je sentois un plaisir infini de voir que le Prince commençoit à goûter la vertu, & qu'elle le rendoit paisible au milieu des malheurs. Il n'oublia rien alors pour se retirer de la triste situation où il étoit ; il ra-

maſſa tous ſes ſujets fidelles qui l'avoient ſuivi dans ſon exil ; ces troupes unies avec les habitans du païs que j'engageai dans ſon ſervice formerent une armée de quinze mille hommes. Je ſortis avec lui de Dioſpolis, nous marchâmes contre l'Uſurpateur, & nous donnâmes bataille près de Memphis : Mais ayant été accablés par le nombre des troupes d'Amaſis, nous fumes entiérement défaits. Apriés s'échappa & s'enfuit dans les montagnes de la haute Egypte avec les débris de ſon armée. Je fus pris, confondu avec les autres priſonniers, & enfermé dans une haute tour à Thébes. Amaſis retourna triomphant à Saïs après avoir mis des garniſons dans toutes les villes de la haute Egypte avec ordre de garder les paſſages, & d'enfermer Apriés dans les montagnes, pour l'y faire périr par la diſette.

L'Uſurpateur protégé & favoriſé par Nabucodonoſor Roy de Babylone fût couronné ſolennellement à condition que l'Egypte ſeroit tributaire de ce conquérant. A peine le peuple fût-il calmé qu'il ſe livra à cette inconſtance naturelle qui agite toûjours la multitude : On commença à mépriſer la baſſe naiſſance d'Amaſis, & à murmurer contre lui ; ce Politique habile ſe ſervit heureuſement de ſon adreſſe pour adoucir les eſprits irrités, & prévenir la révolte. Les Rois d'Egypte avoient coûtume de donner des feſtins ſolemnels à leurs Courtiſans ; les conviés lavoient alors les mains avec le Roy dans une cuvette d'or deſtinée de tout temps à cet uſage ; Amaſis

ſis fit faire de cette cuvette une ſtatue de Sérapis, qu'il expoſa à la vénération des peuples ; il vit avec joye les hommages empreſſés qu'on rendoit de toutes parts à ſa nouvelle divinité ; il aſſembla les Egyptiens, & leur fit cette harangue : Citoyens, écoutez-moi ; cette ſtatue que vous adorez aujourd'hui, vous ſervoit autrefois pour les uſages les plus vils ; c'eſt ainſi que tout dépend de vôtre choix, & de vôtre opinion ; toute autorité réſide originairement dans le peuple ; arbitres abſolus de la Religion & de la Royauté, vous créez également vos Dieux & vos Souverains : Je vous affranchis des craintes frivoles des uns & des autres en vous apprenant vos véritables droits ; tous les hommes naiſſent égaux, vôtre volonté ſeule les diſtingue ; quand il vous plaît d'élever quelqu'un au rang ſuprême, il ne doit y demeurer que parce que vous le voulez, & autant que vous le voulez : Je ne tiens mon autorité que de vous, vous pouvez la reprendre pour la donner à un autre qui vous rendra plus heureux que moi ; montrez-moi cet homme, je deſcends du trône avec plaiſir, & me confonds dans la multitude.

Par ce diſcours impie, mais flateur pour le peuple, Amaſis affermit ſolidement ſon autorité ; on le conjura de reſter ſur le trône ; il parut accepter la Royauté comme une grace qu'il faiſoit au peuple ; il eſt adoré par les Egyptiens qu'il gouverne avec douceur & modération ; la politique le demande, & ſon ambition eſt ſatisfaite ;

tisfaite; il vit à Saïs dans un éclat qui éblouit ceux qui l'approchent, rien ne paroît manquer à ſon bonheur; mais on m'aſſure que le dedans eſt bien différent de ce qui paroît au dehors; il croit que tous les hommes qui l'entourent lui reſſemblent, & qu'ils veulent le trahir comme il a trahi ſon maître; ces défiances continuelles l'empêchent de jouir du fruit de ſon crime; c'eſt par-là que les Dieux l'ont puni de ſon uſurpation: Les cruels remords déchirent ſans ceſſe ſon cœur, & les noirs ſoucis ſe répandent ſur ſon front; la colere du grand Oſiris le pourſuit par-tout; la ſplendeur de la Royauté ne ſçauroit le rendre heureux, parce qu'il ne goûte ni la paix du cœur, ni l'amitié des hommes, ni la douce confiance qui fait le principal charme de la vie.

Aménophis alloit continuer ſon hiſtoire, mais Cyrus l'interrompit pour lui demander comment Amaſis avoit pris un tel aſcendant ſur l'eſprit d'Apriés. Le Roy, reprit Aménophis, ne manquoit ni de talens, ni de vertus, mais il n'aimoit point à être contredit; il ordonnoit ſouvent à ſes Miniſtres de lui dire la vérité, cependant il ne pardonnoit jamais à ceux qui lui obéiſſoient; il aimoit la flaterie, en affectant de la haïr: Amaſis s'apperçut de cette foibleſſe, & la ménagea avec art. Lorſqu' Apriés réſiſtoit aux maximes deſpotiques que ſon miniſtre lui inſpiroit, ce perfide inſinuoit au Roy que la multitude incapable de raiſonner doit être menée par l'autorité abſolue, & que les Princes étant dépoſitaires

du

du pouvoir des Dieux, peuvent agir comme eux, ſans rendre raiſon de leur conduite; il aſſaiſonnoit ſes conſeils de tant de principes apparens de vertu, & de tant de louanges délicates, que le Prince ſéduit s'étoit rendu haïſſable à ſes ſujets ſans s'en appercevoir.

Alors Cyrus attendri ſur le ſort du Roy d'Egypte, dit à Aménophis: Il me ſemble qu'Apriés eſt plus à plaindre qu'à blâmer; comment les Princes peuvent-ils reconnoître la perfidie, quand elle ſe cache avec tant d'art? Le bonheur du peuple, répondit Aménophis, fait celui du Prince; leurs véritables intérêts ſe réuniſſent néceſſairement, quelque effort qu'on faſſe pour les ſéparer. Quiconque inſpire aux Princes des maximes contraires doit être regardé comme ennemi de l'Etat. De plus, les Rois doivent toûjours craindre un homme qui ne les contredit jamais, & qui ne leur dit que des vérités agréables. Il ne faut point d'autres preuves de la corruption d'un miniſtre, que de voir qu'il préfere la faveur, à la gloire de ſon maître. Enfin un Prince habile doit ſçavoir mettre à profit les talens de ſes miniſtres, mais il ne doit point s'abandonner aveuglement à leurs conſeils; il peut ſe prêter aux hommes, mais il ne doit jamais s'y livrer.

Ah! s'écria Cyrus, que la condition des Rois eſt malheureuſe! Ils ne peuvent, dites-vous, que ſe prêter aux hommes, ils ne doivent jamais s'y livrer, ils ne connoîtront donc jamais les charmes de l'amitié: Que je ſuis

à plain-

à plaindre ſi la royauté eſt incompatible avec le plus grand de tous les biens. Quand un Prince bien né, répondit Aménophis, n'oublie point qu'il eſt homme, il peut trouver des amis qui n'oublieront pas qu'il eſt Roy: Mais ſon amitié ne doit jamais le faire agir par goût, ni par inclination dans les affaires de l'Etat. Comme particulier, il peut jouir des plaiſirs d'une tendre amitié, mais comme Prince, il doit reſſembler aux Immortels qui n'ont aucune paſſion.

Après ces réflexions, Cyrus impatient de ſçavoir le ſort d'Aménophis, lui demanda comment il étoit ſorti de priſon, & le ſage Egyptien continua ainſi ſon récit. Je fus oublié quelques années dans ma priſon à Memphis. Je ne pouvois voir ni entretenir perſonne; abandonné à la ſolitude, ſans aucune conſolation, je ſouffris les maux les plus cruels de l'ennui. L'homme ne trouve au dedans de lui-même qu'un vuide affreux qui le déſole; ſon bonheur ne vient que des amuſemens qui l'empêchent de ſentir ſon inſuffiſance naturelle. Je déſirai la mort avec ardeur, mais je reſpectai les Dieux, & je n'oſai me la procurer, perſuadé que ceux qui m'ont donné la vie ont ſeuls le droit de me l'ôter. Un jour que j'étois accablé des plus triſtes réflexions, j'entendis tout à coup un bruit ſourd, comme ſi l'on avoit voulu percer le mur de ma priſon. Ce bruit étoit cauſé par un homme qui cherchoit à ſe ſauver; il aggrandit aſſez l'ouverture en peu de jours, pour pénétrer dans ma chambre.

bre. Ce priſonnier quoiqu'étranger, parloit parfaitement la langue égyptienne ; il m'apprit qu'il étoit Tyrien, qu'il ſe nommoit Arobal, qu'il avoit ſervi Apriés dans les troupes des Cariens, & qu'il avoit été pris dans le même temps que moi ; il avoit l'eſprit vif, naturel & aimable ; il s'énonçoit avec feu, délicateſſe & grace ; lorſquil rediſoit les mêmes choſes c'étoit toûjours avec de nouveaux agrémens. Le plaiſir que je trouvois dans les entretiens de cet étranger me fit oublier la perte de ma liberté, je contractai bien-tôt avec lui une amitié étroite.

Nous ne fûmes tirés de priſon que pour ſubir de nouvelles peines ; on nous condamna aux mines ; nous n'eſpérions plus de reſſource que dans la mort, mais l'amitié ſoulagea nos maux, & nous conſervâmes aſſez de courage pour nous faire des amuſemens au milieu des malheurs mêmes par l'obſervation des merveilles cachées dans les entrailles de la terre. Les mines [a] ſont d'une profondeur & d'une étendue immenſe ; là ſe trouve une eſpéce de république ſouterraine dont les membres ne voyent jamais le jour : Ils ont cependant leur police, leurs loix, leur gouvernement, leurs familles, leurs maiſons & leurs grands chemins, des chevaux qui les aident à travailler, & des beſtiaux qui ſervent à les nourrir. On y voit des voûtes immenſes ſoûtenues de colonnes taillées dans des rochers de ſels qui

[a] Cette deſcription eſt formée ſur celle des mines de Villiſca à cinq lieues de Cracovie.

ſont blancs, bleus, verts, rouges & de toutes les couleurs. Un nombre innombrable de lampes ſuſpendues à ces pilaſtres énormes forment un éclat qui éblouit les yeux, ſemblable à celui des diamans, des rubis, des émeraudes, des ſaphirs & de toutes les pierres précieuſes. Ce qui paroit incroyable, un ruiſſeau d'eau fraiche coule par ces mines ſallées pour deſaltérer les habitans: On le diſtribue par tout en canaux, en caſcades, en baſſins, en réſervoirs pour embellir ces lieux privés de la lumiére, & pour ſervir aux ouvrages qu'on y fait.

Après quelques années d'un travail dur & pénible, nous devinmes maîtres des eſclaves. J'avois lû les livres d'Hermés[a], je ſavois toute ſa doctrine ſur les myſteres de la nature & j'étois inſtruit des ſciences occultes. Nous nous appliquâmes à étudier ces merveilles par des expériences; à deſcendre des effets connûs aux effets plus cachés, & de là remonter juſques aux prémiéres cauſes. Après avoir examiné, compoſé & décompoſé les corps de toutes les eſpéces qu'on trouve dans ces régions ſouterraines, nous découvrimes enfin qu'il n'y avoit dans l'Univers viſible que deux principes dont l'un eſt actif, & l'autre paſſif: Un Feu élémentaire, uniforme, univerſel & infiniment ſubtil; une Terre primitive, dure & ſolide qui fait la ſubſtance de tous les corps.

[a] J'ay mis la deſcription phyſique qui ſuit dans la bouche d'un Egyptien, parce que ce peuple excelloit dans la Chemie & la Philoſophie naturelle, & l'on regarde Hermés comme l'inventeur de ces ſciences.

Avant

Avant que Typhon perça l'œuf du monde pour y introduire le mauvais principe, la matiére éthérée pénétroit toutes les parties de la terre vierge, & comprimoit les unes pour donner de la conſiſtance aux ſolides, ou faiſoit flotter les autres pour produire des fluides: Ceux-là étoient des canaux où couloient ceux-ci pour former une circulation univerſelle & réguliére dans toutes les parties de l'Univers; les eaux enfermées dans le centre de la terre tranſpiroient par ſes pores pour ſervir à tous les uſages de la végétation, ou ſortoient en ſources vives & s'écouloient en ruiſſeaux, en riviéres & en fleuves pour embellir la face de la nature. On voyoit la conſtitution intime des corps, parce que tout étoit lumineux ou tranſparent; la terre recevoit ou renvoyoit les rayons de lumiére pour produire la belle variété des couleurs ſans qu'il y eût rien d'opaque ni d'éblouiſſant.

Après la chûte des Eſprits & la révolte de Typhon, ce bel ordre fût dérangé. Le principe actif qui lioit enſemble toutes les parties de nôtre globe ſe retira, & par ſon abſence il arriva une ſolution de la maſſe commune. Les eaux ſortirent de leurs abîmes & inonderent la face de la terre, tout flottoit dans un caös ténébreux & dans une confuſion univerſelle. La Déeſſe Iſis vit le malheur arrivé à ſon ouvrage, & voulut en empêcher la ruine totale ſans le rétablir tout-à-fait; elle forma le plan d'un nouveau monde bien différent du prémier, mais tel qu'il falloit pour être l'habitation des In-

telligences dégradées. Elle parla, la nature obeit, & le caös ſe débrouilla; mais l'art & le hazard, la lumiére & les ténébres, l'ordre & la confuſion ſe mêlerent par tout. La terre devint opaque, difforme, irréguliére, ſemblable aux eſprits qui l'habitent. Les diamans, les rubis, les émeraudes & toutes les pierres précieuſes ne ſont que les débris de la terre primitive qui étoit toute compoſée de matiéres ſemblables. Quelques uns diſent que le caös arriva long-temps avant l'inondation; que l'un fût une ſuite de la chûte des Génies, & l'autre une punition des crimes de l'homme: Quoiqu'il en ſoit on a par tout des preuves convaincantes de cette ſolution univerſelle de la maſſe commune. [a] On voit au centre de la terre, dans les mines, & ſur les plus hautes montagnes des poiſſons, des oiſeaux, des animaux de toutes les eſpéces qui flottoient dans les eaux & qui ſe ſont pétrifiés depuis cette inondation.

A préſent tous les fluides & ſolides réſultent de la combinaiſon irréguliere du principe actif & paſſif, & la ſcience du philoſophe conſiſte à démêler les loix générales de cette combinaiſon. On peut regarder les parties primitives du feu élémentaire comme des points indiviſibles & celles de la terre comme des lignes, des ſurfaces, ou des corpuſcules plus épais. Quand la matiére éthérée s'attache aux parties terreſtres longues

[a] Le ſyſteme du Dr. Woodward eſt très-ancien & ſe trouve chez les Abyſſins voyez Patritio, della Rhetorica p. 7.

& poin-

& pointues, elle produit des javelots, des dards & des fléches ailées qui ſont les principes des ſels ; quand elle rapproche pluſieurs ſurfaces unies, les comprime & les pénétre ſans y être abſorbée, elle engendre les principes des criſtaux ; quand elle eſt empriſonnée dans les cavités des corpuſcules opaques elle forme des éponges de feu ou les principes des ſouffres ; de là naiſſent les prémiers élémens des ſolides. Quand les parties terreſtres nagent dans la matiére éthérée & s'arrondiſſent en ſe frottant les unes ſur les autres, ces ſphéres inviſibles deviennent les principes de tous les fluides ; des globules de Mercure lorſqu'elles ſont opaques & péſantes, des goûtes d'eau lorſqu'elles ſont tranſparentes & légeres, des bulles d'air quand elles ſont douées de reſſort par l'action & la réaction de la matiére éthérée qui ſort & rentre ſans ceſſe dans leurs pores.

De la combinaiſon de ces trois ſolides & de ces trois fluides qui ne ſont pas eux mêmes ſimples mais compoſés, s'engendrent tous les autres corps. Le mélange du ſouffre & du Mercure fait la baſe des métaux plus ou moins purs ſelon qu'il s'y mêle plus ou moins de parties terreſtres. Les métaux incorporés avec le criſtal forme des pierres précieuſes, l'or fait le rubis, le mercure le diamant, le cuivre l'éméraude. Les parties terreſtres plus groſſiéres, plus informes & plus irrégulieres liées par l'eau comme un ciment, engendrent les pierres opaques

& com-

& communes. Enfin les ſouffres, les ſels, le mercure & la terre confondus dans une ſeule maſſe ſolide ſans régle & ſans proportion forment les minéraux, les demi-métaux & toutes ſortes de foſſiles ; tandis que leurs parties plus ſubtiles & plus volatiles détrempées dans l'eau & dans l'air enfantent des liqueurs & des vapeurs de toutes les eſpéces. Nous nous amuſions ſouvent à imiter ces opérations de la nature, à diſſoudre les ſolides, à fixer les liquides & à les rétablir enſuite dans leurs prémiéres formes ; à pétrir enſemble les ſouffres, les ſels & les minéraux pour les faire fermenter & par là engendrer des exhalaiſons, des nuages, des vents, du tonnerre & toutes ſortes de météores ; à rendre les corps tranſparens opaques, & les corps opaques tranſparens ; à changer ſubitement les couleurs d'une eſpéce en couleurs oppoſées par le ſimple mélange des fluides ſans aucune couleur[a]. En voyant ces jeux admirables de la nature & de l'art nous commencions à nous accoutumer à nos malheurs, lorſque le ciel nous rendit la liberté par un coup également terrible & ineſpéré.

Les feux ſouterrains rompent quelquefois leurs priſons avec une violence qui paroît ébranler la nature juſques dans ſes fondemens, ſemblables au tonnerre qui briſe les nues pour vomir par-tout des flammes, & remplir

[a] Tout ce tableau phyſique que je mets à la bouche d'Aménophis depuis la page 100. l. 18. eſt parfaitement conforme à la doctrine de Monſ. Boerhaave dans ſa Chemie.

l'air

l'air de ſes éclats. Nous entendîmes ſouvent ces bruits horribles : Un jour les ſecouſſes redoublerent, la terre ſembla mugir ; nous n'attendions plus que la mort, lorſque ces feux impétueux nous ouvrirent un paſſage dans une caverne ſpacieuſe : Ce qui devoit nous priver de la vie, nous procura la liberté. Nous marchâmes long-temps à la clarté de nos lampes, avant que de revoir le jour ; nous l'apperçûmes à la fin. Le ſouterrain aboutiſſoit à un vieux temple que nous connûmes avoir été conſacré à Oſiris, par les bas reliefs qu'on remarquoit ſur l'autel ; nous nous proſternâmes, & nous adorâmes la Divinité du lieu. Nous n'avions point de victimes à offrir, ni de quoi faire des libations, pour tout ſacrifice nous jurâmes d'aimer toûjours la vertu.

Ce temple étoit ſitué près du Golfe Arabique. Nous nous embarquâmes ſur un vaiſſeau qui faiſoit voile pour le port de Muza. Nous traverſâmes une grande partie de l'Arabie heureuſe, & nous arrivâmes enfin dans cette ſolitude. Il ſemble que les Dieux ayent pris plaiſir à cacher les plus beaux endroits de la terre, à ceux qui ne connoiſſent point le prix d'une vie tranquille : Nous trouvâmes dans ces bois & dans ces forêts, des hommes d'un naturel doux & humain, pleins de bonne foi & de juſtice. Nous nous rendîmes bien-tôt célébres parmi eux ; Arobal leur apprenoit à tirer de l'arc, & à lancer le javelot, pour détruire les bêtes féroces qui ravageoient leurs troupeaux : Je leur apprenois la religion

d'Hermés, & je guériſſois leurs maladies par le ſecours des ſimples. Ils nous regardoient comme des hommes divins. Nous admirions tous les jours les mouvemens de la belle nature qui ſe remarquoient en eux; leur joye naïve, leur ſimplicité ingénue, & leur tendre reconnoiſſance. Nous comprîmes alors que les grandes villes, & les cours magnifiques n'ont que trop ſervi à corrompre les mœurs & les ſentimens; en réuniſſant une multitude d'hommes dans le même lieu, elles n'ont fait ſouvent que réunir leurs paſſions, & les multiplier. Nous remerciâmes les Dieux d'être déſabuſés des faux plaiſirs, & même de ces fauſſes vertus politiques & militaires, que l'amour propre a introduites dans les grandes ſociétés, pour tromper les hommes, & pour les rendre eſclaves de leur ambition. Mais, hélas! quelle eſt l'inconſtance des choſes humaines? Quelle eſt la foibleſſe de l'eſprit de l'homme? Arobal cet ami ſi vertueux, ſi tendre, ſi généreux, qui avoit ſoûtenu la priſon avec tant de courage, & l'eſclavage avec tant de fermeté, ne pût ſe contenter d'une vie ſimple & uniforme: Né pour la guerre, il ſoûpiroit après les grands exploits, & plus Philoſophe par l'eſprit que par le cœur, il m'avoua qu'il ne pouvoit plus ſoûtenir la ſimplicité d'une vie champêtre, il me quitta & je ne l'ai point revû depuis.

Je ſuis un être iſolé ſur la terre; Apriés m'a perſécuté, Amaſis m'a trahi, Arobal m'abandonne; je trouve par-

par-tout un vuide affreux. Je ſens que l'amitié le plus grand de tous les biens eſt difficile à rencontrer ; les paſſions, les foibleſſes, mille contrariétés la réfroidiſſent, ou la dérangent ; on s'aime trop ſoi-même pour bien aimer ſon ami : Je connois à préſent les hommes ; cependant je ne les hais point, mais je ne ſçaurois les eſtimer ; je leur veux & je leur fais du bien ſans eſpoir de récompenſe. J'apprens cependant qu'Apriés eſt encore en vie ; après avoir erré long-tems inconnû dans les montagnes, il a ramaſſé une armée de Cariens & d'Ioniens qui s'étoient établis dans la haute Egypte pendant ſon regne, & il s'eſt emparé de la ville de Dioſpolis.

Tandis qu'Aménophis parloit, on voyoit ſur le viſage de Cyrus les ſentimens & les paſſions que tous ces différens événemens devoient faire naître en lui : Il dit enſuite à l'Egyptien, j'admire le courage avec lequel vous avez ſoûtenu l'adverſité, mais je ne ſaurois approuver l'inaction dans laquelle vous demeurez : Il n'eſt permis de goûter le repos que lorſqu'on ne peut plus travailler pour la patrie ; l'homme n'eſt pas né pour lui-même mais pour la ſociété ; l'Egypte a encore beſoin de vous, & les Dieux vous offrent une nouvelle occaſion de lui être utile ; pourquoi tardez vous à quitter vôtre ſolitude ? La vertu commune ſe dégoûte par les diſgraces & les revers de la fortune, mais la vertu héroique ne ſe décourage jamais, allons ſecourir Apriés, hâtons nous de le délivrer de l'injuſte oppreſſion d'un Uſurpateur.

Aménophis ſe laiſſa preſſer long-tems pour redoubler l'ardeur du jeune Prince : Il parût enfin céder à ſes ſollicitations, & réſolut de le ſuivre en Egypte.

Avant que de quitter l'Arabie Cyrus envoya des courriers à Nabucodonoſor Roy de Babylone qui avoit épouſé Amytis ſœur de Mandane, pour fléchir ſon oncle en faveur d'Apriés ; ayant concerté avec Aménophis toutes les meſures néceſſaires pour faire réuſſir leurs deſſeins, ils partirent enſemble, traverſerent rapidement le païs des Sabéens, arriverent bien-tôt ſur les bords du golfe Arabique, & s'embarquerent pour paſſer en Egypte. Cyrus fût ſurpris d'y trouver une nouvelle eſpéce de beautés qu'il n'avoit pas vûes dans l'Arabie ; là tout étoit l'effet de la ſimple nature, ici l'art avoit tout perfectionné.

Les pluyes ſont rares en Egypte, mais les eaux du Nil ſe répandent dans une infinité de canaux pour unir les villes entr'elles, pour joindre la grande mer avec la mer rouge, & pour entretenir le commerce au dedans & au dehors du royaume. Les villes ſont nombreuſes, grandes & bien peuplées, pleines de temples magnifiques & de palais ſuperbes : Elles s'élévent comme des iſles au milieu des eaux & dominent ſur des campagnes fertiles, riantes & fleuries ; on y voit des hameaux propres & commodes, des villages bien ſitués, des Pyramides qui ſervent de tombeaux aux grands hommes, & des Obéliſques qui contiennent l'hiſtoire de leurs actions.

L'agri-

L'agriculture, les arts & le commerce qui ſont les trois ſoûtiens d'un état fleuriſſent par tout & annonçent un peuple laborieux & riche, auſſi bien qu'un gouvernement ſage, ferme & modéré.

[a]Le Prince de Perſe ne pût remarquer ces merveilles qu'en paſſant, il ſe hâta d'aller a Dioſpolis, où il joignit l'armée d'Apriés. Le Roy d'Egypte touché de la généroſité de Cyrus l'embraſſa avec tendreſſe & reconnoiſſance, puis il lui dit en regardant Aménophis, Prince apprenez par mon exemple à connoître les hommes, & a aimer ceux qui ont la droiture & le courage de vous dire avec reſpect des vérités deſagréables. La préſence du jeune Héros ranima les eſpérances d'Apriés & celle d'Aménophis contribua beaucoup a groſſir ſon armée ; elle s'accrût bien-tôt juſques au nombre de trente mille hommes. Les deux Princes accompagnés d'Aménophis & d'Araſpe ſortirent de Dioſpolis à la tête de ces troupes, marcherent contre l'Uſurpateur, arriverent près de Memphis, & découvrirent l'armée d'Amaſis qui s'étoit fortifié dans ſon camp.

Apriés avoit une grande expérience dans l'art de la guerre, & connoiſſoit parfaitement le païs, il s'empara de tous les poſtes avantageux & campa vis-à-vis d'Ama-

[a] A préſent que Cyrus va au camp d'Apriés, je ne pouvois plus l'arrêter comme dans la prémiére édition par une deſcription étenduë de l'Egypte ; elle eſt aſſez connue & je l'ay remplaçée par des choſes plus utiles.

ſis. L'Uſurpateur n'ayant pû s'imaginer que le Roy d'Egypte eût ramaſſé tant de troupes en ſi peu de tems, étoit parti de Saïs avec vingt mille hommes ſeulement: Apriés étant allé lui-même recomoître les ennemis apprit qu'ils étoient fort inférieurs en nombre, & réſolut d'attaquer Amaſis juſques dans ſon camp. Le lendemain Cyrus & Araſpe à la tête de dix mille Cariens forçent les poſtes avançés d'Amaſis, & s'approchent de ſes lignes. Apriés & Aménophis joignent bien-tôt le Prince de Perſe, ils franchiſſent les retranchemens, entrent dans le camp, & attaquent les Egyptiens avec vigueur. Le combat fût ſanglant, & la victoire ballança long-tems entre les deux partis: Cyrus environné de l'élite de ſa cavalerie impatient de terminer la battaille par un coup d'éclat, cherche par tout Amaſis & le trouve: L'Uſurpateur dont la valeur égaloit la politique voloit de rang en rang pour ranimer les uns, & retenir les autres. Cyrus l'attaque & lançe contre lui un javelot en s'écriant; Tyran, il eſt juſte que tes crimes & ton uſurpation finiſſent; le javelot perçe la cuiraſſe d'Amaſis & le bleſſe, un ruiſſeau de ſang coule de ſa playe, ſa rage redouble comme celle d'un ſanglier furieux perçé par le trait d'un chaſſeur, il s'avançe le ſabre à la main, & levant le bras ſur la tête de Cyrus, jeûne téméraire, s'ecria-t-il, reçois le prix de ton audace; le Prince de Perſe évite le coup, & veut ſe vanger, mais il ſe ſent enveloppé par une troupe de jeunes Egyptiens

qui venoient au ſecours d'Amaſis. Alors Cyrus ſemblable à un jeune lion à qui l'on vient d'enlever la proye, ſe fait un paſſage à travers les ennemis, tous les coups qu'il porte ſont des coups mortels, il ſe défend longtemps, il alloit enfin ſuccomber, mais Aménophis vient pour le délivrer & le combat recommence; Amaſis quoique bleſſé n'abandonne point le champ de battaille, il reléve le courage des Egyptiens, & fait admirer à Cyrus ſon habileté & ſa valeur. La nuit les ſépare enfin; Apriés reſte maître du camp, mais Amaſis ſe retire en bon ordre avec ſes troupes, repaſſe le Nil, gagne les montagnes voiſines où l'on ne pouvoit entrer que par des défilés: Il y demeure en ſureté juſqu'à ce qu'il ſoit rétabli de ſes bleſſures, & qu'il aye renforçé ſon armée.

Apriés profita de cet intervalle pour ſe rendre maître de la ville de Memphis qu'il prit par aſſaut en peu de jours. Amaſis ſans attendre ſa parfaite guériſon raſſembla avec une diligence incroyable une armée de cinquante mille hommes & donna une ſeconde battaille: Comme les troupes d'Apriés étoient déjà fort affoiblies, l'Uſurpateur les accabla par le nombre, & fit priſonnier le Roy d'Egypte. Cyrus, Araſpe & Aménophis craignant d'être enveloppés gagnerent la ville de Memphis avec les plus braves Cariens & Ioniens; ceux qui ne les ſuivirent pas furent paſſés au fil de l'épée ou faits priſonniers.

Amaſis ayant appris le nom du jeune Héros qui l'avoit bleſſé appréhenda ſon crédit à la cour de Babylone,

& il y envoya des courriers: En attendant leur retour, il ſe contenta de faire blocquer la ville & ſe retira avec la plus grande partie de ſes troupes à Saïs où il fit conduire Apriés. Amaſis rendit de grands honneurs au Roy pendant les prémiers jours; pour ſonder les inclinations du peuple il propoſa de le rétablir, mais en ſecret il formoit le deſſein de lui ôter la vie: Tous les Egyptiens demanderent la mort du Prince, Amaſis le leur abandonna, il fût étranglé dans ſon propre palais, & les reſtes infortunés de la race royale furent maſſacrés le même jour. Cyrus apprit avec douleur le triſte ſort d'Apriés & ſût en même tems par le retour de ſes courriers les diſpoſitions de Nabucodonoſor. Ce conquérant manda à Cyrus d'abandonner Apriés à ſon ſort, mais il commanda à Amaſis d'obéir aux ordres du Prince de Perſe. Cyrus ſoûpira en lui-même & ne pût s'empêcher de dire, je crains que les Dieux ne vangent un jour ſur Nabucodonoſor la ſoif de la domination qui le dévore, & ſur tout la protection qu'il accorde à Amaſis.

Dès que l'Uſurpateur eût appris les volontés du Roy de Babylone, il ordonna à ſes troupes de ſe retirer de Memphis & partit lui-même de Saïs pour aller trouver le Prince de Perſe; il s'avança vers Memphis avec toute ſa cour, mais Cyrus refuſa de le voir & ſe contenta de lui écrire ces mots: Les fautes d'Apriés ſont punies par les crimes d'Amaſis; c'eſt ainſi que les juſtes Dieux ſe jouent des mortels & paroiſſent abandonner les couron-

nes au hazard: Ton jour viendra, cependant je t'envoye Aménophis pour t'annonçer mes volontés; ſi tu étois ſenſible à la vertu ſa vue ſeule te feroit les réproches que je dédaigne de te faire.

Aménophis ſuivi de quelques Cariens ſe hâta d'aller joindre Amaſis & le rencontra à quelques ſtades de Memphis; il étoit entouré de tous les grands d'Egypte, c'étoit une Aſſemblée de vieux courtiſans qui avoient trahi Apriés par ambition & de pluſieurs jeunes gens corrompus par la volupté. Aménophis s'approche d'Amaſis avec un air ferme, noble & modeſte, & lui rend la lettre de Cyrus; l'Uſurpateur la lit, auſſi tôt un nuage épais couvre ſes yeux, le ſouvenir de ſes crimes le rend interdit & confus, il rappelle toute ſon audace mais elle l'abandonne, il regarde Aménophis ſans oſer fixer ſur lui ſes regards, la honte & les remords ſont ſuivis de la rage & de l'indignation, mais la crainte de Cyrus l'oblige à diſſimuler: Combattû par tant de mouvemens différens, il tremble, il palit, il chancelle, il veut parler & les paroles lui manquent: C'eſt ainſi que le vice lors même qu'il eſt triomphant ne peut ſoûtenir la vue de la vertu quoique malheureuſe. Aménophis s'apperçut de ſon embarras & ſe contenta de lui dire; Cyrus veut que tous les priſonniers de guerre ſoient delivrés, & qu'il leur ſoit permis avec les troupes qui ſont dans Memphis d'aller comme auparavant habiter ſans trouble la haute Egypte. O Amaſis je n'ay rien à te demander pour moi,

l'état

l'état où je vois ton ame m'empêche de te rappeller mon ancienne tendreſſe & ton ingratitude, puiſſe tu voir la beauté de la vertu, te repentir de l'avoir abandonnée, & détourner la colere céleſte qui te menace: En prononçant ces paroles, il partit & laiſſa Amaſis couvert de honte & de confuſion: Il ſe hâta de regagner Memphis, & l'Uſurpateur retourna à Saïs, après avoir ordonné qu'on exécutât la volonté de Cyrus. Depuis ce jour juſques à ſa mort Amaſis fût toûjours plongé dans une profonde triſteſſe.

Cyrus voyant la guerre finie s'appliqua à connoître l'hiſtoire, la politique & les loix de l'ancienne Egypte: Il s'arrêta à Memphis & s'y entretint tous les jours avec les prêtres de cette ville en préſence d'Aménophis & d'Araſpe. Il apprit que les Egyptiens avoient compoſé leur hiſtoire d'une ſuite immenſe de ſiécles mais que les fictions dont ils rempliſſoient ces annales ſur le regne d'Ammon, d'Oſiris, d'Iſis & d'Orus, n'étoient que des allégories pour exprimer l'état des ames avant la grande revolution arrivée par la révolte de Typhon: Ils croyoient qu' après l'origine du mal, leur païs fût le moins défiguré & le plûtôt habité. Leur prémier Roy ſe nomma Ménés; depuis ſon temps leur hiſtoire ſe réduit à trois âges: Le prémier, juſques aux Rois Paſteurs, contient huit cens ans; le ſecond, depuis les Rois Paſteurs juſques à Séſoſtris, contient cinq ſiécles; le troiſiéme, depuis Séſoſtris juſques à Amaſis, renferme plus de ſept cens ans.

Pendant

Pendant le prémier âge, l'Egypte fût diviſée en pluſieurs dynaſties, ou gouvernemens, qui avoient chacune leurs Rois. Elle ſe bornoit alors à l'agriculture & à la vie paſtorale, ſans avoir aucun commerce au dehors; les Bergers étoient Héros, & les Rois étoient Philoſophes. Dès ce tems vivoit le prémier Hermés qui pénétra tous les ſecrets de la nature & de la théologie; c'étoit le ſiécle des ſciences occultes. Les Grecs, diſent les Egyptiens, s'imaginent que le monde dans ſon enfance étoit ignorant, mais ils ne penſent ainſi que parce qu'ils ſont toûjours enfans eux-mêmes; [a] ils ne ſçavent rien de l'origine du monde, de ſon antiquité, ni des révolutions qui y ſont arrivées. Les hommes du ſiécle de Mercure ſe ſouvenoient encore du regne d'Oſiris, & avoient pluſieurs connoiſſances traditionnelles que nous avons perdues. Les arts d'imitation, la poëſie, la muſique, la peinture, tout ce qui eſt du reſſort de l'imagination, ne ſont que des jeux d'eſprit en comparaiſon des hautes ſciences connues des prémiers hommes. La nature, ajoûtoient-ils, obéiſſoit alors à la voix des ſages: Ils ſçavoient remuer tous ſes reſſorts cachés; ils produiſoient quand ils vouloient les prodiges les plus merveilleux; les Génies aériens leur étoient ſoûmis; [b] ils entroient ſouvent en commerce avec les Eſprits éthéréens, & quelquefois avec les pures Intelligences qui habitent l'empyrée. Nous avons perdu,

[a] Expreſſion de Platon dans ſon Politique. Voyez le Diſc. p. 61.

[b] Voyez Jambl. de Myſt. Ægypt.

dirent les prêtres à Cyrus, ces connoiſſances ſublimes, il ne nous en reſte que quelques veſtiges ſur nos anciens obéliſques, qui ſont les monumens de nôtre théologie, de nos myſteres, & de nos traditions ſur la Divinité & ſur la nature, & nullement les annales de nôtre hiſtoire civile, comme s'imaginent les ignorans.

Le ſecond âge fût celui des Rois Paſteurs venus d'Arabie ; ils inonderent l'Egypte avec une armée de deux cens mille hommes : La barbarie de ces Arabes groſſiers & ignorans fit mépriſer & oublier les ſciences ſublimes & cachées ; ils ne pouvoient rien concevoir qui ne fût matériel & ſenſible : C'eſt depuis leur temps que le génie des Egyptiens changea tout-à-fait, ſe tourna du côté des arts, de l'architecture, de la guerre & toutes les connoiſſances vaines, nuiſibles & inutiles à ceux qui ſçavent ſe contenter de la ſimple nature : C'eſt alors que l'idolatrie entra dans l'Egypte ; la ſculpture, la peinture & la poëſie, obſcurcirent toutes les idées pures, & les transformerent en images ſenſibles ; le vulgaire s'y arrêta ſans pénétrer le ſens caché des allégories. Peu de temps après cette invaſion des Arabes, pluſieurs Egyptiens qui ne pouvoient ſupporter le joug étranger, quitterent leur pays, & allerent établir des colonies dans toute la terre ; de-là ſont venus tous les grands hommes fameux dans les autres nations ; le Bélus des Babyloniens, le Cécrops des Athéniens, le Cadmus des Béotiens ; de-là vient que tous les peuples de l'Univers doivent

vent leurs loix, leurs ſciences & leur religion à l'Egypte. C'eſt ainſi que les prêtres parloient à Cyrus. Dans ce ſiécle vivoit le ſecond Hermés appellé Triſmégiſte; il fût le reſtaurateur de l'ancienne religion; il recueillit les loix & les ſciences du prémier Mercure, & les rédigea en quarante-deux volumes, qu'on appelloit Le Tréſor des Remedes de l'Ame, parce qu'ils guériſſent l'eſprit de ſon ignorance, ſource de tous les maux.

*Le troiſiéme âge fût celui des conquêtes & du luxe; les arts ſe perfectionnerent de plus en plus; les villes, les édifices & les pyramides ſe multiplierent. Le pere de Séſoſtris fit amener à ſa cour tous les enfans qui naquîrent le même jour que ſon fils, & les fit élever avec le même ſoin que ce jeune Prince. Lorſque le Roy mourut, Séſoſtris leva une armée formidable & choiſit pour officiers les jeunes gens qui avoient été élevés avec lui; il y en avoit près de deux mille capables d'inſpirer à toute l'armée, le courage, les vertus militaires & l'attachement pour le Prince, qu'ils regardoient tout enſemble comme leur maître & comme leur frere. Séſoſtris forma le deſſein de ſoûmettre le monde entier à ſon empire. Ayant étendu ſes conquêtes depuis le Gange juſques au Danube, & depuis le Tanaïs juſqu'aux ex-

* On verra dans les quatre pages qui ſuivent pluſieurs faits hiſtoriques tirés de Diodore de Sicile & de Strabon: Ce ne ſont pas des *Imitations ingenieuſes* de M. de Meaux, il n'a pas inventé ces faits & je les raconte à ma façon.

trémités de l'Afrique, il revint après neuf années d'abſence, chargé des dépouilles de tous les peuples vaincus, ſe faiſant traîner dans un char par les Rois qu'il avoit ſoûmis. Son gouvernement fût tout-à-fait militaire & deſpotique ; il diminua l'autorité des Pontifes & la tranſporta aux gens de guerre. Après ſa mort, la diviſion ſe mit parmi ces chefs & continua pendant trois générations ; ils ſe trouverent trop puiſſans pour demeurer unis & ſoûmis à un ſeul maître. Le Royaume abandonné aux diviſions tomba entre les mains de Séthon Pontife de Vulcain ; il anéantit l'art militaire & mépriſa les guerriers ; le regne de la ſuperſtition qui amollit les cœurs, ſuccéda au deſpotiſme qui les avoit trop abbatus. Depuis ce temps, l'Egypte ne ſe ſoûtint plus que par des troupes étrangeres, & devint enfin tributaire de Nabucodonoſor Roy de Babylone. La ſource de tous ces maux vint des conquêtes de Séſoſtris. Cyrus ſentit par là que les Princes inſatiables de conquérir, ſont ennemis de leur poſtérité ; à force de vouloir trop étendre leur domination, ils ſappent les fondemens de leur puiſſance.

L'autorité des anciennes loix d'Egypte, avoit été fort affoiblie dès le regne de Séſoſtris ; du tems de Cyrus il n'en reſtoit plus que le ſouvenir : Ce Prince recueillit avec ſoin ce qu'il en pût apprendre des grands hommes & des ſages vieillards qui vivoient alors. Ces loix peuvent ſe réduire à trois, d'où dépendent toutes les autres ;

elles régloient la conduite des Rois, la police & la juriſprudence.

Le Royaume étoit héréditaire, mais les Rois étoient ſoûmis aux loix. Les Egyptiens regardoient comme une uſurpation criminelle ſur les droits du grand Oſiris, & comme une préſomption inſenſée dans un homme, de mettre ſa volonté à la place de la raiſon. Le Roy ſe levoit au point du jour, & dans ce prémier moment où l'eſprit eſt le plus pur & l'ame le plus tranquille, on expoſoit d'une maniére ſimple & claire ce qu'il avoit à décider pendant la journée ; mais avant que de prononcer le jugement, il alloit au temple invoquer les Dieux par des ſacrifices : Là environné de toute ſa cour, il aſſiſtoit à une priére pleine d'inſtruction dont voici la formule. Grand Oſiris, œil du monde & lumiére des Eſprits, donnez au Prince vôtre image, toutes les vertus royales, afin qu'il ſoit religieux envers les Dieux, & doux envers les hommes, modéré, juſte, magnanime, généreux, ennemi du menſonge, maître de ſes paſſions, puniſſant au-deſſous du crime & récompenſant au-deſſus du mérite[a]. Le Pontife répréſentoit enſuite au Roy les fautes qu'il avoit faites contre les loix : Que ne devoit-on pas eſperer d'un Prince accoûtumé à entendre chaque jour les vérités les plus fortes & les plus ſalutaires, comme une partie eſſentielle de ſa religion ? Il eſt arrivé auſſi

[a] Diod. de Sicile.

que

que la plûpart des anciens Rois d'Egypte ont été ſi chéris de leur peuple, que chacun pleuroit leur mort comme celle d'un pere.

La ſeconde loi regardoit la police & la ſubordination des rangs ; les terres étoient ſéparées en trois parties : La prémiére faiſoit le domaine des Rois ; la ſeconde appartenoit aux Pontifes, & la troiſiéme aux Gens de guerre. Le peuple étoit diviſé en trois claſſes, les Laboureurs, les Bergers & les Artiſans : Ces trois ſortes d'hommes faiſoient de grands progrès dans leurs profeſſions ; ils profitoient des expériences de leurs ancêtres ; chaque pere tranſmettoit ſes connoiſſances à ſes enfans ; il n'étoit permis à perſonne de ſortir de ſon rang, ni d'abandonner les emplois paternels ; par-là les arts étoient cultivés, & conduits à une grande perfection ; & les troubles cauſés par l'ambition de ceux qui veulent s'élever au-deſſus de leur état naturel étoient prévenus. Afin que perſonne n'eût honte de la baſſeſſe de ſon état, les arts étoient en honneur ; dans le corps politique comme dans le corps humain, tous les membres contribuent de quelque choſe à la vie commune ; il paroiſſoit inſenſé en Egypte, de mépriſer un homme, parce qu'il ſert la patrie par un travail pénible ; on conſervoit ainſi la ſubordination des rangs, ſans que les uns fuſſent enviés, ni les autres mépriſés.

La troiſiéme loi regardoit la juriſprudence. Trente juges tirés des principales villes, compoſoient le conſeil ſuprême

ſuprême qui rendoit la juſtice dans tout le Royaume; le Prince leur aſſignoit des revenus ſuffiſans pour les affranchir des embarras domeſtiques, afin qu'ils puſſent donner tout leur temps à compoſer & à faire obſerver les bonnes loix; ils ne tiroient d'autre profit de leurs travaux, que la gloire & le plaiſir de ſervir la patrie. Pour éviter les ſurpriſes dans les jugemens, on défendoit dans les plaidoyers la dangereuſe éloquence qui éblouit l'eſprit, & qui anime les paſſions; on expoſoit la vérité des faits avec une préciſion claire, nerveuſe & dépouillée des faux ornemens du diſcours; le chef du Sénat portoit un collier d'or & de pierres précieuſes, d'où pendoit une figure ſans yeux qu'on appelloit la Vérité; il l'appliquoit au front & au cœur de celui en faveur de qui la loi décidoit; c'étoit la maniére de prononcer les jugemens. Il y avoit en Egypte une forme de juſtice, inconnue aux autres peuples: Auſſi-tôt qu'un homme avoit rendu le dernier ſoupir on l'amenoit en jugement; ſi l'on prouvoit que la conduite du mort avoit été contraire aux loix, on condamnoit ſa mémoire & on lui refuſoit la ſépulture; s'il n'étoit accuſé d'aucun crime contre les Dieux, ni contre la patrie, on faiſoit ſon éloge, & on l'enſéveliſſoit honorablement. Avant que de porter le corps au tombeau, on en ôtoit les entrailles & on les mettoit dans une urne que le Pontife levoit vers le ſoleil, en faiſant cette priére au nom du mort[1]: Grand

[1] Porphyre, de abſt. lib. 4. §. 10.

Oſiris

Oſiris, vie de tous les Etres, recevez mes manes & réuniſſez-les à la ſociété des Immortels ; pendant ma vie j'ai tâché de vous imiter par la vérité & par la bonté ; je n'ai commis aucun crime contre les devoirs de la ſociété ; j'ai reſpecté les Dieux de mes peres, & j'ai honoré mes parens ; ſi j'ai commis quelque faute par foibleſſe humaine, par intempérance, ou par le goût du plaiſir, ces viles dépouilles de moi-même en ſont la cauſe. En prononçant ces paroles, on jettoit l'urne dans la riviere, & l'on dépoſoit le reſte du corps embaumé dans les pyramides. Telles étoient les idées des anciens Egyptiens ; remplis des eſpérances de l'immortalité, ils s'imaginoient que les foibleſſes humaines étoient expiées par nôtre ſéparation d'avec le corps & qu'il n'y avoit que les vices contre les Dieux & contre la ſociété, qui empêchoient l'ame de ſe réunir à ſon origine.

Toutes ces découvertes donnerent à Cyrus une grande envie de s'inſtruire à fond de l'ancienne religion d'Egypte, pour cet effet il alla à Thébes ; Zoroaſtre l'avoit addreſſé à Sonchis ſouverain Pontife de cette ville, afin qu'il l'inſtruisît dans tous les myſteres de la religion de ſon pays ; Sonchis conduiſit le Prince dans une ſalle ſpatieuſe, ornée par trois cens ſtatues de grands Prêtres Egyptiens ; cette longue ſucceſſion de Pontifes donna au Prince une haute idée de l'antiquité de leur religion, & une grande curioſité d'en ſçavoir les principes. Pour vous faire connoître, lui dit le Pontife, l'origine de nôtre

culte,

culte, de nos ſymboles & de nos myſteres, il faut vous apprendre l'hiſtoire d'Hermés Triſmégiſte, qui en eſt le fondateur.

Siphoas, ou Hermés ſecond du nom, étoit de la race de nos prémiers Souverains ; pendant que ſa mere étoit enceinte, elle alla par mer en Lybie faire un ſacrifice à Jupiter Hammon ; en côtoyant l'Afrique, il s'éleva ſubitement un orage qui fit périr le vaiſſeau près d'une iſle déſerte ; la mere d'Hermés y fût jettée toute ſeule par une protection particuliere des Dieux. Là elle vêcut ſolitaire juſques au moment de ſon accouchement ; elle en mourut ; l'enfant demeura abandonné aux injures de l'air, & à la fureur des bêtes ; mais le ciel qui avoit de grands deſſeins ſur lui, le préſerva au milieu de ces malheurs : Une jeune chévre accourut à ſes cris, & l'allaita juſqu'à ce qu'il fût ſorti de l'enfance. Il brouta pendant ſes prémiéres années l'herbe tendre avec ſa nourrice, enſuite les dattes & les fruits ſauvages lui parurent une nourriture plus convenable ; il ſentit par les prémiers rayons de raiſon qui commencerent à luire en lui, que ſa figure n'étoit pas la même que celle des animaux qui l'entouroient, qu'il avoit plus d'eſprit, plus d'invention, plus d'adreſſe qu'eux, & par conſéquent, qu'il pouvoit être d'une nature différente.

La chévre qui l'avoit nourri mourut accablée de vieilleſſe ; il fût fort ſurpris de ce nouveau phénomene qu'il n'avoit pas remarqué auparavant ; il ne pût com-

prendre pourquoi elle demeuroit ſi long-temps immobile & froide, il l'examina pendant pluſieurs jours, il compara tout ce qu'il voyoit en elle avec ce qu'il ſentoit en lui, & s'apperçut enfin qu'il avoit un battement dans le cœur qu'elle n'avoit pas, & qu'il y avoit un principe de mouvement en lui qui n'étoit plus en elle; l'eſprit parle à ſoi-même, ſans ſçavoir les noms arbitraires que nous avons attachés à nos idées; Hermés raiſonna ainſi: La chévre ne s'eſt point donné ce principe de vie, puiſqu'elle l'a perdu & qu'elle ne peut plus ſe le rendre.

Comme la nature lui avoit donné une merveilleuſe ſagacité, il chercha long-temps quelle pouvoit être la cauſe de ce changement; il remarqua que les plantes & les arbres ſembloient mourir, & revivre tous les ans par l'éloignement & le retour du ſoleil; il s'imagina que cet aſtre étoit le principe de toute choſe, & il expoſa le cadavre à ſes rayons, mais la vie ne revint point; au contraire il le vit peu-à-peu pourrir, ſe deſſécher, ſe diſſiper, rien ne reſtoit que les os; ce n'eſt donc point le ſoleil, dit-il en lui-même, qui donne la vie aux animaux. Il examina ſi ce ne ſeroit pas quelque autre aſtre; mais ayant obſervé que les étoiles qui brilloient dans la nuit n'avoient ni autant de chaleur, ni autant de lumiére que le ſoleil, & que toute la nature ſembloit languir pendant l'abſence du jour, il ſentit que les aſtres n'étoient point le prémier principe de vie.

A pro-

A proportion qu'il avança en âge, ſon eſprit ſe meurit, & ſes réflexions devinrent plus profondes. Il avoit remarqué que les corps inanimés ne ſe remuoient point par eux-mêmes; que les animaux ne ſe rendoient point le mouvement lorſqu'ils l'avoient perdu; & que le ſoleil ne ranimoit point les corps morts; de là il conclut qu'il y avoit dans la nature un Prémier Moteur plus puiſſant que le ſoleil & les aſtres, qui donnoit la force & le mouvement à tous les corps.

En réfléchiſſant enſuite ſur lui-même il obſerva qu'il y avoit en lui quelque choſe qui ſentoit, qui penſoit & qui comparoit ſes penſées. Les ames vagabondes, errantes & diſſipées ne rentrent jamais en elles mêmes; leurs plus nobles facultés ſont engourdies, aſſoupies & enſevelies dans la matiére. Hermés n'étant point diſtrait par les préjugés, ni par les paſſions écouta la voix ſecrette de la Sageſſe, qui nous rapelle ſans ceſſe au dedans de nous mêmes; il ſuivit cet attrait divin ſans ſavoir qu'il le ſuivoit, il ſe retira de plus en plus dans ſa nature ſpirituelle, & la ſimplicité de cœur fit en lui ce que la ſubtilité de l'eſprit fait dans les autres. Après avoir médité pluſieurs années entiéres ſur les opérations de ſon eſprit ſans ſavoir & ſans ſonger qu'il y eût aucune différence entre l'ame & le corps, il conclut qu'il n'étoit pas la prémiére cauſe de la penſée, comme il n'étoit pas la prémiére cauſe du mouvement; qu'il recevoit l'une & l'autre de la même ſource & par conſéquent que le

Prémier Moteur devoit avoir de l'intelligence auſſi bien que de la force.

A peine eût-il entrevû ces vérités qu'il dit en lui même avec tranſport, puis que le Prémier Moteur a tant de force & tant d'eſprit, il doit avoir auſſi beaucoup de bonté, il doit être prêt à ſecourir tous ceux qui ont beſoin de lui, comme je cherche à ſoulager tous les animaux qui ont beſoin de moi ; ma force, ma raiſon & ma bonté ne peuvent être que des émanations des ſiennes. La ſolitude de l'homme, au milieu des Etres qui ne peuvent le ſecourir, eſt un état affreux ; mais lorſqu'il découvre l'idée de quelque choſe qui peut le rendre heureux, rien n'égale ſes eſpérances & ſa joye.

L'amour du bonheur inſéparable de nôtre nature, fit ſouhaiter à Hermés de voir ce Prémier Moteur, de le connoître & de l'entretenir ; ſi je pouvois, diſoit-il, lui faire entendre mes penſées & mes déſirs, ſans doute il me rendroit plus heureux que je ne ſuis. Ses eſpérances & ſa joye furent bien-tôt troublées par de grands doutes : Hélas ! diſoit-il, ſi le Prémier Moteur eſt auſſi bon & auſſi bienfaiſant que je me l'imagine, pourquoi ne le vois-je pas ? pourquoi ne s'eſt-il point fait connoître à moi ? & ſur-tout pourquoi ſuis-je dans une ſi triſte ſolitude, où je ne vois rien qui me reſſemble, rien qui me paroiſſe raiſonner comme moi, rien qui puiſſe me ſecourir ? Dans ces agitations, la raiſon impuiſſante gardoit le ſilence & ne pouvoit rien répondre ; le cœur

parla, ſe tourna vers le prémier Principe, & lui dit par ce langage muet, que les Dieux entendent mieux que les paroles: Vie de tous les Etres, montrez vous à moi, faites moi ſçavoir qui vous êtes, & ce que je ſuis; venez me ſecourir dans l'affreuſe ſolitude & l'état malheureux où je me trouve.

Le grand Oſiris aime les cœurs purs, il écoute toûjours leurs déſirs; il ordonne au prémier Hermés ou Mercure, de prendre une figure humaine & d'aller l'inſtruire. Un jour que le jeune Triſmégiſte s'étoit endormi au pied d'un chêne, Hermés vint s'aſſeoir auprès de lui; Triſmégiſte en s'éveillant fût ſurpris de voir une figure ſemblable à la ſienne; il forme des ſons à l'ordinaire, mais ils n'étoient pas articulés; il montre tous les mouvemens différens de ſon ame par ces tranſports, ces empreſſemens & ces démonſtrations ingenues & naïves que la nature enſeigne aux hommes, pour exprimer ce qu'ils ſentent vivement. En peu de temps Mercure apprit au Philoſophe ſauvage la langue égyptienne; il l'inſtruiſit enſuite de ce qu'il étoit, de ce qu'il alloit devenir, & de toutes les ſciences que Triſmégiſte enſeigna depuis; il commença alors à voir dans la nature ce qu'il n'y avoit pas remarqué auparavant, des caracteres d'une ſageſſe & d'un pouvoir infini répandus par-tout; il reconnut par-là l'impuiſſance de la raiſon humaine, quand elle eſt toute ſeule, & abandonnée à elle-même ſans inſtruction; il fût étonné de ſa prémiére ignorance, mais

ſes

ſes nouvelles lumiéres produiſirent en lui de nouveaux embarras. Pendant que Mercure lui parloit de la haute deſtinée de l'homme, de la dignité de ſa nature, de l'immortalité qui l'attend, Hermés lui dit: Si le grand Oſiris deſtine les hommes pour un bonheur ſi parfait, d'où vient donc qu'ils naiſſent dans une telle ignorance? d'où vient qu'il ne ſe montre pas à eux pour diſſiper leurs ténébres? Hélas! ſi vous n'étiez point venu m'éclairer, j'aurois cherché long-temps ſans découvrir le prémier principe de toutes choſes tel que vous me l'avez fait connoître; alors Mercure lui développa ainſi tous les ſecrets de la Théologie Egyptienne.

L'état primitif de [a] l'homme étoit bien différent de ce qu'il eſt aujourd'hui: Au dehors toutes les parties de l'Univers étoient dans une harmonie conſtante, au dedans tout étoit ſoûmis à l'ordre immuable de la raiſon; chacun portoit ſa loi dans ſon cœur, & toutes les nations de la terre n'étoient qu'une République de ſages. Les hommes vivoient alors ſans diſcorde, ſans ambition, ſans faſte, dans une paix, dans une égalité & dans une ſimplicité parfaite; chacun avoit pourtant des qualités & des inclinations différentes, mais tous les gouts conduiſoient à l'amour du Bon, & tous les talens conſpiroient à la connoiſſance du Vrai; les beautés de la nature, & les perfections de ſon Auteur, faiſoient les ſpec-

[a] Voyez la Mythologie Egyptienne dans le Diſcours à la fin, p. 68, 69.

tacles,

tacles, les jeux & l'étude des prémiers hommes. L'imagination réglée ne préſentoit alors que des idées juſtes & pures, les paſſions ſoûmiſes à la raiſon ne troubloient point le cœur, & l'amour du plaiſir étoit toûjours conforme à l'amour de l'ordre ; le Dieu Oſiris, la Déeſſe Iſis, & leur fils Orus, venoient ſouvent converſer avec les hommes, & leur apprenoient tous les myſteres de la ſageſſe. Cette vie terreſtre, quelque heureuſe qu'elle fût, n'étoit pourtant que l'enfance de nôtre être, où les ames ſe préparoient à un développement ſucceſſif d'intelligence & de bonheur: Après avoir vêcu un certain temps ſur la terre, les hommes changeoient de forme ſans mourir, & s'envoloient dans les aſtres; là, avec de nouveaux ſens, & de nouvelles lumiéres, ils jouiſſoient de nouveaux plaiſirs, & de nouvelles connoiſſances; de-là ils s'élevoient dans un autre ciel, enſuite dans un troiſiéme, & parcouroient ainſi les eſpaces immenſes par des métamorphoſes ſans fin.

Un ſiécle entier, & ſelon quelques-uns, pluſieurs ſiécles s'étoient paſſés de cette ſorte ; il arriva enfin un triſte changement dans les eſprits, & dans les corps: Typhon chef des Génies & ſes compagnons avoient habité autrefois le ſéjour des hommes ; mais enivrés par leur orgueil, ils s'oublierent juſqu'à vouloir eſcalader les Cieux; il furent précipités, & enſevelis dans le centre de la terre. Ils ſortirent de leurs abymes, percerent l'œuf du monde, y répandirent le mauvais principe, & corrompirent

rompirent par leur commerce l'eſprit, le cœur & les mœurs de ſes habitans ; l'ame du grand Oſiris abandonna ſon corps, qui eſt la nature ; elle devint comme un cadavre ; Typhon en déchira, en découpa, & en diſperſa tous les membres ; il en flétrit toutes les beautés.

Depuis ce temps, le corps devint ſujet aux maladies & à la mort, & l'eſprit à l'erreur & aux paſſions ; l'imagination de l'homme ne lui préſente plus que des chimeres, ſa raiſon ne ſert qu'à contredire ſes penchans ſans pouvoir les redreſſer ; la plûpart de ſes plaiſirs ſont faux & trompeurs, & toutes ſes peines même imaginaires, ſont des maux réels ; ſon cœur eſt une ſource féconde de déſirs inquiets, de craintes frivoles, de vaines eſpérances, de goûts déréglés qui le tourmentent tour à tour ; une foule de penſées vagues, & de paſſions turbulentes, cauſent en lui une guerre inteſtine, le ſoulevent ſans ceſſe contre lui-même, & le rendent en même temps idolatre & ennemi de ſa propre nature. Ce que chacun ſent en ſoi, eſt une image de ce qui ſe paſſe dans la ſociété des hommes. Trois empires différens s'élévent dans le monde, & partagent tous les caracteres : L'empire de l'opinion, celui de l'ambition, & celui de la volupté ; l'erreur préſide dans l'un, la force domine dans l'autre, & le frivole régne dans le troiſiéme. Voilà l'état de la nature humaine : La Déeſſe Iſis va par toute la terre chercher les ames égarées, pour les ramener à l'Empyrée, tandis que le Dieu Orus attaque ſans ceſſe le mauvais

vais Principe; on dit qu'il rétablira enfin le regne d'Oſiris, & bannira à jamais le monſtre Typhon; juſqu'à ce temps les bons Princes peuvent adoucir les maux des hommes, mais ils ne peuvent les guérir tout-à-fait. Vous êtes, continue Mercure, de l'ancienne race des Rois d'Egypte: Le grand Oſiris vous deſtine pour aller réformer ce Royaume par vos ſages loix; il ne vous a conſervé que pour rendre un jour les hommes heureux; bien-tôt, cher Triſmégiſte, vous reverrez vôtre patrie. Il dit, & ſoudain il s'éléve dans les airs, & diſparoît comme l'étoile du matin qui fuit devant l'aurore; ſon corps devient tranſparent; un nuage leger & pur peint de toutes les couleurs, l'enveloppe comme un vêtement; il avoit une couronne ſur la tête, des aîles aux piéds, & tenoit dans la main un caducée; on voyoit ſur ſa robe flotante tous les hiéroglyphes dont Triſmégiſte s'eſt ſervi depuis pour exprimer les myſtéres de la théologie, & de la nature.

Méris prémier qui regnoit alors en Egypte, fût averti en ſonge par les Dieux, de ce qui ſe paſſoit dans l'iſle déſerte; il envoya chercher le Philoſophe ſauvage, & voyant la conformité de l'hiſtoire d'Hermés avec le ſonge divin, il l'adopta pour ſon fils; après la mort de ce Prince, Triſmégiſte monta ſur le trône, & rendit long-temps l'Egypte heureuſe par la ſageſſe de ſes loix. Il écrivit pluſieurs livres qui contenoient la Théologie, la Philoſophie & la Politique des Egyptiens. Le Prémier Hermés avoit inventé l'art ingénieux d'exprimer

toutes ſortes de ſons par les différentes combinaiſons de peu de lettres ; invention merveilleuſe par ſa ſimplicité, & qui n'eſt pas aſſez admirée, parce qu'elle eſt commune ; outre cette maniére d'écrire, il y en avoit une autre conſacrée aux choſes divines, & que peu de perſonnes entendoient. Triſmégiſte déſignoit les vertus & les paſſions de l'ame, les actions & les attributs des Dieux, par les figures des animaux, des inſectes, des plantes, des aſtres, & par pluſieurs caractéres ſymboliques ; c'eſt pour cela qu'on voit des ſphinx, des ſerpens, des oiſeaux & des crocodiles dans nos anciens temples, & ſur nos obéliſques ; mais ils ne ſont pas les objets de nôtre culte, comme les Grecs ſe l'imaginent follement. Triſmégiſte cachoit les myſteres de la religion ſous des hiéroglyphes & des allégories, & ne laiſſoit voir au commun des hommes que la beauté de ſa morale ; c'eſt ainſi qu'en ont uſé les Sages de tous les temps, & les Légiſlateurs de tous les païs ; ils ſçavoient, ces hommes divins, que les eſprits corrompus ne pouvoient goûter les vérités céleſtes, tant que leur cœur ne ſeroit pas purgé des paſſions ; c'eſt pourquoi ils répandirent ſur la religion un voile ſacré, qui s'entrouvre & diſparoît lorſque les yeux de l'eſprit peuvent en ſoûtenir l'éclat.

Cyrus comprit par cette hiſtoire d'Hermès que l'Oſiris, l'Orus & le Typhon des Egyptiens, étoient les mêmes que l'Oromaze, le Mythras & l'Arimane des Perſes, & que la Mythologie de ces deux nations étoit fondée ſur

les mêmes principes : Ce n'étoient que des noms différens, pour exprimer les mêmes idées ; celles des Orientaux étoient plus ſimples, plus claires & plus dépouillées d'images ſenſibles ; celles des Egyptiens étoient plus allégoriques, plus obſcures & plus enveloppées de fictions.

Quand Sonchis eut entretenu Cyrus, il le conduiſit au temple, où il lui fit voir les cérémonies & les myſteres du culte Egyptien, privilege qu'on n'avoit jamais accordé auparavant à aucun étranger qu'après les plus rudes épreuves. Le temple étoit conſacré à la Déeſſe Iſis, & bati d'une forme ovale pour répréſenter l'œuf du monde ; ſur le portail on liſoit cette [a] inſcription, A LA DEESSE QUI EST UNE ET TOUT. L'autel étoit un grand obéliſque de porphyre ſemé de pluſieurs hiéroglyphes qui contenoient tous les ſecrets de la religion Egyptienne. En haut ſe voyoient trois nuages épais qui ſembloient s'unir & ſe terminer dans une pointe ; plus bas un arbre planté dans un marais plein de boue, & ſur ſes branches qui s'élevoient juſqu'aux nues étoit aſſis un épervier ; à coté de l'arbre il y avoit un globe ailé d'ou ſortoit un ſerpent ; au deſſous de tout un crocodile ſans langue qui ſe cachoit dans les eaux d'un abîme, tandis qu'un ſphinx paroiſſoit ſe promener ſur la ſurface. D'un coté de cet autel s'élevoit la ſtatue de la Déeſſe couverte

[a] Inſcription du temple d'Iſis qui ſe voit encore à Capoüe.

d'un voile ſur lequel étoient repréſentées les figures de tous les corps céleſtes & terreſtres. De l'autre coté ſe voyoit la ſtatüe d'Harpocrate qui tenoit une main ſur ſa bouche, & montroit la Déeſſe avec l'autre[a].

Avant que de commençer le ſacrifice le grand prêtre revêtu de ſes robes pontificales expliqua à Cyrus le ſens de ces ſymboles. Nous n'adorons dit-il que le Grand Ammon qui ſignifie le Dieu caché: Nous le conſidérons tantôt comme il eſt en lui même, & tantôt comme il s'eſt manifeſté par la nature. Dans le prémier ſens nous l'appellons Eicton, Emeph, Ptha; Vie, Lumiere, Amour dont toutes les opérations, penſées & affections ſont concentrées & converties en lui même de façon qu'il demeure dans ſon unité ſolitaire Incompréhenſible aux mortels: Dans ce ſens nous ne l'adorons que par le ſilence, ou ſous le nom de Ténébres inconnues trois fois répetées[b], & nous le répréſentons par les nuages que vous voyez au haut de l'Obéliſque.

Nous le conſidérons enſuite comme il s'eſt manifeſté dans la multiplicité de la nature par une Bonté diffuſive qui ſe répand par tout, par une Sageſſe ſouveraine qui forme en ſoi les idées de tout, & comme une Force infinie qui produit, anime, conſerve & regit tout. Nous

[a] Tous ces hieroglyphes ſont Egyptiens: On les trouve avec les explications que j'en donne ici dans Plutarque, Jamblique, Damaſcius, Horus Apollon cités par Kircher & Cudworth.

[b] Expreſſion fameuſe des Egyptiens conſervée par Damaſcius.

appellons

appellons ces trois formes de la divinité Oſiris, Iſis, Orus, & nous les répréſentons par pluſieurs ſymboles différens: Tantôt par un Epervier, parce que cet oyſeau a la vue la plus perçante, & le vol le plus rapide, pour exprimer l'intelligence & l'activité de la nature divine; mais cet oyſeau eſt aſſis ſur le haut d'un arbre pour ſignifier que la Nature éternelle eſt élevée infiniment au deſſus de la matiére, qui eſt comme de la boue en comparaiſon de la pure eſſence divine: Le Globe marque l'unité indiviſible ſans commencement & ſans fin; le ſerpent la Sageſſe ſuprême, & les ailes cet eſprit actif qui anime & vivifie tout: Le Crocodile ſans langue enfonçé dans les eaux répréſente le Grand Oſiris caché dans l'abîme de la nature, il fait tout dans un profond ſilence ſans bruit; mais vous voyez proméner ſur la ſurface de cet abîme un Sphinx qui étant compoſé d'Homme, & de Lion ſignifie la ſageſſe & la force des deux autres principes. Enfin la Déeſſe Iſis couverte d'un voile dit comme vous le voyez par ſon inſcription, JE SUIS TOUT CE QUI EST, TOUT CE QUI A ETE, TOUT CE QUI SERA ET NUL MORTEL NE PEUT LEVER LE VOILE QUI ME COUVRE, c'eſt à dire que la nature entiére n'eſt qu'un voile qui cache la divinité, & que nul ne peut regarder la ſplendeur de ſa pure & nue eſſence. La poſture du Dieu Harpocrates, marque qu'il ne faut jamais parler de l'eſſence cachée d'Iſis, mais ſeulement de ſes manifeſtations.

Les

Les autres Egyptiens ont oublié le ſens primitif & ſublime de ces ſymboles ſacrés, ils adorent les animaux dont vous voyez ici les figures, ils payent des tributs pour les nourrir; mais les habitans de Thébes refuſent de le faire, ils ne reconnoiſſent point de Dieux mortels, & n'adorent qu'une ſeule divinité incréée & éternelle [a].

Auſſitôt que Cyrus eût compris le ſens de ces ſymboles ſacrés, il en eût plus d'envie de voir les cérémonies Egyptiennes, & le ſacrifice commença: Pendant qu'on immoloit les victimes, & que leur ſang inondoit le pié des autels, on entendit les accords d'une muſique délicieuſe. Tout d'un coup le grand prêtre ſe leva & cria à haute voix, adorons le grand Ammon, le Dieu caché, les Ténébres inconnues; trois fois il répéta ces paroles, & trois fois le peuple ſe proſterna, la muſique fût ſuſpendue, un ſilence univerſel regna par tout, chacun retint ſon haleine, on craignit de reſpirer de peur de troubler la tranquillité du lieu; enſuite les voix s'unirent aux inſtrumens pour entonner cet hymne. [b] Célébrons les louanges de l'immortelle Iſis, elle eſt la mere de la nature, l'origine de toutes choſes, la ſomme de toutes les vertus divines, la face uniforme des Dieux & des Déeſſes: Par un ſeul regard, elle répand ſa lumiére ſur les étoilles, elle envoye des Zéphyrs ſur la terre, elle commande au ſilence déplora-

[a] Ce paſſage eſt tiré mot pour mot de Plutarque dans ſon Iſis & Oſiris.
[b] Hymne d'Iſis par Apul. voyez Cudw. p. 410.

ble

ble des enfers : Elle chérit les mortels & leur marque la tendreſſe d'une mere dans leurs afflictions, elle calme les tempêtes de la fortune, elle rétient les influences nuiſibles des aſtres : Les Dieux céleſtes ſe proſternent devant elle, les puiſſances infernales lui obéiſſent, tout l'univers l'adore ſous différens noms & par des rites divers. Après le ſervice on ſortit du temple en proceſſion; quarante prêtres marchoient en deux rangs & chantoient des hymnes faits à l'honneur des Dieux[a] : Le grand Prêtre ſuivoit le dernier avec Cyrus à ſa droite, & Aménophis à ſa gauche ; une foule innombrable de peuple les environnoit dans un ſilence reſpectueux ſans confuſion, & reconduiſoit le Prince au palais du Pontife.

Cyrus demeura pluſieurs jours avec Sonchis, & ſe prépara enfin à paſſer dans la Gréce : Il voulut engager Aménophis à l'accompagner dans ſes voyages, & pour l'y déterminer il promit de retourner par Babylone pour tâcher de changer les ſentimens de Nabucodonoſor. Vous ne connoiſſez point, O Cyrus, reprit Aménophis, la politique de ce Conquérant, il ne veut en Egypte que des Rois tributaires, eſclaves de ſes volontés; Amaſis lui convient, Apriés eſt mort, la race de nos anciens Rois eſt éteinte, l'Uſurpateur gouverne avec douceur & modération, la patrie eſt tranquille, il n'y a plus aucun prétexte de ſe révolter; je vais retourner dans la ſoli-

[a] St. Clem. Alex. Strom. 6. p. 633.

tude

tude où je trouverray des plaiſirs purs qui ne ſe rencontrent point à la cour des Rois, ni dans le tumulte des affaires: Allez, Prince, allez vous rendre digne d'accomplir les oracles, & n'oubliez jamais au milieu de vos ſuccès que vous avez vû un Roi autrefois triomphant & glorieux précipité de ſon trône pour devenir le jouet de la fortune. Ils ſe ſéparérent enfin, Aménophis regagna ſa ſolitude dans l'Arabie; Cyrus quitta Thébes & ſortit de l'Egypte ſans vouloir voir Amaſis dont il déteſtoit le caractere & l'uſurpation. Le jeune Prince ſe hâta d'aller par la voye la plus courte dans la Gréce: Elle avoit rempli l'Orient du bruit de la Sageſſe de ſes loix, de la valeur de ſes guerriers, & de l'eſprit de ſes Philoſophes.





LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE QUATRIÉME.



EN quittant l'Egypte, Cyrus deſcendit le Nil depuis Memphis juſques à l'embouchure de ce fleuve, & s'embarqua ſur la grande mer dans un vaiſſeau Phénicien, qui faiſoit voile pour l'Argolide. Pendant le voyage Araſpe paroiſſoit quelques fois triſte & rêveur ; Cyrus s'en apperçut & lui en demanda la raiſon ; Araſpe lui reſpondit,

vous êtes Prince, & je n'oſe vous parler à cœur ouvert. Oublions le Prince, dit Cyrus, & parlons en amis, j'obéis, reprit Araſpe ; tout ce qu'Aménophis nous a dit ſur l'inſtabilité du cœur humain dans l'amitié m'effraye ; je ſens ſouvent ces contrariétés dont il a parlé ; vos mœurs trop ennemies du plaiſir, me bleſſent quelquefois, ſans doute mes défauts vous ſont incommodes à leur tour ; que je ſerois malheureux, ſi cette différence de ſentimens pouvoit altérer ou diminuer nôtre amitié. Tous les hommes ont leurs foibleſſes, repliqua Cyrus ; celui qui cherche un ami parfait, cherche ce qu'il ne trouverra jamais ; on n'eſt pas toûjours également content de ſoi-même, comment le ſeroit-on de ſon ami ? Vous avez vos foibleſſes, j'ai auſſi les miennes ; mais nôtre candeur à nous les avouer, & nôtre indulgence à nous les pardonner réciproquement, doivent raſſurer vôtre amitié. C'eſt traiter ſon ami comme ſoi-même, que de lui montrer ſon ame toute nue ; cette ſimplicité fait diſparoître toutes les imperfections. Avec les autres hommes, il ſuffit d'être ſincere, en ne paroiſſant jamais ce que l'on n'eſt pas ; mais avec ſon ami, il faut être ſimple, juſqu'à ſe montrer tel qu'on eſt.

Cyrus changea enſuite de converſation & entretint ſon ami de tout ce qu'ils avoient vû en Egypte : Après avoir raiſonné long-temps ſur les beautés de ce païs, ſur ſes révolutions, ſes ſciences, ſa religion & la forme de ſon gouvernement, il finit ainſi, j'ay admiré la ſageſſe,

de

de toutes les loix de l'ancienne Egypte, excepté celle qui défend d'abandonner les emplois paternels ; cette loi doit avoir des exceptions : Nous voyons preſque dans tous les païs, & dans tous les ſiécles que les plus grands hommes n'ont pas toûjours eû l'avantage d'une haute naiſſance ; il ſe trouve dans tous les états des eſprits ſupérieurs qu'on rendroit inutiles en les bornant à la ſphére dans la quelle ils ſont nés. Dans les établiſſemens politiques il faut éviter tout ce qui peut contraindre la nature & reſſerrer le génie : Le plus beau privilege de la Royauté eſt de pouvoir rendre juſtice au mérite en réparant les injuſtices de la fortune.

Tandis que les vents favorables enfloient les voiles Araſpe rappellant les idées de Zoroaſtre & des Mages, entretenoit Cyrus à ſon tour de toutes les merveilles qu'on découvre dans le vaſte empire des ondes ; de la conformation de ſes habitans proportionnée à leur élément ; de l'uſage de leurs nageoires dont ils ſe ſervent tantôt comme de rames & tantôt comme d'aîles pour fendre l'eau en les remuant, ou pour s'arrêter en les étendant ; des membranes délicates qu'ils contiennent dans leur ſein, & qu'ils enflent ou reſſerrent pour ſe rendre plus ou moins legers, ſelon qu'ils veulent monter ou deſcendre dans l'eau ; de la ſtructure admirable de leurs yeux parfaitement ronds, pour rompre & pour réunir plus promptement les rayons de lumiére, ſans quoi ils ne verroient pas dans l'élément humide. Ils parlerent

enſuite des lits de ſel & de bitume, cachés dans le fond de l'océan ; la peſanteur de chaque grain de ces ſels eſt, dit-il, réglée de telle façon, que le ſoleil ne peut les attirer en-haut ; ce qui fait que les vapeurs & les pluyes qui retombent ſur la terre n'en ſont pas ſurchargées, & deviennent des ſources fécondes d'eaux douces. Ils raiſonnerent long-temps du flux & du reflux, qui ſe fait moins ſentir dans cette mer que dans le grand océan ; de l'action de la lune, qui cauſe ces mouvemens réglés ; de la diſtance & de la grandeur de cette planette ſagement proportionnée à nos beſoins : Si elle étoit plus grande, dit-il, ſi elle étoit plus près de nous, ou s'il y en avoit pluſieurs, la preſſion augmentée par-là rendroit les marées trop abondantes, & la terre ſeroit inondée à tout moment par des déluges ; s'il n'y en avoit point, ſi elle étoit plus petite ou plus éloignée, l'océan ne contiendroit dans ſon vaſte ſein que des eaux dormantes, dont les exhalaiſons empeſtées ſe répandroient par-tout, & détruiroient les plantes, les animaux & les hommes. Ils s'entretinrent enfin de cette puiſſance ſouveraine, qui a arrangé toutes les parties de l'univers avec tant d'art & de ſymétrie.

Après quelques jours de navigation, le vaiſſeau entra dans le golfe Saronique, aborda bien-tôt à Epidaure, & le Prince ſe hâta d'aller à Sparte. Cette ville fameuſe étoit d'une figure ronde, & ſemblable à un camp de guerriers ; elle étoit ſituée dans un vallon ſauvage & ſtérile,

ſtérile, où coule l'Eurotas fleuve impétueux, qui ravage ſouvent le païs par ſes inondations: Ce vallon eſt entouré d'un côté par des montagnes inacceſſibles, & de l'autre par des collines arides, qui produiſent à peine ce qui eſt néceſſaire pour ſoulager les véritables beſoins de la nature; la ſituation du païs avoit beaucoup contribué au génie militaire & féroce de ſes habitans.

En entrant dans la ville, Cyrus n'y découvrit que des bâtimens ſimples & uniformes, bien différens des Palais ſuperbes qu'il avoit vûs dans l'Egypte; tout y reſſentoit encore la ſimplicité primitive des Spartiates, mais leurs mœurs alloient ſe corrompre ſous le regne d'Ariſton & d'Anaxandride, ſi Chylon un des ſept Sages de la Gréce n'avoit pas prévenu ce malheur. Ces deux Rois de l'ancienne race des Héraclides, partageoient entre eux la puiſſance ſuprême; l'un gouvernoit l'état, l'autre commandoit les troupes. Ils reçurent Cyrus avec une politeſſe plus grande que les Spartiates n'en marquoient ordinairement aux étrangers; ils parurent peu curieux de ſavoir les mœurs, les ſciences & les coûtumes des autres peuples, mais ils s'attâcherent à faire admirer au Prince de Perſe, la ſageſſe de leur Légiſlateur & l'excellence de ſes loix. Dans ce deſſein ils lui préſenterent Chylon; ce Philoſophe avoit acquis par ſes talens une grande autorité auprès des deux Rois, dans le Senat & ſur le Peuple: On le regardoit comme un ſecond Lycurgue, & ſans lui, rien ne ſe faiſoit à Lacédémone. Le ſage

Spartiate

Spartiate pour donner à Cyrus une idée vivante des loix des Lacédémoniens, de leurs mœurs & de la forme de leur gouvernement le mena d'abord dans le conſeil des Gérontes établi par Lycurgue. Ce conſeil où les deux Rois préſidoient, ſe tenoit dans une ſalle tendue de nattes & de joncs, de peur que la magnificence du lieu ne détournât l'attention: Il étoit compoſé d'environ quarante Sénateurs, & n'étoit point expoſé au tumulte & à la confuſion, qui régnoient ſouvent dans les délibérations populaires d'Athenes.

L'autorité des Rois de Sparte avoit été abſolue juſqu'au temps de Lycurgue: Eurytion un de ces Rois s'étant relâché de ſes droits pour complaire au peuple, il ſe forma un parti républicain qui devint audacieux & turbulent; les Rois voulurent reprendre leur ancienne autorité, le peuple voulut la retenir, & ce combat continuel de puiſſances oppoſées, déchiroit ſans ceſſe l'état. Pour tenir en équilibre le pouvoir Royal & le pouvoir Populaire, qui panchoient tour à tour vers la tyrannie ou vers la confuſion, Lycurgue à l'imitation du ſage Minos établit un conſeil de vingt-huit Vieillards; cette autorité mitoyenne entre la ſujettion tyrannique, & l'exceſſive liberté, ſauva Sparte de ſes diſſenſions domeſtiques. Cent trente ans après lui, Théopompe ayant remarqué que ce qui étoit réſolu par les Rois & par leur conſeil, n'étoit pas toûjours agréable à la multitude, établit des Ephores dont la magiſtrature ne duroit qu'un an; ils

étoient

étoient choisis par le peuple, & concouroient en son nom à tout ce qui étoit déterminé par les Rois, & par le Sénat ; chacun regardoit ces délibérations unanimes comme faites par lui-même, & c'étoit dans cette union des chefs & des membres, que consistoit la vie du corps politique à Sparte.

Après que Lycurgue eut réglé la forme du gouvernement, il donna aux Spartiates des loix propres à prévenir tous les excès que causent dans les autres états l'avarice, l'ambition & l'amour. Pour bannir de Lacédémone le luxe & l'envie, ce grand Législateur voulut en chasser à jamais la richesse & la pauvreté : Il persuada à ses citoyens de faire un partage égal de tous les biens, & de toutes les terres ; il décria l'usage de l'or & de l'argent, & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoye de fer, qui n'avoit point de cours dans les païs étrangers ; il aima mieux priver les Spartiates des avantages du commerce avec leurs voisins, que de les exposer à rapporter de chez les autres peuples, les instrumens d'un luxe qui pouvoit les corrompre.

Pour affermir l'égalité parmi les citoyens, ils mangeoient tous ensemble dans des salles publiques, mais séparées ; chaque société élisoit librement son convive, nul n'y étoit admis que par le consentement de tous, de peur que la paix ne fût troublée par la différence des humeurs ; précaution nécessaire pour des hommes d'un naturel guerrier & sauvage. Cyrus entra dans ces salles

publiques,

publiques, où les hommes étoient assis sans autre distinction que celle de leur âge ; ils étoient entourés d'enfans qui les servoient ; leur tempérance, & l'austérité de leur vie étoient si grandes, que les autres nations disoient, qu'il valoit mieux mourir que de vivre comme les Spartiates : En mangeant ils s'entrétenoient de matiéres graves & sérieuses, des intérêts de la patrie, de la vie des grands hommes, de la différence du bon & du mauvais citoyen, & de tout ce qui pouvoit former la jeunesse au goût des vertus militaires : Leurs discours renfermoient un grand sens en peu de paroles ; c'est pour cela que le style Laconique a été admiré dans toutes les nations ; en imitant la rapidité des pensées, il peignoit tout dans un moment, & donnoit le plaisir de pénêtrer un sens profond : Les graces & les délicatesses Attiques étoient inconnues à Lacédémone, on y vouloit de la force dans les esprits, comme dans les corps.

Le jour d'une fête solemnelle, Cyrus & Araspe assistérent aux assemblées des jeunes Spartiates : Dans une grande enceinte, entourée de plusieurs siéges de gazon élevés en amphithéâtre, les jeunes filles presque nues & les jeunes garçons, disputoient le prix de la course, de la lutte, de la danse & de tous les exercices pénibles. Il n'étoit permis aux Spartiates d'épouser, que celles qu'ils avoient vaincues dans ces jeux. Cyrus fût choqué de voir la liberté qui régnoit dans ces assemblées publiques entre des personnes de différent sexe, & il ne

pût s'empêcher de le répréſenter à Chylon : Il me paroît, lui dit-il, qu'il y a une grande contradiction dans les loix de Lycurgue ; il ne veut qu'une République de guerriers, endurcis à toutes ſortes de travaux, & cependant il n'a point craint de les expoſer à la volupté qui amollit le courage.

Le deſſein de Lycurgue en établiſſant ces fêtes, reprit Chylon, étoit de conſerver & de perpétuer les vertus guerriéres dans ſa République. Ce grand Légiſlateur avoit une profonde connoiſſance de la nature humaine ; il ſçavoit combien les inclinations & les diſpoſitions des meres influent ſur les enfans ; il a voulu que les femmes Spartiates fuſſent des Héroïnes afin qu'elles ne donnaſſent à la République que des Héros. Au reſte, continua Chylon, l'amour délicat & la volupté groſſiére ſont également inconnues à Lacédémone. Ce n'eſt que dans ces fêtes publiques qu'on ſouffre cette liberté qui vous choque. Lycurgue crût pouvoir amortir la volupté, en accoûtumant quelquefois la vue aux objets qui l'excitent. Dans tous les autres temps, les filles ſont fort retirées : Il n'eſt même permis ſuivant nos loix aux perſonnes nouvellement mariées, de ſe voir que rarement & en ſecret. On forme ainſi la jeuneſſe à la tempérance, & à la modération dans les plaiſirs même les plus légitimes. On prévient auſſi par là les dégouts qui naiſſent ſouvent de l'entiére liberté permiſe dans le mariage ; la contrainte où ſont les Spartiates entretient l'ardeur de leur prémiére

flame, de façon qu'ils ne ceſſent point d'être amans en devenant époux. D'un autre côté, les amours furtifs & la jalouſie ſont bannis de Sparte. Les maris malades ou avancés en âge, prêtent leurs femmes à d'autres, & les reprennent enſuite ſans ſcrupule. Les femmes ſe regardent comme appartenant plus à l'état, qu'à leurs maris. Les enfans ſont élevés en commun, & ſouvent ſans connoître d'autre Mere que la République, ni d'autres Peres que les Senateurs.

Cyrus rappellant ici ſa tendreſſe pour Caſſandane, & la pureté de leur union, ſoûpira en lui-même, ayant horreur de ces maximes. Il mépriſoit la volupté qui amollit les cœurs, mais il ne pouvoit gouter la férocité Spartiate qui ſacrifioit à l'ambition, les plus doux charmes de la ſociété, & qui croyoit les vertus guerrieres incompatibles avec les ſentimens tendres; ſçachant néanmoins que Chylon ne ſentiroit point ces délicateſſes, il ſe contenta de lui dire: L'amour paternel me paroît d'une grande reſſource dans un état. Les peres ont ſoin de l'éducation de leurs enfans, cette éducation oblige les enfans à la reconnoiſſance, de-là naiſſent les prémiers liens de la ſociété. La patrie n'eſt que l'union de toutes les familles enſemble: Si l'amour de la famille eſt affoibli, que deviendra l'amour de la patrie qui en dépend. Il faut, ce me ſemble, craindre les établiſſemens qui détruiſent la nature, ſous prétexte de vouloir la perfectionner. Les Spartiates, répond Chylon, ne ſont tous qu'une

même famille. Lycurgue avoit remarqué que les peres indignes, & les enfans ingrats manquent ſouvent à leurs devoirs reciproques; il confia l'éducation des enfans à pluſieurs vieillards, qui ſe regardant comme les peres communs, ont un ſoin égal de tous.

En effet les enfans n'étoient nulle part mieux élevés qu'à Sparte: On leur apprenoit principalement à bien obéir, à ſupporter le travail, à vaincre dans les combats, & à montrer du courage contre les douleurs & contre la mort. Ils alloient la tête, & les piéds nuds, couchoient ſur des roſeaux, & mangeoient très-peu. Encore falloit-il qu'ils priſſent ce peu par adreſſe dans les ſalles publiques des convives. Ce n'eſt pas qu'on autorisât à Sparte les vols, & les larcins; comme tout étoit commun dans cette République, ces vices n'y pouvoient avoir aucun lieu; mais on vouloit accoûtumer les enfans deſtinés pour la guerre, à ſurprendre l'attention de ceux qui veilloient ſur eux, & à s'expoſer avec courage aux punitions les plus ſévéres, s'ils n'avoient point l'adreſſe qu'on exigeoit d'eux.

Lycurgue avoit ſenti que les ſpéculations ſubtiles & les rafinemens des ſciences, ne ſervoient ſouvent qu'à gâter l'eſprit, & qu'à corrompre le cœur; c'eſt pourquoi il en fit peu de cas. On ne négligeoit pourtant rien pour réveiller dans les enfans, le goût de la pure raiſon, & pour donner de la force à leur jugement; mais toutes les connoiſſances qui ne ſervoient point aux bonnes

mœurs, étoient regardées comme des occupations inutiles & dangereuſes. Les Spartiates croyoient que dans cette vie, l'homme eſt fait moins pour connoître que pour agir, & que les Dieux l'ont formé, plûtôt pour la ſociété, que pour la contemplation.

Cyrus alla enſuite dans les Gymnaſes, où s'exerçoit la jeuneſſe; Lycurgue avoit renouvellé les Jeux Olympiques inſtitués par Hercule, & avoit dicté à Iphitus les ſtatuts & les cérémonies de ces fêtes. La religion, le génie guerrier & la politique, s'uniſſoient pour en maintenir l'uſage; elles ſervoient à honorer les Dieux, à célébrer la vertu des Héros, à diſpoſer les corps aux fatigues de la guerre, à raſſembler de temps en temps dans un même lieu & à réunir par des ſacrifices communs, divers peuples dont l'union faiſoit la force. Les exercices par leſquels on ſe préparoit à diſputer les prix dans ces jeux, faiſoient le ſeul travail des citoyens de Lacédémone; les Iſlotes qui étoient leurs eſclaves, labouroient les champs, & exerçoient tous les métiers; les Spartiates regardoient comme vile, toute occupation qui ſe bornoit au ſimple entretien du corps.

L'agriculture & les arts, dit Cyrus, ſont abſolument néceſſaires pour préſerver le peuple de l'oiſiveté qui enfante les diſcordes, la molleſſe, & tous les maux ruineux pour la ſociété: Il me paroît que Lycurgue s'écarte toûjours un peu trop de la nature dans toutes ſes loix. Les plaiſirs tranquilles, reprit Chylon, & le doux loiſir qu'on

qu'on goûte dans une vie champêtre, paroiſſoient à Lycurgue contraires au génie guerrier ; au reſte les Spartiates ne ſont jamais oiſifs ; on les occupe ſans ceſſe, comme vous le voyez, à tous les travaux qui ſont des images de la guerre, & ſur-tout à marcher, à camper, à ranger les armées en bataille, à défendre, à attaquer, à bâtir & à détruire des fortereſſes. Par-là on entretient dans les eſprits pendant la paix, une noble émulation, ſans exciter la haine, & ſans répandre de ſang : Chacun y diſpute le prix avec ardeur, & les vaincus ſe font gloire de couronner les vainqueurs ; on oublie les fatigues par les plaiſirs qui accompagnent ces ſpectacles, & ces fatigues empêchent que le repos n'amolliſſe les courages[a].

Ce diſcours fit naître à Cyrus le déſir d'apprendre la diſcipline militaire des Spartiates, il en trouva bien-tôt l'occaſion. Les Tégéates habitans du Péloponnéſe ayant formé une ligue avec pluſieurs villes de la Gréce avoient lévé des troupes, & venoient attaquer les Spartiates ſur leurs frontiéres : Les Lacédémoniens ſe préparoient à repouſſer leurs ennemis, & Cyrus réſolut d'y ſignaler ſon courage ; mais il voulut auparavant ſavoir les raiſons de la guerre, & Chylon les lui développa de cette maniére.

Les Spartiates, dit-il, étant devenus floriſſans par une exacte obſervation des loix de Lycurgue ſongerent à ſe

[a] Voyez Tourreil pref. Hiſt. aux Phillip. de Demoſthéne.

rendre

rendre maîtres d'abord du Péloponnéſe & puis de toute la Gréce. La valeur & les ſuccès leurs inſpirerent le goût de la domination contre le prémier deſſein de nôtre grand Légiſlateur[a]. Il voulut former une république guerriére non pour troubler la paix des autres villes, mais pour conſerver la ſienne dans l'union, l'indépendance & la liberté. Afin de nous éloigner de l'injuſte ambition de conquérir, il nous défendit l'uſage de la monnoye, du commerce & des flôtes, trois reſſources abſolument néceſſaires à ceux qui veulent devenir conquérans. Ce fût donc en s'éloignant de l'eſprit de Lycurgue que les Spartiates voulurent attaquer d'abord les [b] Arcadiens, mais ayant conſulté l'oracle de Delphes, la Pythie leur conſeilla de tourner leurs armes contre les Tégéates. Les Lacédémoniens s'appuyant ſur un oracle trompeur ſortirent de leur ville, & porterent avec eux des chaines, aſſurés de réduire leurs ennemis en ſervitude. Pluſieurs battailles furent données ſans que nous fuſſions ni vainqueurs ni vaincus. Enfin ſous le commencement d'Ariſton & d'Anaxandride nos armées furent miſes en fuite; nos priſonniers chargés des mêmes chaines que nous avions préparés pour les Tégéates furent attachés au joug comme des animaux, & condamnés à labourrer la terre. La mauvaiſe conduite de nos Princes étoit la

[a] Chylon parle ici ſelon l'idée de Plutarque qui eſt plus favorable à Lycurgue que Polybe.

[b] Herod. liv. 1.

ſource

ſource de ces maux: Je me garderois bien de vous dévoiler leurs foibleſſes, s'ils n'avoient pas eû le courage de ſe corriger.

Ariſton qui gouvernoit l'état étoit d'un naturel doux, aimable, bienfaiſant; il ſe confioit également à tous ceux qui l'environnoient; Anaxandride qui commandoit les troupes étoit d'un caractere oppoſé, ſombre, ſoupçonneux & défiant. Prytanis favori d'Ariſton, ayant été élevé dès ſa jeuneſſe à Athenes, s'étoit abandonné à toutes ſortes de voluptés; comme ſon eſprit étoit plein de graces, il avoit le ſecret de rendre ſes défauts aimables; il ſçavoit s'accommoder à tous les goûts, & ſe prêter à tous les caracteres; il étoit ſobre avec les Spartiates, poli avec les Athéniens, & ſçavant avec les Egyptiens; il prenoit tour à tour toutes les formes différentes, non pour tromper les autres (car il n'étoit pas méchant,) mais pour flatter ſa paſſion dominante, qui étoit l'envie de plaire, & de devenir l'idole des hommes; en un mot c'étoit un compoſé de ce qu'il y avoit de plus aimable, & de plus déréglé; Ariſton aimoit Prytanis, & ſe livroit entierement à lui. Le favori entraîna ſon maître; les Spartiates commencerent à s'amollir; le Roy répandoit ſes bienfaits ſans diſtinction & ſans connoiſſance.

Anaxandride tenoit une conduite toute différente, mais auſſi ruineuſe pour l'état; ne ſçachant point diſcerner les cœurs ſinceres & droits, il croyoit que tous les hommes étoient faux, & que ceux qui paroiſſoient

bons

bons ne différoient des autres, que parce qu'ils adjoutoient l'hypocrisie à la malice ; les meilleurs officiers de son armée lui devinrent suspects, & sur tout Léonidas. C'étoit le principal & le plus habile de ses Généraux ; il avoit une probité exacte, & une haute valeur : Il aimoit sincerement la vertu ; mais il n'en avoit pas assez, pour supporter les défauts des autres hommes ; il les mépriſoit trop ; il ne briguoit ni leurs louanges, ni leurs bienfaits ; il ne ménageoit ni les Princes, ni leurs Courtisans ; à force de haïr le vice, ses mœurs étoient devenues sauvages & féroces : Il cherchoit toûjours le parfait, & comme il ne le trouvoit jamais, il n'avoit de liaison intime avec personne, nul ne l'aimoit, tous le craignoient ; il réuniſſoit en lui les vertus les plus respectables, & les plus incommodes : Anaxandride s'en dégouta, & l'éxila ; c'est ainsi que ce Prince affoibliſſoit les forces de Sparte, tandis qu'Ariston en corrompoit les mœurs.

Nos ennemis profitoient tous les jours de ces diviſions & de ces déréglemens. Voyant les malheurs qui menaçoient la patrie, j'allai trouver les deux jeunes Princes & je leur parlai ainsi : Mon âge, mes longs services, les soins que je me suis donné pour vôtre éducation, m'autoriſent à vous répréſenter avec franchiſe, que vous vous perdez l'un & autre par des défauts contraires ; Ariston s'expoſe à être souvent trompé par des favoris flatteurs ; & vous Anaxandride, vous vous expoſez à n'avoir jamais de

véritables

véritables amis. Vouloir toûjours traitter les hommes avec toute la rigueur qu'ils méritent, c'eſt férocité, ce n'eſt pas juſtice ; mais une bonté trop générale, qui ne ſçait pas punir le mal avec vigueur, ni récompenſer le bien avec choix, n'eſt pas une vertu, c'eſt une foibleſſe ; elle fait ſouvent d'auſſi grands maux que la malice même. Pour vous Anaxandride, vôtre défiance fait encore plus de mal à l'Etat que la trop grande bonté d'Ariſton : Pourquoi vous défier des hommes ſur de ſimples ſoupçons, quand leurs talens & leur capacité vous les ont rendus néceſſaires ? Lorſqu'un Prince a une fois donné ſa confiance à un miniſtre pour de bonnes raiſons, il ne doit jamais la retirer qu'après des preuves invincibles de perfidie : Il eſt impoſſible de tout faire par ſoi-même ; il faut avoir le courage de hazarder quelquefois d'être trompé, plûtôt que de manquer les occaſions d'agir ; il faut ſçavoir ſe ſervir ſagement des hommes, ſans s'y livrer aveuglement, comme fait Ariſton. Il y a un milieu entre la défiance outrée, & l'exceſſive confiance ; ſans ce milieu un gouvernement ne peut être de longue durée. Les réflexions, & l'expérience diminuerent peu-à-peu les défauts d'Ariſton, il éloigna Prytanis ; mais le naturel farouche d'Anaxandride ne fût corrigé que par les malheurs ; dans ſes guerres contre les Tégéates il fût ſouvent défait, & ſentit enfin la néceſſité de rappeller Léonidas. Depuis ce tems nos troupes ont été plus

heureuſes, nous avons délivré nos priſonniers & remporté pluſieurs victoires ſans pourtant avoir pû guérir la jalouſie des Tégéates. Nous ſommes dévenûs l'objet de leur haine & de celle de tous les Grecs.

Cyrus écouta avec attention le récit de Chylon, & lui dit en regardant Araſpe : l'hiſtoire de vos Rois me ſera à jamais une leçon pour éviter deux défauts trop communs parmi les princes : Au reſte il me paroit que la République de Sparte eſt un camp toûjours ſubſiſtant, une aſſemblée de guerriers toûjours ſous les armes ; quelque reſpect que j'aye pour Lycurgue je ne ſaurois admirer cette eſpéce de gouvernement. Vous m'aſſurez que vôtre Légiſlateur en formant une République militaire n'a eû d'autre deſſein que d'y conſerver l'union & la liberté ; mais quand on n'a que ces vues pacifiques bannit-on d'un état tous les autres emplois hors celui de la guerre ? Eleve-t-on des ſujets qui n'ont d'autre travail, d'autre étude, d'autre profeſſion que celle de ſe rendre habiles à détruire les autres hommes ? Il eſt vray que Lycurgue a défendu l'uſage de la monnoye, du commerce & des flottes, mais en a-t-on beſoin pour ſe rendre maître de la Gréce. Je crois plûtôt qu'il n'a défendu ces trois reſſources que par une profonde politique pour cacher aux villes voiſines ſes deſſeins ambitieux, pour empêcher les Spartiates de s'ammollir trop tôt, & pour leur ôter les moyens de diviſer

leurs forces par des guerres étrangéres*. Vôtre Légiſlateur manque encore à la nature & péche contre la juſtice : En accoutumant les particuliers à la frugalité, il auroit dû apprendre à la nation entiére à borner ſon ambition. Un grand politique doit pourvoir non ſeulement à la liberté de ſon état, mais encore à la ſureté de tous les états voiſins. Se détacher du reſte du genre humain, ſe regarder comme fait pour le conquerir, c'eſt armer toutes les nations contre ſoi. Pourquoi ne pas changer ces injuſtes maximes ? Pourquoi ne faites vous pas ceſſer la guerre ? Pourquoi n'avez vous pas recours au conſeil ſuprême des Amphictions pour terminer vos différens avec les Tégéates ? C'eſt ce que les Tégéates irrités, repond Chylon, refuſent de faire, ils ne reſpirent que nôtre ruine, ils ont engagé pluſieurs villes du Péloponnéſe à ſe ligner contre nous, l'idée que nous voulons tout conquérir a excité la haine & la défiance de nos voiſins ; voilà l'état préſent de Sparte.

Peu de jours après les Lacédémoniens ayant appris que les Tégéates marchoient vers leurs frontiéres ſortirent de Sparte pour les combattre. Anaxandride paroît à leur tête revêtû de ſes habits militaires, ſon caſque étoit orné de trois oiſeaux dont celui du milieu faiſoit l'aigrette, ſur ſa cuiraſſe ſe voyoit une tête de Méduſe, & ſur ſon bouclier hexagone étoient répréſentés tous les attributs

* C'eſt l'idée de Polybe qui paroit plus vray ſemblable que celle de Plutarque.

du Dieu Mars; il tenoit dans ſa main un baton de commandement: Cyrus marchoit à ſes cotés, ſon bouclier reſſembloit à celui d'Achille, ſon caſque étoit ſurmonté d'une aigle dont le plumage & la queue ombrageoient ſes épaules, ſur ſa cuiraſſe ſe découvroit en bas relief la Déeſſe Pallas guerriére & ſavante pour marquer le goût du Prince. Araſpe & Léonidas habillés moins magnifiquement accompagnoient les deux Princes, ils ſortirent ainſi de la ville ſuivis des troupes Lacédémoniennes. L'armée entiére formoit un battaillon quarré, un double rang de Cavalerie enfermoit un troiſiéme rang d'Archers qui entouroient de nouveau trois rangs intérieurs de Piquiers & de Frondeurs, & laiſſoient au centre un vuide pour les vivres, les munitions & le bagage. Tous les ſoldats marchoient au ſon des flutes, la tête couronnée de fleurs, en chantant l'hymne de Caſtor. Le Général Spartiate ſçachant le goût que le Prince de Perſe avoit pour s'inſtruire l'entretint ainſi pendant le chemin.

La Gréce eſt partagée en pluſieurs républiques, & chaque état entretient une armée proportionnée à ſa grandeur: Nous ne voulons pas comme les Aſiatiques, des armées trop nombreuſes, mais des troupes bien diſciplinées; les grands corps ſont difficiles à mouvoir, & coûtent trop à l'état. Nous avons pour régle invariable de camper ſurement afin de n'être jamais obligés de combattre malgré nous; une petite armée bien aguerrie, peut en ſe retranchant à propos, diſſiper les plus nombreuſes

breuſes troupes qui ſe détruiſent d'elles-mêmes faute de vivres. Lorſqu'il s'agit de la défenſe commune de la Gréce, tous ces corps ſéparés ſe réuniſſent, & alors il n'y a aucun état qui oſe nous attaquer. A Lacédémone tous les citoyens ſont ſoldats; dans les autres Républiques on n'enrôle point les hommes de la lie du peuple, mais on choiſit les meilleurs citoyens, hardis, robuſtes, à la fleur de leur âge, & endurcis aux travaux pénibles. Les qualités requiſes dans les chefs, ſont l'intrépidité, la tempérance & l'expérience; il faut qu'ils paſſent par les plus rigoureuſes épreuves, avant que d'être élevés à ces emplois; il faut qu'ils ayent donné des marques éclatantes de toutes les différentes eſpéces de courage, en entreprenant les plus grands projets, en les exécutant avec vigueur, & ſur-tout en ſe montrant ſupérieurs même à leurs plus funeſtes événemens; par ce moyen chaque République a toûjours une milice réglée, des chefs habiles, des ſoldats aguerris & des armées invincibles. A Sparte, on modere dans le tems des guerres la ſévérité des exercices & l'auſtérité de la vie, les Lacédémoniens ſont le ſeul peuple du monde à qui la guerre eſt une eſpéce de repos; nous jouiſſons alors de tous les plaiſirs qu'on nous refuſe pendant la paix. Le jour d'une bataille nous diſpoſons nos troupes de telle ſorte, qu'elles ne combattent pas toutes à la fois, comme celles des Egyptiens; mais elles ſe ſuccédent, & ſe ſoûtiennent ſans s'embaraſſer jamais. Nous n'oppoſons point à l'ennemi

un ordre de battaille ſemblable au ſien, & nous mettons les plus vaillans ſoldats aux aîles, afin qu'ils puiſſent s'étendre & envelopper l'armée ennemie. Quand elle eſt en déroute, Lycurgue nous a ordonné d'exerçer envers les vaincus toute ſorte de clémence, non ſeulement par humanité, mais encore par politique: Nous adouciſſons ainſi la férocité de nos ennemis, l'eſpérance d'être bien traittés s'ils rendent les armes, les empêche de ſe livrer à cette fureur qui eſt ſouvent fatale même aux victorieux.

Tandis qu'il parloit, ils arriverent dans la plaine de Mantinée où ils découvrirent le camp des Tégéates. Il regnoit le long d'une forêt qui en défendoit l'accès d'une part, & ſur les autres faces ſe voyoit une terraſſe, des parapets, des paliſſades & des tours de diſtance en diſtance. Anaxandride campa ſur les bords de la riviére Eurotas: Léonidas donne l'ordre, auſſitôt les ſoldats ſuſpendent leurs caſques à leurs piques fichées dans la terre, & travaillent revêtus de leurs cuiraſſes. La riviére rend le camp inacceſſible d'un coté, les trois autres ſont entourés de lignes de circonvallation; les eaux de l'Eurotas rempliſſent bientôt les foſsés, les maiſons portatives ſont conſtruites, les différens logemens des chefs arrangés, la cavalerie miſe à couvert, une ville mobile s'éléve avec quatre portes différentes, pluſieurs grandes rues ſe croiſent & ſe communiquent par d'autres plus petites qui les traverſent.

La

La riviére Eurotas ſéparoit les deux camps & empêchoit toute ſurpriſe: Léonidas profita de ce tems pour montrer à Cyrus tous les exercices qui étoient en uſage parmi les Grecs, & fit paſſer ſouvent ſes troupes en revue devant le jeune Prince: Elles étoient diviſées en pluſieurs corps de cavalerie & d'infanterie: à leur tête ſe voyoient les Polémarques & les Commandans des différentes bandes. Les ſoldats étoient vêtus de rouge afin que dans la chaleur du combat, la vue de leur ſang ne pût effrayer ni eux, ni leurs compagnons.[a] Au moindre ſignal de leurs chefs les différentes cohortes ſe ſéparent, ſe raſſemblent, s'étendent, ſe doublent, ſe redoublent, s'ouvrent, ſe reſſerrent & ſe forment par pluſieurs évolutions & converſions en quarrés parfaits, en quarrés longs, en lozanges & en figures triangulaires.

Les Spartiates attendirent pluſieurs jours dans leur camp pour profiter des mouvemens des ennemis. Cependant la diviſion ſe mit parmi les alliés; les plus ſages ſouhaitterent la paix, mais le plus grand nombre ſoupira après la guerre. Cyrus ayant appris leurs diſpoſitions s'offrit d'aller lui-même au camp des Tégéates entretenir leurs chefs. Le Roy y conſentit & le jeune Prince paſſa l'Eurotas & s'avança vers les alliés; leurs généraux s'aſſemblerent autour de lui, & il leur parla ainſi.

Peuples de la Grece, je ſuis étranger, le déſir de connoître vos loix, vos ſciences & vôtre diſcipline militaire

[a] Remarque d'Elien.

m'a

m'a engagé à voyager chez vous. On vante par tout vôtre esprit, mais je ne saurois admirer vôtre sagesse. Les Spartiates auroient tort de vouloir donner atteinte à vos libertés, mais il ne vous est pas permis de travailler à leur ruine. Ils ne craignent point la guerre, ils aiment les fatigues & les dangers, ils sont préparés à tous les événemens; mais ils ne refusent pas de vous accorder la paix à des conditions honorables. J'apprens que vous avez dans la Gréce un sage conseil pour terminer les différens qui s'élévent entre vos villes; pourquoi n'avez vous pas recours à sa décision? En vous faisant la guerre mutuellement, en vous livrant à vos jalousies domestiques, vous vous affoiblirez peu-à-peu, & vous ferez la proye de quelque Conquérant enhardi par vos divisions.

Tous les Vieillards en l'écoutant se regarderent & semblerent approuver la sagesse de son discours: Leur Chef au contraire craignant qu'on ne cédât aux conseils de Cyrus murmura en secret; c'etoit un jeune Héros impétueux, un feu guerrier étinceloit dans ses yeux, il avoit une éloquence vive, mâle, séduisante & capable de ranimer les cœurs les plus timides. Quand Cyrus cessa de parler il éleva sa voix & lui répondit ainsi. Qui que vous soyez sage étranger, vous ne connoissez point l'ambition démesurée des Spartiates; leur constitution fondamentale tend à détruire tous les états voisins. Lycurgue leur Législateur posa dans Lacédémone les fondemens

demens d'une monarchie univerſelle, & inſpira à ſes citoyens le déſir de la domination, ſous prétexte que la Gréce ne peut pas ſubſiſter libre & indépendante tandis qu'elle ſera diviſée en pluſieurs petites Républiques. Depuis ce tems les avares Spartiates ſont avides de tout ce qu'ils n'ont pas, tandis qu'ils ſe refuſent la jouiſſance de tout ce qu'ils poſſedent: Lorſqu'ils ſont abbattûs ils moderent leur déſirs ambitieux, mais auſſitôt qu'ils ont eû le temps de rétablir leur forces, ils reviennent à leurs anciennes maximes, leur deſtruction ſeule peut faire nôtre ſureté. A peine eût-il prononcé ces paroles qu'un bruit confus s'éleva parmi les ſoldats, le feu de la diſcorde ſe ralluma dans tous les cœurs, & l'on cria par tout guerre, guerre, périſſent les Spartiates.

Cyrus voyant la fureur qui les animoit & ſentant qu'il ne pourroit plus ſe faire écouter, revint au camp des Lacédémoniens. On aſſembla le conſeil & l'on réſolut d'aller attaquer les ennemis dans leur camp. Cyrus offrit de paſſer la riviére à la tête de l'élite de la cavalerie; on y conſentit, il attendit la nuit pour l'exécution de ſon deſſein, il paſſa ſans réſiſtance, au lever de l'aurore l'infanterie le ſuivit ſur des radeaux & des peaux de boucs. Les Tégéates allarmés ſortent de leur camp & ſe mettent en bataille: Les deux armées s'avancent, les piques ſe baiſſent, chaque phalange ſe ſerre, le bouclier touche au bouclier, le caſque au caſque, l'homme à l'homme; les deux corps s'attaquent, ſe mê-

lent & ſe combattent ; l'aîle gauche des Lacédémoniens commandée par Cyrus enfonce bientôt l'aîle droite des Tégéates : Araſpe les pourſuit avec ardeur, & les met hors d'état de ſe rallier ; ils fuyent & gagnent une forteresſe prochaine. Cyrus revient avec ſes troupes pour ſoûtenir le centre de l'armée Spartiate qui commençoit à plier : Tandis que ce Prince met en déſordre les ennemis, l'aîle droite des Spartiates fuit devant l'aîle gauche des alliés ; Léonidas qui la commandoit gagne une hauteur d'où il découvre tout ce qui ſe paſſe par l'habileté & la valeur de Cyrus ; il ranime alors ſes ſoldats les rallie, & revient ſur les ennemis. Les Tégéates ſe ſentant attaqués par derriére & par devant prennent la fuite, & ſont preſque tous taillés en pieces, ou faits priſoniers : Le peu qui échappe gagne pendant la nuit la même forteresſe que les autres.

On ne connoiſſoit pas alors dans la Gréce les machines militaires qu'on a inventées depuis : On attaquoit ordinairement les villes en diſpoſant les troupes dans un ordre que l'on appelloit la [a] Tortue. Le lendemain Léonidas parle, les Spartiates ſe réuniſſent & marchent vers la forteresſe : Les prémiers rangs ſe couvrent de leur boucliers quarrés, les autres les levent par deſſus leurs têtes, les ſerrent les uns contre les autres, & ſe baiſſant par degrés forment enſemble un toit penchant impénétrable aux fléches : Un triple étage éléve les combattans juſqu'à la

[a] Χελώνη, inventée par Artemon de Clazoméne.

hauteur

hauteur des murs. Les assiégés font pleuvoir une grêle de pierres & de dards ; mais enfin les assiégeans se rendent maîtres de la forteresse. Quatre mille Tégéates périrent dans le combat, & trois mille furent faits prisoniers.

Après la bataille on assembla de nouveau un conseil de guerre. Léonidas fit par l'ordre du Roy en présence de tous les chefs l'éloge de Cyrus, & attribua la victoire à l'habileté & au courage de ce jeune Héros. Tous les soldats poussèrent des cris de joye & regarderent le Prince de Perse comme un homme divin envoyé par les Dieux pour sauver la ville de Sparte affoiblie & chancelante. L'on proposa ensuite de faire conduire les Tégéates à Lacédémone, & de les traitter en esclaves, comme ils avoient traitté les Spartiates. Cyrus se léve alors au milieu de l'assemblée, un feu divin sort de ses yeux & la Sageſſe descend dans son cœur : Il me semble, dit-il, que vous allez violer une des principales, & des plus sages loix de Lycurgue, il vous a ordonné de traitter les vaincûs avec douceur ; le droit de conquête dans une guerre même légitime est le moindre de tous les droits, il n'est juste que lorsqu'on s'en sert pour rendre les vaincûs heureux : Un conquérant qui ne cherche qu'à dominer doit être regardé comme un usurpateur des droits des nations, & comme un ennemi du genre humain qui se joue de leurs miséres pour flatter ses passions féroces & dénaturées. C'est par la raison seule que l'homme doit subjuguer l'homme ; nul ne mérite d'être Roy que

celui, qui n'entreprend les travaux de la Royauté & qui ne ſubit l'eſclavage de gouverner que par compaſſion pour les hommes incapables de ſe gouverner eux-mêmes. Si vous voulez donc devenir maîtres de la Gréce, ce ne doit être qu'en vous montrant plus humains & plus modérés que toutes les autres villes: En voyant vôtre ſageſſe, vôtre courage & vos bonnes loix, leurs peuples viendront en foule ſe mettre ſous vôtre protection & demanderont à l'envi d'être régardés comme vos citoyens. C'eſt par là que vous adoucirez tous les eſprits, & que vous gagnerez tous les cœurs. Anaxandride touché de ce diſcours fit la paix à condition que les Tégéates ſeroient à l'avenir tributaires de Lacédémone, il retint les principaux de la nobleſſe pour ôtages, & les conduiſit à Sparte où il leur accorda tous les privileges des citoyens.

Quand Cyrus fût de retour à Sparte il repaſſa dans ſon eſprit tout ce qu'il avoit vû & entendû, il ſe forma de grandes idées ſur l'art de la guerre & réſolut de le perfectionner un jour en Perſe. Après avoir étudié à fond les loix, les mœurs & la diſcipline militaire des Spartiates, il quitta Lacédémone pour aller viſiter les autres Républiques de la Gréce. Chylon & Léonidas le conduiſirent juſqu'aux frontiéres de leur païs; il leur jura à tous deux une amitié éternelle, & promit d'être toûjours l'allié fidéle de leur République: Il garda ſa promeſſe; les Perſes n'ont jamais eû du tems de ce Conquérant aucune guerre avec les Grecs.

Avant

Avant que de quitter le Péloponneſe, Cyrus voulut en parcourir les villes les plus conſidérables; il paſſa à Argos, à Mycenes, à Sicyone, & s'arrêta enfin à Corinthe, qui étoit la plus floriſſante République de la Gréce, après celles de Sparte & d'Athenes. En entrant dans la ville, il fût ſurpris d'y voir tout le peuple en deuil; il apperçut une pompe funébre, pluſieurs joueurs de flûtes la devançoient, & augmentoient la douleur publique par leurs ſons lugubres: Quarante jeunes filles, pieds nuds & les cheveux épars, vêtues de longues robes blanches entouroient le cercueil, & fondoient en larmes en chantant les louanges du mort; peu après ſuivoient les ſoldats, d'un pas lent, d'un air triſte, les yeux baiſſés & les piques renverſées; un vieillard vénérable marchoit à leur tête, ſon air noble & militaire, ſa taille haute & majeſtueuſe, la douleur amere qui étoit peinte ſur ſon viſage attirerent les regards de Cyrus; le jeune Prince ayant demandé ſon nom apprit que c'étoit le Roy Périandre qui conduiſoit au tombeau ſon fils Lycophron.

Cyrus & Araſpe, ſe mêlent parmi la foule qui alloit vers une fortereſſe appellée Acro-Corinthe; elle étoit bâtie ſur le ſommet d'une haute montagne, d'où l'on découvroit la mer Egée & la mer Ionienne, ce qui la fit nommer l'œil de la Greee. Périandre étant arrivé à la fortereſſe, lieu de la ſépulture des Rois, verſa d'abord ſur le corps de ſon fils du vin, du lait & du miel; il

alluma

alluma enſuite lui-même le bucher ſur lequel on avoit répandu de l'encens, des aromates & des huiles odoriférantes; il demeura muet, immobile & les yeux noyés de larmes, tandis que les flammes dévorantes conſumoient le corps; après avoir arroſé de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes, il les recueillit enfin dans une urne d'or, puis il fit ſigne au peuple qu'il vouloit parler, & rompit ainſi le ſilence qu'il avoit gardé juſques alors: Peuple de Corinthe, les Dieux ont pris ſoin eux-mêmes de vous venger de mon uſurpation, & de vous délivrer de la ſervitude; Lycophron eſt mort, toute ma race eſt éteinte, je ne veux plus régner; Citoyens, reprenez vos droits & vôtre liberté. Après avoir prononcé ces paroles, il ordonne à toute l'aſſemblée de ſe retirer, fait couper ſes cheveux pour marque de ſa douleur, & s'enferme dans le tombeau avec ſon fils. Cyrus frappé vivement de ce ſpectacle, voulut en ſçavoir la cauſe; voici ce qu'on lui raconta:

* Corinthe avoit été gouvernée d'abord par des Rois, mais la Monarchie ayant été abolie, l'on établit à leur place des Prytanes, ou des magiſtrats annuels; ce gouvernement populaire dura pendant un ſiécle entier, & Corinthe augmentoit tous les jours en richeſſes & en ſplendeur, lorſque Cypſele pere de Périandre uſurpa l'autorité royale: Après avoir régné plus de trente ans,

* Le fondement de cette hiſtoire eſt tiré d'Hérodote, liv. 3. & de Diogene Laerce, vie de Périandre.

ſes

ſes paſſions étant ſatisfaites, les remords commencerent à troubler ſon cœur, la raiſon reprit ſes droits, & il vit avec horreur le crime qu'il avoit commis; il réſolut de délivrer les Corinthiens de leur ſervitude, mais la mort le prévint; il appella Périandre en expirant, & lui fit jurer de rendre la liberté à ſes citoyens; le jeune Prince aveuglé par ſon ambition, oublia bien-tôt ſes ſermens, voilà la prémiére ſource de tous ſes malheurs. Les Corinthiens chercherent à le détrôner, & ſe ſoulèverent pluſieurs fois contre lui, mais il dompta les rebelles, & affermit de plus en plus ſon autorité. Pour ſe mettre à l'abri de ces inſultes populaires, il rechercha l'alliance de Méliſſe héritiére de la Couronne d'Arcadie, & l'épouſa en ſecondes nôces; c'étoit la plus belle Princeſſe de ſon ſiécle, d'une vertu parfaite & d'un grand courage.

Pluſieurs années après ſon mariage, Périandre déclara la guerre aux Corcyréens, & ſe mit à la tête de ſes troupes; pendant ſon abſence les Corinthiens ſe révolterent de nouveau: Méliſſe ſe renferma dans la forteresſe, en ſoûtint vigoureuſement le ſiége, & envoya demander du ſecours à Proclés Roy d'Epidaure, qui avoit toûjours paru l'allié fidéle de Périandre: Le Tyran d'Epidaure qui méditoit depuis long-temps d'étendre ſa domination ſur toute la Gréce, profita de cette occaſion pour s'emparer de Corinthe; il la regardoit comme une ville très-propre à devenir la capitale d'un grand Empire; il y arriva avec une armée nombreuſe, & s'en rendit maître

en

en peu de jours. Méliſſe qui ignoroit ſes deſſeins, ouvrit les portes de la forteresſe, & le reçut comme ſon libérateur & l'ami de Périandre; Proclés ſe voyant maître de Corinthe, y établit le ſiége de ſon Royaume, & fit dire à Périandre de ſe contenter de régner à Corcyre, que ce Prince venoit de conquérir.

Méliſſe s'apperçut bien-tôt que l'uſurpation de Proclés n'étoit pas le ſeul crime dont il étoit coupable; il avoit conçû pour la Reine une paſſion violente, il eſſaya tous les moyens de la ſatisfaire; après avoir employé en vain les careſſes & les menaces, il la fit enfermer inhumainement avec ſon fils Lycophron dans une haute tour ſituée ſur le bord de la mer. Cependant Périandre apprit la trahiſon de Proclés, & ſon amour pour Méliſſe; on l'aſſura en même temps qu'elle avoit non ſeulement favoriſé les projets perfides du Tyran d'Epidaure, mais même qu'elle répondoit à ſa paſſion. Le Roy de Corinthe écouta trop facilement ces calomnies, la jalouſie s'empara de ſon cœur; il équippa une grande flotte, & s'embarqua pour Corinthe, avant que Proclés pût en être averti; il étoit prêt à entrer dans le Port, lorſqu'une tempête violente s'éleva & diſſipa ſes vaiſſeaux: Méliſſe ignoroit les ſentimens de Périandre, & béniſſoit déjà les Dieux de ſa délivrance prochaine, quand elle vit périr devant ſes yeux une partie de la flotte; le reſte pouſſé par les vents ſur les côtes de l'Afrique, y fit naufrage; le vaiſſeau où étoit Périandre, échappa ſeul à la fureur des

flots. Ce Prince retourne à Corcyre, où il tombe dans une triſteſſe profonde ; ſon courage lui avoit fait ſupporter la perte de ſes états, mais il ne pouvoit ſoûtenir l'idée du crime dont il croyoit Méliſſe coupable : Il l'avoit aimée uniquement ; il ſuccombe ſous le poids de ſa douleur, ſon eſprit ſe trouble & s'égare.

Cependant Méliſſe enfermée dans la tour, croyoit Périandre mort, & le pleuroit amérement ; elle ſe voyoit de nouveau expoſée aux inſultes d'un Prince barbare, qui n'avoit pas d'horreur des plus grands crimes. Tandis qu'elle imploroit le ſecours des Dieux, & les conjuroit de protéger ſon innocence, celui que Proclés avoit commis à ſa garde, touché de ſes malheurs lui apprit que Périandre étoit vivant, & s'offrit de la conduire à Corcyre avec ſon fils ; ils ſe ſauverent tous trois, & marchant la nuit par des routes détournées, ils ſortirent en peu de jours du pays de Corinthe, mais ils errerent longtemps ſur les côtes de la mer Ionienne, avant que de pouvoir paſſer à Corcyre. Proclés déſeſperé de leur évaſion, fit paſſer des avis ſecrets pour confirmer Périandre dans tous ſes ſoupçons, & lui perſuader que Méliſſe alloit bien-tôt arriver dans l'iſle de Corcyre pour l'empoiſonner ; l'infortuné Roy de Corinthe écouta avec avidité tout ce qui pouvoit aigrir ſa jalouſie, & redoubler ſa rage.

Cependant Méliſſe & Lycophron arriverent à Corcyre avec leur conducteur, & ſe hâterent d'aller trouver

Périandre; il n'étoit pas dans ſon Palais, mais dans une ſombre forêt où il ſe retiroit ſouvent pour ſe livrer à ſa douleur: Si-tôt qu'il voit de loin Méliſſe, la jalouſie & la fureur s'emparent de ſon ame; il court; elle tend les bras pour le recevoir, mais étant près d'elle il lui plonge un poignard dans le ſein; elle tombe en lui diſant: Ah! Périandre, eſt-ce ainſi que vous récompenſez mon amour & ma fidélité? Elle veut continuer, mais la mort la délivre d'une vie pleine de malheurs, & ſon ame s'envole vers les Champs Eliſées, pour y recevoir la récompenſe de ſes vertus. Lycophron voit ſa mere nageant dans ſon ſang, fond en larmes, & s'écrie: Juſtes Dieux vangez la mort d'une mere innocente ſur un pere barbare que la nature me défend de punir: Après ces paroles, il ne parla plus, il s'enfonça dans le bois, & ne voulut jamais revoir ſon pere. Le fidéle Corinthien qui l'accompagnoit, inſtruiſit alors Périandre de l'innocence, & de la fidélité de Méliſſe, & de tous les maux que Proclés lui avoit fait ſouffrir dans ſa priſon.

Le malheureux Roy de Corinthe s'apperçoit trop tard de ſa crédulité, ſe livre à ſon déſeſpoir, & veut ſe frapper du même poignard; mais on le retient; il ſe jette ſur le corps de Méliſſe, & répéte ſouvent ces paroles: Grand Jupiter, conſommez par vos foudres la punition que les hommes m'empêchent d'achever. Ah Méliſſe! Méliſſe! l'union la plus tendre devoit-elle finir par la cruauté la plus barbare? On l'arrache avec peine de ce

lieu funeſte pour le conduire à ſon Palais; il continue de refuſer tout ſoulagement, & reproche à ſes amis leur cruauté, de vouloir lui conſerver une vie qu'il déteſte. On ne pût le tranquilliſer qu'en lui remontrant que lui ſeul pouvoit punir les crimes de Proclés; cette eſpérance l'appaiſe, & ſon eſprit ſe calme. Il alla chez ſes alliés répréſenter ſes diſgraces, & les crimes de l'Uſurpateur; les Thébains lui prêterent des troupes; il aſſiegea Corinthe, fit Proclés priſonier, & l'immola ſur le tombeau de Méliſſe.

Lycophron reſta toûjours à Corcyre, & refuſa de revenir à Corinthe, pour ne pas voir dans un pere le meurtrier d'une mere vertueuſe qu'il avoit tendrement aimée. Périandre traîna le reſte d'une vie malheureuſe, ſans jouir de ſa grandeur; il avoit poignardé une femme qu'il adoroit; il aimoit un fils qui ne pouvoit ſoûtenir ſa préſence; il réſolut enfin de ſe démettre de la Royauté, de faire couronner ſon fils, & de ſe retirer à Corcyre pour y pleurer à jamais ſes malheurs, & pour expier dans la retraite les crimes qu'il avoit commis. Cependant il fit équiper un vaiſſeau qu'il envoya à Corcyre pour chercher Lycophron, & pour le ramener à Corinthe; le Roy alloit ſouvent ſur les bords de la mer impatient de voir arriver ſon fils; le vaiſſeau parut enfin, Périandre courut avec empreſſement ſur le rivage; mais quelle fût ſa ſurpriſe & ſa douleur, lorſqu'il vit Lycophron dans un cercueil. Les Corcyréens gémiſſans

ſous le joug de Périandre, dont ils déteſtoient la barbarie, s'étoient révoltés; & pour détruire à jamais la race du Tyran, ces cruels inſulaires aſſaſſinerent Lycophron, & le renvoyerent mort dans le vaiſſeau pour marque de leur haine éternelle. Périandre frappé de cet horrible ſpectacle, rentre profondement en lui-même, reconnoit la vengeance céleſte & s'écrie: J'ai violé les ſermens faits à un pere mourant; je n'ai pas voulu rendre la liberté à mes citoyens; O Méliſſe! ô Lycophron! ô Dieux vangeurs! Je n'ai que trop mérité tous les maux qui m'accablent. Il fit préparer enſuite une pompe funébre, & commanda à tout le peuple de s'y trouver: Quelques jours après il ordonna à deux eſclaves d'aller la nuit dans un lieu qu'il leur marqua tuer le prémier homme qu'ils rencontreroient, & de jetter ſon corps dans la mer. Périandre s'y rendit lui-même & fût aſſaſſiné. On n'a jamais pû retrouver ſon corps, ni lui rendre les honneurs de la ſépulture, ſon ombre errante & vagabonde ſur les rives du Styx ne paſſa jamais dans le ſéjour des Héros. Quelle affreuſe ſuite de crimes & de malheurs! le mari poignardé ſa femme, des ſujets rébelles aſſaſſinent leur Prince, le Tyran ſe fait immoler lui-même & la juſtice vangereſſe des Dieux le pourſuit encore au-delà du tombeau. Quel ſpectacle, & quelle inſtruction pour Cyrus! Il ſe hâta de quitter un lieu ſi plein d'horreurs.

LES



LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE CINQUIÉME.



EN sortant de Corinthe, Cyrus traversa la Béotie, alla dans l'Attique, & arriva bien-tôt à Athénes où régnoit Pisistrate : Le jeune Prince fut saisi d'admiration à la vûe des temples, des édifices & des richesses éclatantes d'une ville, où les sciences & les beaux arts fleurissoient ; il parvint enfin au Palais du Roy : l'architecture en étoit

étoit noble, & ſimple, & tous les ornemens en paroiſſoient néceſſaires ; ſur les frizes ſe voyoient en bas-relief les travaux d'Hercule, les exploits de Theſée, la naiſſance de Pallas & la mort de Codrus. On entroit par une colonnade d'ordre Ionien, dans une grande galerie ornée de ſtatues de bronze & de marbre, & de tout ce qui pouvoit arrêter & charmer les yeux.

Piſiſtrate reçut le Prince de Perſe avec joye, & le fit aſſeoir auprès de lui : Autour d'eux étoient rangés ſur de riches tapis, les principaux Sénateurs & pluſieurs jeunes Athéniens. Un magnifique repas fût ſervi ſelon la mode du païs : On verſa des vins les plus exquis dans des coupes d'or richement cizelées ; mais la politeſſe Athénienne qui régnoit dans la converſation de Piſiſtrate, faiſoit le plus grand agrément du feſtin. Pendant le repas le Roy d'Athénes entretenoit Cyrus des révolutions arrivées ſous ſon regne, des cauſes de ſon exil, & de ſon rétabliſſement après avoir été détrôné deux fois. Il peignoit avec art les troubles du gouvernement populaire, pour en inſpirer de l'horreur. Il aſſaiſonnoit ſes diſcours de récits agréables, de traits vifs & de tours ingénieux, qui répandoient la joye dans toute l'aſſemblée. Piſiſtrate ſe ſervoit ainſi avec adreſſe des charmes de la converſation, & de la liberté qui régne dans les feſtins, pour affermir ſon autorité, & ſe concilier l'amitié de ſes citoyens. Les Sénateurs & les jeunes Athéniens qui l'écoutoient, ſembloient en le regardant oublier

leur averſion naturelle pour la Monarchie. Cyrus par cet exemple ſentit avec plaiſir, l'empire que les Princes aimables peuvent acquérir ſur le cœur des hommes même les plus ennemis de leur puiſſance.

Le jour ſuivant Cyrus marqua à Piſiſtrate ſon impatience de connoître Solon, dont la réputation s'étoit répandue dans toute l'Aſie. Ce Philoſophe avoit refuſé de revenir à Athénes après ſes voyages, parce que Piſiſtrate s'étoit fait déclarer Roy ; mais ayant appris la ſageſſe, & la modération de ce Prince, il ſe réconcilia avec lui. Solon avoit choiſi ſa demeure ſur la colline de Mars, où ſe tenoit le fameux conſeil de l'Aréopage, près du tombeau des Amazones. Piſiſtrate voulut y conduire le jeune Prince, & le préſenter lui-même au Légiſlateur d'Athénes. Ce Philoſophe conſervoit encore dans un âge très-avancé, les reſtes de ſon ancienne vivacité, cet enjouement & ces graces qui ne vieilliſſent jamais. Il embraſſa Cyrus avec cet attendriſſement naturel aux vieillards qui voyent de jeunes gens rechercher leurs conſeils & leurs entretiens pour apprendre la ſageſſe. Piſiſtrate ſçachant que le deſſein de Cyrus en viſitant Solon, étoit de s'inſtruire à fond des loix d'Athénes, ſe retira & les laiſſa ſeuls.

Pour s'entretenir avec plus de liberté & d'agrément, Solon conduiſit Cyrus ſur le haut de la colline : Ils y trouverent une verdure agréable, & s'aſſirent au pied d'un chêne ſacré. De ce lieu l'on découvroit les plaines

fertiles.

fertiles & les montagnes escarpées de l'Attique, qui bornoient la vûe d'un côté, & formoient un agréable mélange de tout ce que la nature a de plus riant & de plus sauvage. De l'autre part, le golfe Saronique en s'élargissant peu-à-peu, laissoit voir plusieurs isles qui sembloient flotter sur les ondes, plus loin, les côtes élevées de l'Argolide paroissoient se perdre dans les nues, pendant que la grande mer qu'on croyoit unie au ciel, terminoit la vûe fatiguée de parcourir tant d'objets différens. Au-dessous d'eux la ville d'Athénes s'étendoit sur la pente d'un long côteau, ses nombreux édifices s'élevoient les uns au-dessus des autres, & leur diversité montroit encore les différens âges de la République. On y retrouvoit la prémiére simplicité des temps Héroïques, & l'on y admiroit la magnificence naissante dans le siécle de Solon : Ici l'on voyoit des temples accompagnés de bois sacrés, des palais, des jardins & plusieurs maisons superbes d'une architecture réguliere : Là des tours élevées, de hautes murailles, de petits bâtimens inégaux d'une figure bizarre qui sentoit l'antiquité rustique & guerriére. La riviére d'Illissus qui couloit près de la ville, ajoûtoit en serpentant dans les prairies, des agrémens naturels à tous les ouvrages de l'art. Cyrus profita de cette aimable solitude, pour prier Solon de lui expliquer l'état général de la Gréce, & sur-tout celui d'Athénes : Le sage Législateur satisfit ainsi sa curiosité,

* Toutes

Toutes les familles Grecques descendent d'Hellen fils de Deucalion, dont les trois enfans donnerent leurs noms aux trois différens peuples de la Gréce, aux Eoliens, aux Doriens & aux Ioniens. Ces peuples se bâtirent plusieurs villes, & de ces villes sortirent Hercule, Théſée, Minos & tous ces prémiers Héros à qui l'on a accordé les honneurs divins, pour montrer que la vertu ne peut être récompensée dignement que dans les Cieux. L'Egypte inspira d'abord aux Grecs le goût des arts & des sciences, les initia dans ses mysteres, & leur donna des Dieux, & des Loix. La Gréce ainsi policée se forma peu-à-peu en plusieurs Républiques. Le conseil suprême des Amphyctions, composé des députés des principales villes, les réunissoit toutes dans la même vûe; c'étoit de conserver l'indépendance au dehors, & l'union au dedans. Une telle conduite les éloignoit de toute licence effrénée, & leur inspiroit l'amour d'une liberté soûmise aux loix, mais ces idées pures ne subsisterent pas toûjours. Tout dégénere chez les hommes: La sageſſe & la vertu ont leurs viciſſitudes dans le corps politique, comme la santé & la force dans le corps humain.

Parmi toutes ces Républiques, Athénes & Lacédémone sont sans comparaison les principales. L'esprit, les graces, la politeſſe, toutes les vertus aimables &

* Voyez la préface de M. de Tourreil aux Phil. de Démosthéne. Je conviens avec lui dans quelques faits qui se trouvent dans les trois pages suivantes, mais nôtre narration & nos réflexions sont bien différentes.

propres pour la ſociéte forment le caractere d'Athénes. La force, la tempérance, les vertus guerriéres & la raiſon toute pure dépouillée d'ornemens, compoſent le génie des Spartiates. Athénes aime les ſciences & les plaiſirs, tous ſes goûts tendent à la volupté. La vie des Spartiates eſt dure & ſévere ; toutes leurs paſſions ſe tournent du côté de l'ambition. De ce génie différent des peuples, ſont venues les différentes formes & révolutions de leurs gouvernemens. Lycurgue ſuivit ſon naturel auſtére, & le génie féroce de ſes concitoyens, lorſqu'il réforma les abus de Lacédémone : Il crût que le bonheur de la patrie conſiſtoit dans les conquêtes & dans la domination ; c'eſt ſur ce plan qu'il forma toutes les loix dont on vous à inſtruit à Sparte : Je ne pouvois pas l'imiter.

Athénes dans ſa naiſſance eût des Rois, mais ils n'en avoient que le nom ; ils n'étoient point abſolus comme à Lacédémone. Le génie des Athéniens, ſi différent de celui des Spartiates leur rendit la Royauté inſupportable. Toute la puiſſance des Rois preſque reſtrainte au commandement des armées, s'évanouiſſoit dans la paix : On en compte dix depuis Cécrops juſqu'à Codrus qui s'immola lui-même pour le ſalut de la Patrie : Ses enfans Médon & Nilée diſputerent pour la Royauté. Les Athéniens en prirent occaſion de l'abolir tout-à-fait, & déclarerent Jupiter ſeul Roy d'Athénes ; ſpécieux prétexte pour favoriſer la révolte, & ſecouer le joug de toute autorité réglée. A la place des Rois, ils créerent

ſous

ſous le nom d'Archontes, des Gouverneurs perpétuels ; mais cette foible image de la Royauté parut encore trop odieuſe ; pour en anéantir juſqu'à l'ombre, ils établirent des Archontes decennaux : Ce peuple inquiet & volage, ne ſe borna pas là, il ne voulut enfin que des Archontes annuels, afin de reſaiſir plus ſouvent l'autorité ſuprême, qu'il ne transféroit qu'à regret à ſes Magiſtrats. Une puiſſance auſſi limitée contenoit mal des eſprits ſi remuans ; les factions, les brigues & les caballes renaiſſoient tous les jours : Chacun venoit le livre des loix à la main diſputer du ſens de ces loix. Les génies les plus brillans ſont ordinairement les moins ſolides ; ils croyent que tout eſt dû à leurs talens ſuperficiels : Sous prétexte que tous les hommes naiſſent égaux, ils cherchent à confondre les rangs, & ne prêchent cette égalité chimerique, que pour dominer eux-mêmes. L'Aréopage ſi révéré dans toute la Gréce, & ſi célébre par ſon intégrité que les Dieux mêmes ont déféré à ſon jugement, n'avoit plus d'autorité : Le peuple s'en étoit emparé ; il jugeoit de tout en dernier reſſort, mais ſes déciſions n'étoient pas fixes, parce que la multitude eſt toûjours bizarre & inconſtante. Tout irritoit les préſomptueux ; tout ſoulevoit les imprudens ; tout armoit les furieux corrompus par une liberté exceſſive. Athénes demeura ainſi long-temps hors d'état d'étendre ſa domination ; trop heureuſe de ſe conſerver au milieu des diſſentions qui la déchiroient, C'eſt dans cette ſituation, que je

trouvai ma Patrie, lorſque j'entrepris de remédier à ſes maux.

[a] Dans ma jeuneſſe je m'étois abandonné au luxe, à l'intempérance, & à toutes les paſſions de cet âge: Je n'en fus guéri que par l'amour des ſciences: Les Dieux m'en avoient donné le goût dès mon enfance. Je m'appliquai à l'étude de la morale & de la politique; & ces connoiſſances eurent pour moi des charmes qui me dégoûterent bien-tôt d'une vie déréglée. L'yvreſſe des paſſions s'étant diſſipée par les réflexions ſérieuſes, je vis avec douleur le triſte état de ma Patrie; je formai le deſſein de la ſecourir, & je communiquai mes vûes à Piſiſtrate, qui étoit revenu comme moi des égaremens de la jeuneſſe. Vous voyez, lui dis-je, les malheurs qui nous menacent. Une licence effrénée a pris la place de la vraye liberté; vous deſcendez de Cécrops, je deſcens de Codrus: Nous aurions plus de droit que les autres de prétendre à la Royauté, mais gardons-nous bien d'y aſpirer. Ce ſeroit faire un dangereux échange de paſſions, que d'abandonner la volupté qui ne fait tort qu'à nous-mêmes, pour ſuivre l'ambition qui pourroit ruiner la patrie: Tâchons de la ſervir, ſans vouloir y dominer.

Une occaſion ſe préſenta bien-tôt pour faciliter mes projets. Les Athéniens me choiſirent pour chef d'une

[a] Voyez Plut. vie de Solon.

expédi-

expédition contre les Mégariens qui s'étoient emparés de l'iſle de Salamine. Je fis armer cinq cens hommes; je débarquai dans l'iſle, je pris la ville, & j'en chaſſai les ennemis. Ils s'opiniâtrerent à ſoûtenir leurs droits, & eurent recours aux Lacédémoniens, qu'ils prirent pour juges: Je plaidai la cauſe commune & je la gagnai. Ayant acquis par-là du crédit parmi mes citoyens, ils me preſſerent d'accepter la Royauté, mais je la refuſai; je me contentai de la dignité d'Archonte, & je m'appliquai à remédier aux maux publics.

La prémiére ſource de ces maux venoit des excès de l'autorité populaire. La monarchie modérée par un Sénat, eſt la forme du gouvernement primitif de toutes les nations ſages. J'aurois voulu imiter Lycurgue en l'établiſſant; mais je connoiſſois trop le naturel de mes citoyens pour l'entreprendre. Je ſçavois que s'ils ſe laiſſoient dépouiller pour un moment de la puiſſance ſouveraine, ils la reprendroient bien-tôt à force ouverte. Je me contentai donc de modérer le pouvoir exceſſif du peuple. Je ſentis que nul état ne peut ſubſiſter ſans ſubordination; je diſtribuai le peuple en quatre claſſes; je choiſis cent hommes de chaque claſſe que j'ajoutai au conſeil de l'Aréopage; je montrai à ces chefs que l'autorité ſuprême de quelque eſpéce qu'elle ſoit, eſt un mal néceſſaire, pour empêcher de plus grands maux; & qu'on ne doit l'employer que pour réprimer les paſſions des hommes. Je répréſentai au peuple les mal-

heurs qu'il avoit soufferts en s'abandonnant à ses propres fureurs: Par-là je disposai les uns à commander avec modération, & les autres à obéir avec docilité.

Je fis punir sévérement ceux qui enseignoient que tous les hommes naissent égaux, que le mérite seul doit régler les rangs, & que le plus grand mérite est l'esprit. Je fis sentir les funestes suites de ces fausses maximes. Je prouvai que cette égalité naturelle, est une chimére fondée sur les fables poétiques des compagnons de Cadmus, & des enfans de Deucalion; qu'il n'y a jamais eû de temps où les hommes soyent sortis de la terre avec toute la force d'un âge parfait; que c'étoit manquer de sens que de donner ainsi des jeux d'imagination pour des principes; que depuis le siécle d'or l'ordre de la génération avoit mis une dépendance, & une inégalité nécessaire entre les hommes; & qu'enfin l'Empire paternel avoit été le prémier modéle de tous les gouvernemens. Je fis une loi, par laquelle il fût arrêté que tout homme qui n'avoit jamais donné d'autres preuves de son esprit que les saillies vives de son imagination, les discours fleuris & le talent de parler de tout sans avoir jamais rien approfondi, seroit incapable des charges publiques.

Cyrus interrompit ici Solon, & lui dit: Il me semble que le mérite seul distingue les hommes. L'esprit est le moindre de tous les mérites, parce qu'il est toûjours dangereux lorsqu'il est seul; mais la sagesse, la vertu & la valeur donnent le droit naturel de gouverner. Celui-là seul

ſeul doit commander aux autres, qui a plus de ſageſſe pour découvrir ce qui eſt juſte, plus de vertu pour le ſuivre, & plus de courage pour le faire exécuter. Le mérite, reprit Solon, diſtingue eſſentiellement les hommes, il devroit ſeul décider des rangs: Mais l'ignorance & les paſſions nous empêchent ſouvent de le connoître; l'amour propre fait que chacun ſe l'attribue; ceux qui en ont le plus, ſont toûjours modeſtes, & ne cherchent point à dominer. Enfin ce qui paroît vertu, n'eſt quelquefois qu'un maſque trompeur. Les diſputes, les diſcordes, les illuſions ſeroient éternelles s'il n'y avoit point quelque moyen plus fixe, & moins équivoque pour régler les rangs, que le mérite ſeul. Dans les petites Républiques ces rangs ſe réglent par élection: Dans les grandes monarchies par la naiſſance. J'avoue que c'eſt un mal d'accorder les dignités à ceux qui n'ont aucun vrai mérite; mais c'eſt encore un mal néceſſaire, & cette néceſſité fait la différence entre le droit naturel & le droit civil: L'un eſt toûjours conforme à la plus parfaite juſtice; l'autre ſouvent injuſte par ſes conſéquences, devient pourtant inévitable pour prévenir le déſordre.

Il n'en étoit pas ainſi [a] ſous le regne de Saturne; pendant ce ſiécle d'or, Dieu étoit le Prince univerſel & le Pere commun de tous, il nourriſſoit & gouvernoit les hommes par lui même, il étoit leur gardien & leur paſ-

[a] Ce ſont les grands principes de politique tirés de Platon. Voyez Diſc. p. 62, 63.

teur,

teur; il n'y avoit ni magiſtrats ni politique, chacun ſuivoit LA LOI QUI EST, & non celle QUI A ETÉ FAITE. Sous le regne de Jupiter, le maître de l'Univers ayant comme abandonné les rênes de ſon Empire ſe cacha dans une retraite inacceſſible, & le monde ſecoué juſques aux fondemens par des mouvemens contraires à ſon principe & à ſa fin perdit ſa beauté & ſon éclat; alors les biens furent mêlés avec les maux; l'ignorance & les paſſions rendirent les loix civiles & les magiſtrats néceſſaires; ces loix ſont ſouvent imparfaites, & ces magiſtrats ne ſont pas toûjours bons, mais il faut ſuivre les unes & ſe ſoûmettre aux autres, ſans quoi le monde retomberoit dans une anarchie perpétuelle. Tous les hommes ſont freres & chacun a droit à tout ce dont il a beſoin; ils ſont enfans d'un même pere & nul ne doit dominer ſur un autre; mais s'il n'y avoit pas des loix établies pour fixer la poſſeſſion des biens & des rangs, l'avarice & l'ambition du plus fort envahiroient tout: Ces loix ne ſont pas toûjours fondées ſur ce qui eſt le meilleur en ſoi; mais ſur ce qui eſt le moins mauvais pour la ſociété. Voilà la ſource de preſque tous les établiſſemens politiques. Ce n'eſt qu'après le retour d'Aſtrée ſur la terre que le mérite ſeul décidera du bonheur des hommes; pendant ce ſiécle de fer il faut ſouvent ſe contenter de l'ombre au lieu de la réalité. Les rangs & les dignités ne ſont que les ombres de la vraye grandeur: Le reſpect extérieur & les hommages qu'on leur rend, ne

ſont

ſont auſſi que les ombres de cette eſtime qui n'appartient qu'à la vertu ſeule. N'eſt ce pas une grande ſageſſe dans les prémiers Legiſlateurs, d'avoir conſervé l'ordre de la ſociété en établiſſant des loix, par leſquelles ceux qui n'ont que l'ombre des vertus, ſe contentent de l'ombre de l'eſtime?

Je vous conçois, dit Cyrus: La ſouveraineté & les rangs ſont des maux néceſſaires pour contenir les paſſions; les petits doivent ſe contenter de mériter l'eſtime intérieure des hommes par leur vertu ſimple & modeſte, & les grands doivent ſe perſuader qu'on ne leur accordera que les hommages extérieurs, à moins qu'ils n'ayent le vrai mérite: Par-là les uns ne s'aigriront pas de leur baſſeſſe, & les autres ne s'enorgueilliront point de leur grandeur; les hommes ſentiront qu'il faut des Rois, & les Rois n'oublieront point qu'ils ſont hommes; chacun ſe tiendra à ſa place, & l'ordre de la ſociété ne ſera point troublé. Je comprends la beauté de ce principe, j'ai grande impatience d'apprendre vos autres loix.

La ſeconde ſource, dit Solon, de tous les maux d'Athénes étoit la richeſſe exceſſive des uns, & la pauvreté extrême des autres; cette inégalité affreuſe dans un gouvernement populaire cauſoit des diſcordes éternelles: Pour remédier à ces déſordres, je ne pouvois pas établir, comme on a fait à Sparte, la communauté des biens; le génie des Athéniens qui les porte vers le luxe & les plaiſirs, n'auroit jamais ſouffert cette égalité. Pour di-

minuer nos maux je fis acquitter les dettes publiques, je commençai par remettre toutes les ſommes qui m'étoient dûes; j'affranchis mes eſclaves, & je ne voulus plus qu'il fût permis d'emprunter en engageant ſa liberté. Jamais je n'ai goûté tant de plaiſir qu'en ſoulageant les miſerables; j'étois encore riche, mais je me trouvois pauvre, parce que je n'avois pas de quoi diſtribuer à tous les malheureux. J'établis à Athénes cette grande maxime, que les citoyens d'une même République doivent ſentir & plaindre les maux les uns des autres comme membres d'un même corps.

La troiſiéme ſource de nos maux étoit la multiplicité des loix, marque auſſi évidente de la corruption d'un état, que la diverſité des remedes en eſt une des maladies du corps. C'eſt encore ici où je ne pouvois pas imiter Lycurgue: La communauté des biens & l'égalité des citoyens avoient rendu inutile à Sparte cette foule de loix & de formes qui ſont abſolument néceſſaires par-tout où ſe trouve l'inégalité des rangs & des biens. Je me contentai de rejetter toutes les loix qui ne ſervoient qu'à exercer le génie ſubtil des Sophiſtes & la ſcience des Juriſconſultes; je n'en réſervai qu'un petit nombre, ſimples, courtes & claires: Par-là j'évitai la chicane, monſtre inventé par la vaine ſubtilité des hommes pour anéantir la juſtice. Je fixai des temps pour finir les procès, & j'ordonnai des punitions rigoureuſes, & deshonorantes pour les magiſtrats qui les étendroient au-de-

au-de-là des bornes. J'abolis enfin les loix trop ſéveres de Dracon qui puniſſoient également de mort les moindres foibleſſes, & les plus grands crimes; je proportionnai les punitions aux fautes.

La quatriéme ſource de nos maux étoit la mauvaiſe éducation des enfans; on ne cultivoit dans les jeunes gens que les qualités ſuperficielles, le bel eſprit, l'imagination brillante, la politeſſe efféminée; on négligeoit le cœur, la raiſon, les ſentimens & les vertus ſolides; on mettoit le prix aux hommes & aux choſes ſelon les apparences & non ſelon la réalité; on regardoit le frivole ſérieuſement & les choſes ſolides comme trop abſtraites. Pour prévenir ces abus, j'ordonnai à l'Aréopage de veiller à l'éducation des enfans; je ne voulois pas qu'ils fuſſent élevés dans l'ignorance comme les Spartiates, ni qu'on ſe bornât, comme auparavant, à leur apprendre l'éloquence, la poéſie & les connoiſſances qui ne ſervent qu'à orner l'imagination: Je voulus qu'on les appliquât à toutes les ſciences qui fortifient la raiſon, & qui accoûtument l'eſprit à l'attention, à la pénétration & à la juſteſſe; la proportion des nombres, le calcul des mouvemens céleſtes, la ſtructure de l'Univers, la grande ſcience de remonter aux principes, deſcendre aux conſéquences & dévoiler l'enchaînement des vérités. Ces ſciences ſpéculatives ne ſervent pourtant qu'à exercer, & à former l'eſprit pendant la tendre jeuneſſe; dans un âge plus mur les Athéniens étudient les loix, la

politique & l'hiſtoire, pour connoître les révolutions des Empires, les cauſes de leur établiſſement, & les raiſons de leur décadence; en un mot, ils s'inſtruiſent de tout ce qui peut contribuer à la connoiſſance de l'homme, & des hommes[a].

La cinquiéme & derniere ſource de nos maux étoit le goût effrené des plaiſirs: Je ſçavois que le génie des Athéniens demandoit des amuſemens & des ſpectacles; je ſentis que je ne pouvois dompter ces ames républicaines & indociles qu'en me ſervant de leur penchant pour le plaiſir, afin de les captiver & de les inſtruire; je leur fis répréſenter dans ces ſpectacles, les funeſtes ſuites de leur déſunion & de tous les vices ennemis de la ſociété; les hommes aſſemblés dans un même lieu paſſoient ainſi des heures entiéres à entendre une morale ſublime; ils auroient été choqués de préceptes, & de maximes; il faloit les éclairer, les réunir & les corriger ſous prétexte de les amuſer: Telles étoient mes loix.

Je vois bien, dit Cyrus, que vous avez plus conſulté la nature que Lycurgue, mais n'avez-vous pas auſſi trop accordé à la foibleſſe humaine: Dans une République qui a toûjours aimé la volupté, il me paroit dangereux de vouloir unir les hommes par le goût des plaiſirs. Je ne pouvois pas, reprit Solon, changer la nature de mes

[a] Piſiſtrate établit une eſpéce d'Académie pour cultiver toutes ces ſciences, & forma une Bibliotheque magnifique contenant un recueil de tous les anciens Poëtes, Philoſophes & Hiſtoriens.

citoyens.

citoyens ; mes loix ne ſont pas parfaites, mais elles ſont les meilleures qu'ils puiſſent ſupporter : Lycurgue trouva dans ſes Spartiates, un génie propre pour toutes les vertus héroïques ; je trouvai dans les Athéniens un penchant pour tous les vices qui rendent efféminés. J'oſe dire que les loix de Sparte en outrant les vertus, les transforment en défauts ; mes loix au contraire tendent à rendre les foibleſſes mêmes utiles à la ſociété. Voilà tout ce que peut faire la politique ; elle ne change point les cœurs, elle ne fait que mettre à profit les paſſions.

Je crus, continua Solon, avoir prévenu & guéri la plûpart de nos maux par l'établiſſement de ces loix ; mais l'inquiétude d'un peuple accoûtumé à la licence me cauſoit tous les jours des importunités extrêmes ; les uns blâmoient mes réglemens ; les autres feignoient de ne les pas entendre ; quelques-uns vouloient y ajoûter ; d'autres vouloient en retrancher. Je ſentis alors l'inutilité des plus excellentes loix, quand on n'a point une autorité fixe & ſtable pour les faire exécuter. Que le ſort des mortels eſt malheureux ! en évitant les maux affreux du gouvernement populaire, on court riſque de tomber dans l'eſclavage ; en fuyant les inconveniens de la Royauté, on s'expoſe peu-à-peu à l'anarchie : De tout côté le chemin politique eſt bordé de précipices. Je vis que je n'avois encore rien fait, j'allai trouver Piſiſtrate & je lui dis : Vous voyez tout ce que j'ai entrepris pour ſoulager les maux de l'Etat ; tous mes reme-

des

des ſont inutiles, puiſqu'il n'y a point de médecin pour les appliquer : Ce peuple impatient du joug craint l'empire de la raiſon même ; l'autorité des loix le révolte ; chacun veut les réformer à ſa mode. Je vais m'abſenter pendant dix ans de la patrie ; j'éviterai par-là les embarras où je ſuis expoſé tous les jours de gâter la ſimplicité de mes loix, en les multipliant & en y ajoûtant ; tâchez pendant mon abſence d'y accoûtumer les Athéniens, n'y ſouffrez aucun changement. Je n'ai pas voulu accepter la Royauté qui m'étoit offerte ; un vrai Légiſlateur doit être déſintéreſſé ; mais pour vous, Piſiſtrate, vos vertus militaires vous rendent propre à commander aux hommes, & vôtre naturel doux vous empêchera d'abuſer de vôtre autorité. Rendez les Athéniens ſoûmis, ſans être eſclaves, & réprimez leur licence, ſans leur ôter la liberté, fuyez le nom de Roy & contentez vous de celui d'Archonte. Après avoir pris cette réſolution je partis auſſi-tôt, & j'allai voyager en Egypte & en Aſie. Pendant mon abſence, Piſiſtrate monta ſur le trône malgré l'averſion des Athéniens pour la Royauté : Son adreſſe & ſon courage l'y éleverent, ſa douceur & ſa modération l'y maintienent ; il ne ſe diſtingue de ſes citoyens, que par une exacte ſoûmiſſion aux loix ; il mene une vie ſimple & ſans faſte : De plus, étant deſcendu de Cécrops, les Athéniens le reſpectent, parcequ'il n'a repris l'autorité de ſes ancêtres, que pour le bien de la patrie. Pour moi, je vis ici ſolitaire, ſans me

mêler du gouvernement; je me contente de préſider à l'Aréopage, & d'expliquer mes loix, quand il s'éleve quelque diſpute. Le Prince de Perſe comprit par les diſcours de Solon, les inconvéniens d'un gouvernement populaire, & ſentit que le deſpotiſme de la multitude eſt encore plus inſupportable que l'autorité abſolue d'un ſeul.

Cyrus inſtruit des loix de Solon, & du gouvernement des Athéniens s'appliqua enſuite à connoître leurs forces militaires; elles conſiſtoient principalement dans leurs flottes. Piſiſtrate conduiſit Cyrus à Phalere, ville maritime ſituée à l'embouchure de l'Illiſſus; c'étoit la retraite ordinaire des vaiſſeaux Athéniens; le fameux port de Pyrée fût bâti depuis par Thémiſtocle: Ils deſcendirent la riviére dans un bâtiment fait exprès, accompagnés d'Araſpe & de pluſieurs Sénateurs; pendant qu'une muſique délicieuſe charmoit l'oreille & régloit la manœuvre des rames, le Prince de Perſe pria le Roy d'Athénes de lui apprendre le détail des différentes révolutions qui étoient arrivées ſous ſon regne, & Piſiſtrate contenta ainſi ſa curioſité.

[a] Vouz ſavez que deux factions déchiroient l'Etat lorſque je montai ſur le trône; Lycurgue & Mégaclés en étoient les chefs: Solon appaiſa nos diſcordes par la ſageſſe de ſes loix & partit bientôt après pour l'Aſie; pen-

[a] Voyez Herod. liv. 1. & Plut. vie de Solon.

dant

dant ſon abſence je tâchai de gagner le cœur des Athéniens ; j'obtins par mon artifice & par mon addreſſe des gardes pour ma perſonne, je m'emparai de la forteresſe & je me fis proclamer Roy. Pour me concilier de plus en plus l'amitié du peuple, je mépriſai l'alliance de tous les Princes de la Gréce, & j'épouſai Phya fille d'un riche Athénien de la tribu Péanée. L'amour s'accordoit avec la politique ; Phya ajoûtoit à une beauté parfaite, toutes les qualités dignes du trône, & toutes les vertus d'une ame noble : Je l'avois aimée dès ma tendre jeuneſſe ; mais l'ambition m'avoit diſtrait de cet amour.

Après avoir gouverné paiſiblement pendant quelques années, l'inconſtance des Athéniens éclata de nouveau : Lycurgue excita les murmures des nobles & du peuple contre moi, ſous prétexte que j'épuiſois les tréſors de l'Etat pour entretenir des flottes inutiles ; il répandit avec art que je ne faiſois augmenter les forces navales, que pour me rendre maître de la Gréce, & pour détruire enſuite la liberté des Athéniens ; il trama une conſpiration ſecrete contre ma vie ; il communiqua ſes deſſeins à Mégaclés qui en eût horreur, & m'en fit avertir. Je pris toutes les précautions néceſſaires pour ne pas devenir la victime de la jalouſie de Lycurgue ; mais il trouva le moyen de ſoulever le peuple, dont la fureur alla juſqu'à mettre le feu à mon palais pendant la nuit. Je courus vers l'appartement de Phya, il étoit déja conſumé par les flammes, je n'eus que le temps de me

ſauver

sauver avec mon fils Hippias ; je me retirai pendant l'obscurité, & je m'enfuis dans l'isle de Salamine, où je fus caché deux années entières. Je croyois que Phya étoit périe dans l'incendie, & quelque violente que fût mon ambition, je ne regrettai pas moins la mort de mon épouse, que la perte de ma couronne.

Pendant mon exil, la haine de Mégaclés se ralluma contre Lycurgue, & la ville fut livrée à de nouvelles discordes ; je fis instruire Mégaclés de mon sort & de ma retraite ; il me fit proposer de revenir à Athènes, & m'offrit sa fille en mariage. Pour engager les Athéniens à favoriser nos projets, nous eumes recours à la religion ; nous gagnâmes les Prêtres de Minerve, & je quittai l'isle de Salamine. Mégaclés me joignit à un temple qui étoit à quelques stades d'Athènes ; il étoit accompagné de plusieurs sénateurs, & d'une foule de peuple ; on offrit des sacrifices, on consulta les entrailles des victimes ; le Pontife déclara au nom de la Déesse, que sa ville ne pouvoit être heureuse qu'elle ne rétablissant, & je fus couronné solemnellement. Pour imposer davantage au peuple, Mégaclés fit choisir parmi les jeunes Prêtresses, celle qui avoit la taille la plus majestueuse ; on l'a fit armer comme la fille de Jupiter ; la redoutable Egide couvroit sa poitrine ; elle tenoit dans sa main une lance brillante, mais son visage étoit voilé ; Je montai avec elle dans un char de triomphe, & nous fumes conduits à la ville, précédés par des trompettes

& des hérauts qui crioient à haute voix, * Peuples d'Athénes, recevez Piſiſtrate que Minerve voulant honorer au-deſſus des autres mortels, vous ramene par ſa Prêtreſſe. On ouvrit les portes de la ville, & nous allâmes à la fortereſſe, où l'on devoit célébrer mes nôces; la Prêtreſſe deſcendit de ſon char, & me prenant par la main, elle me mena dans l'intérieur du palais: Quand nous fûmes ſeuls, elle leva ſon voile, & je reconnus que c'étoit Phya; jugez de mes tranſports; mon amour & mon ambition étoient ſatisfaits & couronnés dans le même jour; elle me raconta en peu de mots tout ce qui lui étoit arrivé depuis nôtre ſéparation, comment elle s'étoit ſauvée des flammes, & ſa retraite dans le temple de Minerve ſur le bruit qui s'étoit répandu de ma mort certaine.

Mégaclés voyant ſes projets déconcertés par le retour de la Reine, ne ſongea qu'à me dépoſſéder de nouveau; il ſe perſuada que j'avois été de concert avec Phya pour le tromper; il fit répandre le bruit à Athénes que j'avois corrompu le Pontife, & que je m'étois ſervi de la religion pour abuſer le peuple: On ſe ſouleva une ſeconde fois contre moi, & on aſſiégea la fortereſſe; Phya voyant la cruelle extrémité où j'étois réduit, & craignant pour moi la fureur d'un peuple ſuperſtitieux & irrité, prit la réſolution de me quitter; elle crût devoir ſe ſa-

* Herod. liv. 1.

crifier

crifier au bonheur de ſes citoyens, & Minerve ſans doute lui inſpira ce ſacrifice. Cet exemple de généroſité me remplit d'admiration, me combla de douleur & redoubla ma tendreſſe. Mégaclés ayant appris la fuite de Phya me fit offrir la paix à condition de répudier la Reine pour épouſer ſa fille ; mais je réſolus de renoncer à ma couronne plutôt que de trahir mon devoir & mon amour. Le ſiége recommença avec plus de fureur que jamais ; enfin après une longue réſiſtance, je fus obligé de céder, je quittai l'Attique, & je me ſauvai dans l'Eubée.

J'errai pendant long-temps dans ce païs, mais ayant été découvert & pourſuivi par Mégaclés, je me retirai dans l'iſle de Naxos : J'entrai dans un temple de Minerve pour rendre mes hommages à la protectrice d'Athénes ; après avoir achevé ma priere je vis ſur l'autel une urne qui attira mes regards ; je m'approchai & je lus cette inſcription : Ici repoſent les cendres de Phya qui aima Piſiſtrate & ſa patrie, juſqu'à ſe ſacrifier pour leur bonheur. Ce triſte ſpectacle renouvella toutes mes peines, cependant je ne pouvois m'arracher de ce lieu funeſte ; j'y venois ſans ceſſe pleurer mes malheurs ; c'étoit la ſeule conſolation qui me reſtoit dans une ſolitude affreuſe, où je ſouffris la faim, la ſoif, la rigueur des ſaiſons & toutes ſortes de miſeres. Tandis que je m'y livrois aux plus cruelles réflexions dans un profond ſilence, je ne ſçai ſi ce fût une viſion ou un ſonge divin, mais le ſommet du temple s'ébranla & s'entre-

ouvrit, je vis Minerve dans les airs telle qu'elle sortit autrefois de la tête de Jupiter, & je crus l'entendre prononcer ces paroles d'un ton fier & menaçant : C'est ainsi que les Dieux punissent ceux qui abusent de la religion, pour flatter leurs désirs ambitieux. Une sainte horreur s'empare de mon ame, la présence de la divinité me confond, & me dévoile tous mes crimes ; je demeure long-temps immobile & insensible ; dans ce moment mon cœur fût changé ; je reconnus la vraye source de mes malheurs ; je détestai la fausse politique qui se sert des ruses, des artifices & de la basse dissimulation. Je résolus de n'employer à l'avenir que des voyes nobles, justes & magnanimes, & de rendre les Athéniens heureux, si les Dieux s'appaisoient & me permettoient de remonter sur le trône : Les Dieux s'appaisérent en effet, & me délivrerent de mon exil. Hippias mon fils engagea les Argiens & plusieurs villes de la Gréce à me secourir ; j'allai le joindre dans l'Attique, je pris d'abord Marathon & je m'avançai vers Athénes ; les Athéniens sortirent de la ville pour me combattre ; je fis monter à cheval une troupe d'enfans pour leur dire que mon dessein n'étoit pas de donner atteinte à leurs libertés, mais de faire régner les loix de Solon : Cette modération les rassura, ils me reçurent avec des acclamations de joye, & je remontai une troisiéme fois sur le trône. Depuis ce tems mon regne n'a point été troublé ; mais j'apprens que Mégaclés s'étant retiré chez

les

les Corinthiens, les a engagé à lui prêter une flotte, & je me prépare tous les jours à réſiſter à l'invaſion qu'il médite.

C'eſt ainſi que Piſiſtrate parloit à Cyrus quand ils arriverent à Phalére ; le port s'étendoit en forme de croiſſant ; de groſſes chaines le traverſoient pour ſervir de barriere aux vaiſſeaux ; pluſieurs tours regnoient de diſtance en diſtance pour faire la ſureté du mole. Les deux Princes monterent avec Araſpe à un temple de Venus bati ſur le ſommet du mont Colias, d'où ils découvrirent une flotte qui faiſoit voile vers Phalére. Piſiſtrate reconnût bien-tôt l'étendart Corinthien, & deſcendant au port monta ſur ſes vaiſſeaux, & ordonna de lever l'ancre pour aller à la rencontre des ennemis. Le vent change ſubitement & favorize Piſiſtrate ; les deux flottes s'approchent, les vaiſſeaux Athéniens ſe rangent en ordre de bataille : Une forêt de mats forme d'une part trois allées à perte de vue, tandis qu'un triple rang de vaiſſeaux Athéniens ſe recourbant en demi-lune préſente ſur l'onde une forêt oppoſée : Les ſoldats peſamment armés étoient placés ſur les ponts ; les archers & les frondeurs occupoient la proue & la poupe. La trompette guerriére donne le ſignal ; les navires reculent d'abord, s'avançent enſuite & ſe chocquent avec impétuoſité ; elles s'entre-perçent & ſe fracaſſent avec leurs éperons armés de fer ; ceux-cy heurtent à la proue, ceux-là à la poupe, d'autres aux cotés tandis que les vaiſſeaux

attaqués

attaqués oppoſent leurs rames à la violence du choc. Les deux flotes s'entre-mêlent, s'accrochent, s'attaquent de prés: Ici les ſoldats Athéniens s'élançent de l'un à l'autre bord; là les Corinthiens jettent des ponts pour paſſer dans les vaiſſeaux ennemis.

Cyrus ſuivit Piſiſtrate par tout & ſuppléa par ſon courage à l'expérience qui lui manquoit dans cette eſpéce de combat. Il ſe livra à ſon ardeur, & lorſqu'il voulut s'élançer d'un vaiſſeau dans un autre, il tomba dans la mer: On décocha ſur lui pluſieurs fléches, mais il ſe plongea dans les eaux, ſe ſauva à la nage & remonta ſur une galere Athénienne que Piſiſtrate envoya à ſon ſecours. Honteux d'avoir manqué d'addreſſe, il reſolut de périr, ou de reparer ce malheur: Il ordonna aux rameurs d'avançer vers le navire où étoit Mégaclés, il l'aborda & avec un dard enflammé il mit le feu au vaiſſeau; le rebelle Athénien tâcha de ſe ſauver & périt dans l'incendie. Piſiſtrate & ſes Capitaines imiterent la conduite de Cyrus; le vent augmenta & ſouffla avec force; les flames ſe mêlerent avec les vagues; les Corinthiens ſe précipiterent dans les eaux pour ſe ſauver; la mer fût bien-tôt couverte d'hommes qui nageoient au milieu des avirons & des bancs de rameurs: Ce triſte ſpectacle continua juſqu'a ce que la flotte des Corinthiens fût entiérement diſſipée par les vents, ou dévorée par les flames. Après le combat Cyrus ne fût occupé qu'à ſauver la vie à ceux qui étoient près de la perdre: Il rentra enſuite dans le port

& paſſa

& paſſa pluſieurs jours à Phalére pour voir la conſtruction des navires, & pour s'inſtruire des noms & des uſages de leur différentes parties.

Après que Piſiſtrate eût donné tous les ordres néceſſaires pour réparer ſes vaiſſeaux, il monta avec Cyrus dans un char, & ils retournerent enſemble à Athénes par une terraſſe qui regnoit le long de la riviére Iliſſus. Pendant le chemin Piſiſtrate entretint le Prince des forces navales des Athéniens, des projets qu'il méditoit pour les augmenter, des avantages qu'on pourroit en tirer pour la ſureté de la Gréce contre les invaſions étrangeres, & enfin de l'utilité du commerce pour la marine. Juſques ici, dit-il, les Athéniens ont ſongé plûtôt à s'enrichir, qu'à s'agrandir; c'eſt ce qui a été la ſource de nôtre luxe, de nôtre licence & de nos diſcordes populaires. Par-tout où les citoyens ne font le commerce que pour augmenter leurs tréſors, l'Etat n'eſt plus une République, mais une ſociété de marchands, qui n'ont d'autre lien que la paſſion de s'enrichir; ils ne ſongent plus à l'amour généreux de la Patrie; ils croyent pouvoir y renoncer, quand le bien général eſt contraire à leurs intérêts particuliers. J'ai tâché de prévenir ces inconveniens; nos vaiſſeaux ſubſiſtent par leur negoce pendant la paix, & pendant la guerre ils ſervent à défendre la Patrie. Par là le commerce contribue non ſeulement à enrichir les citoyens, mais auſſi à augmenter les forces de l'état: Il ne diminue point les vertus

militaires, & le bien public s'accorde avec celui de chaque particulier.

Quand Cyrus fût de retour à Athénes, Solon & Piſiſtrate le conduiſirent aux ſpectacles publics. On ne connoiſſoit pas encore les théatres ſuperbes, les décorations pompeuſes, ni les regles ingénieuſes qu'on inventa depuis. La tragédie n'étoit point dans la perfection que lui donna Sophocles, mais elle répondoit à toutes les vues politiques qu'on avoit eû en l'établiſſant. Les Poétes Grecs dépeignoient ordinairement dans leurs piéces dramatiques la tyrannie des Rois, pour fortifier l'averſion que les Athéniens avoient pour la Royauté; mais Piſiſtrate fit réprèſenter la délivrance d'Andromede. Le Poéte avoit répandu dans ſa tragédie pluſieurs louanges, qui étoient d'autant plus délicates, qu'elles pouvoient être appliquées non ſeulement à Perſée, mais encore à Cyrus qui deſcendoit de ce Héros. Après ce ſpectacle, Solon mena le jeune Prince dans ſa retraite, où il trouva un repas plus frugal, mais auſſi agréable que celui qu'il avoit fait chez Piſiſtrate. Pendant ce repas Cyrus pria le ſage vieillard de lui expliquer le deſſein politique & les principales parties de la tragédie qu'il ne connoiſſoit pas encore.

Solon qui étoit Poéte lui dit; le théatre eſt un tableau vivant des vertus, & des paſſions humaines; l'eſprit trompé par l'imitation croit voir les objets; tout paroît préſent & non réprèſenté. Vous avez lû autrefois nôtre

Poéte

Poéte Homere ; on n'a fait que racourcir le poéme épique pour compoſer le dramatique : L'un eſt une action recitée, l'autre eſt une action répréſentée ; l'un raconte le triomphe ſucceſſif de la vertu ſur les vices & ſur la fortune, l'autre fait voir les maux inopinés cauſés par les paſſions : Dans l'un on peut prodiguer le merveilleux & le ſurnaturel, parce qu'il s'agit des actions héroïques que les Dieux ſeuls inſpirent ; dans l'autre il faut joindre le ſurprenant au ſimple, & montrer le jeu naturel des paſſions humaines ; en entaſſant merveilles ſur merveilles, on tranſporte l'eſprit au de-là des bornes de la nature, mais on ne fait qu'exciter l'admiration ; en peignant au contraire les effets que les vertus & les vices produiſent au dehors & au dedans de nous, on ramene l'homme à lui-même, & l'on intéreſſe le cœur en amuſant l'eſprit. Pour atteindre au genre ſublime, il faut que le Poéte ſoit Philoſophe ; les fleurs, les graces & les peintures les plus aimables ne flattent que l'imagination ; elles laiſſent nôtre cœur vuide & nôtre eſprit ſans lumiére : Il faut répandre par-tout les principes ſolides, les ſentimens nobles & les divers caracteres pour faire connoître la vérité, la vertu & la nature. On doit peindre l'homme tel qu'il eſt, & tel qu'il paroît dans ſon naturel & dans ſes déguiſemens, afin de préſenter à l'eſprit un tableau conforme à l'original, où l'on voit preſque toûjours le contraſte bizarre de défauts & de vertus. Il faut cependant ménager la foibleſſe de

l'eſprit, trop de moralités ennuyent, trop de raiſonnemens réfroidiſſent : On doit tourner les maximes en action, montrer les grandes idées par un ſeul trait, & inſtruire plûtôt par les mœurs qu'on donne aux Héros que par leurs diſcours.

Voilà les grandes régles fondées ſur la nature de l'homme : Voilà les reſſorts qu'il faut remuer pour faire ſervir le plaiſir à l'inſtruction. Je prévois qu'on pourra un jour perfectionner ces régles ; juſqu'ici je me ſuis contenté de rendre le théatre une école de Philoſophie pour les jeunes Athéniens, & de faire ſervir les ſpectacles à leur éducation. C'eſt méconnoître la nature humaine, que de vouloir la conduire tout d'un coup à la ſageſſe par la contrainte & la ſévérité : Dans une jeuneſſe vive & bouillante, on ne peut fixer l'eſprit qu'en l'amuſant ; cet âge eſt toûjours en garde contre les préceptes, il faut pour les lui faire goûter, les déguiſer ſous une forme agréable.

Cyrus admira les grandes vues politiques & morales du poéme dramatique, & ſentit en même temps que les principales régles de la tragédie, ne ſont point arbitraires, mais doivent être puiſées dans la nature. Il crût ne pouvoir mieux remercier Solon de ſes inſtructions qu'en lui marquant l'impreſſion qu'elles avoient fait ſur lui. Je vois à préſent, dit-il, que les Egyptiens ont grand tort de mépriſer les Grecs & ſur-tout vos Athéniens : Ils regardent vos graces, vos délicateſſes &

vos tours ingénieux comme des penſées frivoles, des ornemens ſuperflus, des gentilleſſes qui marquent toûjours l'enfance de vôtre eſprit, & la foibleſſe de vôtre génie qui ne ſçait pas s'élever plus haut. Je vois que vous ſentez plus finement que les autres nations, que vous connoiſſez plus parfaitement la nature humaine, & que vous ſçavez tourner tous les plaiſirs en inſtructions. On ne peut intéreſſer les autres peuples que par les penſées fortes, les mouvemens violens & les cataſtrophes ſanglantes: C'eſt par défaut de ſenſibilité que nous ne diſtinguons pas comme vous, les nuances fines des penſées & des paſſions humaines, & que nous ne connoiſſons point ces plaiſirs doux & tendres qui naiſſent des ſentimens délicats. Solon touché de la politeſſe de ce diſcours, ne pût s'empêcher de dire à Cyrus en l'embraſſant avec tendreſſe: Heureuſe la nation gouvernée par un Prince qui parcourt la terre & les mers pour rapporter dans ſa patrie tous les tréſors de la ſageſſe. Cyrus ſe prépara enfin à partir d'Athénes, en quittant Piſiſtrate & Solon, il leur fit les mêmes promeſſes qu'il avoit faites à Chylon & à Léonidas, d'être toûjours l'allié fidéle de la Gréce: Il s'embarqua avec Araſpe au port de Phalere ſur un vaiſſeau Rhodien qui faiſoit voile pour Créte.

Le deſſein du Prince de Perſe en paſſant dans cette iſle, étoit non ſeulement d'étudier les loix de Minos, mais auſſi de voir Pythagore qui s'y étoit arrêté, avant

que d'aller à Crotone : Tous les Mages de l'Orient chez qui ce Sage avoit voyagé, en avoient parlé à Cyrus avec éloge ; on le regardoit comme le plus grand Philoſophe de ſon ſiécle, & celui qui entendoit le mieux l'ancienne religion d'Orphée : Ses diſputes avec Anaximandre le Phyſicien, avoient rempli la Gréce & partagé tous les eſprits ; Araſpe s'en étoit fait inſtruire par les Philoſophes d'Athénes, & voici ce qu'il apprit à Cyrus pendant leur navigation.

Pythagore deſcendu des anciens Rois de l'iſle de Samos, avoit aimé la ſageſſe dès ſa tendre enfance ; il donnoit dès-lors toutes les marques d'un génie ſupérieur, & d'un goût dominant pour la vérité. Comme il n'y avoit à Samos aucun Philoſophe qui pût remplir l'avidité qu'il avoit d'apprendre, il en ſortit à l'âge de dix-huit ans, pour chercher ailleurs ce qu'il ne trouvoit pas dans ſa patrie ; après avoir voyagé pendant pluſieurs années en Egypte & en Aſie, il retourna enfin dans ſon iſle, plein de toutes les ſciences des Chaldéens, des Egyptiens, des Gymnoſophiſtes & des Hébreux ; la ſublimité de ſon eſprit égaloit l'étendue de ſes connoiſſances, & les ſentimens de ſon cœur ſurpaſſoient l'une & l'autre ; ſon imagination vive & féconde ne l'empêchoit pas de raiſonner avec juſteſſe.

Anaximandre avoit paſſé de Milet ſa patrie, dans l'iſle de Samos ; il avoit tous les talens qu'on peut acquérir par l'étude, mais ſon eſprit étoit plus ſubtil que profond,

fond, ſes idées plus brillantes que ſolides, & ſon éloquence ſéduiſante étoit pleine de ſophiſmes : Impie juſques dans le fond de l'ame, il affectoit tous les dehors d'une ſuperſtition outrée ; il diviniſoit les fables poétiques ; il s'attachoit au ſens littéral des allégories ; il adoptoit pour principes toutes les opinions vulgaires, afin de dégrader la Religion, & de la rendre monſtrueuſe.

Pythagore s'oppoſa hautement à ces funeſtes maximes, & tâcha de purifier la Religion des opinions abſurdes qui la deshonoroient ; Anaximandre avoit connû Pythagore dès ſon enfance, il l'avoit inſtruit de tous les ſecrets de la phyſique, il l'avoit aimé auſſi tendrement que s'il eut été ſon fils ; mais après que le jeune Samien fût revenû de ſes voyages, le Mileſien devint jaloux de ſes talens & réſolut de le perdre comme un ingrat qui uſurpoit ſur ſes droits, qui obſcurciſſoit ſa gloire & qui devenoit l'oracle de la Gréce ; il ſe couvrit du voile d'une hypocriſie profonde & accuſa Pythagore d'impiété ; il employa les reſſorts les plus cachés pour aigrir le peuple, & pour allarmer Polycrate qui regnoit à Samos ; il s'adreſſa aux Philoſophes de toutes les ſectes, & aux Prêtres des Divinités différentes, pour leur perſuader que le ſage Samien en enſeignant l'unité d'un ſeul Principe, détruiſoit les Dieux de la Gréce : Le Roy eſtimoit & aimoit Pythagore ; cependant il ſe laiſſa ſurprendre par les diſcours pleins d'artifices qu'Anaximandre fit parvenir juſques à lui : Le ſage fût banni de la

cour,

cour, & obligé d'abandonner ſa Patrie. Il vit à préſent ſolitaire dans l'iſle de Créte; là il étudie la ſageſſe ſeul & ſans livre. Après avoir approfondi tous les myſtéres de la nature, & reconnû tous les caractéres de ſageſſe & de puiſſance infinie répandûs dans l'Univers, il s'eſt élevé ſur les ailes de la contemplation pour s'unir à la vérité ſouveraine & pour en recevoir les impreſſions ſans l'entremiſe des paroles ni des ſons[a]; cette inſpiration, à ce qu'on m'a dit, ne reſſemble point à l'enthouſiaſme qui échauffe l'eſprit & agite le corps; mais elle fait ceſſer peu-à-peu le bruit des ſens & de l'imagination, impoſe ſilence à tous les faux raiſonnemens & fait parvenir à un calme intérieur qui reſſemble au repos des Dieux mêmes, dont l'activité infinie ne diminue point la tranquillité parfaite. Dans cet état ſublime Pythagore exerce toutes les vertus civiles & humaines, mais il les rapporte aux Dieux & ne les pratique que par une imitation de leur véracité & de leur bonté; modeſte, affable, poli, délicat & déſintereſſé, il parle peu & ne montre jamais ſes talens que pour faire aimer la vertu. Ce récit augmenta l'envie qu'avoit Cyrus de voir le Philoſophe, & de connoître le détail de ſa diſpute. Les vents continuerent à être favorables, & le vaiſſeau aborda en peu de jours à l'iſle de Créte.

[a] Idée de Simmias le Philoſophe dans Plutarque ſur le génie de Scipion.

LES



LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE SIXIÉME.

CYRUS ne fût pas plûtôt arrivé en Créte, qu'il ſe hâta d'aller à Gnoſſus capitale de cette iſle, où l'on admire le fameux labyrinthe de Dédale, & le ſuperbe temple de Jupiter Olympien: Ce Dieu y eſt répréſenté ſans oreilles, pour marquer que le ſouverain Maître de l'Univers n'a pas beſoin d'organes corporels pour entendre

dre les plaintes & les priéres des humains[a]. Dans une grande enceinte, au milieu d'un bois ſacré, s'éléve un magnifique bâtiment; on entre d'abord par un portique de vingt colonnes de granite oriental; la porte eſt de bronze d'une riche ſculpture; deux grandes figures ornent le portail, l'une répréſente la Vérité, l'autre la Juſtice: L'intérieur eſt une voute immenſe, éclairée ſeulement par le haut pour dérober à la vue tous les objets du dehors & ne laiſſer voir que le ciel; le dedans du temple eſt un periſtile de Porphyre, & de marbre Numide: L'on y voit de diſtance en diſtance pluſieurs autels conſacrés aux Dieux céleſtes, & les ſtatues des Divinités terreſtres s'élévent entre chaque colonne: Le dôme eſt couvert de lames d'argent, & le dedans de ce dôme eſt orné des ſimulachres des Héros qui ont mérité l'Apothéoſe.

Cyrus entre dans ce temple; le ſilence & la majeſté du lieu le rempliſſent de crainte & de reſpect; il ſe proſterne & adore la Divinité préſente: Il avoit appris de Zoroaſtre que le Jupiter Olympien des Grecs étoit le même que l'Oromaze des Perſes, & l'Oſiris des Egyptiens. Il parcourt enſuite toutes les merveilles de l'art qui éclatent dans ce lieu; il eſt moins frappé de la richeſſe, & de la magnificence des autels, que de la nobleſſe & de l'expreſſion des ſtatues: Comme il avoit appris la Mythologie des Grecs, il reconnût ſans peine

[a] Plut. de Iſid. & Oſirid.

toutes

toutes les Divinités, & tous les myſtéres qu'on avoit dépeints dans les figures allégoriques qui ſe préſentoient à ſa vue. Ce qui attira ſur-tout l'attention du jeune Prince, fût de voir que chaque Divinité céleſte tenoit dans ſa main une table d'or; ſur ces tables étoient gravées les hautes idées de Minos ſur la Religion, & les différentes réponſes que les oracles rendirent à ce Légiſlateur, lorſqu'il les conſulta ſur la nature des Dieux, & ſur le culte qu'ils demandent.

Sur la table de Jupiter Olympien on liſoit ces paroles: Je donne l'être, la vie & le mouvement à toutes les créatures[a]; nul ne peut me connoître, que celui qui veut me reſſembler[b]. Sur celle de Pallas: Les Dieux ſe font ſentir au cœur, & ſe cachent à ceux qui veulent les comprendre par l'eſprit ſeul[c]. Sur celle de la Déeſſe Uranie: Les loix divines ne ſont pas des chaînes qui nous lient, mais des aîles qui nous élévent vers l'éclatant Olympe[d]. Sur celle d'Apollon Pythien, on voyoit cet ancien oracle: Les Dieux habitent avec moins de plaiſir dans le ciel, que dans l'ame des juſtes qui eſt leur vrai temple[e]. Tandis que Cyrus méditoit le ſens ſublime de ces paroles, un Vieillard vénérable entra dans le temple, ſe proſterna devant la ſtatue d'Harpocrate, & y demeura long-temps dans un ſilence profond.

[a] Vers d'Epimenide. [b] Platon. Epinom. [c] Ibid.
[d] Plat. de Rep. [e] Hieroc. aur. carm.

Cyrus ſoupçonna que c'étoit Pythagore, mais il n'oſa interrompre ſa priére. Pythagore, car c'étoit lui même, ayant rendu ſes hommages aux Dieux, ſe leva & apperçût les deux étrangers: Il crût voir dans l'air & dans le viſage de Cyrus, les mêmes traits que Solon lui avoit dépeints, en lui annonçant le deſſein qu'avoit ce Prince d'aller en Créte; il l'aborda, le ſalua & ſe fit connoître à lui.

Le ſage Samien pour ne pas rompre le ſilence qu'on doit garder dans un lieu deſtiné au culte des immortels, mena Cyrus & Araſpe dans le bois ſacré voiſin du temple. Alors Cyrus lui dit: Ce que j'ai vû ſur les tables d'or, me donne une haute idée de vôtre religion; je me ſuis hâté de venir ici non ſeulement pour connoître les loix de Minos, mais encore pour apprendre de vous la doctrine d'Orphée ſur le ſiécle d'or; on m'a dit qu'elle reſſemble à celle des Perſes ſur l'Empire d'Oromaze, & à celle des Egyptiens ſur le regne d'Oſiris; je me plais à voir dans tous les païs les traces de ces grandes vérités; daignez me développer ces anciennes traditions. Solon, reprit Pythagore, m'a fait ſçavoir vôtre départ pour cette iſle; je devois aller à Crotone, mais j'ai différé mon voyage pour avoir le plaiſir de voir un Héros, dont la naiſſance & les conquêtes ont été prédites par les oracles de preſque toutes les nations: Je ne vous cacherai rien des myſtéres de la ſageſſe, parce que je ſçai que vous ne deviendrez un jour le Conquérant

rant de l'Aſie, que pour en être le Légiſlateur. Ils s'aſſirent enſuite près d'une ſtatue de Minos placée au milieu du bois ſacré, & le Philoſophe leur enſeigna la Mythologie des prémiers Grecs, en ſe ſervant du ſtyle poétique d'Orphée, qui rendoit ſenſibles par ſes peintures, les vérités les plus ſublimes.

[a] Pendant le ſiécle d'or les habitans de la terre vivoient dans une innocence parfaite: Tels que ſont les Champs Eliſées pour les Héros, tel étoit alors l'heureux ſéjour des hommes; on n'y connoiſſoit point les intempéries de l'air, ni le combat des élémens; les Aquilons n'étoient pas encore ſortis de leurs grottes profondes; les Zéphirs ſeuls animoient tout par leurs douces haleines; on n'y reſſentoit jamais ni les ardeurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver; le printemps couronné de fleurs, s'uniſſoit à l'automne chargée de fruits; la mort, les maladies & les crimes n'oſoient approcher de ces lieux fortunés. Les ames n'étoient pas empriſonnées alors dans [b] un corps mortel & groſſier comme aujourd'hui; elles étoient unies à un corps lumineux, céleſte, éthéréen qui leur ſervoit de char ſubtil pour voler dans les airs, s'élever juſqu'aux aſtres & ſe promener dans toutes les régions de

[a] Toute cette Mythologie eſt tirée de Platon. Voyez le Diſcours depuis la page 60 juſques à la page 65.

[b] Les Pythagoriciens & les Platoniciens appelloient ce char ſubtil de l'ame, Σῶμα αὐγοειδὲς, ἠθέριον, ἀιθέριον. Voyez Cudworth, p. 785 juſques a la page 800.

l'immenſité. Tantôt ces prémiers hommes ſe repoſant dans les bocages odoriférans, goûtoient les plaiſirs purs de l'amitié; tantôt aſſis à la table des Dieux, ils ſe raſſaſioient de nectar & d'ambroiſie; quelquefois Jupiter ſuivi de toutes les Divinités atteloit ſon char, & les conduiſoit au-deſſus des Cieux: Les Poétes n'ont point connû ni célébré ce LIEU SUPRÊME[a]; là les ames voyoient la vérité, la juſtice & la ſageſſe dans leur ſource; là elles contemploient par les yeux du pur eſprit, l'eſſence prémiére dont Jupiter & les autres Dieux ne ſont que des rayons; là elles ſe nourriſſoient de cette vue, juſqu'à ce que n'en pouvant plus ſoûtenir la ſplendeur, elles redeſcendoient dans leur ſéjour ordinaire. Les immortels prenoient alors plaiſir à converſer avec les hommes; les bergéres étoient aimées des Dieux, & les Déeſſes ne dédaignoient point l'amour des bergers; les graces les accompagnoient par tout, & ces graces étoient les vertus mêmes: Mais helas! ce ſiécle d'or ne dura pas longtemps.

Un jour les hommes ne ſuivirent point le char de Jupiter, ils reſterent dans le champ d'Hécate, s'enyvrerent de nectar, perdirent leur goût pour la vérité pure, & diviſerent l'amour du plaiſir, d'avec l'amour de l'ordre. Alors les bergéres ſe regardent dans les fontaines, & deviennent idolatres de leur propre beauté; chacune n'eſt

[a] Τόπος ὑπερουράνιος de Platon, voyez Diſcours p. 64.

plus

plus occupée que d'elle-même ; l'amour abandonne la terre, & avec l'amour toutes les Divinités céleſtes diſparoiſſent : Les Dieux Silvains ſont changés en Satyres, les Napées en Bacchantes, & les Nayades en Syrénes ; les vertus & les graces ſe ſéparent, & le faux amour de ſoi-même pere de tous les vices, enfante la volupté ſource de tous les maux. Bientôt la nature change de forme dans cette ſphére inférieure : Le ſoleil n'a plus la même force ni la même douceur, ſa lumiére s'obſcurcit, nôtre globe s'écroule, les abymes s'ouvrent & l'inondent ; il ſe diviſe par les mers en iſles & en continens ; les collines fertiles s'élévent en rochers eſcarpés ; les vallons agréables deviennent des précipices affreux : On ne voit plus que les ruines de l'ancien monde noyé dans les eaux. Les aîles de l'ame ſont abbatues ; ſon char ſubtil ſe briſe, & les eſprits ſont précipités dans des corps mortels, où ils ſubiſſent pluſieurs métempſycoſes, juſqu'à ce qu'ils ſoient purgés de leurs crimes par des peines expiatoires. [a] Le corps éthéréen ſe reſſerre, s'empriſonne & s'enterre dans un ſépulchre vivant, & dans une enveloppe groſſiére qui change ſans ceſſe, qui n'eſt jamais la même, & qui n'eſt qu'un accident étranger à nôtre ſubſtance : La ſemence immortelle, le corps incorruptible, le char ſubtil eſt à préſent le ſiége de l'ame, le canal de communication entre le pur eſprit & le

[a] Voyez diſc. p. 24, 25, 26.

corps

corps groſſier, le principe caché de tous les mouvemens & opérations de nôtre cadavre ambulant. C'eſt ainſi que le ſiécle de fer ſuccéda au ſiécle d'or: Il durera dix mille ans; pendant ce temps Saturne ſe cache dans une retraite inacceſſible; mais à la fin il reprendra les rênes de ſon empire, & rétablira l'univers dans ſon prémier éclat: Alors toutes les ames ſeront réunies à leur principe. Voilà, continue Pythagore, l'allégorie par laquelle Orphée nous a fait comprendre le prémier état de l'homme, & le malheur où il eſt tombé. Le corps mortel qui nous enveloppe eſt la punition de nos crimes, & le déſordre de nôtre cœur eſt une marque évidente de nôtre dégradation.

Je vois bien, dit Cyrus, que les principes de Zoroaſtre, d'Hermés & d'Orphée ſont les mêmes: Leurs allégories ſont pleines des vérités les plus ſublimes; pourquoi donc vos Pontifes veulent-ils tout réduire au ſeul culte extérieur? Ils ne m'ont parlé de Jupiter que comme d'un Légiſlateur qui promettoit ſon nectar & ſon ambroiſie, non aux vertus ſolides, mais à la croyance de certaines opinions & à l'obſervance de quelques cérémonies extérieures qui ne ſervent ni à éclairer l'eſprit; ni à épurer le cœur. La corruption des Prêtres & leur avarice eſt, reprit Pythagore, le principe de tous ces maux. Les miniſtres des Dieux établis d'abord pour rendre les hommes bons, tournent ſouvent le Sacerdoce en un vil métier, & ne s'attachent quelquefois qu'au

ſpectacle

ſpectacle de la religion. Les hommes vulgaires n'entendant plus le ſens myſtérieux des rites ſacrés, tombent dans la ſuperſtition, pendant que les eſprits téméraires ſe livrent à l'impiété. Voilà la ſource des différentes ſectes qui inondent la Gréce : Les unes mépriſent ce que l'Antiquité a de plus pur ; les autres nient la néceſſité d'un culte ; d'autres attaquent la ſageſſe éternelle, à cauſe des maux & des crimes qui arrivent ici bas. Anaximandre & ſon école audacieuſe oſent ſoûtenir que la Nature & Dieu ſont la même choſe. Chacun ſe forme un ſyſtême à ſa mode, ſans reſpecter la doctrine des anciens.

Cyrus ayant entendu nommer Anaximandre, dit à Pythagore ; on m'a raconté la cauſe de vos diſgraces, & de vôtre exil ; j'ai un grand déſir de ſçavoir le détail de vôtre diſpute avec le Philoſophe Miléſien ; apprenez-moi comment vous avez combattu ſa doctrine ? J'en aurai peut-être beſoin pour me garantir de ces maximes dangéreuſes. J'ai déja vû à Ecbatane pluſieurs Mages qui parloient le même langage qu'Anaximandre : Les égaremens de l'eſprit humain ſont à-peu-près les mêmes dans tous les païs, comme dans tous les temps. Le détail de cette diſpute, repond Pythagore, ſera long, mais je n'affecterai point de l'abréger, de peur d'y jetter de l'obſcurité. En retournant à Samos, après une longue abſence, je trouvai qu'Anaximandre déja fort avancé en âge, avoit répandu par-tout ſa doctrine impie : Les

jeunes

jeunes gens l'avoient adoptée ; le goût de la nouveauté, l'envie de flatter leurs paſſions, la vanité de ſe croire plus habiles que les autres hommes, les avoient éblouis & entraînés dans ces erreurs. Pour remédier à ces maux, j'attaquai les principes du Miléſien : Il me fit citer devant un tribunal de Pontifes dans le temple d'Apollon, où le Roy & tous les citoyens étoient aſſemblés : Il commença par préſenter ma doctrine ſous la forme la plus odieuſe ; il parla long-tems avec éloquence & avec force, je ne voulois pas l'interrompre, & j'eſpérois qu'il me traiteroit de même ; il donna des tours faux & malins à mes paroles ; il tâcha de me rendre ſuſpect de l'impiété dont il étoit lui-même coupable : Alors je me levai, & je parlai de cette maniére.

O Roy ! image du grand Jupiter, Pontifes d'Apollon, & vous citoyens de Samos, écoutez-moi & jugez de mon innocence. J'ai voyagé chez tous les peuples de l'univers, pour apprendre la ſageſſe qui ne ſe rencontre que dans la tradition des anciens : J'ai découvert que dès l'origine des choſes on n'adoroit qu'un ſeul Principe éternel ; que tous les Dieux de la Gréce ne ſont que des noms différens pour exprimer les attributs de la Divinité, où les propriétés de la Nature qui en eſt l'image. Tout ce que nous pouvons concevoir de l'Eſſence ſuprême ſe préſente à l'eſprit ſous les trois formes de Bonté, Sageſſe, & Force ; du ſouverain Bien principe de tous les êtres, de l'Intelligence qui a traçé le plan du monde, & de

l'Energie qui l'a exécuté. [a]Les Orientaux appellent ces trois formes OROMAZE, MYTHRA & MYTHRAS; les Egyptiens OSIRIS, ISIS & ORUS; les Thraces URANUS, URANIA & l'AMOUR; les Tyriens BELUS, VENUS & THAMMUZ; les Grecs JUPITER, MINERVE & APPOLLON. Quelquesfois nous répréſentons ce [b]Dieu triforme par les principales parties de la nature comme le ſoleil, la lune & la terre, & nous l'appellons PHEBUS, PHEBE & PAN; d'autrefois par les élémens du feu, de l'air & de l'eau, & on le nomme VULCAIN, JUNON & NEPTUNE; tantôt par cette vertu féconde qui produit les vins, les bleds & les fruits, & il s'appelle BACCHUS, CERES & VERTUMNE; ſouvent par la juſtice qu'il exerce dans les enfers, & il porte le nom de PLUTON, PROSERPINE & MINOS: De plus la prémiére forme de la Divinité ſe répréſente par ſon Eternité comme le plus ancien de tous les Etres, & nous l'appellons COELUS, CHRONUS & SATURNE: La ſeconde forme par ſa Fécondité comme contenant les ſemences de toutes choſes, & nous la nommons RHEA, VESTA & CYBELE: La troiſiéme forme par l'Empire qu'elle exerce en gouvernant le monde, & nous la

[a] Tout ceci eſt un abrégé fidelle de la doctrine des Pythagoriciens & des Platoniciens contenue dans Platon, Sénéque, Apulée, Horus Appollon, Hiérocles, Pauſanias, Macrobe, Plutarque, Damaſcius, Plotin, Pſellus, Plethon: Voyez Diſc. p. 8, 9, 10. comparées avec p. 35, 36.

[b] Τρίμορφος θεὸς expreſſion d'Orphée. Damaſc. de princip.

 déſignons

désignons par le nom de MARS comme arbitre de la guerre, de MERCURE comme ambassadeur du Dieu suprême, d'HERCULE comme un Héros qui purge la terre des monstres. C'est ainsi que nous exprimons les trois attributs de la Divinité qui embrassent la totalité de sa nature, par le Pere primitif & le Producteur de tous les êtres, par la Vierge immortelle & la mere de la nature, par le Fils de Jupiter qui émane de ces deux principes. [a] Tous ces noms différens marquent cependant la même & l'unique Puissance qui a tiré du neant tous les êtres visibles & invisibles: Mais les hommes ont confondu l'ouvrage avec l'ouvrier, l'image avec l'original, l'ombre avec la réalité; on a oublié l'ancienne doctrine, on n'entend plus le sens de nos allégories, on s'arrête aux symboles extérieurs sans en pénétrer l'esprit: Voilà la source de toutes les erreurs qui inondent la Gréce aujourd'hui, qui dégradent la réligion & qui la rendent méprisable. De plus je trouve que c'est une maxime constante chez toutes les nations, que les hommes ne sont plus ce qu'ils étoient pendant le siécle d'or; qu'ils se sont avilis & dégradés; que la religion est le seul moyen de rétablir l'ame dans sa prémiére grandeur, de faire croître de nouveau ses aîles, & de l'élever aux régions éthérées d'où elle est tombée. Il faut d'abord devenir homme par les vertus civiles & sociables; il faut ensuite ressembler aux Dieux par cet amour du BEAU, qui fait aimer

[a] Ces paroles sont d'Orphée voyez Disc. p. 16, 17.

la

la vertu pour elle-même : Voilà le ſeul culte digne des Immortels & voilà toute ma doctrine.

Alors Anaximandre ſe leva au milieu de l'aſſemblée ; ſon âge, ſes talens & ſa réputation attirerent l'attention, & firent regner par-tout un profond ſilence. Pythagore, dit-il, détruit la religion par ſes raffinemens ; ſon amour du beau eſt une chimere ; conſultons la nature, pénétrons tous les plis & les replis du cœur humain, interrogeons les hommes de toutes les nations, nous verrons que l'amour propre eſt la ſource de toutes nos actions, de toutes nos paſſions, & même de toutes nos vertus : Pythagore ſe perd dans les raiſonnemens abſtraits ; je me borne à la ſimple nature, j'y trouve tous mes principes, le ſentiment de tous les cœurs les autoriſe, & les preuves de ſentiment ſont les plus courtes & les plus touchantes.

Anaximandre, dis-je alors, met les paſſions à la place des ſentimens, il juge toûjours de ce que les hommes doivent faire, par ce qu'ils ſont ordinairement depuis leur dégradation ; mais l'impuiſſance de la nature aveuglée & affoiblie par les paſſions n'eſt pas la régle de la nature éclairée & fortifiée par la ſouvéraine raiſon ; il affirme audacieuſement, mais il ne prouve rien, je n'agis pas de même, voici mes preuves, elles me paroiſſent claires & ſolides. [a] La volonté ſuprême du grand Jupiter doit être la régle de toutes nos volontés ; il aime tous les êtres

[a] Tout ce qui ſuit ſur le τὸ καλὸν n'eſt qu'un tiſſu d'expreſſions de Pythagoriciens & de Platoniciens.

inégalement ſelon qu'ils lui reſſemblent plus ou moins ; c'eſt ce dégré de reſſemblance qui fait la perfection, la beauté, la vérité & la bonté de chaque Intelligence. Le Pere des Dieux & des hommes s'aime comme le ſouverain Bien, & tous les autres êtres comme des émanations de ſa bonté : Nous devons faire de même ; l'amour propre bien réglé doit être l'effet & nullement la cauſe de nôtre amour pour le Bien ſuprême ; l'amour de l'INFINIMENT GRAND doit être la raiſon de nôtre amour pour l'INFINIMENT PETIT ; l'amour de l'original doit être le motif de nôtre amour pour les tableaux. Voilà la loy éternelle, l'ordre immuable, & l'amour du beau qui réſulte de cet ordre.

Anaximandre m'interrompit avec un ſouris dédaigneux & répondit ; Pythagore vous ſéduit par des noms vuides de ſens, par des idées abſtraites qui ne ſont d'aucun uſage dans la ſociété, par des chimeres enfantées dans les cerveaux creux des raiſonneurs oiſifs qui s'evaporent en vaines ſpéculations ; qu'eſt-ce que la loi éternelle ? Qu'eſt-ce que l'ordre conforme à cette loi ? Qu'eſt-ce que l'amour du beau dont il nous éblouit ſans ceſſe ? Qu'il s'explique clairement & toutes ſes idées ſubtiles ſe diſſiperont en fumée.

[a] La loi, repris-je, eſt l'Intelligence qui a tout produit, la ſouveraine raiſon du grand Jupiter, la divine Minerve qui ſort ſans ceſſe de ſa tête. L'ordre qui réſulte de

[a] Ces paroles ſont d'Hiéroclés ſur les vers dorés de Pythag. p. 14.

cette

cette loi eſt fondé ſur les divers dégrés de réalité que l'Eſprit producteur a donné à ſes ouvrages, ſur les rapports immuables & les différences eſſentielles qui ſe trouvent entr'eux. L'amour conforme à cet ordre eſt de préférer ce qui eſt plus parfait à ce qui eſt moins parfait, non ſeulement dans tous les genres, mais dans toutes les eſpéces. [a] Enfin LE SOUVERAIN BEAU ne reſſemble à rien de ce que nous voyons ſur la terre ni dans le ciel; toutes les autres beautés ne ſont belles que par la participation de ſa beauté; elles peuvent augmenter, diminuer, changer ou périr, mais il eſt toûjours le même dans tous les temps, & dans tous les lieux; en parcourant l'échelle des beautés paſſagéres, variables & finies, en les outrepaſſant toutes, on parvient enfin à ce Beau ſupréme qui n'eſt point ſouillé de couleurs, de figures, ni de qualités humaines, mais ſimple, pur, uniforme, immuable & ſans mélange. Anaximandre prétend que cette doctrine eſt une idée chimérique & un vain raffinement qui n'influe point ſur la ſociété, mais tous les Philoſophes & tous les Légiſlateurs ont penſé autrement; Hermés, Orphée, Minos ont ſuppoſé comme un principe fondamental qu'il faut préférer le bien public à ſoi, non par eſpérance de quelque interêt, mais par le ſeul amour du bon, du juſte & du parfait: C'eſt à cet ordre auquel Codrus a crû devoir ſe ſacrifier, & ſoi

[a] Ces paroles ſont de Platon dans le Feſtin: Ed. Steph. p. 211.

même

même autant que tout le reſte. Il ne s'agiſſoit pas de ſe rendre heureux en ſe conformant à cet ordre, il falloit au contraire ſe dévouer, périr, ſe ſacrifier & ſe compter pour rien par ce que l'amour de l'ordre l'exigeoit. En effet ſi l'on ne peut rien aimer que par rapport à ſoy, tous les citoyens ſe regarderont peu-à-peu comme des êtres indépendans faits pour eux mêmes; on ne pourra plus ſacrifier ſes interêts particuliers pour le bien général; on détruira les ſentimens nobles & les vertus héroïques. Ce n'eſt pas tout, on autoriſera bien-tôt tous les crimes cachés: Si la vertu n'eſt point aimable pour elle même, chacun l'abandonnera lorſqu'il pourra ſe dérober aux yeux du public; on ſe livrera aux crimes ſans remords quand l'interêt y pouſſe & que la crainte ne retient pas; voilà l'anéantiſſement de toute ſociété: Soit donc qu'on conſidere la religion ou la politique tout conſpire à prouver ma doctrine.

Anaximandre répliqua ainſi, Pythagore ne connoît point la nature de l'ame; le déſir du bonheur fait l'eſſence de la volonté; le plaiſir eſt la grande loi des mortels & des Immortels, ſon attrait invincible eſt l'unique reſſort du cœur humain; la vue du beau n'agit ſur nous que par la pure volupté qu'elle nous cauſe.

On aime toûjours avec plaiſir, répondis-je, mais on n'aime pas toûjours pour le plaiſir: Comme le charme qui accompagne la connoiſſance du vray, n'eſt pas la raiſon pourquoi on acquieſce à la vérité; de même le

plaiſir

plaiſir qui accompagne la vue de l'ordre n'eſt pas la raiſon pourquoi on aime la juſtice: Dans l'un & dans l'autre cas ce qui détermine le pur acte de la volonté, eſt la perception des rapports immuables & des différences eſſentielles qui ſe trouvent entre les êtres; connoître ces rapports & ces différences fait la vérité; agir ſelon ces rapports & ces différences fait la vertu. On peut ſuivre la juſtice pour le bien qu'elle nous procure, mais on ne peut l'aimer que pour elle-même, car ce pour quoi on aime eſt proprement l'objet de nôtre amour. [a] Comme le plus injuſte de tous les hommes ſeroit celui qui en commettant tous les crimes paſſeroit pour juſte, & jouiroit ainſi des honneurs de la vertu & des plaiſirs du vice; de même le parfait juſte ſeroit celui qui aimeroit la juſtice pour elle-même & non pour les honneurs & les plaiſirs qui l'accompagnent; qui paſſeroit pour injuſte en prattiquant la plus exacte juſtice; qui ne ſe laiſſeroit point toucher ni par les infamies, ni par les maux, ni par les tourmens les plus cruels; mais qui demeureroit immobile dans l'amour de la juſtice, non parce qu'elle eſt delectable, mais parce qu'elle eſt juſte. C'eſt ainſi que les Dieux font le bien pour le ſeul amour du bien, ils l'aiment non parce qu'il leur plait mais parce qu'il eſt juſte; l'ame eſt une image de leur ſubſtance, elle peut par conſéquent les imiter, elle peut

[a] Fameux paſſage de Platon dans ſa Rep. l. 2. p. 36.

aimer la vertu pour elle-même ; la vue de la vérité peut la remuer auſſi fortement que le ſentiment du plaiſir.

Depuis le ſiécle de fer les hommes aveugles ne comprennent point cet amour ſublime de la vertu ; les Philoſophes mêmes n'y parviennent que peu-à-peu ; la Sageſſe en épurant le cœur s'accommode à la foibleſſe de nôtre nature malade & imparfaite : La divine [a] Thémis nous enyvre d'abord de plaiſirs céleſtes pour contrebalancer en nous le poids des plaiſirs terreſtres ; elle nous attire par un doux ſouris, elle nous enchante par ſes regards pleins de charmes, elle nous enleve par les vérités aimables qu'elle nous préſente ; alors nous nous attachons à la vertu pour les douceurs qui l'accompagnent : Mais à proportion que l'ame ſe retire des objets extérieurs, ſon amour devient plus élévé, plus délicat & plus généreux ; elle rentre profondement en elle-même, elle ſe concentre & ſe renferme dans ſa nature ſpirituelle, elle voit tous les plis & les replis du cœur, elle decouvre tous les crimes de ſon amour propre qui rapportoit toutes ſes vertus à elle-même & qui ne les pratiquoit que par vanité, pour ſe rendre l'idole des hommes en uſurpant ſur les droits des Dieux ; elle ſouffre des maux inexprimables pour expier ces injuſtices ſecretes ; elle ſort enfin d'elle-même, elle s'éléve au

[a] Voyez Plotin, Pſellus, Jamblique, Porphyre & les Platoniciens du 3me ſiécle lorſqu'ils parlent de la purification de l'ame.

deſſus d'elle même, elle ſe ſépare & ſe détache de tout, pour s'unir au Beau immuable, & le voir avec cet œil dont on peut ſeul le voir; alors elle engendre, non les ombres de la vertu, mais les vertus mêmes, elle devient immortelle & l'amie de Dieu[a]. Telle eſt la loi immuable de Thémis, on acquiert les vertus humaines avec plaiſir, mais on ne ſe diviniſe que par les peines & par le dépouillement de tout ce qu'il y a en nous de mortel & de terreſtre. C'eſt ainſi qu'Hercule trouva d'abord des plaiſirs charmans dans ſes douze travaux, & dans tous les exploits d'une vertu héroïque; mais il ne fût diviniſé qu'en paſſant par les flammes purifiantes de Thémis que vos poétes ont répréſenté par celles du mont Etna: Elles conſumerent en lui la robe empoiſonnée du Centaure, du monſtre Typhon, & du mauvais principe, dont ce fils de Jupiter s'étoit revétû pour nous donner l'exemple d'une vertu parfaite; au milieu des flammes dévorantes, il ſe réjouiſſoit dans la deſtruction de tout ce qu'il avoit reçu de ſa mere Alcméne: La vue du Beau immuable le raviſſoit & le tranſportoit hors de lui-même, il n'avoit pas le temps de ſonger à ſon bonheur.

Ici Anaximandre s'écria avec fureur, Pythagore ignore l'hiſtoire des Dieux, il dit qu'il faut leur reſſembler, ils nagent là-haut dans les délices, ils ne deſcendent ici bas que pour ſe plaire avec les Divinités ter-

[a] Ces paroles ſont encore de Platon dans le Feſtin p. 212.

reſtres, Jupiter lui-même nous en montre l'exemple; pour les imiter il faut aimer le plaiſir ; Pythagore cherche ſubtilement à vous jetter dans une brutale indifférence pour le feſtin des Dieux, à vous faire mépriſer le nectar & l'ambroiſie, à détruire en vous le déſir invincible de bonheur naturel à toutes les Intelligences. Je vous montre de loin les ſuites horribles de ſon ſyſtême, prenez garde à ſes ſophiſmes.

[a]La juſtice, repris-je avec un air intrépide, eſt aimable par elle-même, ſi l'on ne l'aime que pour l'utilité qu'elle procure on n'eſt pas bon, mais politique, la ſouveraine injuſtice eſt d'aimer la juſtice ſeulement pour la récompenſe : N'aſpirer à la table des Dieux que pour nous flatter, nous plaire & nous réjouir, ce n'eſt pas aimer le ſouverain Bien, c'eſt le dégrader & le rapporter à nous-mêmes. C'eſt ainſi que les ames autrefois déchurent du Lieu ſublime dans le Ciel, elles aimerent le nectar & l'ambroiſie plus que la vérité & ſéparerent l'amour de l'ordre d'avec l'amour du plaiſir. [a]Aimer le Beau ſeulement comme bien-faiſant, c'eſt l'aimer pour la participation finie de ſes dons; c'eſt l'aimer pour ce qu'il fait en nous & non pour ce qu'il eſt en lui-même; c'eſt ſéparer la ſouveraine bonté d'avec la ſuprême juſtice. Aimer le Beau pour le beau c'eſt l'aimer pour ſa totalité immenſe ; c'eſt l'aimer pour ce que nous en connoiſſons & non pour ce que nous en ſentons ;

[a] Ce paſſage eſt de Ciceron, voyez Diſc. p. 42.

c'eſt

c'eſt aimer ſans meſure l'Etre ſans bornes, & c'eſt cet amour qui dilate, qui éléve, qui diviniſe & qui donne une eſpéce d'immenſité à l'ame. Je ſoutiens donc avec tous les anciens qu'il ne faut déſirer la table des Dieux, que comme un état qui nous unit au ſouverain Beau, qui nous transforme dans ſon image, & qui nous conſomme dans ſon amour : Déſire-t-on moins le haut Olympe parce qu'on le déſire par un motif digne des Immortels ? Aime-t-on moins les Dieux parce qu'on préfére leur amitié au nectar qu'on boit à leur table.

O Samiens ! Anaximandre cherche à corrompre vos mœurs auſſi-bien que vôtre eſprit : Il vous trompe en s'attachant trop au ſens littéral de vôtre Mythologie. Les Dieux exempts de nos foibleſſes ne deſcendent point ſur la terre pour contenter leurs paſſions. Tout ce que la ſage antiquité nous raconte des amours de Jupiter, & des autres Divinités, n'eſt qu'une allégorie ingénieuſe pour répréſenter le pur commerce des mortels & des immortels depuis le ſiécle de fer : Vos philoſophes nous dépeignent toûjours la vertu comme une force divine qui deſcend du ciel, ils introduiſent ſans ceſſe des Divinités protectrices qui nous inſpirent, nous éclairent & nous fortifient pour marquer que les vertus héroïques ne peuvent venir que des Dieux ſeuls ; mais les Poétes qui ne cherchent qu'à plaire, & qu'à frapper l'imagination en entaſſant merveilles ſur merveilles, ont défiguré vôtre Mythologie par leurs fictions.

Anaximandre s'écria de nouveau avec un air plein de zéle & d'enthouſiaſme, ſouffrirez vous, O Samiens, qu'on anéantiſſe ainſi vôtre Réligion en tournant ſes myſteres en allégories, en blaſphémant contre les livres ſacrés de vos Poétes, en niant les faits les plus conſtans de la tradition. Pythagore renverſe vos autels, vos temples & vôtre ſacerdoce, pour vous conduire à l'impiété ſous prétexte de détruire la ſuperſtition. Un murmure confus s'éléve auſſi-tôt dans l'aſſemblée ; les ſentimens ſe partagent ; la plûpart des Prêtres me traitent d'impie, & d'ennemi de la Religion. Voyant alors la profonde diſſimulation d'Anaximandre, & le zéle aveugle d'un peuple ſéduit par des ſophiſmes, il me fût impoſſible de me contenir & je dis en élevant la voix :

Roy, Pontifes, Samiens écoutez-moi pour la derniére fois. Je n'ai pas voulu dévoiler les myſteres du monſtrueux ſyſtême d'Anaximandre, ni chercher dans une aſſemblée publique à rendre ſa perſonne odieuſe, comme il a tâché de noircir la mienne. Juſqu'ici j'ai crû devoir reſpecter ſa vieilleſſe, mais à préſent je vois l'abyme dans lequel il veut vous précipiter, & je ne ſçaurois plus me taire ſans trahir les Dieux & la Patrie. Anaximandre vous paroit zélé pour la Religion, mais dans le fond il ne cherche qu'à l'anéantir. Voici les principes qu'il débite & qu'il enſeigne ſécretement à ceux qui veulent l'entendre. Tout n'eſt que matiére & mouvement : Dans le ſein fécond d'une immenſe nature

tout

tout ſe produit par une révolution éternelle de formes ; la deſtruction des unes fait la naiſſance des autres ; le différent arrangement des atomes fait ſeul la différente ſorte d'eſprits, mais tout ſe diſſipe & ſe replonge dans le même abyme après la mort. Selon Anaximandre, ce qui eſt à préſent pierre, bois, métail peut ſe diſſoudre & ſe transformer non ſeulement en eau, en air, en flamme pure, mais même en eſprit raiſonnable : Selon lui nos craintes frivoles ont creuſé les Enfers & nôtre imagination effrayée eſt la ſource des fleuves fameux qui coulent dans le noir Tartare : Nôtre ſuperſtition a peuplé les régions céleſtes de Dieux & de demi-Dieux, & nôtre vanité nous fait croire que nous boirons un jour le nectar dans leur ſociété. Selon lui la bonté & la malice, la vertu & le crime, la juſtice & l'injuſtice ne ſont que des noms que nous donnons aux choſes, ſuivant qu'elles nous plaiſent ou nous déplaiſent : Les hommes naiſſent vicieux ou vertueux, comme les ours naiſſent féroces, & les agneaux doux : Tout eſt l'effet d'une fatalité invincible, & l'on ne croit choiſir que parce que le plaiſir cache par ſa douceur, la force qui nous entraîne. Voilà, O Samiens, le précipice affreux dans lequel Anaximandre veut vous conduire.

Tandis que je parlois, les Dieux ſe declarent ; avant la diſpute on avoit conſulté le ſouverain Pontife de Delphes ſur ma doctrine ; ſes réponſes ſont toûjours conformes aux volontés du grand Apollon ; voici ce qu'il

manda aux Prêtres de Samos : [a] Vous accuſez Pythagore de manquer par un excès d'amour pour le beau, & moi je vous accuſe tous de manquer par un défaut d'amitié pour vôtre citoyen. Le Dieu que je ſers déteſte également ceux qui n'aſpirent point aux plaiſirs du haut Olympe, & ceux qui les déſirent ſeulement pour flatter leurs paſſions. On a ſouvent beſoin de penſer au nectar & à l'ambroiſie pour réſiſter à la coupe enchantereſſe de Circé qui transforme les mortels en pourceaux ; mais lorſque la Déeſſe Minerve deſcend dans les Héros, ils font de grandes actions par de grands motifs : Les plaiſirs purs les accompagnent, la gloire les environne, l'immortalité les ſuit, mais la vertu ſeule fait leur objet. A peine a-t-on lû cette réponſe du Pontife qu'une voix divine ſemble ſortir du fond du temple, & parler ainſi : Les Dieux ſont le bien pour le ſeul amour du bien : On ne peut les honorer dignement qu'en leur reſſemblant [b]. Les Prêtres & la multitude plus frappés du merveilleux qu'ils ne l'avoient été du vrai, changent de ſentiment, & ſe réuniſſent en ma faveur. Anaximandre s'en apperçoit, & perſuadé que j'avois corrompû les Pontifes pour ſéduire le peuple, il s'enveloppe dans une nouvelle eſpéce d'hypocriſie, & dit à l'aſſemblée : L'Oracle

[a] Λέγετε τὸν Πυθάγοραν Σάμιον ἁμαρτάνειν διὰ τὴν ὑπερβολὴν φιλοκαλίας, ἐγὼ δ' ὑμᾶς διὰ τὴν φιλανθρωπίας ἔλλειψιν.

[b] Vid. Hier. aur. carm.

a parlé

a parlé & je dois me taire; je crois, mais je ne ſuis pas encore éclairé; mon cœur eſt touché, mais mon eſprit n'eſt pas convaincu: Je veux entretenir Pythagore ſeul & m'inſtruire par ſes raiſonnemens. Attendri par ces paroles que je crus ſinceres, j'embraſſe le vieillard avec des larmes de joye, en préſence du Roy & des Pontifes, & je le conduis chez moi. L'impie s'imaginant qu'on ne pouvoit avoir de l'eſprit ſans penſer comme lui, croyoit que je n'affectois ce zéle pour la Religion, qu'afin d'éblouir le peuple & de gagner ſon ſuffrage: Quand nous fûmes ſeuls, il changea de langage & me dit.

Nôtre diſpute ſe réduit à ſçavoir ſi la nature éternelle agit avec ſageſſe & deſſein, ou ſi elle prend toutes ſortes de formes par une néceſſité aveugle. Ne nous laiſſons pas éblouir par les préjugés vulgaires; un Philoſophe ne doit croire que lorſqu'il y eſt forcé par une évidence entiére; je ne raiſonne que ſur ce que je vois, & je ne vois dans toute la nature qu'une matiére immenſe, & une force infinie; cette matiére agiſſante eſt éternelle; or dans un temps infini, une force toute puiſſante doit donner néceſſairement toutes ſortes de formes à une matiére immenſe; elle en a eû d'autres que celles que nous voyons aujourd'hui; elle en prendra de nouvelles, tout a changé, tout change, tout changera; voilà de quoi produire non ſeulement ce monde que nous voyons, mais des mondes infinis que nous ne voyons pas.

Voilà,

Voilà, repris-je, un ſophiſme trompeur & non un raiſonnement ſolide. Vous ne voyez, dites-vous, dans toute la nature qu'une force infinie & une matiére immenſe, j'en conviens: Mais s'enſuit-il que la force infinie ſoit une propriété de la matiére? La matiére eſt [a] éternelle, ajoutez-vous, cela ſe peut, parce que la force infinie toûjours agiſſante l'a pû produire de tout temps: Mais concluez-vous de-là qu'elle ſoit l'unique ſubſtance exiſtante? Je conviendrai encore que la force toute puiſſante peut donner dans un temps infini toutes ſortes de formes à une matiére immenſe, mais eſt-ce là une preuve que cette force agit par une néceſſité aveugle & ſans deſſein? Quand j'admettrois vos principes, je nierois cependant vos conſéquences qui me paroiſſent abſolument fauſſes: En voici les raiſons.

L'idée que nous avons de la matiére ne renferme point celle de [b] force; elle ne ceſſe point d'être matiére quand elle eſt dans un parfait repos, elle ne ſçauroit ſe rendre le mouvement lorſqu'elle l'a perdu: De-là je conclus qu'elle n'eſt pas active par elle-même, & par conſéquent que la force infinie n'eſt pas une de ſes propriétés. De plus, j'apperçois en moi & dans pluſieurs Etres qui

[a] Je fais parler ici Pythagore ſelon ſon ſyſtême qui ſuppoſoit que le monde a pû être produit de tout temps par l'énergie de la prémiére Cauſe. Voyez Diſc. p. 40, 41.

[b] J'entens la force active, & nullement ce que certains Philoſophes appellent la force d'inaction qui n'eſt point une véritable force.

m'envi-

m'environnent, un Principe comparateur qui ſent, qui raiſonne & qui juge : Le mouvement ne fait que changer la ſituation ou la figure des corps ; or une cauſe ne ſauroit donner à ſon effet une réalité qu'elle n'a pas ; il eſt donc impoſſible qu'une matiére ſans aucune penſée & ſans aucun ſentiment, puiſſe ſentir & devenir intelligente en changeant de lieu ou de figure ; il n'y a non ſeulement aucune liaiſon entre ces idées, mais il s'y trouve une contradiction abſolue : Il eſt vrai que la vivacité de nos ſentimens dépend ſouvent du mouvement de nos humeurs ; cela prouve que l'eſprit & le corps peuvent être unis, mais nullement qu'ils ſont un : De-là je conclus qu'il y a dans la nature une autre ſubſtance que la matiére, & par conſéquent qu'il peut y avoir une Intelligence ſouveraine fort ſupérieure à mon ame, à la vôtre & à celles de tous les autres hommes. Pour ſçavoir s'il y a une telle Intelligence je ſors de moi même & je parcours toutes les merveilles de l'Univers ; j'obſerve la conſtance & la régularité de ſes loix, la fécondité & la variété de ſes productions, la liaiſon & la convenance de ſes parties, la conformation des animaux, la ſtructure des plantes, l'ordre des élémens, la révolution des aſtres : Alors je ne puis plus douter que tout ne ſoit l'effet d'un deſſein, d'un art & d'une ſageſſe ſuprême. Je tire enſuite le voile ſur tous les Etres qui m'environnent, je ſuppoſe qu'ils ne ſont que des ſonges, des apparences & des illuſions ; je ferme les yeux je bouche les oreilles, je rentre de nouveau dans le fond

de mon être pour conſidérer ce Principe comparateur que j'ay déja prouvé n'être pas matériel, qui peut ſubſiſter quand tous les corps ſeroient anéantis & qui me répréſente tous les objets ſans ſe faire voir lui-même : Puiſqu'il ne ſauroit y avoir une ſucceſſion éternelle d'effets ſans cauſe, il faut que celui qui a fait ce principe intelligent, ſoit lui-même intelligent; delà je conclus que la FORCE INFINIE que vous reconnoiſſez dans la nature eſt une INTELLIGENCE SOUVERAINE. En rentrant ainſi en moi même j'ay retrouvé le grand Jupiter que vous vouliez cacher à mes yeux, je me trouve à préſent ſolitaire avec lui, il me ſuffit, il agit ſans ceſſe ſur moi, il eſt la cauſe de toutes mes ſenſations & de toutes mes penſées, il peut me répréſenter des mondes infinis quand il n'y auroit que lui & moi dans toute la nature. Airs, élémens, terre, cieux, planettes, aſtres, nature entiére je ne vous vois plus ; ombres vaines, images imparfaites, tableaux défigurés! vous étes diſparus, je n'apperçois plus que vôtre Original & vôtre Cauſe; je m'abîme dans ſon ſein, & je n'ay beſoin que de ſentir ma propre exiſtence pour être convaincu de la ſienne.

Je me rappelle, dit ici Cyrus, que Zoroaſtre me dévoila autrefois toutes ces vérités : Une vue ſuperficielle des prodiges de l'Univers peut laiſſer l'eſprit dans l'incertitude, mais lorſqu'on deſcend dans le détail, qu'on entre dans le ſanctuaire de la Nature, qu'on étudie à fond ſes ſecrets, ſes loix & ſes effets, qu'on ſe connoit

bien ſoi-même, & qu'on compare ce qui ſe ſent au dedans avec ce qui ſe voit au dehors, on ne ſauroit plus héſiter : Je ne vois pas comment Anaximandre a pû reſiſter à la force de vos preuves.

Vos raiſonnemens, me répondit-il, ſont ſpécieux & éblouiſſans, mais ils n'ont rien de ſolide ; vous vous écartez toûjours de la véritable queſtion par la ſoupleſſe & par la légéreté de vôtre eſprit. Je conviens avec vous qu'il ne ſauroit y avoir une ſucceſſion éternelle d'effets ſans cauſe prémiére[a] ; ce ſeroit une chaine infinie qui ne dépendroit de rien, & un poids immenſe ſans appui ; je ſuis encore d'accord que l'idée de la matiére ne renferme point celle de force, comme l'idée de force ne renferme point celle de ſageſſe, parce que les différens attributs d'une même eſſence peuvent être conçûs les uns ſans les autres : J'avoue enfin que les corps ne deviennent point intelligens en changeant de lieux & de figures ; mais vous donnez à la matiére des propriétés qu'elle n'a pas : La matiére & l'étendue ſont la même choſe[b] ; or vous ſavez que l'étendue n'a ni couleur, ni odeur, ni ſaveur, j'ajoute qu'elle n'a ni bornes fixes, ni parties diſtinctes, ni mouvemens réels ; toutes ces qualités ne ſont que[c] des idées ou des perceptions de l'ame cauſées par l'action de[d] l'étendue immenſe qui ſe montre à nous ſucceſſivement

[a] Spinoza n'a jamais ſuppoſé une ſucceſſion éternelle de Cauſes ſecondes ſans Cauſe prémiére. Il refute cette opinion par l'argument de Wollaſton que je mets ici à la bouche d'Anaximandre. Vid. Spin. Epiſt. 29.

[b] Deſcartes. [c] Le Dr. Berkley. [d] Le P. Malebranche.

ceſſivement ſous pluſieurs formes différentes : Ce principe poſé, voici ma véritable doctrine. On ne ſauroit bannir de l'eſprit les idées d'Eternité, d'Immenſité & d'Infinité, elles ſe préſentent à nous par tout, on ne peut rien expliquer ſans elles : Ces trois propriétés ſont donc les attributs de quelque [a] Etre Eternel, Immenſe & abſolument Infini [b] ; il ne ſauroit y avoir d'autres ſubſtances que la ſienne, elle eſt une & tout, elle eſt l'Etre univerſel, [c] elle eſt tout enſemble étendue & penſante ; [d] ce qui fait la diverſité des êtres n'eſt pas la diſtinction réelle de ſubſtance, mais la différence de forme ; [e] la Nature éternelle agit ſans ceſſe en elle-même, par elle-même, ſur elle-même ſelon toute l'étendue de ſa puiſſance infinie pour produire néceſſairement toutes ſortes de formes [f] ; ce pouvoir ſans bornes n'eſt pas limité par les régles qu'on appelle Sageſſe, Bonté, Juſtice qui n'appartiennent qu'aux êtres finis & nullement à l'Etre

[a] Voici le ſyſtême de Spinoza dans ſes propres paroles. Deus eſt Ens abſolutè infinitum. [b] Præter Deum nulla dari neque concipi poteſt ſubſtantia. [c] Cogitatio eſt attributum Dei, ſive Deus eſt res cogitans. Extenſio eſt attributum Dei, ſive Deus eſt res extenſa. Subſtantia cogitans & ſubſtantia extenſa una eademque eſt ſubſtantia, quæ jam ſub hoc jam ſub illo attributo concipitur. [d] Res particulares nihil ſunt niſi Dei attributorum modi. [e] Ex neceſſitate naturæ divinæ infinita infinitis modis ſequi debent. Deus eſt omnium rerum cauſa immanens, non verò tranſiens. [f] Intellectus, voluntas, amor ad modos Dei ſive entia particularia pertinent, non ad ſubſtantiam æternam & infinitam. Vid. Spin. Eth. Part. 1. Def. 6. Prop. 8, 13, 16, 18, 25, 31. & Part. 2. Prop. 1, 2, 7, 10. & Scholia.

infini.

infini. Combattez ce ſyſtême par des vérités ſolides ſans vouloir m'éblouir par les métaphores, les allégories & les déclamations vagues d'un Rhéteur.

Si vous ſoûteniez ſeulement, dis-je, que toutes les eſſences ne ſont que les différentes formes de l'Eſſence divine ; que nos ames ſont des portions de l'ame du monde, & nos corps des parties de ſon étendue immenſe, vous ne feriez pas Athée, mais vous ſoûtiendriez des abſurdités avec * pluſieurs Philoſophes qui ont une horreur ſincere de toute impiété. Ils ſuppoſent comme vous qu'il n'y a dans toute la nature qu'une ſeule ſubſtance, que l'Univers entier eſt une émanation ou une expanſion de l'Eſſence divine ; mais ils croyent qu'il y a un Eſprit infini qui préſide à tous les eſprits, une Sageſſe ſouveraine qui gouverne le monde, une Bonté ſuprême qui aime toutes ſes productions : Ils n'ont jamais imaginé comme vous que la ſubſtance unique agit ſans intelligence & ſans juſtice, ſans connoître & ſans avoir égard aux rapports immuables & aux différences eſſentielles qui ſe trouvent entre les êtres ; voilà en quoi conſiſte vôtre Athéiſme ; quelle preuve en donnez vous ? ſuffit-il pour démontrer & pour convaincre d'entaſſer propoſition ſur propoſition, de ſuppoſer gratuitement & d'affirmer hardiment ?

* C'étoit l'opinion des Stoïciens, de quelques diſciples d'Orphée, des Pantheiſtes anciens, & de quelques Chinois aujourd'hui ; mais elle eſt fort différente du Matérialiſme des Atomiſtes & de Spinoza. Voyez le Diſcours p. 46, 47.

Tout

Tout mon ſyſtême, me répondit-il avec aſſurance & fierté, roule ſur ce principe unique qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance dans la nature; en démontrant cette vérité toutes les autres ſuivent comme des conſéquences néceſſaires, légitimes & inévitables. Or voici la preuve de ce grand Principe; quand l'Etre éternel produit de nouvelles ſubſtances, il leur donne quelque choſe ou rien, s'il ne leur donne rien, il ne produira jamais rien, s'il leur donne une partie de ſon eſſence, il ne produit pas une nouvelle ſubſtance, mais une nouvelle forme. Voilà une démonſtration invincible; pourvû qu'on ne détruiſe pas cette unité de ſubſtance, il m'eſt indifférent comment on l'appelle, Ame ou Corps, Eſprit ou Matiére, Etendue intelligente ou intelligible[b].

[a] Tout le livre de Spinoza, ſes définitions, axiomes, propoſitions, corollaires & ſcholies tendent à prouver ce principe, ou en dérivent; en le détruiſant tout ſon ſyſtême s'écroule.

[b] Voilà l'uſage que les Spinoziſtes ont fait du ſyſtême de M. Deſcartes, du P. Malebranche, & du Dr. Berkley Anglois, contre les intentions de ces trois Philoſophes: Le prémier dit que la matiére & l'étendue ſont les même choſe: Le ſecond nous aſſure que l'objet immédiat de nos ſenſations eſt une étendue intelligible, éternelle, immuable, infinie: Le troiſiéme tâche de prouver qu'il n'y a point de corps hors de nous, & que tout eſt eſprit. Malebranche croit que Deſcartes n'étendit pas aſſez loin ſon principe: Berkley accuſe Malebranche de s'arrêter trop court: Les Spinoziſtes prétendent concilier tous les trois en n'admettant qu'une ſeule ſubſtance. Il faut avouer cependant qu'il y a une différence eſſentielle entre ces trois Philoſophes & Spinoza, puisqu'ils enſeignent qu'il y a une diſtinction réelle entre l'Eſſence infinie & les Eſſences créées.

Quand

Quand le grand Jupiter crée, dis-je, il ne tire pas l'être du néant comme d'un ſujet qui contient quelque réalité; il ne diviſe pas non plus ſon eſſence pour en faire une ſubſtance ſéparée, mais il fait exiſter ce qui n'étoit pas précédenment: Or faire exiſter une ſubſtance qui n'étoit pas auparavant n'eſt pas plus inconcevable que de faire exiſter une forme qui n'étoit pas auparavant, puiſque dans l'un & dans l'autre cas on produit une réalité nouvelle, & que ce paſſage du néant à l'être embaraſſe également dans tous les deux: Vous ne ſauriez nier l'Energie créatrice [a] ſans nier pour la même raiſon toute force active. Voilà vôtre nature éternelle réduite à une maſſe informe, ou à un vuide infini ſans action & ſans puiſſance, auſſi-bien que ſans ſageſſe & ſans bonté. Où trouverez vous quelque Divinité agiſſante pour débrouiller ce caös, ou pour remplir ces eſpaces immenſes: Mais je vous rends par compaſſion cette activité & cette force mouvante dont vous avez beſoin pour former vôtre monde, je ſuppoſe contre toute preuve & toute raiſon que vôtre nature éternelle agit auſſi néceſſairement qu'elle exiſte, vous n'y gagnerez rien, vous ne ferez que vous replonger dans un nouvel abîme de contradictions plus abſurdes & plus affreuſes que les prémiéres. Vous ne ſauriez nier qu'il n'y ait dans la nature des Etres qui ſouffrent & d'autres

[a] C'eſt ce que Platon appelle Ποιητικὴ δύναμις, Vid. Diſc. p. 33, 34.

qui

qui ne ſouffrent pas, des Intelligences qui ignorent & qui ſavent; qui nient, qui affirment & qui doutent; qui s'aiment, qui ſe haïſſent & qui changent ſouvent leurs penſées, leurs ſentimens & leurs paſſions: Or peut-on concevoir que la même ſubſtance immuable, immenſe, infinie ſoit tout enſemble intelligente & ignorante, heureuſe & malheureuſe, amie & ennemie de ſa propre nature? Cet aſſemblage monſtrueux de formes variables, bornées, bizarres & diſcordantes répond-il aux attributs que vous donnez à la Nature éternelle? Vous pouvez affoiblir vôtre eſprit à force de ſubtiliſer, vous pouvez vous épuiſer en formant un tiſſû très délié de ſophiſmes, vous pouvez vous envelopper de ces toiles d'araignée & tâcher d'y embaraſſer les ames légéres & volages; mais je vous défie d'enviſager les conſéquences de vôtre ſyſtême ſans horreur & ſans honte. Quel motif a pû vous faire préférer l'idée d'une Nature aveugle à celle d'une Intelligence éclairée? Remontez aux principes, ſervez vous de cette préciſion où vous excelliez autrefois & vous trouverez que l'Etre infini que vous admettez comme moi n'eſt point l'Etre univerſel, mais un Etre très diſtinct de tous les autres; qu'il peut produire de nouvelles ſubſtances auſſi-bien que de nouvelles formes; qu'il ſe connoît ſoi-même & tout ce qu'il a produit; qu'il s'aime eſſentiellement & tous les êtres ſelon le degré de réalité qu'il leur a communiqué; qu'il eſt par conſéquent ſouverainement Puiſſant, Sage & Bon; qu'il eſt abſurde de concevoir ce qui n'eſt

que

Force, Sageſſe & Bonté ſous la forme de long, large & profond; qu'il peut exiſter par tout ſans extenſion de parties, comme il entend tout ſans ſucceſſion de penſées; que l'étendue infinie n'eſt pas ſon immenſité, comme le temps infini n'eſt pas ſon éternité; que l'eſpace n'eſt que la maniére dont les corps exiſtent en lui, comme le tems n'eſt que la maniére dont les êtres créés exiſtent avec lui; & qu'enfin tous les êtres variables & bornés ne ſont pas les différentes formes de ſa ſubſtance, mais les effets libres de ſa puiſſance. Examinez géométriquement cette chaine de conſéquences tirées de l'idée de l'Etre éternel, immenſe, infini; deſcendez de la prémiére juſques à la derniére, remontez de la derniére juſqu'à la prémiére, vous verrez que chacune renferme celle qui ſuit, que la lumiére s'accroit à chaque pas, & qu'elle ſe réunit enfin dans une évidence parfaite: Je vous ſomme de m'en montrer la fauſſeté.

Trois fois il eſſaya de parler, & trois fois ſes idées ſembloient ſe confondre, s'enfuir & s'échapper: Il raſſembla enfin toutes les forces de ſon eſprit & me répondit ainſi; L'Univers eſt rempli de défauts & de vices; je vois partout des êtres malheureux & méchans; or je ne ſaurois concevoir comment les ſouffrances & les crimes peuvent commencer ou ſubſiſter ſous l'empire d'un Etre ſouverainement Sage, Puiſſant & Bon; S'il eſt ſage il a dû les prévoir; s'il eſt puiſſant il a pû les empêcher; s'il eſt bon il a dû les prévenir. Voilà une contradiction

auſſi manifeſte dans vôtre ſyſtême que dans le mien, il faut nier qu'il y ait des crimes & des maux dans l'Univers, ou qu'il y ait une Sageſſe & une Bonté ſouveraine qui le gouverne; choiſiſſez.

Quoi, répliquai-je, nierez vous ce que vous voyez clairement parce que vous ne voyez pas plus loin? la plus petite lumiére nous porte à croire, mais la plus grande obſcurité n'eſt pas une raiſon de nier: Dans ce crépuſcule de la vie humaine les lumiéres de l'eſprit ſont trop foibles, pour nous montrer la vérité avec une évidence parfaite; on ne fait que l'entrevoir par un rayon échappé qui ſuffit pour nous conduire, mais ce n'eſt pas un plein jour ſans aucun nuage. Vous niez la puiſſance créatrice parce que vous ne concevez pas la maniére dont elle opére; vous rejettez la ſageſſe éternelle parce que vous ne voyez pas les raiſons ſecretes de ſa conduite; vous renonçez à la Bonté ſouveraine parce que vous ne comprenez pas comment le mal peut ſubſiſter ſous ſon empire. O! Anaximandre eſt-ce là raiſonner? une choſe n'eſt pas parce que vous ne la voyez point; voilà à quoi ſe réduiſent toutes vos difficultés.

Vous me faites injuſtice, reprit l'infortuné vieillard qui commençoit à chanceler & à changer de ſtyle, je ne nie & je n'affirme rien, mais je doute de tout parce que je ne vois rien de certain, rien qui ne ſoit enveloppé de nuages, & cette obſcurité me réduit à la néceſſité de flotter éternellement dans une mer d'incertitudes;

titudes; il n'y a point de démonſtrations[a], il ne ſuit pas qu'une choſe ſoit vraye parce qu'elle nous paroît telle; tout eſprit qui ſe trompe ſouvent, peut ſe tromper toûjours, & cette ſimple poſſibilité ſuffit pour me faire doûter de tout.

Telle eſt la nature de nôtre eſprit, répliquai-je, nous ne pouvons pas refuſer de rendre hommage à la vérité quand elle eſt clairement apperçue, nous ſommes même forcés d'y acquieſcer: Le doute n'eſt pas libre; or cette impoſſibilité de douter, eſt ce qu'on appelle conviction, évidence, démonſtration: L'eſprit humain ne peut pas aller plus loin. Cette évidence frappe également tous les eſprits, elle a un empire abſolû ſur les Scythes & ſur les Indiens, ſur les Barbares & ſur les Grecs, ſur les Dieux & ſur les Hommes; elle ne peut être par conſéquent qu'un rayon de cette Sageſſe éternelle qui éclaire toutes les Intelligences. Cette évidence univerſelle & immuable eſt le dernier tribunal de tous nos jugemens, nous ne pouvons pas en appeller ſans ceſſer d'être raiſonnables. Douter contre toute raiſon de douter, c'eſt extravagance; prétendre qu'on doute encore lorſque l'évidence rend le doute impoſſible, c'eſt ajouter la fauſſeté à la folie. Voilà où vous vous êtes réduit à force de ſubtiliſer: Remarquez l'inconſtance de vôtre eſprit &

[a] Ici l'Athée devient Pyrrhonien; l'ordre de la narration marque les différens progrès de l'Incrédulité dans la Gréce & aujourd'hui. Voyez le Diſcours p. 50.

la contradiction de vos raiſonnemens ; vous avez voulu d'abord me démontrer qu'il n'y a point d'Intelligence ſouveraine ; quand je vous ai fait voir que vos prétendues démonſtrations étoient des ſuppoſitions vagues, vous vous êtes jetté dans un doute univerſel ; vôtre Philoſophie ſe termine enfin à détruire la raiſon, à rejetter toute évidence, & à ſoûtenir qu'il n'y a aucune régle qui puiſſe fixer nos jugemens : Il eſt par conſéquent inutile de raiſonner plus long-temps avec vous.

Ici je ceſſai de parler pour écouter ce qu'il alloit me répondre, mais voyant qu'il n'ouvroit point la bouche, je crus qu'il commençoit à s'ébranler & je continuai ainſi : Je ſuppoſe que vous doutez ſérieuſement, mais eſt-ce le défaut de lumiére ou la crainte d'en être éclairé qui cauſe vos doutes ? Rentrez en vous-même ; la ſageſſe ſe fait mieux ſentir que comprendre : Ecoutez la voix de la nature qui parle en vous, elle ſe ſoulévera bien-tôt contre vos ſubtilités ; vôtre cœur né avec une ſoif inſatiable de félicité démentira vôtre eſprit, qui ſe réjouit dans l'eſpérance dénaturée de ſa prochaine extinction ; encore une fois rentrez en vous-même, impoſez ſilence à vôtre imagination, ne vous laiſſez plus éblouir par vos paſſions, & vous trouverez dans le fond de vôtre ame, un ſentiment de la Divinité qui diſſipera vos doutes : C'eſt en écoutant ce ſentiment intérieur que vôtre eſprit ſera d'accord avec vôtre cœur ; cet accord fait la tranquillité de l'ame, & c'eſt dans cette paix ſeule qu'on

entend

entend la voix de la ſageſſe, qui ſupplée à la foibleſſe de nos raiſonnemens. O mon pere, mon cher pere! où êtes vous? Je vous cherche en vous-même ſans vous trouver: Qu'eſt devenu cet homme divin qui me découvroit autrefois tous les myſtéres de la nature, qui promenoit mon eſprit par toutes les régions de l'immenſité, qui me faiſoit parcourir tous les tems pour remonter juſqu'à l'éternité même? Qu'eſt-il donc devenû cet eſprit ſi ſublime, ſi ſubtil, ſi étendû? Quel nuage de paſſions l'a obſcurci? Quelle nuit de préjugés l'a enveloppé? Ici je le regardai fixement pour voir ſi mes raiſonnemens ou mes ſentimens avoient fait quelque impreſſion ſur lui, mais il me regardoit avec le ſouris dédaigneux d'une ame ſuperbe qui cache ſa foibleſſe & ſon déſeſpoir ſous un mépris apparent. Je me tûs alors & j'invoquai la céleſte Minerve dans un profond ſilence, je la priai de l'éclairer, mais elle ne m'écouta pas parce qu'il ne l'écoutoit point; il ne vit pas la vérité parce qu'il ne l'aimoit plus.

Pythagore ceſſa de parler & Cyrus lui dit: Vous uniſſez les ſentimens les plus touchans avec les raiſonnemens les plus ſolides; ſoit qu'on conſulte l'idée de la prémiére cauſe ou la nature de ſes effets, le bonheur de l'homme ou le bien de la ſociété, la raiſon ou l'expérience, tout conſpire à prouver vôtre ſyſtême: Mais pour penſer comme Anaximandre, il faut ſuppoſer contre toute raiſon, que le mouvement eſt une propriété eſſentielle de

la matiére ; que la matiére eſt l'unique ſubſtance exiſtante ; que la force infinie agit ſans connoiſſance & ſans deſſein, malgré toutes les marques de ſageſſe répandues dans l'Univers. Je ne conçois pas comment les hommes peuvent balancer entre ces deux ſyſtêmes : L'un eſt ténébreux pour l'eſprit, déſolant pour le cœur, deſtructeur de la ſociété ; l'autre eſt plein d'idées conſolantes, il produit les ſentimens nobles, il nous affermit dans tous les devoirs de la vie civile. Il faut que l'un des deux ſyſtêmes ſoit vrai : L'Etre éternel eſt une nature aveugle, ou une Intelligence éclairée : il n'y a point de milieu ; vous avez prouvé que la prémiére opinion eſt fauſſe & abſurde ; il s'enſuit évidemment que l'autre eſt véritable & ſolide. Vos raiſonnemens ont porté la lumiére la plus pure juſques dans le fond de mon ame : Il me paroit cependant que vous avez laiſſé l'objection de vôtre adverſaire ſur l'origine du mal dans toute ſa force ; aidez moi à répondre à cette grande difficulté. Ici Pythagore parcourût toutes les différentes opinions des Philoſophes ſans pouvoir contenter Cyrus : Le Prince ne trouva la ſolution de cette difficulté que parmi les Hébreux ; peu ſatisfait des réponſes du Samien ſur cette queſtion, il ne voulut cependant ni lui en faire ſentir, ni lui laiſſer appercevoir qu'il en ſentoit la foibleſſe ; il détourna adroittement la queſtion & revenant à ſa diſpute, hatez-vous ſage Pythagore, dit-il, hatez-vous de me dire l'impreſſion que firent vos entretiens ſur Anaximandre.

Il

Il ſe retira, répondit le Philoſophe, déſeſpéré & réſolu de me perdre. Tels que de foibles yeux que la lumiére du ſoleil éblouit & aveugle, tel étoit le cœur d'Anaximandre; ni les prodiges, ni les preuves, ni les ſentimens ne peuvent ébranler l'ame, lorſque l'erreur s'eſt emparée de l'eſprit par la corruption du cœur. Depuis mon départ de Samos, j'apprens qu'il eſt tombé dans l'égarement que j'avois prévû; à force de ne vouloir rien croire que ce qu'on peut démontrer avec une évidence géométrique, il eſt parvenu non ſeulement à douter des vérités les plus certaines, mais même à croire les plus grandes abſurdités. Il ſoûtient ſans aucune allégorie que tout ce qu'il voit n'eſt qu'un ſonge; que tous les hommes qui l'entourent ſont des fantômes; que c'eſt lui-même qui ſe parle & qui ſe répond; que le ciel & la terre, les aſtres & les élémens, les plantes & les arbres ne ſont que des illuſions, & enfin qu'il n'y a rien de réel que lui[a]. Il vouloit d'abord anéantir l'Eſſence divine pour mettre à ſa place une nature aveugle; à préſent il a détruit cette nature même pour ſoûtenir qu'il eſt le ſeul Etre qui exiſte dans l'Univers. Cyrus ſortit de cet entretien pénétré de la foibleſſe de l'eſprit humain; il ſentit par l'exemple d'Anaximandre, que les

[a] Les Egomiſtes ſe ſervent aujourd'hui de ce langage, & Carnéades autrefois parloit à peu près de même, pour prouver qu'on ne peut être aſſuré de rien que de ſa propre exiſtence. Ici l'Athée de Pyrrhonien devient Egomiſte. Voyez le Diſc. page 50.

génies

génies les plus ſubtils peuvent aller de dégré en dégré depuis l'impiété juſques à l'extravagance, & tomber dans un délire philoſophique qui n'eſt pas moins inſenſé que la folie la plus groſſiére. Le jeune Prince étant inſtruit à fond de la religion des Grecs, alla le lendemain voir Pythagore pour l'interroger ſur les loix de Minos.

La profonde paix qui regne dans la Perſe, dit-il au ſage Samien, me donne le loiſir de voyager ; je cherche dans tous les païs à recueillir des connoiſſances utiles ; j'ai paſſé par l'Egypte dont j'ai appris les Loix & le Gouvernement ; j'ai parcouru la Gréce pour connoître les différentes Républiques qui la compoſent, & ſur-tout celles de Lacédémone & d'Athénes. Les anciennes loix d'Egypte m'ont paru excellentes, & fondées ſur la nature, mais la forme de ſon gouvernement étoit défectueuſe ; il n'y avoit aucun frein pour retenir les Rois ; les trente Juges ne partageoient point avec eux la puiſſance ſuprême, ils n'étoient que les Interprétes des Loix : Le deſpotiſme & les conquêtes ont enfin détruit cet Empire. Je crains qu'Athénes ne périſſe par le défaut contraire ; ſon gouvernement eſt trop tumultueux & trop populaire : Les Loix de Solon ſont bonnes, mais il n'a pas eû aſſez d'autorité pour réformer le génie d'un peuple, qui a un goût démeſuré pour la liberté, pour le luxe & pour le plaiſir. Lycurgue a remédié aux maux qui ont ruiné l'Egypte, & qui perdront Athénes ; mais ſes Loix ſont trop contraires à la nature : L'éga-

lité des rangs & la communauté des biens ne peuvent pas durer long-temps : Dès que les Lacédémoniens auront étendu leur pouvoir dans la Gréce, ils s'affranchiront ſans-doute de ces loix ; elles bornent les paſſions d'un côté, mais elles les flattent trop d'un autre ; en proſcrivant la volupté elles autoriſent l'ambition. Aucune de ces trois formes de gouvernement ne me paroît parfaite : On m'a dit que Minos en établit une autrefois dans cette iſle qui remédie à tous ces excès.

Pythagore admira la pénétration du jeune Prince, & le conduiſit au temple, où les loix de Minos étoient conſervées dans un coffre d'or. On y liſoit tout ce qui regardoit la religion, la morale & la politique, & tout ce qui pouvoit ſervir à la connoiſſance des Dieux, de ſoi-même & des autres hommes : Cyrus trouva dans ce livre ſacré ce qu'il y avoit de meilleur dans les loix d'Egypte, de Sparte & d'Athénes, & ſentit par-là que comme Minos avoit profité des lumiéres des Egyptiens, de même Lycurgue & Solon devoient au Légiſlateur de Créte ce qu'il y avoit de plus excellent dans leurs inſtitutions. C'eſt auſſi ſur ce modéle que Cyrus forma les loix admirables qu'il établit dans ſon Empire après avoir conquis l'Aſie.

Pythagore lui expliqua enſuite la forme du gouvernement de l'ancienne Créte, & après lui avoir montré comment elle prévenoit également le deſpotiſme & l'anarchie, il lui dit : On croiroit qu'un gouvernement ſi par-

fait dans toutes ces parties auroit dû ſubſiſter toûjours, mais on n'en voit preſque plus aucun veſtige. Les Succeſſeurs de Minos dégénérerent peu-à-peu ; ils ne ſe crurent pas aſſez grands tandis qu'ils n'étoient que Conſervateurs des loix ; ils voulurent ſubſtituer à ces loix leurs volontés abſolues : Les Crétois réſiſterent aux innovations ; de-là naquirent les diſcordes & les guérres civiles ; dans ces tumultes les Rois furent détrônés ; la Monarchie fût d'abord ébranlée, puis avilie, enſuite éteinte & le gouvernement devint enfin populaire. Tel eſt le triſte état des choſes humaines : Le déſir de l'autorité ſans bornes dans les Princes, l'amour de l'indépendance dans les peuples, expoſent tous les Etats à des révolutions inévitables : Rien n'eſt fixe, rien n'eſt ſtable parmi les hommes. Cyrus comprit par ce diſcours que ce n'eſt pas ſeulement dans la ſageſſe des loix, mais plus encore dans celle des Souverains qu'on trouve le ſalut & le bonheur d'un Etat. Tous les gouvernemens ſont bons, lorſque ceux qui regnent ne cherchent que le bien public ; mais ils ſeront toûjours défectueux, parce que les hommes qui y préſident ſont imparfaits.

Après pluſieurs entretiens ſemblables avec le ſage Samien, Cyrus ſe prépara enfin à continuer ſes voyages. En quittant Pythagore, il lui dit : Que j'ai de regret de vous voir abandonné aux caprices du ſort qui vous perſecute ! Que je ſerois heureux de paſſer ma vie avec vous dans la Perſe ! Je ne vous offrirois ni les plaiſirs,

ni

ni les richeſſes qui flattent les autres hommes; je ſçai que vous en feriez peu touché: Vous êtes au-deſſus des faveurs des Rois, parce que vous êtes détrompé de toutes les fauſſes grandeurs; mais je vous offre dans mes Etats, la paix, la liberté & le doux loiſir que les Dieux accordent à ceux qui aiment la ſageſſe. J'aurois une vraie joye, reprit Pythagore, de vivre ſous vôtre protection avec Zoroaſtre & les Mages, mais il faut que je ſuive les ordres d'Apollon. Un grand Empire s'éléve en Italie qui deviendra un jour maître de l'Univers; la forme de ſon gouvernement eſt ſemblable à celle que Minos établit en Créte; Le génie de ſes peuples eſt auſſi guérrier que celui des Spartiates; l'amour généreux de la patrie, le goût de la pauvreté perſonnelle pour augmenter la richeſſe publique, les ſentimens nobles & déſintéreſſés qui regnent parmi ſes citoyens, le mépris du plaiſir qu'ils uniſſent avec un zéle ardent pour la liberté, les rendent propres à conquérir le monde entier; j'y dois porter la connoiſſance des Dieux & des Loix. Je vous quitte, mais je ne vous oublierai jamais; mon cœur vous ſuivra par-tout; vos conquêtes s'étendront ſelon les oracles; puiſſent les Dieux vous préſerver alors de l'yvreſſe de l'autorité ſuprême! Puiſſiez vous ſentir long-temps le plaiſir de ne régner que pour rendre les hommes heureux! La renommée m'inſtruira de vôtre ſort; je demanderai ſouvent, la grandeur n'a-t-elle pas changé le cœur de Cyrus? Craint-il toûjours les Dieux? Aime-

t-il toûjours la vertu ? Il faut que je vous quitte, mais nous nous rejoindrons dans le ſéjour des juſtes. Ah Cyrus ! quelle ſera ma joye de vous revoir après la mort parmi les bons Rois que les Dieux couronnent d'une gloire immortelle : Adieu Prince, adieu, ſouvenez-vous de n'employer jamais vôtre puiſſance que pour faire ſentir des effets de vôtre bonté.

Cyrus ne pût rien répondre, ſon cœur s'attendrit, il embraſſa le Philoſophe avec vénération, il mouilla ſon viſage de ſes larmes, il fallut enfin ſe ſéparer. Pythagore partit bien-tôt pour l'Italie, & Cyrus s'embarqua ſur un vaiſſeau Phénicien pour aller à Tyr. En s'éloignant de Créte & des côtes de la Gréce, il les quitta avec regret, & ſe reſſouvenant de tout ce qu'il avoit vû, il dit à Araſpe : Quoi ! c'eſt donc là cette nation qu'on croit ſuperficielle & frivole : J'y ai trouvé de grands hommes de toutes les eſpéces, des Philoſophes profonds, des Capitaines habiles, de grands Politiques, des génies capables d'atteindre à tout & de tout approfondir. Il me ſemble que les autres peuples ne rendent pas juſtice aux Grecs.

Je ne ſaurois admirer, répondit Araſpe, ni leurs talens, ni leurs ſciences : Les Chaldéens & les Egyptiens les ſurpaſſent dans toutes les connoiſſances ſolides. Lycurgue, Solon, Thalés & Pythagore n'auroient jamais rien ſçû s'ils n'avoient point voyagé dans l'Egypte, & dans l'Orient : Tout ce qu'ils ont ajoûté à nôtre Philoſophie

loſophie n'a ſervi qu'à la dégrader. Toute la doctrine de Thalés [a] eſt un tiſſû de ſuppoſitions vagues; ſon Fluide Ethéréen eſt une chimére peu Géométrique; quelle comparaiſon entre ſa Philoſophie & celle de [b] Moſchus le Phénicien? De plus je ne trouve rien dans les poétes & dans les orateurs Grecs qui reſſente l'eſprit créateur, original & male; mais un ſtyle diffus, des fleurs ſuperflues, des idées qui ne paroiſſent claires & tranſparentes que parce qu'elles ſont légéres & minces: Leurs penſées fines, leurs tours ingénieux & leurs prétendues délicateſſes ne ſont que les effets de l'enfance de leur eſprit qui ne ſçait pas s'élever juſques au Grand, & qui voltige ſans ceſſe au tour de la ſurface des objets. En un mot je n'admire dans les Grecs que leur politeſſe, leurs talens pour la ſociété, leur goût pour le plaiſir, & leur joye continuelle; le bonheur leur coûte moins qu'aux autres nations.

J'avoue, répliqua Cyrus, qu'on trouve chez les Chaldéens & chez les Egyptiens de grandes idées & des découvertes utiles, mais leur ſcience eſt ſouvent pleine

[a] Il introduiſit les ſciences Mathématiques & Phyſiques dans la Gréce comme Deſcartes en reſſuſcita le goût en Europe.

[b] Il fût le prémier qui enſeigna la doctrine des atomes non dans le ſens de Démocrite & d'Epicure, mais dans celui du Chevalier Newtom Voyez Opt. p. 407. Moſchus & les Phéniciens croyoient que l'Eſprit avoit raſſemblé les atomes par amour aprés le Caos, ἠράσθη τὸ πνεῦμα τῶν ἰδίων ἀρχῶν, c'eſt la doctrine de l'attraction exprimée à la mode des anciens.

d'ob-

d'obſcurité, ils ne ſavent pas comme les Grecs parvenir aux vérités inconnues par l'enchainement des vérités communes; cette méthode ingénieuſe de mettre chaque vérité à ſa place, de mener l'eſprit par dégrés des vérités les plus ſimples aux vérités les plus compoſées avec ordre, clarté & préciſion, eſt un ſecret peu connû des Chaldéens & des Egyptiens, qui ſe vantent d'avoir plus de génie original; c'eſt là pourtant la véritable ſcience qui apprend à l'homme l'étendue & les bornes de ſon eſprit: C'eſt ce que nous devons à Thalés, ſes ouvrages & ſes voyages répandirent ce goût dans l'Orient; quelle ingratitude & quelle injuſtice de ne profiter de ſes lumiéres que pour le mépriſer lui-même parce qu'en voyant beaucoup, il n'a pas tout vû? Il eſt vray que ſa Philoſophie n'eſt pas exacte, mais Moſchus, le grand Moſchus lui-même n'a-t-il pas eû recours à un Fluide Ethéréen pour expliquer ſon principe d'attraction dont ſes diſciples avoient fait d'abord un pur galimatias? Je ſay que les Grecs préférent les connoiſſances agréables aux idées abſtraittes & les arts d'imitation aux recherches ſubtiles, mais ils ne mépriſent pas les ſciences ſublimes, au contraire ils y excellent lorſqu'ils s'y appliquent. Avons nous dans l'Orient une [a] hiſtoire phyſique comme celle d'Anaximénes? Ne trouvez-vous point de beautés dans les poémes d'Homere, dans les fables d'Eſope, dans les ſatyres d'Archiloque, dans les piéces de théatre qu'on

[a] C'étoit une eſpéce d'hiſtoire comme celle de l'Academie des ſciences. ridicule.

fait réprésenter à Athénes pour rendre le vice odieux ou ridicule. Je vous répéte ce que j'ay dit à Solon, les Grecs sentent plus finement que les autres nations, c'est par défaut de goût & de sensibilité que nous n'admirons pas assez les pensées délicates, les passions tendres, & les graces naïves qu'on trouve dans leurs écrits. Le poéme d'Abaris le Scythe sur la [a] ruine du jardin des Hesperides auroit été plus parfait peut-être si l'auteur avoit été Grec. On y trouve tous les efforts d'un génie qui fait s'élever jusques aux nues, descendre aux abîmes & courir d'un vol rapide de l'un à l'autre bout de l'immensité; mais Abaris, le merveilleux Abaris distingue-t-il toûjours comme Homere entre le naïf & le bas, le sublime & le guindé, l'enthousiasme & l'emportement, la délicatesse & la subtilité? Je conviens que les Grecs paroissent quelques fois trop occupés de bagatelles & d'amusemens, mais les grands hommes parmi eux ont le secret de préparer les affaires les plus importantes même en s'amusant; ils sentent que l'esprit a souvent besoin de repos, mais en se délassant ils savent mouvoir les plus grandes machines par les plus petits ressorts; ils regardent la vie comme un jeu, mais un jeu semblable aux Olympiques où les danses enjouées se mêlent avec les travaux pénibles. Ils aiment les étrangers plus que ne font les autres nations & leur païs mérite d'être appellé la patrie commune du genre humain. C'est par ces qualités que je préfére les

[a] Elle pouvoit avoir du rapport au Paradis perdu de Milton.

Grecs aux autres peuples, & non à cauſe de leur politeſſe.

La vraye politeſſe eſt propre aux ames délicates de toutes les nations, & n'eſt point attachée à aucun peuple en particulier. La civilité extérieure n'eſt que la forme établie dans les différens païs pour exprimer cette politeſſe de l'ame. Je préfére la civilité des Grecs à celle de tous les autres peuples, parce qu'elle eſt plus ſimple & moins embaraſſante ; elle rejette toutes les formalités ſuperflues ; elle n'eſt occupée qu'à rendre la ſociété libre & agréable : La politeſſe intérieure eſt bien différente de cette civilité ſuperficielle. Vous n'étiez pas préſent le jour que Pythagore m'en parla : Voici comme il la définit, voici comme il la pratique. C'eſt une égalité d'ame qui exclud tout à la fois l'empreſſement & l'inſenſibilité ; elle ſuppoſe un diſcernement vif qui s'apperçoit d'abord de tout ce qui peut convenir aux différens caractéres : C'eſt une douce condeſcendance qui ſçait s'accommoder au goût des autres, non pour flatter, mais pour ne pas effaroucher leurs paſſions ; c'eſt un oubli de ſoi-même qui cherche avec délicateſſe le plaiſir d'autrui, ſans faire appercevoir de cette recherche : Elle ſçait contredire avec reſpect, elle ſçait plaire ſans adulation, elle eſt également eloignée de la fade complaiſance, & de la baſſe familiarité. Cyrus s'entrétenoit ainſi avec Araſpe lorſqu'on decouvrit les côtes de la Phénicie & le vaiſſeau aborda bientôt à Tyr.



LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE SEPTIÉME.



LE Roy de Babylone ayant détruit l'ancienne Tyr, les habitans avoient bâti une ville nouvelle dans une iſle voiſine à trente ſtades du rivage: Cette iſle s'étendoit en croiſſant & formoit un golfe où les vaiſſeaux étoient à l'abri des vents; pluſieurs allées de cédres regnoient le long du port, & à chacune de ſes extrémités une for-

tereſſe inacceſſible faiſoit la ſureté de la ville & des navires qui y abordoient. Au milieu du mole un portique ſoûtenu de douze rangs de colonnes, formoit pluſieurs galeries où s'aſſembloient à certaines heures du jour les négocians de tous les païs: On y entendoit parler toutes ſortes de langues, & l'on y diſtinguoit les mœurs des différentes nations; la ville de Tyr ſembloit être la capitale de l'Univers. Un nombre prodigieux de vaiſſeaux couvroit la mer; les uns partoient, les autres arrivoient: Ici l'on replioit les voiles, tandis que les rameurs fatigués goûtoient le repos; là on lançoit à la mer les bâtimens nouvellement conſtruits: Une foule innombrable de peuple inondoit le port; ceux-ci s'occupoient à décharger les navires, ceux-là à tranſporter les marchandiſes, d'autres à remplir les magaſins: Tous étoient en mouvement, tous s'empreſſoient au travail, tous s'animoient au commerce.

Ce ſpectacle arrêta long-temps la vue de Cyrus, il s'avance enſuite vers une des extrémités du mole, & rencontre un homme qu'il croit reconnoître. Me trompe-je, s'écria le Prince, n'eſt-ce point Aménophis qui a quitté ſa ſolitude pour rentrer dans la ſociété des hommes? C'eſt moi-même, répliqua le ſage Egyptien, j'ai abandonné l'Arabie heureuſe pour me retirer au piéd du mont Liban. Cyrus ſurpris de ce changement lui en demanda les raiſons: Arobal, dit Aménophis, en eſt la cauſe, cet Arobal dont je vous ai parlé, autrefois priſonnier

nier avec moi à Thébes, & eſclave dans les mines d'Egypte, étoit fils du Roy de Tyr, mais il ignoroit ſa naiſſance: Il eſt remonté ſur le trône de ſes ancêtres, & ſon véritable nom eſt Ecnibal; je jouis d'une tranquillité parfaite dans ſes Etats; venez voir un Prince digne de vôtre amitié. Je m'intereſſois à ſon ſort, reprit Cyrus, par l'amitié que vous aviez conçue pour lui, mais je ne pouvois lui pardonner de vous avoir quitté; je partage avec vous le plaiſir d'avoir retrouvé vôtre ami, je brûle d'impatience de le voir, & de lui en marquer ma joye.

Aménophis conduiſit le Prince de Perſe au palais d'Ecnibal, & le préſenta au Roy de Tyr: Les grandes ames ſe connoiſſent en ſe voyant, & n'ont pas beſoin de temps pour former des liaiſons étroites déjà préparées par une ſympathie naturelle de penſées & de ſentimens. Le Roy de Tyr fit pluſieurs queſtions à Cyrus ſur ſon païs, ſur ſes voyages & ſur les mœurs des différens peuples qu'il avoit vûs: Il fût touché des ſentimens nobles & du goût délicat qui regnoient dans les diſcours du jeune Prince; Cyrus admira à ſon tour l'eſprit & la vertu d'Ecnibal; il paſſa pluſieurs jours à ſa cour & pria enfin Aménophis de lui raconter les malheurs du Roy de Tyr & la maniére dont il étoit remonté ſur le trône.

Le ſage Egyptien ſe retira un jour avec Cyrus & Araſpe dans l'enfoncement d'un rocher tapiſſé de coquilles & de rocailles: De là l'on découvroit la mer,

la ville de Tyr & les campagnes fertiles qui l'environnent; d'un côté le mont Liban bornoit la vue, & de l'autre l'iſle de Chypre ſembloit s'enfuir ſur les eaux: Ils s'aſſirent tous trois ſur un lit de mouſſe aux bords d'une fontaine qui ſortoit du rocher, & dont les ondes tranquilles ſembloient dormir dans leur ſource. Après s'y être repoſés quelque temps Aménophis parla ainſi.

Ecnibal étant encore au berçeau perdit ſon pere; Itobal ſon oncle aſpirant à la Royauté réſolut de ſe défaire du jeune Prince; Bahal à qui l'éducation d'Ecnibal avoit été confiée, pour le ſouſtraire à la cruauté du Tyran, répandit le bruit de ſa mort: Il l'envoya dans une campagne ſolitaire au pied du mont Liban, où il le fit paſſer pour ſon fils ſous le nom d'Arobal, ſans lui découvrir ſa naiſſance. Quand Ecnibal eut atteint ſa quatorziéme année, Bahal forma le deſſein de le rétablir ſur le trône de ſes Ancêtres: L'Uſurpateur ayant découvert les projets de ce fidéle Tyrien, le fit enfermer dans une priſon étroite, & le menaça de la mort la plus cruelle, s'il ne lui livroit le jeune Prince. Bahal garda le ſilence, réſolu de mourir plûtôt que de trahir ſon devoir & ſa tendreſſe pour Ecnibal. Cependant Itobal étant inſtruit que l'héritier de la couronne vivoit encore, ſe trouble & s'agite; pour calmer ſes inquiétudes, & pour aſſouvir ſa rage, il ordonna qu'on fît mourir tous les enfans de Bahal: Un fidéle Eſclave en fût averti, & fit ſauver Ecnibal; c'eſt ainſi que ce jeune & malheureux Prince

quitta la Phénicie ſans ſçavoir le ſecret de ſa naiſſance. Bahal ſe ſauva de ſa priſon en s'élançant d'une haute tour dans la mer; il gagna le rivage en nageant, & ſe retira à Babylone, où il ſe fit connoître à Nabucodonoſor. Pour ſe vanger du maſſacre de ſes enfans, il excita ce Conquérant à faire la guerre à Itobal, & à entreprendre le long ſiége de Tyr. Le Roy de Babylone inſtruit de la capacité & de la vertu de Bahal, le choiſit pour commander en chef cette expédition: Itobal y fût tué, & après la priſe de la ville, Bahal fût élevé ſur le trône de Tyr par Nabucodonoſor qui récompenſa ainſi ſes ſervices & ſon attachement. Bahal ne ſe laiſſa point éblouir par l'éclat de la Royauté; ayant appris qu'Ecnibal étoit échappé à la fureur du Tyran, ſon prémier ſoin fût d'envoyer par toute l'Aſie pour le chercher, mais il n'en pût apprendre aucune nouvelle; nous étions alors dans les mines d'Egypte.

Arobal ayant erré long-temps dans l'Afrique, & perdu l'Eſclave qui le conduiſoit, s'engagea dans les troupes des Cariens, réſolu de finir ſes jours, ou de ſe diſtinguer par quelque action éclatante. Je vous ai raconté autrefois nôtre prémiére connoiſſance, nôtre amitié réciproque, nôtre eſclavage commun & nôtre ſéparation. Après m'avoir quitté, il alla à Babylone; c'eſt là qu'il apprit la révolution de Tyr, & que Bahal qu'il croyoit ſon pere, étoit élevé ſur le trône: Il quitta promptement la Cour de Nabucodonoſor, & arriva bien-tôt dans

la

la Phénicie, où il ſe fit annoncer à Bahal. Le bon vieillard accablé par l'âge repoſoit ſur un riche tapis; la joye lui donne des forces, il ſe leve, il court vers Arobal, il l'examine, il lui fait pluſieurs queſtions, il rappelle tous ſes traits & le reconnoit enfin; il ne peut plus ſe contenir, il ſe jette à ſon col, il le ſerre entre ſes bras, il mouille ſon viſage de ſes larmes, & s'écrie avec tranſport: C'eſt donc vous que je vois, c'eſt Ecnibal, c'eſt le fils de mon maître, c'eſt l'enfant que j'ai ſauvé des mains du Tyran, c'eſt la cauſe innocente des mes diſgraces, & le ſujet de ma gloire; je puis enfin montrer ma reconnoiſſance pour le Roy qui n'eſt plus, en rétabliſſant ſon fils; Ah Dieux! c'eſt ainſi que vous récompenſez ma fidélité, je meurs content. Auſſi-tôt Bahal dépêcha des Ambaſſadeurs à la Cour de Babylone, & demanda permiſſion à Nabucodonoſor de quitter la Royauté & de reconnoître Ecnibal pour ſon maître légitime. C'eſt ainſi que le Prince de Tyr monta ſur le trône de ſes Ancêtres, & Bahal mourut bien-tôt après.

Arobal étant parvenu à la Couronne envoya dans ma ſolitude un Tyrien pour m'inſtruire de ſon ſort, & pour me preſſer de venir à ſa cour: Je fus ravi d'apprendre ſon bonheur, & de voir qu'il m'aimoit encore; j'en témoignai ma joye par les expreſſions les plus vives, en marquant au Tyrien que tous mes déſirs étoient ſatisfaits, puiſque mon ami étoit heureux; mais je refuſai abſolument de quitter ma retraite: Il renvoya de nouveau me

conjurer

conjurer de le venir ſecourir dans les travaux de la Royauté ; je lui répondis que ſes propres lumiéres ſuffiſoient pour remplir ſes devoirs, & que ſes malheurs paſſés ſerviroient à lui faire éviter les écueils de l'autorité ſuprême. Voyant enfin que rien ne pouvoit m'ébranler, Ecnibal quitta Tyr ſous prétexte d'aller à Babylone rendre hommage au Roy des Aſſyriens, & arriva bien-tôt dans ma ſolitude. Nous nous embraſſâmes long-temps avec tendreſſe : Vous avez crû ſans doute, me dit-il, que je vous avois oublié, que nôtre ſéparation venoit du refroidiſſement de mon amitié & que l'ambition avoit ſéduit mon cœur ; mais vous vous êtes trompé : Il eſt vrai que lorſque je vous quittai, la retraite m'étoit devenue inſupportable, je n'y trouvois point la paix ; cette inquiétude venoit ſans doute des Dieux mêmes ; ils m'entraînoient ſans que je le ſçuſſe à remplir les deſſeins de leur ſageſſe ; je ne pouvois goûter de repos en leur réſiſtant ; c'eſt ainſi qu'ils m'ont conduit au trône par des routes inconnues ; la grandeur n'a point changé mon cœur ; montrez-moi que l'abſence n'a point diminué vôtre amitié ; venez me ſoûtenir dans les travaux & les dangers auxquels l'élévation m'expoſe. Ah ! lui dis-je, ne me forcez point à quitter ma retraite ; laiſſez-moi jouir du repos que les Dieux m'ont accordé : La grandeur irrite les paſſions, les cours ſont des mers orageuſes, j'y ai déjà fait naufrage, j'en ſuis heureuſement échappé, ne m'y expoſez pas une ſeconde fois. Je pénétre vos ſentimens, reprit Ecnibal,

Ecnibal ; vous craignez l'amitié des Rois, vous avez éprouvé leur inconſtance, vous avez ſenti que leur faveur ne ſert ſoûvent qu'à préparer leur haine : Apriés vous aima autrefois, il vous abandonna enſuite ; mais hélas ! me devez-vous comparer à Apriés ? Non, non, répliquai-je, je me défierai toûjours de l'amitié d'un Prince nourri dans le luxe & dans la molleſſe comme le Roy d'Egypte : Mais pour vous, élevé dans l'ignorance de vôtre Etat, éprouvé enſuite par toutes les diſgraces de la fortune, je ne crains pas que la Royauté altére vos ſentimens : Les Dieux vous ont conduit au trône, vous devez en remplir les devoirs, il faut vous ſacrifier pour le bien public ; mais pour moi rien ne m'oblige à m'engager de nouveau dans le trouble & dans le tumulte ; je ne ſonge qu'à mourir dans la retraite où la ſageſſe nourrit mon cœur, & où l'eſpérance de me réunir bien-tôt au grand Oſiris me fait oublier tous mes malheurs paſſés.

Ici un torrent de larmes ſuſpendit nos diſcours, & nous fit garder le ſilence : Ecnibal le rompit enfin pour me dire ; l'étude de la ſageſſe n'a-t-elle donc ſervi qu'à rendre Aménophis inſenſible ? Eh bien ! ſi vous ne voulez rien accorder à mon amitié, venez au moins me ſoûtenir contre mes foibleſſes ; peut-être oublierai-je un jour que j'ai été malheureux, peut-être ne ſerai-je plus touché des miſéres de l'humanité, peut-être que l'autorité ſuprême empoiſonnera mon cœur, & me fera reſſembler aux autres Princes : Venez me défendre contre

les

les erreurs attachées à ma condition ; venez m'affermir dans toutes les maximes de vertu que vous m'avez inſpirées autrefois : Un fidéle ami m'eſt plus néceſſaire que jamais. Ecnibal m'attendrit par ces paroles : Je conſentis enfin à le ſuivre ; mais à condition que je ne demeurerois pas à ſa Cour, que je n'y aurois jamais aucun emploi, & que je me retirerois dans quelque ſolitude auprès de Tyr : Je n'ai fait que changer une retraite pour une autre, afin d'avoir le plaiſir de me rapprocher de mon ami. Nous partîmes de l'Arabie heureuſe, nous allâmes à Babylone, nous y vîmes Nabucodonoſor : Mais helas ! qu'il eſt différent de ce qu'il étoit autrefois ; ce n'eſt plus ce Conquérant qui régnoit au milieu des triomphes, & qui étonnoit les nations par l'éclat de ſa gloire ; depuis quelque temps il a perdu la raiſon, il fuit la ſociété des hommes, il erre vagabond dans les montagnes & les bois comme une bête féroce : Quelle deſtinée pour un ſi grand Prince ? En arrivant à Tyr, je me retirai au pied du Mont Liban dans le même lieu où Ecnibal avoit paſſé ſa prémiére jeuneſſe ; je viens quelquefois ici le voir ; il vient ſouvent dans ma ſolitude ; rien ne ſçauroit altérer nôtre amitié, parce que la vérité en fait l'unique lien. Je vois par cet exemple que la Royauté n'eſt pas, comme je le croyois, incompatible avec les ſentimens ; tout dépend de la prémiére éducation des Princes ; le malheur eſt la meilleure école pour eux ; c'eſt par-là que ſe forment les Héros ; Apriés avoit

été gâté par les proſpérités de ſa jeuneſſe ; Ecnibal s'eſt confirmé dans la vertu par les adverſités.

Le récit de cette hiſtoire redoubla l'eſtime de Cyrus pour Ecnibal ; il admira plus la fidélité de ce Prince dans l'amitié qu'il n'admira toutes ſes autres grandes qualités : Pendant ſon ſéjour à Tyr il fût traitté avec une magnificence éclatante, & marqua ſoûvent au Roy l'étonnement où il étoit, de voir la ſplendeur qui régnoit dans cette ville. N'en ſoyez pas ſurpris, répondit le Prince Tyrien, par-tout où le commerce fleurit par de ſages loix, l'abondance devient bien-tôt univerſelle & la magnificence ne coûte rien à l'Etat : C'eſt ce qui engagea Cyrus à prier le Roy de Tyr de lui expliquer comment il avoit rendu ſon païs ſi floriſſant en ſi peu de temps.

Le plus ſage Roy des Hébreux, dit Ecnibal, montra il y a pluſieurs ſiécles, juſques où le commerce peut porter la ſplendeur & la magnificence d'un petit Etat ; ſes vaiſſeaux alloient chercher les tréſors, les parfums & les richeſſes de l'Orient dans les iſles les plus éloignées : Depuis la ruine & la captivité du peuple Hébreu, nous nous ſommes emparés de toutes les branches de ſon commerce. La ſituation de Tyr eſt heureuſe, ſes habitans entendent parfaitement la navigation ; une liberté entiére régnoit d'abord dans le négoce ; les Etrangers étoient regardés comme citoyens de nôtre ville ; mais ſous le regne d'Itobal tout tomba en ruine ; au lieu d'ouvrir nos ports ſelon l'ancienne coûtume, le Tyran

les

les fit fermer par des vues politiques ; il voulut changer la conſtitution fondamentale de la Phénicie, & rendre guerriére une nation qui avoit toûjours évité de prendre part aux diſcordes de ſes voiſins ; par-là le commerce languit, & nos forces s'affoiblirent : Itobal nous attira la colere du Roy de Babylone qui raza nôtre ancienne ville, & nous rendit tributaires. Auſſi-tôt que Bahal fût élevé ſur le trône, il tâcha de remédier à ces maux : Je n'ai fait que ſuivre le plan que ce ſage Prince m'a laiſſé.

Il commença d'abord par ouvrir ſes ports aux étrangers, & par rétablir la liberté du commerce : Il déclara que ſon nom n'y ſeroit jamais employé que pour en ſoûtenir les priviléges, & en faire obſerver les loix. L'autorité des Princes eſt trop formidable pour que les autres hommes puiſſent entrer en ſociété avec eux. Le commerce ſe faiſoit dans les prémiéres Républiques par le ſimple échange des marchandiſes ; mais ce moyen étoit trop embaraſſant & ſujet à mille inconvéniens ; la valeur des denrées n'eſt pas ſtable ; on ne peut les tranſporter ſans dépenſe, les diſtribuer ſans peine, ni les conſerver long-temps ſans altération. Il faloit une meſure commune du prix des marchandiſes qui fût fixe, incorruptible, portative & diviſible en pluſieurs petites parties pour répondre en détail à tous les beſoins du moindre citoyen : Les métaux parurent propres à cet uſage & c'eſt cette meſure commune qu'on appelle Monnoye. Les tréſors publics ayant été épuiſés par les guerres, il n'y

avoit pas assez d'espéces dans la Phénicie pour employer le peuple au travail ; les arts languissoient & l'agriculture étoit négligée. Bahal engagea les principaux marchands à faire de grandes avances au menu peuple, tandis qu'ils traitoient entr'eux par un crédit assuré : Mais ce crédit n'a jamais eu place parmi les laboureurs & les artisans. La monnoye est non seulement une mesure commune qui régle le prix des marchandises, elle est encore un gage assuré qui a une valeur réelle, & à peu près égale dans toutes les nations : Bahal voulut que ce gage ne fût jamais ôté d'entre les mains des citoyens, qui en ont besoin pour se garantir contre la corruption des ministres, contre l'oppression des riches, & même contre les abus que les Rois peuvent faire de leur autorité. Pour encourager les Tyriens au travail, il laissa non seulement chacun libre possesseur des gains qu'il faisoit, mais il établit encore de grandes récompenses pour ceux qui excelleroient par leur génie, & qui se distingueroient par quelque découverte utile. Il fit bâtir de grands édifices pour les manufactures ; il y logea tous ceux qui surpassoient les autres dans leur art : Pour ne pas dissiper l'attention de leur esprit, par des soins inquiets, il fournit à tous leurs besoins & flatta leur ambition, en leur accordant dans sa ville capitale des honneurs & des distinctions proportionnées à leur état. Il abolit enfin les impôts exorbitans, & les priviléges exclusifs : Il n'y a point ici de vexation pour ceux qui vendent, il

n'y a point de contraintes pour ceux qui achétent; tous mes Sujets ayant également la permiſſion de commercer, rapportent en abondance à Tyr ce que l'Univers produit de plus excellent, & le donnent à un prix raiſonnable: Chaque eſpéce de denrée me paye en entrant un tribut peu conſidérable; moins je gêne le commerce, & plus mes tréſors augmentent; les impôts diminués, diminuent le prix des marchandiſes; moins elles ſont cheres, plus on en conſomme, & par cette conſommation abondante, mes revenus ſurpaſſent de beaucoup ce que je pourrois tirer par les tributs exceſſifs. Les Rois qui croyent s'enrichir par leurs exactions ſont ennemis de leurs peuples; ils ignorent même leurs propres interêts.

Je vois, dit Cyrus, que le commerce eſt d'une grande reſſource dans un Etat; je crois que c'eſt le ſeul ſecret pour répandre l'abondance dans les grandes Monarchies, & pour réparer les maux que les guerres y produiſent: Les armées nombreuſes épuiſent bien-tôt un Royaume, ſi l'on ne tire des étrangers de quoi les ſoûtenir par un commerce floriſſant. Prenez garde, dit Aménophis, de confondre les idées: On ne doit point négliger le commerce dans les grandes Monarchies; mais il y faut ſuivre d'autres régles que dans les petits Etats. La Phénicie fait le commerce non ſeulement pour ſuppléer à ſes propres beſoins, mais encore pour ſervir à toutes les autres nations. Comme le païs eſt petit, la force de ſes

habitans

habitans conſiſte à ſe rendre utiles & même néceſſaires à leurs voiſins: Les Tyriens vont chercher juſques dans les iſles inconnues toutes les richeſſes de la nature, pour les répandre parmi les autres peuples; ce n'eſt pas leur ſuperflu, mais celui des autres nations qui fait le fondement de leur commerce. Dans une ville comme Tyr où le commerce fait l'unique ſoûtien de l'Etat, tous les citoyens ſont négocians: Les marchands ſont les Princes de la République; mais dans les grands Empires où les vertus militaires & la ſubordination des rangs ſont abſolument néceſſaires, le commerce doit être encouragé ſans être univerſel. Pour cet effet il faut établir des ſociétés particuliéres & privilégiées qui ſeront chargées du commerce général de toute la nation: Elles feront des établiſſemens dans les iſles éloignées, & entretiendront les flottes néceſſaires pour ſe défendre contre les Pyrates: Tous ceux qui ne peuvent pas s'employer au commerce mettront leurs fonds dans ces compagnies publiques: Les Magiſtrats, les Pontifes, & les Gens de guerre ne peuvent pas vaquer au négoce ſans ſe diſtraire de leurs emplois, & ſans avilir la dignité de leur état; ces ſociétés marchandes ſeront les dépoſitaires de tous les fonds particuliers dont la réunion ſera l'accroiſſement au centuple: Quand un Royaume eſt fertile, étendû & bordé de côtes maritimes, on peut en rendant les peuples laborieux, tirer du ſein fécond de la terre des richeſſes immenſes qui ſeroient perdues par la négligence

& par

& par la pareſſe de ſes habitans; en faiſant perfectionner par l'art ces productions de la nature, on peut augmenter de nouveau ſes richeſſes, & c'eſt en vendant aux autres peuples ces fruits de l'induſtrie, qu'on établit un commerce ſolide dans les grands Empires: Il ne faut porter hors de chez ſoi que ſon ſuperflu, ni rapporter dans ſon païs que ce qu'on achete avec ce ſuperflu. Par-là l'Etat ne contractera jamais de dettes étrangeres; la balance du commerce ſera toûjours de ſon côté; on tirera des autres nations de quoi ſoûtenir les frais de la guérre; on trouvera de grandes reſſources ſans confondre les rangs & ſans affoiblir les vertus militaires: C'eſt une grande ſcience dans un Prince, de connoître le génie de ſon peuple, les productions de la nature dans ſon Royaume, & le vrai moyen de les mettre en valeur. Les entretiens d'Ecnibal & d'Aménophis donnerent à Cyrus des idées nouvelles, & lui inſpirerent des maximes ſur le gouvernement qu'il n'avoit point appriſes dans les autres païs; il en profita après la priſe de Sardis, pour faire battre de la monnoye d'or & convertir les tréſors du Roy de Lydie en eſpéces[a].

Le jour ſuivant Cyrus accompagna le Roy de Tyr à pluſieurs ſtades de ſa capitale pour célébrer les fêtes de la mort d'Adonis. [b] Entre Héliopolis & Byblos s'éléve un ſuperbe temple conſacré à Vénus: Sur un côté du

[a] Voyez la Chronol. de M. Newton p. 319.

[b] Cette deſcription eſt fondée ſur Macrob. Saturn. 1. cap. 21.

portail

portail ſe voit la ſtatue de la Déeſſe, elle ſoûtient ſa tête penchante avec ſa main gauche, ſon viſage eſt triſte & les larmes paroiſſent couler de ſes yeux ; elle regarde la ſtatue de ſon Amant qui eſt placée de l'autre côté du portail ; un ruiſſeau de ſang ſort de ſon cœur, & forme le fleuve Thammuz dont les eaux pourprées ſemblent ſe précipiter dans la mer. Les frizes & les architraves ſont ornées de bas-reliefs qui repréſentent les trois métamorphoſes de la Déeſſe, l'hiſtoire de ſes infidélités & tous les effets de l'amour d'Adonis.

Le temple étoit bâti de fin marbre de Paros, ſa voute immenſe repréſentoit celle du ciel ; au milieu paroiſſoit le char du ſoleil entouré des planettes, & plus loin l'empyrée ſemé d'étoiles ; ſur l'autel s'élevoit une ſtatue de la Déeſſe, elle tenoit dans ſa main le globe du monde & ſur ſa ceinture merveilleuſe ſe voyoient les douze conſtellations. L'art de l'ouvrier avoit animé le marbre de façon que la ſtatue exprimoit trois paſſions différentes ſelon les divers points de vue d'où l'on l'enviſageoit[a]. De loin c'étoit une beauté noble, mâle & majeſtueuſe qui paroiſſoit attirer par un doux ſouris accompagné de regards tendres & modeſtes ; de plus près ſa tête tournée vers l'Orient montroit toute la joye paiſible d'un eſprit qui voit les charmes de la vérité, qui

[a] Cette deſcription eſt faite à l'imitation de la Vénus de Médicis qu'on prétend avoir trois regards différens ſelon les points de vue d'où on la regarde.

la

la poſſéde & qui en eſt poſſédée; de l'autre côté elle ſembloit détourner les yeux & mépriſer ceux qui oſeroient l'approcher avec un cœur profane & des penſées impures. Sur les bas-reliefs de l'autel l'Amour [a] ſous la figure d'Adonis ſembloit deſcendre du ciel; ſon enfance anonçoit la candeur, l'innocence & la ſimplicité; les Vertus le devançoient, les Muſes le ſuivoient, & les Graces voltigeoient autour de lui; il n'avoit point de bandeau ſur les yeux, & tenoit dans ſa main un brandon allumé pour marquer qu'il éclaire en enflamant.

En entrant au temple Cyrus trouva tout le peuple en deuil dans une caverne, où l'on voyoit le ſimulacre d'un jeune homme étendû ſur un lit de fleurs & d'herbes odoriférantes: On paſſa neuf jours en pleurs & en lamentations, enſuite la douleur publique ſe changea en joye & les chants d'allegreſſe ſuccéderent aux pleurs [b]; on entonna par tout cet hymne ſacré, Adonis eſt revenû à la vie, Uranie ne le pleure plus, il eſt remonté vers le ciel, il deſcendra bien-tôt ſur la terre pour en bannir à jamais les crimes & les maux.

L'auguſte ſolemnité des rites Tyriens frappa Cyrus; il ne connoiſſoit l'hiſtoire de Vénus & d'Adonis que par

[a] Puisqu'il y a deux Vénus il faut dit Platon, qu'il y ait deux amours & il définit cet amour le grand Dieu, Μέγας θεὸς ἐστὶν ὁ Ἔρως καὶ θαυμαστὸς ἐν θεοῖς. Conviv. p. 178, 180.

[b] Tous ces rites Tyriens ſont tirés de Lucien, de S. Jerome, de S. Cyrille, de Julius Firmicus, de Macrobe & de Procope. Voyez le Diſcours p. 83.

la Mythologie des Grecs, & ſoupçonna qu'ils l'avoient dégradée ſelon leur coûtume : Il s'addreſſa à Aménophis pour apprendre le véritable ſens des cérémonies Phénicienes. Le ſage Egyptien s'aſſit alors avec le jeune Prince vis à vis du portail du temple, dans un endroit d'où l'on voyoit les ſtatues du Dieu & de la Déeſſe avec tous les bas-reliefs qui en répréſentoient les avantures & les attributs, puis il lui dit : [a] Ce n'eſt que depuis peu que les Grecs ont connû les lettres, les muſes & les ſciences ; leur eſprit eſt encore jeune, ils n'ont aucune vraye connoiſſance de l'antiquité, ils ont défiguré tous les myſtéres de l'ancienne Religion par leurs fictions abſurdes & leurs images groſſiéres : Les combats de Mythras, le meurtre d'Oſiris, la mort d'Adonis, l'exil d'Apollon, les travaux d'Hercule nous répréſentent les mêmes vérités, mais les diverſes nations les ont dépeintes ſous des images différentes : Voici ce qu'en diſent les annales Tyrienes.

Avant la formation des airs & des élémens, des cieux & de la terre, un ſilence éternel regnoit dans toutes les régions éthérées, & la muſique des aſtres n'avoit pas encore commencé : Le grand Dieu [b] Bélus vivoit dans une lumiére inacceſſible avec la Déeſſe [c] Uranie qui ſor-

[a] Paſſage de Platon, voyez Diſcours p. 61.

[b] Bélus ou Baal étoit originairement un des noms du vray Dieu parmi les Hébreux. Voyez Oſée ii. & Selden de Diis Syris. cap. i. Syntag. 2.

[c] Uranie, Minerve, Iſis ſont les mêmes, voyez Seld. ibid. cap. 4.

toit

toit ſans ceſſe de ſa tête, & avec le Dieu [a] Adonis qu'il avoit engendré ſemblable à lui-même. Charmé de plus en plus de la beauté de ce fils, Bélus ſouhaitta qu'il y en eût pluſieurs Miniatures & Images vivantes. Adonis animé de la puiſſance de Bélus ſe mit alors à pétrir des rayons de lumiére, & fit bien-tôt des ſoleils, des aſtres & des mondes infinis que nous ne voyons pas; mais il ne s'y trouva point d'habitans. Il regarda ſa mere & tout d'un coup il vit ſortir du vaſte abîme une belle fleur qui contenoit l'ame du monde: Adonis ſouffle la deſſus; que ne peut le ſouffle tout puiſſant d'une Divinité? La fleur s'enfle, s'étend & ſe transforme en une jeune Déeſſe qu'il appella [b] Uranie du nom de ſa mere. Tranſporté d'amour & de plaiſir il voulut la conduire devant ſon pere, mais elle ne pouvoit pas encore ſoûtenir la ſplendeur de la préſence divine, ni reſpirer l'air pur de l'Empyrée.

[a] Ἀδωνὶς δεσπότης apud Phénices unde Laconibus Κύρις, id eſt Κύριος. Seld. ib. c. 11. Adonis vient du mot Adonai, un des dix noms de Dieu. Vid. D. Hier. Ep. ad Marcell. Cet Adonis eſt le même que le Logos de Platon qu'il définit Ἔκστασιν ὁ τι ἂν θεὸν ἐγχύσῃ νοῦν ἑαυτῷ. Voyez Diſc. p. 35.

[b] Il y avoit deux Uranies ſelon Pauſanias, la Vénus céleſte & la Vénus Ἐπιστροφία des Grecs, ou Verticordia des Latins, qui veut dire *Venus convertens cor ſuum* auſſi-bien qu' *aliorum*: Quoiqu'il en ſoit cette double Uranie ſuffit pour autoriſer la liberté que je prens d'entendre ici par Uranie non la ſageſſe éternelle mais la nature intelligente & rebelle; comme Apulée n'entend pas par Pſyché une des hypoſtaſes de la Trinité de Platon, mais l'ame infidelle à l'amour. Ces ſortes de Métonymies ſont fréquentes dans la Mythologie.

Adonis plaça la jeune Déeſſe dans une étoile au centre de l'Univers, d'où elle pouvoit voir le cours de tous les aſtres, & entendre la muſique des ſphéres céleſtes: Enſuite il lui dit, Belle Uranie je vous aime & je vous deſtine pour une gloire plus grande que celle dont vous jouiſſez à préſent; je veux vous rendre mon épouſe, vous bénir d'une race heureuſe qui peuplera les cieux, & vous conduire enfin avec tous vos enfans dans un lieu ſublime au deſſus des aſtres où demeure mon Pere: Je vous demande pour l'unique condition de nôtre mariage, de ne pas ſouhaiter de ſavoir plus qu'il ne convient à vôtre état préſent; cette fatale curioſité vous rendroit tout enſemble malheureuſe & criminelle: Telles ſont les loix immuables de Bélus. Uranie ſe trouva trop heureuſe de jouir de ſon bonheur à des conditions ſi faciles; elle aimoit Adonis plus que toute la gloire qu'il lui promettoit; en voyant ſon Amant elle oublioit tous ſes dons: Il la regarda avec complaiſance, & ce regard la rendit féconde; elle devint la mere de toutes les Divinités ſans ceſſer d'être la vierge immortelle; elle peupla bien-tôt les aſtres de Dieux & de Déeſſes qui n'avoient d'autre loi que celle d'obéir aux ordres d'Adonis, de s'aimer tendrement comme les enfans d'un même pere, & de ſe rendre dignes par leur vertu de voir un jour le Dieu Bélus.

Uranie continua long-tems d'être fidele; elle ſuivoit Adonis par tout & ne le quittoit jamais, il la promenoit dans

les eſpaces immenſes pour lui montrer les mondes infinis qu'il y avoit ſemés; il l'entretenoit ſoûvent des régions ſupérieures, & du plaiſir qu'elle auroit de connoître un jour celui dont toute la nature n'eſt qu'une foible image, de comparer l'original avec ſes tableaux, & de voir leurs rapports infinis. Ces entretiens lui inſpirerent la fatale curioſité, elle commença à s'ennuyer de ſon bonheur & ne trouva plus de goût dans les plaiſirs dont elle jouiſſoit: Elle n'oſa parler, mais Adonis s'apperçut de ſon infidélité naiſſante & tâcha d'en arrêter le progrès; elle devint triſte, rêveuſe, défiante & ſe répandit enfin dans ces plaintes ameres: Adonis, cruel Adonis! pourquoi m'avez vous donné l'idée d'un bonheur qui me rend malheureuſe, vous m'aviez promis de m'élever à l'Empyrée, de me montrer tout le Royaume de vôtre Pere, & de m'aſſocier à ſa gloire, il faloit me cacher vos deſſeins ou les accomplir plûtôt. Uranie! imprudente Uranie! réprit Adonis, vous allez vous perdre malgré moi, vous n'êtes pas encore capable de voir le Dieu Bélus, vous ne pourriez pas ſoûtenir la ſplendeur de ſa préſence, il veut être aimé comme il mérite de l'être, avant que de ſe montrer tel qu'il eſt; le moindre déſir, le moindre mouvement, la moindre volonté contraire à ſes ordres eſt un attentat ſur ſes droits.

Le goût de l'eſprit & le déſir de ſavoir entraînerent la Déeſſe, elle ne regarda plus Adonis avec la même com-

complaiſance, elle ne goûta plus les charmes de ſa ſociété, elle ne reçût plus ſes careſſes qu'avec froideur & indifférence ; il redoubla tous ſes efforts pour la ramener mais inutilement, elle le força enfin de la quitter : Les Dieux ſont délicats en amour & ne peuvent ſouffrir le moindre partage du cœur ; il remonta vers ſon pere, & la laiſſa toute ſeule, eſpérant que la peine de cette abſence la guériroit de ſon erreur. Auſſi-tôt qu'il fût parti, elle redoubla ſes plaintes & ſe troubla par des nouvelles réflexions ; elle commença à douter & par ce doute elle devint ténébreuſe ; elle ſoupçonna que tout ce qu'Adonis lui avoit dit de ſon pere & des régions ſupérieures n'étoit qu'une chimère ; elle oublia ſon origine & ſa dépendance : Pour la convaincre de ſon erreur elle fût précipitée des aſtres dans la ſphére du ſoleil ; elle entraina avec elle les habitans de ſept autres étoiles ; ces étoiles perdirent leur lumiére, devinrent des planettes & roulerent autour du centre lumineux pour en recevoir les influences : Les Dieux qui les habitoient ne ſont plus que des demi-Dieux, & la Déeſſe Uranie eſt condamnée à vivre dans la Lune ; elle ne joûit plus de la lumiére que par emprunt, elle s'enveloppe d'un corps aérien & tranſparent que les Grecs appellent le char ſubtil de l'ame ; elle ne reſpire plus comme autrefois le pur éther qui faiſoit ſa vie & ſa nourriture, elle vit de nectar & d'ambroiſie avec les demi-Dieux qu'elle avoit entrainés dans ſa chute. Adonis toûjours fidele & toûjours amoureux deſcend

dans

dans le ſoleil pour s'approcher de ſon Amante, il prend le nom d'Apollon, il eſſaye de nouveaux moyens pour la convaincre de ſon infidélité : Quelquesfois elle s'attendrit, ſuit l'attrait du ſoleil, & rapproche ſon char de ſes rayons ; ſoudain elle change de ſentimens & s'en éloigne, elle devient inconſtante, bizarre & volage, elle prend de nouvelles formes tous les jours ſelon qu'elle s'approche ou ſe retire de ſon amant, elle céde enfin à ſon ambition & ſe fait adorer par les habitans des planettes ſous le nom d'Aſtarté[a], ou la Reine des Cieux.

Selon les loix immuables du Deſtin, il faloit que la Déeſſe ſubit une nouvelle métamorphoſe pour la punir de ſa nouvelle infidélité : Elle tomba de la lune ſur la terre, & prit le nom de Vénus. Tous les habitans des planettes ne ſuivirent pas ſon exemple, elle n'en ſéduiſit qu'un petit nombre, & ces demi-Dieux devinrent des hommes, mais des hommes du ſiécle d'or, ils n'étoient pas encore coupables des crimes groſſiers, & conſervoient toûjours quelques marques de leur nature primitive. En changeant d'élément, la Déeſſe changea de nourriture ; au lieu d'ambroiſie, elle ne ſe nourrit que de fruits ; à la place du nectar, elle s'abbreuva de l'onde pure des fontaines ; elle ne perdit pas encore ni ſa tranſparence ni ſa légéreté, elle s'éle-

[a] Quid Urania niſi cœli Regina, Luna, Aſtarté. Vid. Selden. de Diis Syris cap. 2. ſyntag. 2. Voyez Apul. Met. 11.

voit

voit quand elle vouloit dans les airs, mais elle ne pouvoit pas monter plus haut. Adonis quitte le ſoleil, il prend la forme d'un jeune homme & vient demeurer avec Vénus ſur la terre : Elle le voit d'abord ſans le connoître, elle en devient amoureuſe, mais ayant ſenti ſes influences divines, elle le reconnoit, elle le craint, elle le fuit : Il la pourſuit, il l'appelle, il l'arrête enfin, mais elle échappe de nouveau : Il auroit pû la contraindre mais les Dieux veulent être aimés ; il eſſaye de toucher ſon cœur par les larmes & les plaintes, par les careſſes & les menaces, mais elle ne peut goûter les purs plaiſirs de la vertu ; ſon prémier orgueil s'étoit changé en une volupté profane, elle force Adonis une troiſiéme fois à l'abandonner.

Les habitans des aſtres virent toute la ſuite des infidélités d'Uranie, & commencerent à s'ébranler : Bélus dirent-ils, n'a point d'horreur du crime, puiſqu'il ne le punit pas ; le déſordre ne rend point malheureux, pourquoi ſommes nous ſoûmis aux régles ? Uranie n'eſt plus ce qu'elle étoit, mais elle eſt toûjours Déeſſe & toûjours heureuſe ; pourvû qu'on jouiſſe du bonheur, il n'importe par quels moyens ; l'indépendance & la liberté rehauſſent le goût des plaiſirs les plus vulgaires. Une revolte univerſelle ſe préparoit dans toutes les régions céleſtes, les deſſeins de Bélus alloient être fruſtrés : Il appella Adonis dans cette ſolitude au deſſus des Cieux où il demeuroit avec lui avant la formation des aſtres, &

lui

lui parla ainſi : Je me repens d'avoir tiré l'imprudente Uranie de ſa fleur primitive, vous voyez ſon infidélité & ſon obſtination malgré tous vos efforts ; l'harmonie univerſelle eſt troublée, la Monarchie céleſte eſt ébranlée, & l'on a mépriſé mes loix ſouveraines : Si je pardonnois aux habitans de la terre, ma clémence autoriſeroit une nouvelle revolte, & la vue de leur impunité ſeroit d'un mauvais exemple pour tous les habitans des aſtres : Ils commencent déja à murmurer & ſoupçonnent ma bonté d'indifférence pour le crime : Je ne ſaurois vanger l'honneur de mes loix, ni raffermir les Immortels dans leur devoir ſans anéantir l'infidelle Déeſſe & tous ſes enfans rebelles. Ces paroles rédoutables fendent la voûte des cieux, rétentiſſent juſqu'aux abîmes & vont épouvanter le Royaume du Caõs & de la Nuit éternelle. Bélus leve enfin ſon ſceptre pour réplonger la terre avec ſes habitans dans leur prémier néant : Adonis ſe jette aux genoux de ſon pere, il arrête ſon bras vangeur par ces paroles ; j'aime Uranie malgré ſes infidélités, je vois avec douleur ſon égarement, mais ſes enfans ſont les vôtres puiſqu'ils ſont les miens ; puniſſez les ſans les anéantir ; s'ils jouiſſent d'une immortalité heureuſe ſur la terre, ils ne ſongeront plus à remonter vers le ciel ; frappez leur ſéjour, flétriſſez ſa beauté, expoſez ſes habitans aux maladies & à la mort ; mais que vos punitions ſoyent des remédes ; toutes les divinités céleſtes & terreſtres qui ſavent les crimes d'Uranie, verront auſſi ſes malheurs & s'affermiront dans leur

devoir par ſa punition. Il dit & ſoudain les colonnes du monde ſont ébranlées, le ciel s'abbaiſſe du côté du nord, le ſoleil palit & ſe retire, la lune & les cinq planettes changent leurs mouvemens, le tonnerre, les vents & les pluyes mêlent, & confondent tous les élémens, les herbes & les fleurs ſe fanent, les arbres ſe deſſéchent, la terre refuſe de répandre ſes dons, la fécondité de la nature dégénere en une horrible ſtérilité.

Vénus frappée de peur tomba dans une longue défaillance & n'en revint que pour voir la déſolation qui l'environnoit : Elle ſe trouva dans un déſert affreux ſur les bords du fleuve Thammuz dont les murmures plaintifs ſembloient annoncer le crime de l'infidele Déeſſe : Le malheur ne change point ſon cœur, elle cherche à reparer ſes maux réels en ſe créant des plaiſirs imaginaires ; elle fait élever par tout des temples à ſon honneur, elle invente des ſacrifices impurs & un culte profane : Bien-tôt ſes autels ſont inondés du ſang innocent des animaux ; au lieu de vivre d'herbes odoriférantes & de fruits exquis, elle ſe repait de la chair des victimes, elle recherche tous les mets qui peuvent exciter, nourrir & ranimer ſa volupté, elle ſe livre à l'aveugle inſtinct du plaiſir, ſon ſang s'épaiſſit & ne coûle plus dans ſes veines avec aiſance & douceur, le char ſubtil de l'ame s'enveloppe d'un corps terreſtre & groſſier ; Vénus ne vole plus dans les airs, elle perd ſa légéreté & ſa tranſparence, elle s'appeſantit & devient

vient mortelle ; ſes enfans ſubiſſent le même ſort, elle en voit pluſieurs expirer devant ſes yeux par l'intempérance & la volupté, d'autres eſpérant échapper aux ordres du deſtin entaſſent montagnes ſur montagnes, & veulent eſcalader les cieux, mais écraſés par les foudres ils ſe creuſent un abîme dans le ſein de caös, où Pluton leur chef éléve ſon Empire, & Vénus y eſt adorée ſous le nom de Proſerpine.

La Déeſſe entre en fureur, elle devient frénétique, elle court comme une forcenée par les montagnes & les vallons, elle plaint ſes enfans & ſes adorateurs en blaſphémant contre Bélus. Adonis l'entend, il quitte les régions céleſtes & deſcend ſur la terre, elle le voit de loin & veut ſe précipiter dans les ondes pour fuir ſa préſence, mais il l'arrête & s'aſſied auprès d'elle. Honteuſe & confuſe elle baiſſe les yeux & craint de l'enviſager ; voyant enfin qu'il ne lui faiſoit aucun reproche, elle léve ſes regards timides, mais elle n'oſe encore les fixer ſur lui ; elle s'enhardit peu-à-peu, elle l'obſerve de-près, elle le voit pâle, maigre & défiguré, il n'y avoit plus en lui aucune trace de ſa prémiére beauté, il étoit couvert de bleſſures & de playes, il garde long-temps le ſilence, elle n'oſe l'interrompre, puis il lui dit, ah Vénus, infidéle Vénus ! vous pleurez vos maux, mais vous étes inſenſible aux miens, en quel état m'avez vous réduit ? JUGEZ DE VÔTRE CRIME PAR MA DOULEUR ; le Dieu Bélus alloit vous exterminer & toute vôtre

race, ſi je ne l'avois pas fléchi : Je ſuis deſcendu moi même ſur la terre pour réparer l'injure faite aux loix immuables de l'Empyrée, & pour combattre tous les monſtres enfantés par vos crimes. * J'ay tué le ſerpent Python, le lion de la forêt de Némée, l'hydre de Lerne qui ſortit de vôtre tête quand vous devintes infidéle, les Centaures qui dévorent les mortels, les Cyclopes qui forgent les foudres, le ſanglier d'Erymanthe qui m'a bleſſé de ſa dent meurtriére, les oiſeaux Stymphalides qui gaterent les fruits du jardin d'Heſpérie, & le Dragon qui s'en étoit emparé ; je les ai précipités tous dans les enfers, & je vais les y pourſuivre pour achever ma conquête : En prononçant ces paroles Adonis tombe dans une agonie mortelle, un ruiſſeau de ſang ſort de ſon cœur & teint les ondes du fleuve Thammuz. Tous les enfans de Vénus s'aſſemblent autour de lui, il ouvre de temps en temps les yeux & répete ces mots en ſoûpirant, JUGEZ DE VÔTRE CRIME PAR MA DOULEUR ; il continua ainſi pluſieurs heures & expira enfin par l'excès de ſes peines. Son ame deſcendit aux enfers pour délivrer Theſée, Pirithous, tous les Héros vaincus par Pluton, & tous les Manes qui gémiſſoient dans les ſombres demeures.

Vénus pleura ſon Amant pendant neuf jours & neuf nuits, elle demeura inconſolable auprès du cadavre & ne

* Mythras, Oſiris, Adonis, Apollon, Hercule ſont les différens noms du Dieu Mitoyen. Voyez p. l. 6. & Diſc. p. 10.

pût s'en arrâcher; épuiſée enfin par ſa douleur elle tomba dans un profond ſommeil dont elle ne fût réveillée que par une voix céleſte qui frappa ſes oreilles, elle regarda en haut & vit Adonis dans les airs, environné de tous les Héros & de toutes les ombres qu'il avoit ramenées du noir ſéjour. Il avoit repris ſa prémiére forme & ſa prémiére beauté, il répand ſur elle un rayon céleſte pour rétablir ſes forces & calmer ſon eſprit; enſuite il lui dit, je vous ai ſuivie ma chere Uranie, je vous ai ſuivie dans tous vos égaremens, je ſuis deſcendû dans la lune, ſur la terre & même juſqu'aux enfers pour vous délivrer & vos enfans perfides; j'ay ſouffert tout ce qu'un Dieu peut ſouffrir en voyant vos infidélités, enfin vous êtes ſenſible à mon amour & je ne regrette plus mes peines; je vous quitte, mais ma ſageſſe ne vous quittera jamais, ſi vous continuez à m'être fidéle, adieu chere Uranie, adieu, vous ne pouvez plus me revoir juſqu'à ce que vous ſoyez transformée en mon image, les Dieux n'aiment que leur propre beauté: Vous ne pouvez ſubir cette heureuſe métamorphoſe qu'en paſſant par mille peines, ni remonter au ciel que par le même chemin par où vous en êtes deſcendue. Il faut d'abord vous dépouiller du corps terreſtre par les ſouffrances, les maladies & le trépas; vous vous éléverez enſuite aux régions de la lune où vous ſubirez une * ſeconde mort par la deſtruction de vôtre corps

* Voyez Diſcours p. 24.

aérien;

aérien; vôtre pur eſprit dégagé alors de tout ce qui l'arrête, volera vers les aſtres, où vous reprendrez vôtre prémiére beauté; mais il faut la perdre enfin pour être transformée en mon image. Après avoir ſubi cette triple métamorphoſe, expié vôtre crime par les peines purifiantes de chaque nouvelle transformation, pratiqué ſur la terre, dans la lune & dans les aſtres toutes les vertus humaines, héroïques & divines, vous monterez avec moi dans le lieu ſublime au deſſus des cieux où vous verrez le Dieu Bélus & la Déeſſe ma mere; la vertu, la vérité & la juſtice, non comme elles ſont ici bas, mais comme elles exiſtent dans celui qui eſt l'Etre même. Ne craignez rien, je ſeray préſent avec vous dans tous ces états, je vous aiderai à ſoûtenir vos maux ſi vous m'invoquez ſans ceſſe: Vos enfans qui imiteront vôtre exemple remonteront aux champs d'Hécate avec vous, les autres deſcendront aux ſombres Royaumes de Pluton où ils ſeront tourmentés juſqu'à ce qu'ils ſoient guéris & purgés de leurs crimes; j'ay enchainé le fier Cerbére, il ne ſera plus que le vil exécuteur de ma juſtice; [a] j'ay établi des juges aux enfers qui ne puniront le crime que pour chaſſer le vice, ils n'anéantiront pas l'eſſence de l'ame, mais ils la rameneront à exiſter véritablement en la purgeant de toutes les paſſions qui la corrompent.

[a] Doctrine des Pythagoriciens. Voyez le Diſcours p. 67. Hieroc. vers dorés de Pyth.

Après

Après que vos enfans rebelles auront été [a] plongés & replongés neuf fois dans les ondes purifiantes de l'ardent Acheron & du Styx glacé, du noir Cocyte & de l'écumant Phlégéton, ils boiront enfin les eaux du fleuve Léthé qui leur feront oublier tous leurs maux & tous leurs crimes paſſés. Quand il n'y aura plus aucun mortel ni immortel aux enfers, ſur la terre, ni dans les planettes qui ne ſoit purifié & prêt à voir mon Pere, alors je reviendray pour bannir tous les maux de l'Univers, pour abolir les enfers, & pour rétablir l'harmonie dans tous les eſpaces immenſes. Raſſemblez cependant vos enfans qui veulent vous ſuivre, inſtituez des fêtes à mon honneur & célébrez les avec pompe tous les ans, pour perpétuer la memoire de vôtre infidélité & de mon amour.

Cyrus ſe réjouit de voir cet accord de toutes les nations ſur les trois états du monde, ſur la triple forme de la Divinité, & ſur un Dieu Mitoyen qui doit rendre l'innocence & la paix à l'Univers, en ſouffrant lui-même

[b] Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt: Aliæ panduntur inanes
Suſpenſæ ad ventos; aliis ſub gurgite vaſto
Infectum eluitur ſcelus, aut exuritur igni.
Donec longa dies perfecto temporis orbe
Concretam exemit labem, purumque reliquit
Ætherium ſenſum, & auraï ſimplicis ignem.
Has omnes ubi mille rotam volvêre per annos
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno
Scilicet immemores ſupera ut convexa reviſant. Æn. l. 6. v. 740.

beaucoup

beaucoup de maux pour expier, combattre & exterminer le crime.

Tandis que ce Prince étoit encore à Tyr, des courriers arriverent de la Perſide pour lui apprendre que Mandane ſe mouroit : Cette nouvelle l'obligea de ſuſpendre ſon voyage de Babylone, & de quitter la Phénicie avec précipitation ; en embraſſant le Roy de Tyr, O ! Ecnibal, dit Cyrus, je n'envie ni vos richeſſes, ni vôtre magnificence ; pour être parfaitement heureux je ne déſire qu'un ami comme Aménophis. Ils ſe ſéparerent enfin ; Cyrus & Araſpe traverſerent l'Arabie déſerte, & une partie de la Chaldée ; ils paſſerent le Tigre près de l'endroit où ce fleuve s'unit avec l'Euphrate ; ils entrerent dans la Suſiane, & arriverent en peu de jours à la capitale de Perſe. Cyrus ſe hâte d'aller voir Mandane ; il la trouve mourante, il s'abandonne à ſa douleur, & l'exprime par les plaintes les plus ameres. La Reine touchée & attendrie à la vue de ſon fils, tâche de modérer ſon affliction par ces paroles : Conſolez-vous, mon fils ; les ames ne meurent jamais ; elles ne ſont condamnées que pour un tems à animer les corps mortels, afin d'expier les fautes qu'elles ont commiſes dans un état précédent : Le tems de mon expiation eſt fini ; je vais remonter vers la ſphére du feu ; là je verrai Perſée, Arbace, Déjoces, Phraorte & tous les Héros dont vous deſcendez ; je leur dirai que vous vous préparez à les imiter : là je verrai Caſſandane,

elle

elle vous aime encore, la mort ne change point les ſentimens des ames vertueuſes: Nous vous ſerons toûjours préſentes, quoiqu'inviſibles; nous deſcendrons ſouvent dans un nuage pour vous ſervir de génies protecteurs; nous vous accompagnerons au milieu des dangers; nous vous amenerons les vertus; nous écarterons d'autour de vous tous les vices & les erreurs qui corrompent le cœur des Princes: Un jour vôtre Empire s'étendra, les oracles s'accompliront; ô! mon fils, mon cher fils, ſouvenez-vous qu'il ne faut conquérir les nations que pour faire régner la vertu & la raiſon. En prononçant ces paroles, elle pâlit; une ſueur froide ſe répand ſur tous ſes membres, la mort ferme ſes yeux, ſon ame s'envole vers l'Empyrée: Elle fût pleurée long-tems par toute la Perſe; Cambyſe fit élever un ſuperbe monument à ſa mémoire; la douleur de Cyrus ne ſe diſſipa que peu-à-peu par la néceſſité de s'appliquer aux affaires.

Cambyſe étoit un Prince religieux & pacifique; il n'étoit jamais ſorti de Perſe, où les mœurs étoient encore innocentes & pures, mais ſévéres & féroces: Il ſçavoit choiſir les Miniſtres capables de ſuppléer à ce qui lui manquoit; mais il s'abandonnoit quelquefois trop à leurs conſeils, par défiance de ſes propres lumiéres: Il voulut en Prince ſage & judicieux que Cyrus entrât dans l'adminiſtration des affaires; il le fit appeller un jour & lui dit: Vos voyages, mon fils, ont augmenté vos connoiſſances, vous devez les employer pour le bien

de la patrie : Vous êtes deſtiné non ſeulement à gouverner un jour ce Royaume, mais encore à commander à toute l'Aſie ; il faut apprendre de bonne heure l'art de régner, c'eſt ce qui manque ordinairement aux Princes ; ils montent ſouvent ſur le trône avant que de connoître les devoirs de la Royauté : Je vous confie mon autorité, je veux que vous l'exerciez ſous mes yeux ; les lumiéres de Sorane ne vous ſeront pas inutiles, c'eſt le fils d'un habile Miniſtre, qui m'a ſervi pendant pluſieurs années avec fidélité ; il eſt jeune, mais il eſt laborieux, éclairé & propre à toutes ſortes d'emplois.

Sous le gouvernement de Cambyſe, ce Miniſtre avoit ſenti la néceſſité de paroître vertueux, il croyoit même l'être en effet ; mais ſa vertu n'avoit jamais été miſe à l'épreuve : Sorane ne ſçavoit pas lui-même les excès auxquels ſon ambition démeſurée pouvoit le porter. Lorſque Cyrus voulut s'inſtruire de l'état de la Perſe, de la force de ſes troupes, de ſes intérêts au dedans & au dehors, Sorane vit bien-tôt avec regret qu'il alloit perdre beaucoup de ſon autorité, ſous un Prince qui avoit tous les talens néceſſaires pour gouverner par lui-même ; il tâcha de captiver l'eſprit de Cyrus, & l'étudia long-tems pour découvrir ſes foibleſſes. Le jeune Prince étoit ſenſible aux louanges, mais il aimoit à les mériter ; il avoit du goût pour le plaiſir, mais il n'en étoit pas l'eſclave ; il ne haïſſoit point la magnificence, mais il ſçavoit ſe refuſer tout plûtôt que d'accabler le peuple ; par-là

par-là il étoit inacceſſible à la flaterie, à la volupté & au luxe. Sorane ſentit qu'il n'y avoit d'autre moyen de conſerver ſon crédit auprès de Cyrus, qu'en ſe rendant néceſſaire par ſa capacité : Il déploya tous ſes talens dans les conſeils publics & particuliers ; il montra qu'il poſſedoit une connoiſſance exacte des ſecrets de la plus ſage politique, & qu'il étoit capable en même tems de ce détail qui fait une des plus grandes qualités d'un Miniſtre ; il préparoit & digéroit les matiéres avec tant d'ordre & de clarté, que le Prince n'avoit pas beſoin de travailler : Tout autre que Cyrus eût été charmé de ſe voir ainſi diſpenſé de s'appliquer aux affaires ; mais ce Prince vouloit tout voir par ſes propres yeux : Il avoit de la confiance pour les Miniſtres de ſon pere ſans s'y livrer aveuglement. Quand Sorane s'apperçut que le Prince vouloit tout approfondir, il s'étudia à répandre de l'obſcurité dans les affaires importantes, afin de ſe rendre encore plus néceſſaire. Cyrus remarqua la conduite artificieuſe de Sorane, & ménagea avec une telle délicateſſe l'eſprit de ce Miniſtre habile & ombrageux, qu'il tiroit de lui peu-à-peu ce que le Satrape cherchoit à lui cacher avec tant d'art. Quand Cyrus ſe crut aſſez inſtruit, il fit ſentir à Sorane qu'il vouloit être lui-même le prémier Miniſtre de ſon pere ; il modéra ainſi l'autorité de ce favori ſans lui donner aucun juſte ſujet de ſe plaindre. L'ambition de Sorane fût cependant bleſſée de la conduite de Cyrus : Ce Miniſtre orgueilleux ne

pût ſupporter ſans chagrin la diminution de ſon crédit; il ſentit avec douleur qu'on pouvoit ſe paſſer de lui; voilà la prémiére ſource de ſon mécontentement, qui auroit été dans la ſuite fatal à Cyrus, s'il ne s'en étoit pas garanti par ſa vertu & par ſa prudence.

La Perſe avoit été pendant pluſieurs ſiécles ſoûmiſe à la Médie, mais par le mariage de Cambyſe avec Mandane, il avoit été réglé que le Roy des Perſes ne payeroit à l'avenir qu'un petit tribut annuel pour marquer ſon hommage. Depuis ce tems les Perſes & les Médes vécurent dans une alliance étroite, juſqu'à ce que la jalouſie de Cyaxare alluma le feu de la diſcorde: Ce Prince rappelloit ſans ceſſe avec dépit les oracles qu'on répandoit ſur les conquêtes futures du jeune Cyrus; il le regardoit comme le deſtructeur de ſa puiſſance; il croyoit déja le voir entrer dans Ecbatane pour le détrôner; il ſollicitoit ſans ceſſe Aſtyage à prévenir ces préſages funeſtes, à affoiblir les forces de la Perſe, & à la remettre dans ſon ancienne dépendance. Mandane pendant ſa vie avoit ménagé l'eſprit de ſon pere avec une telle adreſſe, qu'elle avoit empêché une rupture ouverte entre Cambyſe & Aſtyage; mais ſi-tôt qu'elle fût morte, Cyaxare recommença ſes ſollicitations auprès de l'Empereur des Médes.

Cambyſe apprit les deſſeins de Cyaxare & envoya Hyſtaſpe à la Cour d'Ecbatane, pour répréſenter à Aſtyage le danger qu'il y auroit de s'affoiblir mutuelle-

ment,

ment, pendant que les Aſſyriens leurs ennemis communs méditoient d'étendre leur domination ſur tout l'Orient: Hyſtaſpe arrêta par ſon habileté l'execution des projets de Cyaxare, & procura à Cambyſe le tems de faire ſes préparatifs en cas de rupture. Le Prince des Médes voyant que les ſages conſeils d'Hyſtaſpe étoient favorablement écoutés par ſon pere, & qu'il n'y avoit pas moyen d'allumer ſi-tôt la guerre, eſſaya d'autres voyes pour affoiblir la puiſſance des Perſes; il apprit le mécontentement de Sorane, & tâcha de le gagner en lui offrant les prémiéres dignités de l'Empire. Sorane frémit d'abord à cette idée; mais trompé enſuite par ſon reſſentiment, il ſe cacha à lui-même les raiſons ſecrettes qui l'animoient; ſon cœur n'étoit pas encore inſenſible à la vertu, mais ſon imagination vive transformoit les objets, & les lui répréſentoit ſous toutes les couleurs néceſſaires pour flatter ſon ambition: Il ſurmonta enfin tous ſes remords, ſous prétexte que Cyaxare ſeroit un jour ſon Empereur légitime, & que Cambyſe n'étoit qu'un maître tributaire. Il n'y a rien que l'on ne ſe perſuade, lorſque les fortes paſſions nous entraînent & nous aveuglent. Sorane entra ainſi peu-à-peu dans une liaiſon étroite avec Cyaxare, & mit ſecrétement tout en uſage pour rendre l'adminiſtration de Cyrus odieuſe au peuple.

Cyrus avoit élevé Araſpe aux prémiéres dignités militaires, connoiſſant ſa capacité & ſes talens pour la guerre;

guerre ; mais il ne vouloit pas le faire entrer dans le Sénat à cauſe des anciens uſages établis en Perſe, qui ne permettoient point aux Etrangers d'être aſſis dans le conſeil ſuprême. Le perfide Sorane preſſoit pourtant le jeune Prince d'enfreindre cette loi : Il ſçavoit que ce ſeroit un moyen ſûr d'exciter la jalouſie des Grands, & de les irriter contre Cyrus. Vous avez beſoin dans les conſeils, lui dit-il un jour, d'un homme ſemblable à Araſpe ; je ſçai que la bonne politique & nos régles défendent de confier en même tems aux Etrangers le commandement des armées & le ſecret de l'Etat ; mais on peut ſe diſpenſer des loix, lorſqu'on ſçait en remplir l'intention par des voyes plus ſûres & plus faciles ; un Prince comme vous ne doit jamais être l'eſclave des régles, ni des uſages : les hommes n'agiſſent ordinairement que par ambition ou par intérêt ; comblez Araſpe de dignités & de biens ; rendez ainſi la Perſe ſa patrie, & vous n'avez rien à craindre de ſon infidélité. Cyrus ne ſoupçonna point les deſſeins cachés de Sorane, mais il aimoit trop la juſtice pour vouloir s'en écarter. Je ſuis perſuadé, répondit-il, de la fidélité & de la capacité d'Araſpe ; je l'aime ; mais quand mon amitié feroit capable de me faire manquer aux loix en ſa faveur, il m'eſt trop attaché pour vouloir jamais accepter aucune dignité qui pût exciter la jalouſie des Perſes, & leur donner occaſion de croire que j'agis par goût & par paſſion dans les affaires de l'Etat.

Sorane

Sorane ayant eſſayé en vain d'engager Cyrus dans cette fauſſe démarche, tenta de le ſurprendre par une autre voye; il tâcha de rompre l'intelligence qui régnoit entre le jeune Prince & ſon Pere. Sorane faiſoit remarquer adroitement à Cyrus les défauts du Roy, les bornes de ſon eſprit & la néceſſité de ſuivre d'autres maximes que les ſiennes. Le gouvernement doux & paiſible de Cambyſe, lui diſoit-il ſouvent, eſt incompatible avec les grands projets: Si vous vous contentez comme lui d'être Roy pacifique, comment deviendrez-vous Conquérant? Cyrus n'écouta ces inſinuations que pour éviter les écueils où Cambyſe avoit échoué; il ne diminua point ſa docilité, & ſa ſoumiſſion pour un pere qu'il aimoit tendrement; il le reſpectoit même juſques dans ſes foibleſſes, en tâchant de les cacher; il ne faiſoit rien ſans ſes ordres, mais il l'inſtruiſoit en le conſultant; il lui parloit ſouvent en particulier, pour le mettre en état de décider en public. Cambyſe avoit l'eſprit aſſez juſte pour démêler, & pour s'approprier ce qu'il y avoit de plus excellent dans les conſeils de ſon fils: Ce fils n'employoit la ſupériorité de ſon génie que pour faire reſpecter les volontés de ſon pere; il ne montroit ſes talens que pour affermir l'autorité du Roy; ſa ſageſſe & ſa conduite redoublerent la tendreſſe, l'eſtime & la confiance de Cambyſe, mais le jeune Prince ne s'en prévaloit pas; il croyoit ne faire que ſon devoir.

Sorane au déſeſpoir de voir ſes projets s'évanouir, fit répandre ſecrétement dans l'eſprit des Satrapes des défiances contre le Prince, comme s'il vouloit borner leurs droits & anéantir leur autorité ; & pour augmenter leurs ombrages, il eſſaya d'inſpirer à Cyrus les principes du deſpotiſme. Les Dieux vous deſtinent, lui diſoit-il, à étendre un jour vôtre Empire ſur tout l'Orient : Pour exécuter ce projet avec ſuccès, il faut accoûtumer les Perſes à une obéiſſance aveugle : Captivez les Satrapes par les dignités & par les plaiſirs ; mettez-les dans la néceſſité de ne recevoir vos faveurs qu'en fréquentant vôtre cour ; emparez-vous ainſi peu-à-peu de l'autorité ſuprême ; affoibliſſez les droits du Sénat, ne lui laiſſez que le pouvoir de vous conſeiller : Un Prince ne doit point abuſer de ſa puiſſance, mais il ne doit jamais la partager avec ſes ſujets ; le gouvernement monarchique eſt le plus parfait de tous ; la réunion du pouvoir ſuprême dans un ſeul, fait la vraye force des Etats, le ſecret dans les conſeils & l'expédition dans les entrepriſes : Une petite République peut ſubſiſter par le gouvernement de pluſieurs, mais les grands Empires ne ſe forment que par l'autorité abſolue d'un ſeul ; les autres principes ne ſont que les idées bornées des ames foibles, qui ne ſe ſentent pas aſſez de force pour exécuter de vaſtes projets.

Cyrus frémit à ce diſcours, mais il cacha ſon indignation par ſageſſe, & rompant adroitement la converſa-

tion, il laiſſa Sorane perſuadé qu'il goûtoit ſes maximes. Quand Cyrus fût ſeul, il réfléchit profondement ſur tout ce qu'il venoit d'entendre ; il ſe rappella la conduite d'Amaſis, & commença à ſoupçonner la fidélité de Sorane : Il n'avoit pas à la vérité des preuves invincibles de ſa perfidie ; mais un homme qui oſoit lui inſpirer de tels ſentimens lui paroiſſoit au moins très-dangereux, quand même il ne ſeroit pas traître. Le jeune Prince déroba peu-à-peu à ce miniſtre le ſecret de ſes affaires, & chercha des prétextes pour l'éloigner de ſa perſonne, ſans rien faire cependant qui pût le révolter. Sorane ſentit bien-tôt ce changement & pouſſa ſon reſſentiment juſques aux derniers excès ; il ſe perſuada qu'Araſpe alloit être mis à ſa place, que Cyrus vouloit ſe rendre maître abſolu de la Perſe, & que c'étoit-là le deſſein ſecret du jeune Prince en diſciplinant ſes troupes avec tant d'exactitude. La jalouſie & l'ambition de Sorane l'aveuglerent à un tel point, qu'il crût faire ſon devoir en commettant les plus noires trahiſons. Il fit inſtruire Cyaxare de tout ce qui ſe paſſoit dans la Perſe, de l'accroiſſement de ſes forces, des préparatifs qu'on y faiſoit pour la guerre, & des deſſeins qu'avoit Cyrus d'étendre ſon Empire ſur tout l'Orient, ſous prétexte d'accomplir certains Oracles ſuppoſés dont il ébloüiſſoit le peuple. Cyaxare profita de ces avis pour allarmer Aſtyage ; il inſinua dans ſon cœur les inquiétudes & les défiances ; Hyſtaſpe fût renvoyé de la Cour d'Ecbatane & l'Em-

reur fit menacer Cambyſe d'une guerre ſanglante, s'il ne conſentoit pas à payer les anciens tributs, & à rentrer dans la même dépendance dont la Perſe avoit été affranchie par le mariage de Mandane: Le refus de Cambyſe fût le ſignal de la guerre, & les préparatifs ſe firent des deux côtés[a].

Cependant Sorane chercha à corrompre les Chefs de l'armée, & à affoiblir leur courage, en leur faiſant entendre qu'Aſtyage étoit leur Empereur légitime, que les projets ambitieux de Cyrus alloient perdre la patrie, qu'il ne pourroit jamais réſiſter aux troupes des Médes qui l'accableroient par leur nombre. Il continua auſſi d'augmenter la défiance des Sénateurs, en faiſant répandre adroitement parmi eux, que Cyrus n'entreprenoit la guerre contre ſon grand-pere, qu'afin d'affoiblir leur autorité, & d'uſurper un pouvoir deſpotique. Il cacha toutes ſes trames avec tant d'art, qu'il auroit été preſque impoſſible de les découvrir; tous ſes diſcours étoient tellement meſurés, qu'on ne pouvoit pénétrer ſes intentions ſecrettes; il y avoit de certains momens où il ne les voyoit pas lui-même, & où il ſe croyoit ſincere & zélé pour le bien public: Ses prémiers remords revenoient de temps en temps; mais il les étouffoit en ſe perſuadant que les projets qu'il attribuoit au Prince étoient

[a] Xenophon a ſupprimé cette guerre, mais Herodote & les autres Hiſtoriens la racontent. Voyez la lettre de M. Fréret à la fin.

réels.

réels. Cyrus fût bien-tôt inſtruit des murmures du peuple; l'armée ſongeoit à ſe revolter, le Sénat vouloit refuſer des ſubſides, l'Empereur des Médes alloit entrer dans la Perſe à la tête de ſoixante mille hommes : Le jeune Prince voyoit avec douleur les extrémités cruelles où ſon pere étoit réduit, & la néceſſité de prendre les armes contre ſon grand-pere.

Cambyſe ſçachant tous les combats que livroient tour à tour à Cyrus le devoir & la nature, lui dit, vous ſçavez mon fils tout ce que j'ai fait pour étouffer les premiéres ſemences de nos diſcordes; j'ai travaillé inutilement; la guerre eſt inévitable; la Patrie doit être preferée à la famille : Juſqu'ici vous m'avez ſecouru dans les affaires par vôtre ſageſſe; il faut que vous donniez à préſent des preuves de vôtre valeur. Quand mon âge me permettroit de paroître à la tête de mes troupes, je ſerois obligé de reſter ici, où ma préſence eſt néceſſaire pour contenir mon peuple : Allez, mon fils, allez combattre pour la Patrie; montrez-vous le défenſeur de ſa liberté, auſſi-bien que le conſervateur de ſes loix; ſecondez les deſſeins du Ciel; rendez-vous digne d'accomplir un jour ſes oracles; commencez par délivrer la Perſe avant que d'étendre vos conquêtes dans l'Orient; que les nations voyent les effets de vôtre courage, & admirent vôtre modération au milieu des triomphes, afin qu'elles ne craignent pas un jour vos victoires. Cyrus animé par les ſentimens magnanimes de Cam-

byſe, & ſecouru par les conſeils d'Harpage & d'Hyſtaſpe, deux Généraux également expérimentés, forma bien-tôt une armée de trente mille hommes: Elle étoit compoſée de Chefs dont il connoiſſoit la fidélité, & de vieux ſoldats d'une valeur éprouvée. Auſſi-tôt que les préparatifs furent faits, on commença par les ſacrifices, & les autres actes de Religion. Cyrus fit ranger les troupes dans une grande plaine près de la Capitale, y aſſembla le Sénat & les Satrapes, & harangua ainſi les Chefs de l'armée avec un air doux & majeſtueux.

La guerre eſt illégitime lorſqu'elle n'eſt pas néceſſaire: Celle que nous entreprenons aujourd'hui n'eſt pas pour ſatisfaire à l'ambition, ni à l'envie de dominer; mais pour défendre nôtre liberté: Vos ennemis entendent bien la diſcipline militaire, ils nous ſurpaſſent en nombre; mais ils ſe ſont amollis par le luxe & par une longue paix: Vôtre vie dure vous a accoûtumé à la fatigue; rien n'eſt impoſſible à ceux qui ſçavent tout ſouffrir & tout entreprendre: Pour moi je ne veux me diſtinguer de vous qu'en vous devançant dans les travaux & les dangers; tous nos biens & tous nos maux ſeront deſormais communs. Il ſe tourna enſuite vers les Sénateurs, & leur dit d'un ton fier & ſévere: Cambyſe n'ignore pas les intrigues de la Cour d'Ecbatane pour ſemer de la défiance dans vos eſprits; il ſçait que vous balancez à lui accorder des ſubſides; mais il a prévû la guerre, il a pris ſes précautions, une

ſeule

ſeule bataille décidera du ſort de la Perſe, il n'a pas beſoin de vôtre ſecours: Souvenez-vous cependant qu'il s'agit de la liberté entiére de la Patrie; cette liberté n'eſt-elle pas plus ſure entre les mains de mon pere vôtre Prince légitime, qu'entre celles de l'Empereur des Médes qui tient tributaires tous les Rois voiſins? Si Cambyſe eſt vaincu, vos priviléges ſont à jamais anéantis; s'il eſt victorieux ces priviléges vous ſeront conſervés, à moins que vous ne forciez la juſtice d'un Prince que vous irritez par vos cabales ſecretes, à vous en priver, & à les tranſporter ailleurs. Par ce diſcours le Prince de Perſe intimida les uns, confirma les autres dans leur devoir, & les réunit tous dans le même deſſein de contribuer au ſalut de la Patrie. Sorane parut des plus zélés, & demanda avec empreſſement d'avoir quelque commandement dans l'armée: Comme Cyrus n'avoit point caché à Cambyſe les juſtes défiances qu'il avoit de ce Miniſtre, le Roy ne ſe laiſſa point éblouir par les apparences; ſous prétexte de veiller à la ſureté de la capitale, il retint Sorane auprès de ſa perſonne; mais il fit obſerver ſa conduite, de ſorte que le Satrape demeura priſonnier ſans le ſçavoir.

Cyrus ayant appris qu'Aſtyage avoit fait marcher ſes troupes par les déſerts de l'Iſatis, pour pénétrer en Perſe, le prévint avec une diligence inouie: Il traverſa des montagnes eſcarpées, dont il fit garder les paſſages, & arriva dans les plaines de Paſagarde par des chemins impra-

impraticables à une armée moins accoûtumée à la fatigue & conduite par un Général moins actif & moins vigilant. Cyrus s'empare des meilleurs postes; il se campe près d'une chaîne de montagnes, qui le défend d'un côté, & il se met en sureté de l'autre, par un retranchement bien fortifié: Astyage paroît bien-tôt, & se campe dans la même plaine près d'un lac. Les deux armées furent en présence pendant plusieurs jours: Cyrus ne pouvant enviſager sans douleur les suites d'une guerre contre son Ayeul, profita de ces momens pour envoyer au camp d'Astyage un Satrape nommé Artabaze, qui lui parla ainsi. Cyrus vôtre petit fils a horreur de la guerre qu'on l'a forcé d'entreprendre contre vous: Il n'a rien oublié pour la prévenir; il ne refusera rien pour la détourner; il écoute la voix de la nature, mais il ne peut sacrifier la liberté des Perses; il voudroit concilier par un traité honorable l'amour de la Patrie avec la tendresse d'un fils: Il est en état de faire la guerre, mais il n'a point de honte de vous demander la paix. L'Empereur irrité par les conseils de Cyaxare, persista dans sa prémiére résolution; Artabaze revint, sans avoir pû réussir dans sa négociation.

Cyrus se voyant réduit à la nécessité de combattre, & sçachant de quelle importance il est dans les actions guerriéres de délibérer avec plusieurs, de décider avec peu, & d'exécuter avec promptitude, assembla les Chefs de son armée & les écouta tous: Il se détermina enfin, & ne com-

communiqua ſes deſſeins qu'à Hyſtaſpe & à Harpage. Le jour ſuivant il fit répandre dans l'armée ennemie le bruit qu'il vouloit ſe retirer, & qu'il n'oſoit combattre avec des forces inégales: Avant qu'il ſortit du camp il fit faire les ſacrifices accoûtumés; il verſa du vin en libations, & tous les Chefs firent de même: Il donna pour mot à l'armée Mythras Conducteur & Sauveur, & monta enfin à cheval, en commandant à chacun de prendre ſon rang. Les cuiraſſes de ſes ſoldats étoient compoſées de lames de fer peintes de diverſes couleurs, & ſemblables aux écailles de poiſſons; leurs caſques d'airain étoient ornés d'un grand panache blanc; leurs carquois pendoient au-deſſus de leurs boucliers tiſſus d'oſier; leurs dards étoient courts, leurs arcs longs, leurs fléches faites de cannes, & le cimeterre leur tomboit ſur la cuiſſe droite. L'Etendart Royal étoit un Aigle d'or avec les aîles éployées; c'eſt le même que les Rois de Perſe ont toûjours conſervé depuis.

Cyrus décampa pendant la nuit, & s'avança dans les plaines de Paſagarde; Aſtyage croyant qu'il s'enfuyoit ſe hâta de le joindre au lever de l'aurore; ſoudain Cyrus fit mettre ſon armée en bataille à douze rangs de hauteur, afin que les javelots & les dards des derniers rangs puſſent atteindre l'ennemi, & que toutes les parties puſſent ſe ſoûtenir, & ſe ſecourir ſans confuſion: Il choiſit dans chacun de ſes bataillons une troupe de ſoldats d'élite dont il forme une phalange triangulaire à la maniére

niére des Grecs ; il place ce corps de réſerve hors des rangs derriére ſon armée, en lui commandant de ne pas avancer ſans un ordre exprès de ſa part. La plaine étoit couverte de ſable ; un vent de Nord ſouffloit avec violence : Cyrus ſe poſta ſi avantageuſement, en faiſant faire un quart de converſion à ſon armée, que la pouſſiére en s'élevant donnoit dans les yeux des Médes, & favoriſoit par-là le ſtratagême qu'il méditoit ; Harpage commandoit l'aîle droite, Hyſtaſpe l'aîle gauche, Araſpe étoit au centre, Cyrus ſe portoit par-tout. L'armée des Médes formoit pluſieurs bataillons quarrés à trente de hauteur, tous bien ſerrés, pour être plus impénétrables ; au front de l'armée étoient des chariots, avec de grandes faux tranchantes attachées aux eſſieux.

Cyrus ordonna à Harpage & à Hyſtaſpe d'étendre peu-à-peu leurs aîles, afin d'envelopper les Médes. Tandis qu'il parle, il entend un coup de tonnerre : Nous te ſuivons, grand Oromaze, s'écria-t-il, & ſur le champ il commence l'Hymne du combat, auquel toute l'armée répond en jettant de grands cris, & en invoquant le Dieu Mythras. L'armée de Cyrus ſe préſente de front en ligne droite, afin de tromper Aſtyage ; mais le milieu marchant plus lentement, & les deux aîles plus vîte, elle s'étend enſuite, & prend la forme d'un croiſſant. Les Médes enfoncent les prémiers rangs du centre, & avancent juſques aux derniers ; ils commencent déja à crier, Victoire : Cyrus fait avancer ſon corps de réſerve,

tandis

tandis qu'Harpage & Hyſtaſpe environnent les ennemis de toutes parts & le combat recommence. La phalange triangulaire des Perſes ouvre les rangs des Médes, & écarte leurs chariots: Cyrus monté ſur un cheval ſuperbe vole de rang en rang; le feu de ſes yeux anime les ſoldats, & la tranquillité de ſon viſage les raſſure: Dans l'ardeur du combat, actif, paiſible & préſent à lui-même, il parle aux uns, encourage les autres & retient chacun dans ſon poſte. Les Médes enveloppés de tous côtés, ſont attaqués par devant, par derriére & par les flancs; les Perſes les ſerrent, & les taillent en piéces; on n'entend plus que le bruit des armes qui s'entrechoquent & les gémiſſemens des mourans; des ruiſſeaux de ſang inondent la plaine; le déſeſpoir, la fureur & la cruauté, répandent par-tout le carnage & la mort: Cyrus ſeul conſerve l'humanité & la pitié généreuſe; Aſtyage & Cyaxare ayant été faits priſonniers, il fit ſonner la retraite & ceſſer le combat.

Cyaxare enflammé de colere & de toutes les paſſions qui ſaiſiſſent une ame ſuperbe déchûe de ſes eſpérances, ne voulut point voir Cyrus: Il feignit d'être bleſſé, & fit demander permiſſion de ſe faire conduire à Ecbatane; Cyrus y conſentit. Aſtyage fût conduit en pompe à la capitale de Perſe, non comme vaincu, mais comme victorieux; n'étant plus aſſiégé par les mauvais conſeils de ſon fils, il fit la paix & la Perſide fût déclarée à jamais un Royaume libre; ce fût le prémier ſervice

que Cyrus rendit à ſa Patrie. Le ſuccès de cette guerre ſi contraire aux eſpérances de Sorane, lui ouvrit enfin les yeux : Si l'événement avoit répondu à ſes déſirs, il auroit continué ſa perfidie ; mais ſentant que ſes deſſeins étoient déconcertés à jamais, & qu'il n'étoit plus poſſible de les cacher, il frémit d'horreur en voyant le précipice où il s'étoit jetté, les crimes qu'il avoit commis, & le deshonneur certain qui l'attendoit : Ne pouvant plus ſupporter cette vûe affreuſe, il ſe livre à ſon déſeſpoir, ſe tue lui-même, & laiſſe à toute la poſtérité un triſte exemple des excès auxquels l'ambition ſans bornes peut conduire les plus grands génies, lors même que leur cœur n'eſt pas abſolument corrompu. Après ſa mort, Cyrus apprit tout le détail de ſes perfidies : Le Prince ſans s'applaudir d'avoir pénétré par avance le caractere de ce Miniſtre, vit avec regret & plaignit la malheureuſe condition de l'homme qui perd ſouvent tout le fruit de ſes talens, & ſe précipite quelquefois dans tous les crimes, en s'abandonnant aux égaremens d'une imagination déréglée, & d'une paſſion aveugle.

Auſſi-tôt que la paix fût conclue, Aſtyage retourna dans ſes Etats : Après ſon départ, Cyrus fit aſſembler les Sénateurs, les Satrapes, tous les Chefs du peuple, & leur dit au nom de Cambyſe : Les armes de mon pere ont affranchi la Perſide de toute dépendance étrangere ; Maître des troupes victorieuſes, il pourroit détruire vos priviléges, & régner avec une autorité abſolue ; mais il déteſte

déteſte ces maximes: Ce n'eſt que ſous l'Empire d'Arimane que la force ſeule domine; les Princes ſont les images du grand Oromaze, ils doivent imiter ſa conduite; ſa raiſon ſouveraine eſt la régle de toutes ſes volontés: Quelques ſages & quelques juſtes que ſoient les Princes, ils ſont toûjours hommes, ils ont par conſéquent des préjugés & des paſſions; quand même ils en ſeroient exempts, ils ne peuvent pas tout voir, ni tout entendre; ils ont beſoin de conſeillers fidéles pour les éclairer & les ſecourir. C'eſt ainſi que Cambyſe veut gouverner; il ne veut d'autorité que pour faire le bien; il veut un frein qui l'arrête, & qui l'empêche de faire le mal: Sénateurs, banniſſez vos craintes; que vos défiances ceſſent; reconnoiſſez vôtre Roy; il vous conſerve tous vos droits; aidez-le à rendre les Perſes heureux; il veut régner ſur des enfans libres, & non ſur des eſclaves. A ces mots, l'admiration & la joye ſe répandirent dans toute l'aſſemblée; les uns diſoient, n'eſt-ce pas le Dieu Mythras qui eſt deſcendu lui-même de l'Empyrée, pour renouveller le Régne d'Oromaze? les autres fondoient en larmes, ſans pouvoir parler: Les vieillards regardoient Cyrus comme leur fils, & les jeunes gens l'appelloient leur pere; toute la Perſide ne paroiſſoit plus qu'une même famille. C'eſt ainſi que Cyrus évita tous les piéges de Sorane, qu'il triompha des complots de Cyaxare, & qu'il rendit la liberté aux Perſes: Il n'eut jamais recours ni aux lâches artifices, ni à la baſſe diſſimulation indignes des grandes ames.

Peu de tems après la bataille de Paſagarde, Aſtyage mourut à Ecbatane, & laiſſa l'Empire à Cyaxare: Cambyſe prévoyant que l'eſprit jaloux & turbulent de ce Prince exciteroit bien-tôt de nouveaux troubles, réſolut de rechercher l'alliance des Aſſyriens. L'Empereur des Médes, & le Roy de Babylone étoient depuis un ſiécle les deux plus grandes Puiſſances de l'Orient; ils travailloient ſans ceſſe à ſe détruire mutuellement, pour ſe rendre maîtres de l'Aſie. Cambyſe qui connoiſſoit la capacité de ſon fils, lui propoſa d'aller lui-même à la cour de Nabucodonoſor, pour traiter avec Amytis femme de ce Prince, & ſœur de Mandane; elle gouvernoit le Royaume pendant la frénesie du Roy. Cyrus avoit été détourné de ce voyage pluſieurs années auparavant par la maladie de ſa mere: Il étoit charmé d'aller à Babylone, non ſeulement pour être utile à ſa Patrie, mais auſſi pour y connoître les Juifs, dont il avoit appris par Zoroaſtre que les Oracles contenoient des prédictions de ſa grandeur future: Il n'avoit pas moins d'envie de voir de près l'état malheureux du Roy Nabucodonoſor, dont le bruit s'étoit répandu par tout l'Orient: Après avoir rempli le Conſeil & le Sénat de ſujets fidelles, & capables de ſecourir Cambyſe, il quitta la Perſe, traverſa la Suſiane, & arriva bien-tôt à Babylone.



LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE HUITIÉME.

BABYLONE siége de l'Empire des Rois d'Assyrie avoit été fondée par Sémiramis, mais Nabucodonosor lui avoit donné ses principales beautés: Ce Conquérant après avoir terminé de longues & de difficiles guerres, se trouvant dans une pleine tranquillité, s'appliqua à faire de sa Capitale une des merveilles du monde. Elle étoit

ſituée dans une vaſte plaine arroſée par l'Euphrate ; les canaux tirés de ce fleuve rendoient la fertilité du terroir ſi grande, qu'il rapportoit autant au Roy que la moitié de ſon Empire : [a]Les murs de la ville bâtis de larges briques, épais de cinquante coudées & hauts de deux cens, formoient un quarré parfait, dont le circuit étoit de vingt lieues ; cent cinquante tours régnoient de diſtance en diſtance le long de ces murs inacceſſibles, & commandoient ſur toute la campagne voiſine ; cent portes d'airain s'ouvroient de tous côtés à une foule innombrable de peuple de toutes les nations ; cinquante grandes rues traverſoient la Ville de l'un à l'autre bout, & formoient en ſe croiſant pluſieurs quarrés ſpacieux, qui renfermoient des palais ſuperbes, des places magnifiques, & des jardins délicieux. L'Euphrate couloit au milieu de Babylone ; un pont conſtruit ſur ce fleuve avec un art ſurprenant joignoit les deux parties de la ville : Aux deux extrémités de ce pont ſe voyoient deux palais, le vieux à l'Orient & le nouveau à l'Occident ; près du vieux palais étoit le temple de Bélus ; du centre de cet édifice ſortoit une pyramide haute de ſix cens pieds, & compoſée de huit tours qui s'élevoient les unes ſur les autres toûjours en diminuant : Du ſommet de cette pyramide, les Babyloniens obſervoient le mouve-

[a] La deſcription que je vais faire de Babylone eſt tirée d'Herodote, liv. 1. de Diod. de Sicile, lib. 2. de Quint. Curce, lib. 5. Voyez auſſi Prideaux, Hiſtoire des Juifs, tom. 1.

ment des aſtres ; c'étoit leur principale étude, & c'eſt par-là qu'ils ſe ſont rendus célébres chez les autres nations. De l'autre côté du pont paroiſſoit le nouveau palais qui avoit huit miles de tour* ; ſes fameux jardins entourés de larges terraſſes, s'élevoient en amphithéatre à la hauteur des murs de la ville : La maſſe entiére étoit ſoutenue par pluſieurs arcades, dont les voûtes couvertes de grandes pierres, de roſeaux enduits de bitume, de deux rangs de briques & de plaques de plomb, rendoient le tout impénétrable à la pluye & à l'humidité : Là ſe voyoient des allées à perte de vûe, des boſquets, des gazons, des fleurs de toutes les eſpéces, des canaux, des reſervoirs, des aqueducs pour arroſer & embellir ce lieu de délices ; aſſemblage merveilleux de toutes les beautés de la nature & de l'art.

L'auteur, ou plûtôt le créateur de tant de prodiges, égal à Hercule par ſa valeur & ſupérieur aux plus grands hommes par ſon génie, après des ſuccès incroyables étoit tombé dans une eſpéce de manie ; il ſe croyoit tranſformé en bête, & il en avoit la férocité. Cyrus ne fût pas plûtôt arrivé à Babylone qu'il alla trouver la Reine Amytis : Cette Princeſſe étoit plongée depuis près de ſept ans dans une triſteſſe profonde ; mais elle commençoit à modérer ſa douleur, parce que les Hébreux qui étoient alors captifs dans la ville, lui avoient promis

* Soixante ſtades.

la

ſa guériſon du Roy dans peu de jours. La Reine attendoit ce moment heureux avec une vive impatience ; les prodiges qu'elle avoit vû opérer par Daniel avoient attiré ſa confiance. Cyrus reſpecta l'affliction d'Amytis, & évita de lui parler du deſſein principal de ſon voyage ; il ſentit que la conjoncture n'étoit pas favorable pour traiter des affaires politiques ; il attendit la guériſon du Roy ſans l'eſpérer : Cependant il chercha à contenter la curioſité qu'il avoit d'apprendre la Religion & les mœurs des Iſraélites. Daniel n'étoit pas alors à Babylone ; il étoit allé viſiter & conſoler les Juifs répandus par toute l'Aſſyrie. Amytis donna à Cyrus la connoiſſance d'un illuſtre Hébreu nommé Eléazar : Le Prince ayant ſçu que le peuple de Dieu ne regardoit point la frénéſie du Roy comme une maladie naturelle, mais comme une punition divine, en demanda les cauſes au Philoſophe Hébreu.

Nabucodonoſor, dit le ſage Hébreu, ſéduit par les impies qui l'entouroient, parvint enfin à un tel excès d'irreligion, qu'il blaſphéma contre le Très-Haut, & pour couronner ſon impiété, il fit élever une ſtatue d'or d'une grandeur démeſurée dans la plaine de Dura, & voulut qu'elle fût adorée par tous les peuples qui lui étoient ſoûmis. Il fût averti par des ſonges divins, qu'il ſeroit puni de ſon idolatrie & de ſon orgueil même dès cette vie : Un Hébreu nommé Daniel, homme célébre par ſa ſcience, par ſa vertu & par ſa connoiſſance de l'avenir,

nir, lui expliqua ces ſonges, & lui annonça les jugemens de Dieu qui étoient prêts à éclater ſur lui. Les paroles du Prophête firent d'abord quelque impreſſion ſur l'eſprit du Roy ; mais entouré de prophanes qui mépriſoient les Puiſſances céleſtes, il négligea le ſonge divin & ſe livra de nouveau à ſon impiété. Un an après tandis qu'il ſe promenoit dans ſes jardins, admirant la beauté de ſes ouvrages, l'éclat de ſa gloire, & la grandeur de ſon Empire, il oublie qu'il eſt homme, & devient idolatre de ſes ſuperbes imaginations. Une voix ſe fit entendre du ciel, & prononça ces paroles : Ton Royaume paſſera en d'autres mains ; tu ſeras chaſſé de la compagnie des hommes ; tu habiteras avec les animaux ; tu brouteras l'herbe comme une bête pendant ſept années entiéres, juſqu'à ce que tu reconnoiſſes que le Très-Haut a un pouvoir abſolu ſur les Royaumes, & qu'il les donne à qui il lui plaît. Sur le champ Dieu le frappe & lui ôte la raiſon ; il fût ſaiſi d'une maladie frénetique, & tomba dans des accès de fureur ; on eſſaya en vain de l'enchaîner ; il rompit tous ſes fers, & s'enfuit dans les montagnes comme un lion rugiſſant ; nul ne l'approche ſans courir riſque d'être déchiré ; il n'y a que le jour du Sabbat où il ait des momens de repos, & des intervalles de raiſon [a] ; il tient alors des diſcours qui doivent frapper de crainte & de terreur tous

[a] Voyez Megaſt. & Abyden. cités par Joſeph. Ant. l. 10. cap. 11. & par Euſeb. Præp. Evang. lib. 9. cap. 41.

les impies. Il y a bien-tôt ſept ans qu'il eſt dans cet état, & nous attendons dans peu de jours ſa délivrance totale ſelon la prédiction divine.

Dans tous les païs où je paſſe, s'écria Cyrus en ſoupirant, je ne vois que de triſtes exemples de la foibleſſe & des malheurs des Princes; en Egypte Apriés ſe laiſſe immoler par ſon amitié aveugle pour un favori perfide; à Sparte deux jeunes Rois alloient perdre l'Etat ſans la ſageſſe de Chylon; à Corinthe le ſort funeſte de Periandre & de ſa famille laiſſe à toute la poſtérité un exemple plein d'horreur des malheurs qu'entraîne la tyrannie; à Athénes Piſiſtrate eſt détrôné deux fois; à Samos Policrate ſe laiſſe éblouir juſques à perſécuter l'innocence; en Créte les ſucceſſeurs de Minos ont anéanti le plus parfait de tous les gouvernemens; ici Nabucodonoſor attire la colere du ciel par ſon impiété: Grand Oromaze! n'avez-vous donc donné des Rois aux mortels que dans vôtre colere? La grandeur & la vertu ſont-elles incompatibles?

Le matin du jour du Sabbat, Cyrus accompagné d'Eléazar, vint au lieu où ſe tenoit le Roy de Babylone; ils virent l'infortuné Prince ſortir du milieu des roſeaux, & ſe coucher ſous des ſaules qui bordoient l'Euphrate. En l'approchant ils garderent le ſilence; il étoit étendu ſur l'herbe, les yeux tournés vers le ciel; il pouſſoit de temps en temps des ſoupirs mêlés de larmes améres; au milieu de ſes malheurs, on découvroit encore en lui

un air de grandeur, qui marquoit que le Très-Haut en le punissant, ne l'avoit pas entiérement abandonné: On n'osoit lui parler par respect, ni interrompre la douleur profonde où il semblait être plongé. Cyrus vivement frappé de la triste situation de ce grand Prince demeura immobile, & montra dans son air toutes les marques d'une ame saisie de terreur & de compassion. Le Roy de Babylone l'observa & lui-dit sans le connoître: Le Ciel me permet d'avoir des intervalles de raison pour me faire sentir que je ne la possede point en propre, qu'elle me vient d'ailleurs, qu'un Etre supérieur me l'ôte, & me la rend quand il veut, & que celui qui la donne est une Intelligence souveraine qui tient la nature dans sa main, & qui peut l'arranger, ou la déranger comme il lui plaît. Autrefois aveuglé par l'orgueil, & corrompu par la prospérité, je disois en moi-même, & à tous les faux amis qui m'environnoient: Nous sommes nés comme à l'aventure, & après la mort nous serons comme si nous n'avions jamais été; l'ame est une étincelle de feu qui s'éteindra lorsque nôtre corps sera réduit en cendres; venez donc, jouissons des biens présens; hâtons-nous d'épuiser tous les plaisirs; enyvrons-nous des vins les plus exquis; parfumons-nous d'huiles odoriférantes; couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent; que la force soit nôtre unique loi, & le plaisir la régle de toutes nos actions; faisons tomber le juste dans nos piéges, parce qu'il nous deshonore par sa

vertu ; interrogeons-le par les outrages & les tourmens, afin de voir s'il eſt ſincere* : C'eſt ainſi que je blaſphémois contre le Ciel, voilà la ſource des malheurs qui m'accablent : Hélas ! je ne les ai que trop mérités. A peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'il ſe léve, s'enfuit & ſe cache dans la forêt voiſine.

Le diſcours de Nabucodonoſor redoubla le reſpect de Cyrus pour la Divinité, & augmenta le déſir qu'il avoit de s'inſtruire à fond de la Religion des Hébreux ; il vit ſoûvent Eléazar, & entra peu-à-peu avec lui dans une liaiſon étroite. L'Eternel toûjours attentif aux démarches de Cyrus qu'il avoit choiſi pour la déliverance de ſon peuple, vouloit préparer ce Prince par les entretiens du ſage Hébreu à recevoir bien-tôt les inſtructions du Prophête Daniel. Depuis la captivité des Juifs les Docteurs Hébreux répandus dans les nations s'étoient appliqués à l'étude des ſciences prophanes, & cherchoient à concilier la Religion avec la Philoſophie : Pour cet effet ils adoptoient ou abandonnoient le ſens littéral des Livres ſacrés, ſelon qu'il s'accordoit ou s'oppoſoit à leurs idées : Ils enſeignoient que les traditions des Hébreux étoient ſouvent enveloppées d'allégories ſuivant l'uſage des Orientaux, mais ils prétendoient les expliquer ; c'eſt ce qui donna naiſſance depuis à la fameuſe ſecte des Allégoriques. Eléazar étoit du nombre de ces Philoſophes ;

* Voyez la Sageſſe, ch. 2.

on

on le regardoit avec raiſon comme un des plus grands génies de ſon ſiécle; il étoit verſé dans toutes les ſciences des Chaldéens & des Egyptiens; il avoit eu pluſieurs diſputes avec les Mages de l'Orient, pour prouver que la Religion des Juifs étoit non ſeulement la plus ancienne, mais auſſi la plus conforme à la raiſon. Cyrus ayant entretenu pluſieurs fois le ſage Hébreu de tout ce qu'il avoit appris en Perſe, en Egypte & en Gréce ſur les grandes révolutions arrivées dans l'Univers, le pria un jour de lui expliquer la doctrine des Philoſophes Hébreux ſur les trois Etats du monde.

[a] Nous n'adorons, répondit Eléazar, qu'un ſeul Dieu, infini, éternel, immenſe: Il s'eſt nommé CELUI QUI EST, pour marquer qu'il exiſte par lui-même, & que tous les autres Etres n'exiſtent que par lui: Riche de ſes propres richeſſes, heureux par ſa félicité ſuprême, il n'avoit pas beſoin de produire d'autres ſubſtances pour accroître ſa gloire; mais il a voulu par un noble & libre effort de ſa volonté bienfaiſante créer pluſieurs ordres d'Intelligences pour les rendre heureuſes. L'homme forme d'abord l'idée de ſon ouvrage avant que de l'exécuter; mais l'Eternel conçoit, produit & arrange tout par le même acte ſans travail & ſans ſucceſſion: Il penſe, & tout d'un coup paroiſſent devant lui toutes les maniéres par leſquelles il peut ſe peindre au dehors, un monde

[a] Voyez la Mythologie des Rabbins dans le Diſc. p. 86, 87.

d'idées.

d'idées ſe préſente à l'entendement divin: Il veut & ſoudain des Etres réels ſemblables à ſes idées exiſtent dans ſon immenſité, la vaſte nature eſt produite, diſtincte & différente de l'Eſſence divine. Le Créateur s'eſt dépeint en deux façons, par de ſimples tableaux & par des images vivantes; de-là deux ſortes de créatures eſſentiellement diſtinguées, la nature matérielle & la nature intelligente: L'une ne fait que répréſenter quelques perfections de ſon original, l'autre le connoît & en jouit; c'eſt ainſi qu'il y a une infinité de ſphéres remplies d'Intelligences qui les habitent. Tantôt ces Eſprits s'abîment dans leur origine, pour en adorer les beautés toûjours nouvelles; quelquefois ils admirent les perfections du Créateur dans ces ouvrages; c'eſt leur double bonheur: Ils ne peuvent pas contempler ſans ceſſe la ſplendeur de l'Eſſence divine; leur nature foible & finie demande qu'ils ſe voilent de temps en temps les yeux; voilà pourquoi la nature matérielle fût produite, c'étoit pour le délaſſement des Intelligences.

Deux ſortes d'Eſprits perdirent ce bonheur par leur infidélité; les uns appellés Chérubins étoient d'un ordre ſupérieur; ce ſont à préſent les Eſprits infernaux. Les autres étoient d'une nature moins parfaite; ce ſont les [a] ames qui habitent actuellement les corps mortels. Le Chef des Chérubins approchoit plus près du trône que les autres Eſprits: Comblé des dons les plus éminens

[a] On les appelloit Iſchims. Voyez le Diſc. p. 87.

du

du Très-Haut, il perdit ſa ſageſſe par le vain amour de lui-même : Enyvré de ſa propre beauté, il ſe regarda & s'éblouit par l'éclat de ſa lumiére, il s'enorgueillit d'abord, ſe revolta enſuite & entraîna dans ſa rébellion la plûpart des Génies de ſon ordre. Les ames s'attacherent trop aux objets matériels ; elles oublierent dans la jouiſſance des plaiſirs créés la ſouveraine félicité des Eſprits : Les prémiers s'éleverent trop par vanité ; les autres s'abaiſſerent trop par volupté. Alors une grande révolution arriva dans les cieux ; la ſphére des Chérubins devint un caös ténébreux où ces Intelligences malheureuſes déplorent ſans conſolation la félicité qu'elles ont perdue. Les ames moins coupables, parce qu'elles n'avoient péché que par foibleſſe, furent moins punies : Pour leur faire oublier leur ancien état, le Tout-puiſſant permit qu'elles tombaſſent dans une eſpéce de léthargie ou inſenſibilité totale d'où elles ne reviennent que pour entrer ſucceſſivement dans des corps mortels : Les moûles organiques de tous les corps furent enfermés dans celui d'Adam & l'ordre de la génération fût établi ; chaque ame ſe réveille dans le corps, dans le temps, dans le lieu & dans les circonſtances qui conviennent le mieux aux deſſeins éternels de la ſageſſe : La terre changea de forme, elle ne fût plus un lieu de délices, mais un exil pénible, où le combat continuel des élémens aſſujettit les hommes aux maladies & à la mort. Voilà le ſens caché du grand Légiſlateur des Hébreux, quand il

parle

parle du Paradis terreſtre, & de la chûte de nos prémiers Peres. Adam ne répréſente pas un ſeul homme, mais toute l'eſpéce humaine. * Chaque nation a ſes allégories, nous avons auſſi les nôtres: Ceux qui ne les comprennent pas regardent nôtre hiſtoire du fruit défendû & du ſerpent qui parloit comme des fables plus abſurdes que la Mythologie des Perſes, des Egyptiens & des Grecs ſur la chûte d'Arimane, ſur la revolte de Typhon, ſur les pommes d'or du Jardin des Heſpérides: Toutes ces allégories ſont fondées ſur la même Tradition plus ou moins déguiſée. Les hommes foibles de chaque Religion s'attâchent à la lettre qui tue & les impies s'en mocquent; mais les uns & les autres n'entendent pas l'eſprit qui vivifie.

Les ames détachées de leur origine n'eurent plus entr'elles un principe d'union fixe; l'ordre de la génération, les beſoins mutuels & l'amour propre, devinrent ici bas les ſeuls liens de nôtre ſociété paſſagere, & prirent la place de la juſtice, de l'amitié & de l'amour de l'ordre, qui réuniſſent les Eſprits céleſtes. Il arriva pluſieurs autres changemens dans ce ſéjour mortel, changemens conformes à l'état des ames qui ſouffrent, qui méritent de ſouffrir, & qui doivent être guéries par leurs ſouffrances. Enfin le grand Prophête que nous appellons le Meſſie, viendra rétablir

* Grand principe des allégoriſtes Hébreux. Voyez Diſc. p. 86. Daniel corrige cette erreur.

l'ordre

l'ordre dans l'Univers: C'eſt lui qui eſt le Chef & le Conducteur de toutes les Intelligences: Il eſt le prémier né de toutes les créatures, la Divinité s'eſt unie à lui d'une maniére intime dès le commencement des temps, & il s'eſt uni à une portion de matiére qui lui ſert de tabernacle: De ce centre lumineux ſortent ſans ceſſe des rayons qui éclairent toutes les régions de l'immenſité; ce corps glorieux eſt le ſoleil de la céleſte Jéruſalem; les émanations de cet adorable Séchinah ſont la vie & la lumiére de tous les corps, comme celles de ſa Divinité ſont la raiſon & le bonheur de toutes les Intelligences: C'eſt ce Meſſie qui venoit entretenir nos prémiers peres ſous une forme humaine; c'eſt lui qui apparut ſur la montagne ſainte à nôtre Légiſlateur; c'eſt lui qui a parlé aux Prophêtes ſous une forme viſible; c'eſt lui enfin qui viendra triomphant ſur les nues pour rétablir l'Univers dans ſa ſplendeur & ſa félicité primitive. Que la Religion eſt auguſte, qu'elle eſt digne de Dieu, qu'elle eſt ſublime dans ſa ſimplicité, lorſqu'on léve le voile qui la cache aux yeux profanes.

Cyrus tranſporté par ces grandes idées n'oſoit interrompre le Philoſophe: Voyant enfin qu'il ne parloit plus, je vois, dit-il, que vôtre Théologie eſt parfaitement conforme à la doctrine des Perſes, des Egyptiens & des Grecs ſur les trois états du monde. Zoroaſtre inſtruit des ſciences des Gymnoſophiſtes, m'a parlé du prémier Empire d'Oromaze avant la revolte d'Arimane, comme

d'un état où les eſprits étoient heureux & parfaits : En Egypte la Religion d'Hermés nous repréſente le régne d'Oſiris, avant que le monſtre Typhon eût percé l'œuf du monde, comme un état exempt de malheurs & de paſſions : Orphée a chanté le ſiécle d'or, comme un état de ſimplicité & d'innocence ; chaque nation forme une idée de ce monde primitif ſelon ſon génie ; les Mages tous Aſtronomes l'ont placé dans les aſtres ; les Egyptiens tous Philoſophes en ont fait une République de Sages ; les Grecs qui aiment les images champêtres, l'ont dépeint comme un ſéjour de Bergers. Je remarque encore que les traditions de tous les peuples annoncent l'avénement d'un Héros qui doit deſcendre du ciel pour ramener Aſtrée ſur la terre ; les Perſes l'appellent Mythras, les Egyptiens Orus, les Tyriens Adonis, les Grecs Apollon, Hercule, Mars, Mercure, Jupiter Conducteur & Sauveur. Ils différent, il eſt vrai, dans leurs peintures ; mais tous conviennent des mêmes vérités : Tous ſentent que l'homme n'eſt plus ce qu'il étoit & qu'un jour il prendra une forme plus parfaite : Le mal a commencé, le mal finira : Dieu ne peut pas ſouffrir une tâche éternelle dans ſon ouvrage ; voilà le triomphe de la lumiére ſur les ténébres ; voilà le tems fixé par le deſtin, pour la deſtruction totale d'Arimane, de Typhon & de Pluton infernal : Voilà le période preſcrit dans toutes les Religions pour rétablir le Régne d'Oromaze, d'Oſiris, de Bélus & de Saturne. Cependant, continua Cyrus, il ſe préſente

ici

ici une grande difficulté que nul Philoſophe n'a pû me réſoudre. Je ne conçois pas comment le mal a pû arriver ſous le gouvernement d'un Dieu bon, ſage & puiſſant; s'il eſt ſage il a dû le prévoir; s'il eſt puiſſant il a pû l'empêcher; s'il eſt bon il a dû le prévenir: Montrez-moi de quoi juſtifier la Sageſſe éternelle; pourquoi Dieu a-t-il créé des Etres intelligens capables du mal? Pourquoi leur a-t-il fait un don ſi funeſte?

La liberté, répond Eléazar, eſt une ſuite néceſſaire de nôtre nature raiſonnable. Etre libre, c'eſt pouvoir choiſir; choiſir, c'eſt préférer: Tout Etre capable de raiſonner & de comparer, peut préférer & par conſéquent choiſir. Nous choiſiſſons toûjours néceſſairement ce qui nous paroit le meilleur, mais nous pouvons ſuſpendre ce choix, juſqu'à ce que nous ayons examiné ſi le bien qui ſe préſente eſt un bien apparent ou un bien réel. L'ame n'eſt pas libre de voir ou ne pas voir les objets qu'elle regarde, ni de reconnoître leurs différences quand elle les voit, ni de les vouloir ſans aucune raiſon de vouloir; mais elle eſt libre d'ouvrir les yeux pour les regarder ou ne les pas regarder, de les conſidérer ſous une ou ſous pluſieurs faces, de les vouloir par une bonne ou par une mauvaiſe raiſon: Nous ne ſommes jamais entraînés invinciblement par l'impreſſion d'aucun bien fini parce que nous pouvons penſer à d'autres biens plus grands, & par là découvrir un attrait ſupérieur qui nous enléve au bien apparent & trompeur; c'eſt de

cette activité naturelle à tout Etre raiſonnable que dépend la liberté[a]: Les eſprits ſeuls ſont actifs & capables de ſe mouvoir par eux-mêmes: Dieu leur donne l'activité comme l'être; une activité différente de la ſienne comme une ſubſtance diſtincte de la ſienne. Voilà une des différences eſſentielles entre les corps & les ames; les uns ſont tranſportés néceſſairement par-tout où la force mouvante les pouſſe, les autres ne ſe laiſſent mouvoir que par la raiſon qui les éclaire. Dieu ne pouvoit pas nous donner l'intelligence, ſans nous donner la liberté.

Ne pouvoit-il pas, reprit Cyrus, nous empêcher d'abuſer de nôtre liberté, en nous découvrant la vérité avec une évidence ſi parfaite, qu'il nous eût été impoſſible de nous méprendre? Quand le Bien ſuprême ſe montre avec ſon attrait infini, il ravit tout l'amour de la volonté: Il fait diſparoître tout autre bien, comme le grand jour diſſipe les ombres de la nuit. La lumiére la plus pure, réplique Eléazar, n'éclaire point quand on ne veut pas voir; or toute Intelligence finie peut détourner ſes yeux de la vérité. Je vous ai déja dit que les eſprits ne peuvent pas contempler ſans ceſſe la ſplendeur de l'Eſſence divine; ils ſont de tems en tems obligés de ſe voiler les yeux: C'eſt alors que l'amour propre

[a] La ſeule objection qu'on peut faire à ce principe eſt que la force des impreſſions ſenſibles nous empêche ſouvent de comparer, de raiſonner & de réfléchir; j'ay répondu à cette difficulté p. 73. du Diſcours: & le ſyſtême de la Grace univerſelle y répond parfaitement.

peut

peut les ſéduire, & leur faire prendre un bien apparent pour un bien réel. Ce faux bien peut les éblouir, & les diſtraire du Bien véritable. L'amour de nous-mêmes eſt inſéparable de nôtre nature. Dieu en s'aimant, aime eſſentiellement l'ordre, parce qu'il eſt l'ordre lui-même; mais la créature peut s'aimer ſans aimer l'ordre ; à quelque dégré de perfection qu'on l'éléve, elle eſt toûjours finie, & par conſéquent capable de rechercher contre la volonté du Créateur un bien qu'elle n'a pas dans ſa poſſeſſion ; par-là tout eſprit créé eſt néceſſairement & eſſentiellement faillible. Demander pourquoi Dieu a fait des Intelligences faillibles, c'eſt demander pourquoi il les a fait finies, c'eſt demander pourquoi il n'a pas créé des Dieux auſſi parfaits que lui-même, c'eſt vouloir l'impoſſible.

Dieu ne peut-il pas, dit Cyrus, employer ſa toute-puiſſance pour forcer des Intelligences libres à voir & à goûter la vérité ? Sous l'Empire de Dieu même, répond Eléazar, le deſpotiſme & la liberté ſont incompatibles: Dieu fait tout ce qu'il veut dans le ciel & ſur la terre ; mais il ne veut pas employer ſa puiſſance abſolue pour détruire la nature libre des Intelligences : S'il le faiſoit, elles n'agiroient plus par choix, mais par force ; elles obéiroient, mais elles n'aimeroient pas : Or Dieu veut être aimé ; voilà le ſeul culte digne de lui : Il ne le demande pas pour ſon propre avantage, mais pour le bien de ſes créatures : Il veut qu'elles ſoient heureuſes, & qu'elles contribuent à leur bonheur ; qu'elles ſoient heu-

reuſes par amour, & par un amour de pur choix ; c'eſt ainſi que leur mérite augmente leur félicité.

Dieu, dit alors Cyrus, n'aura-t-il pas pû employer des moyens infaillibles pour aſſurer le bonheur des Intelligences ſans bleſſer leur liberté ? N'a-t-il pas un ſouverain domaine ſur les eſprits comme ſur les corps ? Ne peut-il pas changer les volontés les plus rebelles & les plus endurcies en des volontés ſoumiſes & dociles à ſes ordres ? Enfin n'a-t-il pas pû trouver dans les tréſors inépuiſables de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe & de ſa bonté des reſſources qui ſoumiſſent à ſes deſſeins éternels les agens libres comme les agens néceſſaires. Sans doute, répond Eléazar, on ne peut ſe former une trop haute idée des perfections de l'Être infiniment parfait ; il veut le bonheur de toutes les Intelligences, il connoit tous les moyens néceſſaires pour exécuter ſes volontés, il fera réuſſir tôt ou tard ces moyens d'une maniére abſolue, efficace & infaillible ſans bleſſer la liberté des eſprits : La permiſſion du peché, les peines expiatoires, & toutes les ſuites funeſtes de nôtre revolte ſont partie de ces moyens, & entrent dans le plan de ſa Providence adorable. Dieu employa d'abord tous les efforts de ſa puiſſance, il épuiſa pour ainſi dire tous les tréſors de ſa ſageſſe, il déploya tous les attraits de ſa bonté, il ne négligea rien pour empêcher la chute des Eſprits. Voyant enfin qu'il ne pouvoit les retenir dans l'amour de l'ordre ſans bleſſer leur liberté, il les abandonna pour un mo-

ment aux funeſtes ſuites de leur égarement, parce qu'il ſavoit comment en faire ſortir un jour l'accompliſſement de ſes decrets. Celui qui appelle l'Etre du néant ſait tirer des biens infinis d'un mal paſſager, l'ordre de la confuſion, la beauté univerſelle de ſon ouvrage d'une légére tache qu'il y ſouffre, & le bonheur permanent de tous les eſprits des peines momentanées que ſubit par ſa propre faute un petit nombre d'Intelligences rebelles. Toutes les armées céleſtes ſont ſpectatrices de ce qui ſe paſſe ici bas, & ſe confirment à jamais dans l'amour de l'ordre en voyant les effets terribles & les conſéquences naturelles de nôtre infidélité. Voilà pourquoi Dieu a permis le mal pour un inſtant; nôtre exemple eſt une leçon éternelle pour tous les eſprits. La conduite de Dieu ne nous choque que parce que nous ſommes finis & mortels: Nous n'en voyons pas tout le plan, nous n'en jugeons que par parcelles. Elevons nous au deſſus de ce lieu d'exil, parcourons toutes les régions céleſtes, nous ne verrons le deſordre & le mal que dans ce coin de l'Univers. La terre n'eſt qu'un atome en comparaiſon de l'immenſité; les temps ne ſont qu'un moment par rapport à l'éternité: Ces deux INFINIMENT PETITS diſparoitront un jour; encore un moment & le mal ne ſera plus, mais nôtre eſprit borné & nôtre amour propre groſſiſſent les objets, & nous font regarder comme Grand, ce point qui entr'ouvre les deux éternités.

La

La bonté infinie de Dieu, dit enfin Cyrus, n'auroit-elle pas pû raméner à l'ordre ſes créatures criminelles ſans les faire ſouffrir ? Un bon pere auroit tort de ſe ſervir de punitions, s'il pouvoit gagner ſes enfans par la douceur.

Je vous ai déja dit, répondit Eléazar, que nous ſommes capables d'un double bonheur : Si Dieu nous continuoit après nôtre revolte, la pleine jouiſſance des plaiſirs créés, nous n'aſpirerions plus à l'union avec le Créateur ; nous nous contenterions d'une félicité inférieure, ſans chercher la ſuprême béatitude de nôtre nature. Le ſeul moyen d'empêcher à jamais des Etres libres de retomber dans le déſordre, eſt de leur faire ſentir pour un temps les funeſtes ſuites de leur égarement. Dieu doit à ſa juſtice la punition des coupables, pour ne pas autoriſer le crime ; mais il la doit auſſi à ſa bonté, pour corriger les criminels. Le mal phyſique eſt néceſſaire pour guérir le mal moral, & la ſouffrance, eſt l'unique reméde du péché. Tous ſouffriront plus ou moins ſelon qu'ils ſe ſont plus ou moins égarés : Ceux qui ne ſe ſont jamais éloignés de leur devoir ſurpaſſeront à jamais les autres en connoiſſance & en bonheur ; ceux qui tarderont à revenir de l'égarement, ſeront toûjours inférieurs en perfection & en félicité. La réunion des eſprits à leur prémier Principe, reſſemble au mouvement des corps vers leur centre ; plus ils en approchent, plus leur rapidité augmente, ceux par conſéquent

quent qui commenceront plûtôt à retourner vers leur Centre infini devanceront à jamais les autres dans leur courſe. Voilà l'ordre établi par la Sageſſe éternelle ; voilà la loi immuable de la Juſtice diſtributive, dont Dieu ne peut ſe diſpenſer ſans manquer eſſentiellement à lui-même, ſans autoriſer la revolte, ſans expoſer tous les Etres finis & faillibles à troubler ſans ceſſe l'harmonie univerſelle. Vous voyez dans tout ceci la conduite d'un Dieu Créateur qui a tiré les eſprits du néant pour les rendre heureux, qui les punit pour les faire rentrer dans l'ordre, & qui ſuſpend les effets de ſa puiſſance abſolue, pour leur faire accomplir librement ſes décrets éternels par tous les reſſorts d'une Sageſſe, d'une bonté, & d'une juſtice immuable.

Je vous comprens, dit Cyrus, Dieu ne pouvoit pas nous priver de liberté ſans nous priver d'intelligence, ni nous empêcher d'être faillibles ſans nous rendre infinis, ni prévenir nôtre égarement ſans détruire nôtre liberté, ni nous diſpenſer de peines expiatoires après nôtre chûte ſans bleſſer ſa juſtice & ſa bonté : Exempt de toutes ſortes de paſſions, il n'a ni colére ni vengeance, il ne châtie que pour corriger, il ne punit que pour guérir, il ne permet le péché que pour ne pas bleſſer nôtre liberté, il ne reſpecte cette liberté que pour nous faire mériter, il n'exige ce merite que pour augmenter nôtre bonheur, il n'employe point ſa toute-puiſſance pour nous forcer à être heureux, parce qu'il veut nous donner le

plaisir éternel de contribuer à nôtre félicité par amour & par un amour de pur choix : Il fait le bien par le seul amour du bien sans avoir besoin de nos services, sans rien gagner par nos vertus & sans rien perdre par nos crimes. Telle est la gloire du Dieu des Hébreux, de CELUI QUI EST, de l'Etre indépendant & suffisant à lui-même. Nul philosophe ne m'a présenté jusques ici une chaine de principes & de conséquences, de pensées & de sentimens si digne de la nature éternelle, si consolante pour l'homme, & si conforme à la raison.

Voilà, dit Eléazar, tout ce que l'esprit de l'homme peut imaginer, pour rendre intelligibles les voies de Dieu : C'est ainsi que nous confondons la raison par la raison même ; c'est par ces principes que nos Docteurs imposent silence aux Philosophes des nations qui blasphément contre la Sagesse souveraine, à cause des maux & des crimes qu'ils apperçoivent ici-bas. Au reste, nôtre Religion ne consiste pas en des speculations, elle est moins un système philosophique qu'un établissement surnaturel, Daniel vous en instruira ; il est aujourd'hui le Prophête du Très-Haut : L'Eternel lui montre quelquefois l'avenir comme présent, & lui prête sa puissance pour opérer des prodiges ; il doit revenir bien-tôt à Babylone, il vous fera voir les oracles contenus dans nos Livres sacrés, & vous apprendra les desseins de Dieu sur vous. C'est ainsi qu'Eléazar instruisit Cyrus : Le Philosophe Hébreu fatiguoit en vain son esprit pour approfondir les mystéres impé-

impénétrables de la Sageſſe divine ; ce qu'il y avoit de défectueux dans ſes opinions fût bien-tôt redreſſé par les inſtructions plus ſimples & plus ſublimes de Daniel, qui revint à Babylone peu de jours après.

C'étoit le tems marqué par les Prophêtes pour la délivrance de Nabucodonoſor, ſa frénéſie ceſſa, & la raiſon lui fût rendue. Avant que de rentrer dans ſa Capitale, il voulut rendre un hommage public au Dieu d'Iſrael dans le même lieu où il avoit fait éclater ſon impiété. Il ordonna à Daniel d'aſſembler les Princes, les Magiſtrats, les Gouverneurs des Provinces, tous les Grands de Babylone, & de les conduire dans les plaines de Dura où il avoit fait élever quelques années auparavant la fameuſe ſtatue d'or. Revêtu de ſa Robe Impériale, il monte ſur une éminence, d'où il pouvoit être vû de tout le peuple ; il n'avoit plus rien de féroce, ni de ſauvage ; malgré l'état affreux où l'avoient réduit ſes ſouffrances, on découvroit ſur ſon viſage un air tranquille & majeſtueux : Il ſe tourne vers l'Orient, il ôte ſon diadême & ſe proſterne le viſage contre terre, en prononçant trois fois le redoutable nom de Jéhovah. Après avoir adoré l'Eternel pendant quelque temps dans un profond ſilence, il ſe léve & parle ainſi : Peuples aſſemblés de toutes les nations, c'eſt ici que vous avez vû autrefois les marques éclatantes de mon orgueil inſenſé ; c'eſt ici que je voulus uſurper les droits de la Divinité, & vous forcer d'adorer l'ouvrage de mes mains :

Pour punir cet excès d'irreligion, le Très-Haut m'a condamné à brouter l'herbe avec les animaux pendant ſept années entiéres; les temps ſont accomplis: J'ai levé mes yeux vers le Ciel, j'ai reconnu la puiſſance du Dieu d'Iſrael; le ſens & l'eſprit me ſont rendus. Vôtre Dieu, continua-t-il en ſe tournant vers Daniel, eſt véritablement le Dieu des Dieux, & le Seigneur des Rois: Tous les habitans de l'Univers ſont devant lui comme un néant: Il fait tout ce qu'il lui plaît dans le ciel & ſur la terre: Sa ſageſſe égale ſa puiſſance, & toutes ſes voyes ſont pleines de juſtice: Il humilie les ſuperbes quand il veut, & reléve ceux qu'il avoit humiliés: Apprenez Princes; apprenez peuples; apprenez tous, à rendre hommage à ſa grandeur & à ſa gloire. A ces mots l'aſſemblée pouſſa des cris de joye, & remplit l'air d'acclamations en l'honneur du Dieu d'Iſrael: Nabucodonoſor fût reconduit avec pompe à ſa Capitale, & reprit le gouvernement de ſon Royaume; il éleva Daniel aux plus grandes dignités, & les Juifs furent honorés des prémiéres charges dans toutes les Provinces de ſon Empire.

Peu de jours après Amytis préſenta Cyrus à Nabucodonoſor: Le Roy des Aſſyriens reçut le jeune Prince avec tendreſſe & l'écouta favorablement. Cependant les Grands de Babylone qui entroient dans le conſeil du Roy, répréſenterent vivement qu'il ſeroit dangereux d'irriter la cour d'Ecbatane dans un tems où les forces de l'Etat

l'Etat avoient été très-diminuées par les troubles ſurvenus pendant la maladie du Roy ; que la bonne politique demandoit qu'on fomentât les diſcordes des Médes & des Perſes, afin que ces deux ennemis puſſent s'affoiblir mutuellement ; & qu'enfin le Roy pourroit profiter de leur diviſion pour étendre ſes conquêtes. Nabucodonoſor revenu de ces fauſſes maximes par les malheurs qu'il avoit éprouvés, ne ſe livra point aux projets ambitieux de ſes Miniſtres : Cyrus profita de ces diſpoſitions pour faire connoître au Roy les avantages qu'il trouveroit dans une alliance avec Cambyſe : Il fit ſentir à Nabucodonoſor que les Médes étoient les ſeuls rivaux de ſa puiſſance en Orient ; qu'il étoit de ſon intérêt de ne pas laiſſer accabler les Perſes, mais plûtôt de s'en faire des amis qui ſerviroient de barriére à ſon Empire contre les entrepriſes de Cyaxare, & qu'enfin la Perſide par ſa ſituation étoit un païs très-propre à faire paſſer les Babyloniens dans la Médie, en cas que ce Prince ambitieux voulût les attaquer. Le Prince de Perſe parla dans les Aſſemblées publiques & particuliéres avec tant d'éloquence & de force ; il montra pendant le cours de cette négociation qui dura pluſieurs mois, tant de candeur & de bonne foi ; il ménagea les grands avec tant de délicateſſe & de prudence, qu'il gagna tous les eſprits ; l'alliance fût jurée d'une maniére ſolemnelle, & Nabucodonoſor y demeura fidéle tout le reſte de ſa vie.

Cyrus

Cyrus impatient de voir les Livres ſacrés des Juifs qui contenoient des oracles ſur ſa grandeur future, entretenoit tous les jours Daniel: Le Prophête de ſon côté ne cherchoit qu'à inſtruire le jeune Héros de la Religion des Hébreux; Daniel ouvrit enfin les livres d'Iſaïe qui avoit annoncé Cyrus par ſon propre nom cent cinquante ans avant ſa naiſſance, & le Prince y lût ces paroles: Voici ce que dit le ſeigneur à Cyrus qui eſt mon Oint, que j'ai pris par la main pour lui aſſujettir les nations, pour mettre les Rois en fuite, pour ouvrir devant lui les portes ſans qu'aucune lui ſoit fermée; je marcherai devant vous, j'humilierai les grands de la terre, je romprai les portes d'airain & je briſerai les gonds de fer: Je vous donnerai les tréſors cachés, je vous révélerai les [a] ſecrets inconnus afin que vous ſachiez que je ſuis le Seigneur, le Dieu d'Iſrael qui vous ay appellé par vôtre nom.

Cyrus fût ſaiſi d'étonnement & de reſpect, en voyant une prédiction ſi claire & ſi circonſtanciée; choſe inconnue chez les autres peuples où les Oracles ſont toûjours obſcurs & équivoques. Eléazar, dit-il au Prophête, m'a déja montré que les grands principes de vôtre Théologie ſur les trois états du monde, s'accordent avec ceux des autres nations: Il a levé toutes mes difficultés ſur l'origine du mal par la nature libre des eſprits: Il ferme

[a] Cette expreſſion autoriſe formellement toutes les inſtructions que je vais faire donner à Cyrus par Daniel.

la bouche à l'impiété par ſes raiſonnemens ſublimes ſur la préexiſtance des ames, ſur leur chûte volontaire, & ſur leur réparation finale; mais il ne m'a point parlé de l'établiſſement ſurnaturel de vôtre Religion. Je vous conjure par le Dieu que vous adorez, de répondre à mes queſtions: Vôtre tradition a-t-elle la même ſource que celle des autres peuples? Vous a-t-elle été tranſmiſe par un canal plus ſûr? Vôtre Légiſlateur étoit il un ſimple Philoſophe, ou un Homme Divin?

Je ſçai, répond Daniel, tous les efforts qu'ont fait nos Docteurs pour accommoder la Religion au goût des ſages de la terre; mais ils s'égarent, & ſe perdent dans une foule d'opinions incertaines; il y a toûjours quelque endroit par où la vérité leur échappe. Nos penſées ſont foibles, & nos conjectures trompeuſes; le corps appeſantit l'ame, & cette demeure terreſtre abbat l'eſprit qui veut s'élever trop haut. Il eſt ſur que Dieu n'a permis le mal que pour en tirer un bien infini; mais de ſavoir comment il accomplira ſes deſſeins c'eſt un ſecret caché aux yeux des foibles mortels: Tous les ſyſtêmes qu'on peut imaginer là deſſus ſont dangereux ou défectueux. Le déſir de tout pénétrer, de tout expliquer & de tout ajuſter à nos idées imparfaites, eſt la plus funeſte maladie de l'eſprit humain; le plus ſublime effort de nôtre foible raiſon, eſt de ſe taire devant la raiſon ſouveraine. Laiſſons à Dieu le ſoin de juſtifier un jour les voyes incompréhenſibles de ſa Providence; nôtre

orgueil

orgueil & nôtre impatience ſont que nous ne voulons pas attendre ce dénouement; nous voulons devancer la lumiére, & nous la perdons de vûe. Malheur à l'homme qui diſpute avec celui qui l'a créé, lui qui n'eſt qu'un peu d'argile & un vaſe de terre[a]. Oubliez donc toutes les ſpéculations ſubtiles des Philoſophes; je veux vous parler un langage plus ſimple & plus certain: Je ne vous propoſerai que des faits palpables dont les yeux, les oreilles, & tous les ſens de l'homme ſont juges.

L'Eternel créa d'abord nos prémiers Peres dans un état d'innocence, de bonheur & d'immortalité; mais le déſir ambitieux d'accroître leur connoiſſance, & de devenir comme des Dieux les engagea à déſobeir aux ordres du Très-Haut: Ils furent chaſſés du lieu des délices où Dieu les avoit placés & toute leur race fût enveloppée dans leur punition comme elle l'avoit été dans leur crime. C'eſt ainſi que nous avons été dégradés dès nôtre origine & flétris dans nôtre principe. La nature humaine en ceſſant d'être juſte, ceſſa d'être immortelle; les ſouffrances ſuccéderent au crime & les hommes furent condamnés à un état malheureux, pour les faire ſoupirer ſans ceſſe après une meilleure vie. Pendant les prémiers tems qui ont ſuivi cette chûte, la Religion n'étoit point écrite; ſa morale ſe trouvoit dans la raiſon même, & la tradition des Anciens tranſmettoit à la

[a] Ces paroles d'Iſaïe ſont dites à Cyrus comme s'il avoit eû véritablement toutes ces diſputes ſur la Religion.

poſtérité

postérité la connoissance des mysteres. Il étoit alors aisé de conserver cette tradition dans sa pureté, parce que les mortels vivoient plusieurs siécles. Les connoissances sublimes de ces prémiers hommes n'ayant servi qu'à les rendre plus criminels, toute la race humaine fût détruite hors la seule famille de Noé, afin d'arrêter le cours de l'impiété, & la multiplication des vices; les cataractes du Ciel s'ouvrirent, les eaux sortirent des abîmes, & produisirent un déluge universel dont il reste encore quelques vestiges dans la tradition de presque toutes les nations, & dont il se voit des preuves convaincantes tous les jours, quand on fouille dans les entrailles de la terre*. La prémiére constitution de l'univers changée d'abord par la chûte, fût affoiblie de nouveau par cette innondation, & la vie des hommes fût abrégée. Les descendans de Noé s'étant répandus par toutes les régions de la terre, oublierent bien-tôt cet effet terrible de la colere de Dieu, & se livrerent à toute sorte de crimes. Ce fût alors que l'Eternel voulut se choisir un peuple, pour être le dépositaire de la Religion, de la morale & de toutes les vérités divines, afin d'empêcher qu'elles ne fussent dégradées & perdues par l'imagination, les passions & les vains raisonnemens des

* Le système de Dr. Burnet & celui de Dr. Woodward sont très anciens, voyez supra p. 100. Il n'y a que l'ignorance de la physique, & le défaut des idées claires sur les demarches de la providence qui faſſent nier la grande revolution arrivée à l'univers.

hommes. La ſouveraine Sageſſe choiſit le peuple le plus groſſier & le plus indocile pour être le Gardien de ſes oracles. Les Aſſyriens, les Chaldéens & les Egyptiens qui excellent par la ſubtilité de leur eſprit & par leur habileté dans toutes les ſciences auroient pû être ſoupçonnés d'avoir mêlé leurs propres lumiéres & leur raiſonnemens avec les révélations divines : Mais le peuple Hébreu chez qui vous avez trouvé les idées les plus ſublimes de la Divinité & de la Morale, n'a rien dans ſon propre fond ni dans ſon génie naturel qui puiſſe le rendre ſuſpect d'avoir inventé ces vérités. Abraham mérita par ſa foi & par ſon obéiſſance d'être le Chef & le Pere de ce peuple heureux ; Dieu lui promit que ſa poſtérité ſeroit multipliée comme les étoiles du Ciel, qu'elle poſſéderoit un jour la terre de Chanaan, & que le Déſiré des Nations en naîtroit dans la plénitude des temps. La famille naiſſante de ce Patriarche foible dans ſes commencemens, deſcend en Egypte, s'y accroît, & devient eſclave : Eprouvée pendant quatre ſiécles par toute ſorte de malheurs, Dieu ſuſcite enfin Moyſe pour la délivrer.

Le Très-Haut après avoir éclairé nôtre Libérateur par les lumiéres les plus pures, lui prête ſa Toute-puiſſance pour prouver ſa miſſion divine par les merveilles les plus éclatantes ; la nature entiere eſt changée & renverſée à tout moment. Le ſuperbe Roy d'Egypte refuſe d'obéir aux ordres du Tout-puiſſant ; Moyſe remplit ſa cour

ſignes effrayans de la vengeance céleſte ; les riviéres ſe changent en fleuves de ſang ; une foule d'inſectes venimeux porte les maladies & la mort ſur les plantes, les animaux & les hommes ; le tonnerre mêlé d'une pluye de grêle répand par-tout ſes exhalaiſons peſtiférées ; une obſcurité profonde qui ſuccede aux éclairs, efface pendant trois jours entiers les lumiéres du Ciel ; un Ange exterminateur détruit dans une ſeule nuit tous les prémiers nés de l'Egypte. Le peuple de Dieu ſort enfin de ſon éxil, Pharaon le pourſuit avec une armée formidable ; une colonne de feu nous éclaire pendant la nuit ; & un nuage épais couvre nôtre marche pendant le jour Moïſe parle, la mer ſe ſépare en deux, nos Peres la traverſent à pied ſec ; ſoudain les vagues impétueuſes ſe réuniſſent avec fureur pour abîmer la nation infidéle. Les Iſraélites errent pendant quarante ans dans le déſert, où ils éprouvent la faim, la ſoif, l'intempérie des élémens : Ils murmurent contre Dieu ; Moïſe parle de nouveau ; Une nourriture miraculeuſe deſcend du Ciel ; des rochers arides deviennent des fontaines d'eau vive ; la terre s'entr'ouvre, & engloutit ceux qui refuſent de croire ſans voir l'accompliſſement des promeſſes. C'eſt dans ce déſert affreux que Dieu publie lui-même ſa Loi ſainte & qu'il dicte tous les rites & les ſtatuts de nôtre Religion : Il appelle nôtre Conducteur ſur le ſommet du Sinaï ; la montagne s'ébranle ; l'Eternel fait entendre ſa voix au milieu des tonnerres & des éclairs ; il déploye

ſon pouvoir redoutable pour frapper des eſprits moins ſenſibles à l'amour qu'à la crainte. Cependant la bonté de Dieu n'éclatte pas avec moins de majeſté que ſa puiſſance: Celui que les cieux & la terre ne peuvent contenir, veut habiter d'une maniére ſenſible parmi les enfans d'Iſrael, & diriger lui-même tous leurs pas. Un temple mobile s'éléve par ſon ordre; l'arche d'alliance eſt conſtruite; l'autel eſt ſanctifié par la préſence de la gloire du Très-Haut; les rayons d'une lumiére céleſte environnent le tabernacle, & du milieu des Chérubins le Seigneur gouverne ſon peuple, & lui fait connoître à tout moment ſes volontés. Moyſe écrit par l'ordre de Dieu même nôtre loi & nôtre hiſtoire, preuves éternelles de la bonté ſouveraine & de nôtre ingratitude; il met ce Livre peu avant ſa mort entre les mains de tout le peuple; il falloit le conſulter à chaque inſtant pour connoître non ſeulement la Religion, mais auſſi les loix politiques; chaque Hébreu eſt obligé de le lire une fois par an, & de le tranſcrire au moins une fois pendant ſa vie: On ne pouvoit altérer, ni corrompre ces annales ſacrées, ſans que l'impoſture fût découverte & punie comme un crime de leze Majeſté divine, & comme un attentat contre l'autorité civile.

Moyſe meurt; nos Peres ſortent du déſert: La nature obéit à la voix de Joſué nôtre nouveau Conducteur, les fleuves remontent vers leur ſource, le ſoleil ſuſpend ſon cours, les murs des plus fortes villes s'écroulent à l'approche

proche de l'Arche, les idoles ſe briſent à ſon aſpect, les nations les plus belliqueuſes ſont diſperſées devant les armes triomphantes des Hébreux, qui ſe rendent maîtres de la terre promiſe. Cependant les miracles ne changent point les cœurs, lors même qu'ils convainquent l'eſprit; la perſuaſion la plus forte ne contreballance pas la violence des paſſions. A peine ce peuple ingrat & léger eſt-il établi dans ce Païs de délices, qu'il s'ennuye de l'Empire de Dieu, & veut être gouverné comme les autres nations. L'Eternel lui accorde un Roy dans ſa colere; le gouvernement des Hébreux change de forme & devient Monarchique, Salomon le plus ſage & le plus pacifique de nos Princes, éléve un temple ſuperbe à Jéruſalem. Le Dieu de paix fixe ſon ſéjour ſur la montagne de Sion; le miracle de l'Arche ſe perpetue; la Majeſté divine remplit le lieu ſaint; & du ſanctuaire redoutable, on entend tous les jours des oracles qui répondent à la voix du Pontife. Pour rappeller à tout moment la mémoire de tant de prodiges, & pour en démontrer la vérité à tous les ſiécles futurs, Moyſe, Joſué, nos Juges & nos Monarques, établiſſent des fêtes ſolemnelles, & des cérémonies auguſtes: Une nation entiére nombreuſe, incrédule & rebelle; ſes Roys, ſes Prêtres & ſes Tribus ſouvent oppoſées & enfin diviſées concourrent hautement, univerſellement, ſucceſſivement à rendre témoignage à ces miracles par des monumens continués de génération en génération. Tandis que les Iſraélites demeurent fi-

déles,

déles, le Dieu des armées les protege & les rend invincibles ſelon ſes promeſſes; mais auſſi-tôt qu'ils ſe laiſſent corrompre, il les livre en proye à leurs ennemis; il les châtie cependant en pere, ſans les abandonner entiérement: Dans chaque ſiécle il ſuſcite des Prophétes qui nous menacent, nous éclairent & nous corrigent: Ces ſages ſéparés de tous les plaiſirs terreſtres, s'uniſſent à la Vérité ſuprême; les yeux de l'ame fermés depuis l'origine du mal ſont ouverts dans ces hommes divins, pour pénétrer dans les conſeils de la Providence, & pour en connoître les ſecrets. Les jugemens de Dieu éclattent pluſieurs fois ſur les Hébreux indociles, & pluſieurs fois la nation choiſie ramenée par les Prophétes, reconnoît le Dieu de ſes peres: Elle céde enfin au malheureux penchant qu'ont tous les mortels de corporaliſer la Divinité, & de ſe former un Dieu ſemblable à leurs paſſions. Le Très-Haut fidéle dans ſes menaces comme dans ſes promeſſes, nous a ſoumis depuis pluſieurs années au joug de Nabucodonoſor; nous errons vagabonds, captifs & éplorés ſur les rives de l'Euphrate. Dieu s'étant ſervi de ce Conquérant pour accomplir ſes deſſeins éternels, l'a humilié & terraſſé dans ſa colere; vous avez vû ſa punition & ſa délivrance: Cependant la meſure de la juſtice divine n'eſt pas encore remplie ſur la race d'Abraham: C'eſt vous, ô Cyrus, qui êtes deſtiné par le Tout-puiſſant pour être ſon libérateur; Jéruſalem ſe repeuplera, la maiſon

ſon du Seigneur ſera rebâtie, & la gloire de ce nouveau temple qui doit être honoré un jour de la préſence du Meſſie, ſurpaſſera de beaucoup la magnificence du prémier.

Quel eſt donc, dit alors Cyrus, le deſſein de cette Loi, dictée par Dieu même avec tant de pompe, conſervée par vos Peres avec tant de ſoins, & renouvellée par vos Prophétes au milieu de tant de prodiges? En quoi differe-t-elle de la religion des autres peuples? Le deſſein de la Loi & des Prophetes, réprit Daniel, eſt de montrer que toutes les créatures étoient pures dès leur origine; que tous les hommes naiſſent à préſent malades, corrompus, ignorans juſqu'à ne pas connoître leur maladie; que la nature humaine doit être rétablie un jour dans ſa perfection. Les miracles, les prodiges & le merveilleux ſurnaturel, dont je vous ay fait le récit, ne ſont pour ainſi dire que le jeu de la ſageſſe pour faire rentrer les hommes en eux mêmes, & pour les rendre attentifs à ces trois vérités qui ſont écrites au fond de leur cœur, ſur toute la nature & dans tout le plan de la Providence. La loi de Moïſe n'eſt qu'un développement, de la loi naturelle, tous les préceptes de ſa morale ne ſont que des moyens plus ou moins éloignés pour nous porter à ce qui fortifie, ou pour nous détourner de ce qui affoiblit en nous l'amour divin. Les holocauſtes, les purifications, les abſtinences, toutes les cérémonies du culte extérieur ne ſont que des ſymboles pour répréſenter le ſacrifice des paſ-

ſions, & les vertus néceſſaires pour nous rétablir dans nôtre premiére pureté; ceux qui s'arrêtent à la lettre trouvent dans nos livres ſacrés des expreſſions qui paroiſſent trop humaniſer la divinité, des promeſſes qui ſemblent n'avoir aucun rapport à l'immortalité, & des cérémonies qu'ils croyent indignes de la ſouveraine Raiſon: Mais le vray ſage en pénétre le ſens profond, & y découvre les myſtéres de la plus haute Sageſſe. Le fondement de toute la loi, & de toutes les prophéſies eſt donc l'idée d'une nature pure dès ſon origine, d'une nature corrompue par le péché, & d'une nature qui doit être renouvellée un jour. Ces trois grandes vérités nous ſont dépeintes dans nôtre hiſtoire ſous pluſieurs images différentes. La Captivité des Iſraélites dans l'Egypte, leurs voyages par le déſert & leur arrivée dans la terre de promiſſion, nous répréſente la chûte des ames, les peines qu'elles ſouffrent pendant cette vie mortelle, & leur retour dans la patrie céleſte. Le ſens caché ne détruit point le ſens littéral, & la lettre de la Loi n'exclud point les allégories; il eſt également profane de nier l'un ou de mépriſer l'autre. Ces trois idées principales dont les traces imparfaites ſe remarquent dans toutes les religions, ont été tranſmiſes de ſiécle en ſiécle depuis le déluge juſqu'à nous; Noé les enſeigna à ſes enfans, dont la poſtérité les répandit par toute la terre; mais en paſſant de bouche en bouche, elles ont été altérées & obſcurcies par l'imagination des Poëtes, par la ſuperſtition des Prêtres,

Prêtres, & par le génie différent de chaque peuple. On en voit des veſtiges plus marqués parmi les Orientaux & les Egyptiens, parce que depuis la prémiére tradition de Noé, [a]Abraham célébre dans l'Aſie les y a renouvellé, & parce que le peuple de Dieu a été long-temps captif ſur les bords du Nil: Mais ces vérités antiques n'ont été conſervées pures & ſans mélange que dans les oracles écrits par nôtre Légiſlateur, par nos Hiſtoriens & par nos Prophétes.

Ce n'eſt pas tout; il y a un myſtere qui n'eſt développé que dans nôtre religion ſeule, dont je ne vous parlerois point, ô Cyrus, ſi vous n'étiez pas l'Oint du Très-Haut, & ſon ſerviteur choiſi pour la délivrance de ſon peuple. Les Prophéties annoncent deux avénemens du Meſſie, l'un dans la ſouffrance, l'autre dans la gloire. Le Grand Emanuel paroîtra ſur la terre dans un état d'abaiſſement pluſieurs ſiécles avant que de paroître ſur les nües dans l'éclat de ſon triomphe: Il expiera le crime par ſon ſacrifice avant que de rétablir l'univers dans ſa prémiére ſplendeur. L'ancienne tradition de Noé ſur ce grand ſacrifice donna d'abord à toutes les nations l'idée d'offrir des victimes au Tres-haut comme répréſentatives de cet Holocauſte parfait: Vos prêtres ayant perdu ces idées primitives s'imaginerent follement

[a] Voyez Joſ. Ant. liv. 1. ch. 7. & 8. Eupolem. apud Euſeb. & Voſſ. de Philoſoph. ſectis, cap. 1. p. 3.

qu'on pouvoit gagner l'amitié des immortels en répandant le ſang des animaux; mais quel rapport y-a-t-il entre la bonté divine & la cruelle immolation des bêtes. Sans nos traditions ſur le Grand Emanuel, l'origine de vos ſacrifices eſt un enigme.

Qu'eſt-il, interrompit Cyrus, ce Grand Emanuel dont vous me parlez? Eſt-ce le même que celui que les Perſes appellent Mythras, les Egyptiens Orus, les Tyriens Adonis, les Grecs Jupiter Conducteur, Apollon & Hercule? Quel eſt ſon origine & quelle eſt ſa nature? Le GRAND EMANUEL, répondit Daniel, eſt celui qu'on appelle LE DÉSIRÉ DES NATIONS; il leur a été connû quoiqu'imparfaitement par une tradition très ancienne [a] dont elles ignorent l'origine, & qu'elles ont dégradée par leurs noms fabuleux & leurs images impures. Le Grand Emanuel n'eſt pas, comme diſent quelques uns de vos philoſophes, un Dieu ſubalterne, mais égal en gloire au Grand Jéhovah: Il n'eſt pas un demi-Dieu, mais il poſſéde en lui toute la plénitude de la divinité: Il n'eſt pas une libre production de la puiſſance du Très-Haut, mais une émanation néceſſaire de

[a] Rien n'eſt plus faux que ce que certains demi-ſavans ont avancé, ſur l'ignorance totale où étoient les Juifs de la Trinité, du Logos, & du Meſſie ſouffrant. On verra le contraire dans Philon dont le Dr. Mangey nous prepare une belle édition; dans les Ecrits du ſavant & pieux Dr. Knight; dans les ouvrages de Pico della Mirandola, & de pluſieurs autres Grands Hommes qui ont refuté cette erreur.

ſa

ſa Subſtance. Tous les autres êtres quelques élevés qu'ils ſoyent, Anges & Archanges, Séraphins & Chérubins ſortent de néant & peuvent y rentrer, mais il eſt l'effuſion de la clarté du Tout-puiſſant, la ſplendeur de la lumiére éternelle, le miroir ſans tâche de la Majeſté divine & l'image parfaite de ſa bonté [a]: Il eſt de la même eſſence, il a les mêmes attributs, mais qui peut connoître ſa génération ? N'enfonçons point nos regards téméraires dans ces ſécrets impénétrables, il ſuffit de ſavoir que ce Désiré des Nations paroîtra ſur la terre pour porter nos langueurs, qu'il ſera perçé pour nos iniquités, & briſé pour nos crimes.

Quelle eſt donc s'écria Cyrus la néceſſité de ce grand ſacrifice ? Dieu a-t-il beſoin d'une victime ſanglante pour appaiſer ſa colére ? La bonté infinie peut-elle demander ce cruel holocauſte ? Prenez garde de ne pas retomber dans la même erreur que vous reprochez à nos prêtres. Dieu n'a pas beſoin, répliqua Daniel, d'un ſacrifice inhumain pour appaiſer ſa vangeance, mais il autoriſeroit la revolte des eſprits & ſe démentiroit lui-même s'il pardonnoit au criminel ſans montrer ſon horreur pour le crime, s'il déployoit toute l'étendue de ſa bonté ſans rendre hommage à ſa ſainteté. Le divin Emanuel quittera le ſein de ſon Pere, & demeurera long-tems ſur la terre exilé de ſa préſence ; l'Image vivante de la Ma-

[a] Ce ſont les paroles du livre de la Sageſſe qui fût écrit 300 cens ans avant l'Ere Chrêtienne.

jesté divine prendra la forme d'un vil esclave ; le Verbe éternel deviendra un enfant muet, un homme de douleurs & rassasié d'opprobres ; la splendeur de la lumiére incréée souffrira une Eclipse terrible qui epouvantera les Séraphins & les Chérubins ; il montrera par son anéantissement l'hommage qu'on doit a l'Eternel ; par ses humiliations l'injustice de nôtre orgueil ; par ses souffrances la nécessité de nos peines expiatoires ; & enfin par son agonie & par les douleurs inexprimables que lui causera nôtre désobeissance, l'opposition infinie du Très-Haut pour le renversement de l'ordre. C'est par-là qu'il conciliera la justice de Dieu avec sa clémence, qu'il réparera l'injure faite à ses loix, & qu'il sera tout ensemble un sacrifice pour le peché & un modelle de toutes les vertus. L'histoire de ses combats & de ses triomphes sera écrite à jamais dans les regisires du ciel pour rendre un témoignage éternel à la Sageſſe, à la Bonté & à la Justice divine. Je vois de loin ce jour qui sera la joye des Anges, & la consolation des Justes : Toutes les Puissances célestes seront présentes à ce mystere, & en adoreront la profondeur ; les mortels n'en verront que l'écorce & le dehors. Les Hébreux qui n'attendent qu'un Messie triomphant ne comprendront point ce prémier avénement ; les faux Sages de toutes les nations qui ne jugent que par les apparences, blasphémeront contre ce qu'ils ignorent : Les Justes mêmes ne verront pendant cette vie que comme dans un

un énigme, la beauté, l'étendue & la néceſſité de ce grand ſacrifice.

Le Prince de Perſe ébranlé par la force du diſcours de Daniel balançoit en lui-même ; il ſentoit que toutes les lumiéres de Zoroaſtre, d'Hermès, d'Orphée, de Pythagore n'étoient que des traces imparfaites, & des rayons échappés de la tradition de Noé : Il n'avoit rencontré dans la Perſe, dans l'Egypte, dans la Gréce & chez les autres peuples, que des opinions obſcures, incertaines & vagues ; il trouvoit chez les Juifs des Livres, des Prophéties, des Prodiges dont on ne pouvoit conteſter l'autorité. Cependant il ne voyoit la vérité qu'à travers un nuage, ſon eſprit étoit éclairé, mais ſon cœur n'étoit pas encore touché ; il attendoit l'accompliſſement des prédictions d'Iſaïe. Daniel connut les différens mouvemens qui l'agitoient & lui dit : O Cyrus ! la Religion n'eſt pas un ſyſtême d'opinions philoſophiques, ni une hiſtoire merveilleuſe d'événemens ſurnaturels, mais une ſcience pleine de ſentimens que Dieu ne révéle qu'aux ames pures : Il faut qu'une puiſſance ſupérieure à l'homme deſcende en vous, s'en empare & vous enléve à vous-même : Alors vous ſentirez par le cœur ce que vous ne faites qu'entrevoir à préſent par les foibles lumiéres de l'eſprit. Ce temps n'eſt pas encore venu, mais il viendra un jour* ; en attendant ce

* Vid. Theodoret. de fide.

moment

moment heureux, qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que le Dieu d'Iſrael vous aime, qu'il marchera devant vous, & qu'il accomplira par vous toutes ſes volontés : Cet accompliſſement vous ſera un garant ſûr & une preuve invincible de la vérité de tout ce que je vous ai dit. Hâtez-vous de juſtifier ſes Oracles, & retournez promptement en Perſe où vôtre préſence eſt néceſſaire.

Le jeune Héros quitta bien-tôt Babylone ; l'année ſuivante Nabucodonoſor mourut, & ſes ſucceſſeurs violerent l'alliance jurée entre les Aſſyriens & les Perſes. Cyrus employa vingt années entieres à faire la guerre aux Aſſyriens & à leurs alliés : Les différens peuples de l'Orient voyant ſa modération au milieu des triomphes, s'empreſſerent à ſe ſoumettre à ſa domination : Il s'attira tous les cœurs par ſon humanité, & fit plus de conquêtes par ſa douceur que par ſes armes. Toûjours invincible & toûjours généreux, il ne ſubjugua les nations que pour travailler à leur bonheur, & n'employa jamais ſon autorité que pour faire fleurir la juſtice & les bonnes loix. La priſe de Babylone le rendit enfin maître de l'Orient, depuis le fleuve Indus juſqu'à la Gréce, & depuis la mer Caſpienne juſqu'aux extrêmités de l'Egypte. Voyant alors l'entier accompliſſement des Oracles d'Iſaïe, ſon cœur fût pénétré des vérités que Daniel lui avoit enſeignées, tous les nuages ſe diſſiperent, il reconnut hautement le Dieu d'Iſrael, & délivra les Hébreux de leur captivité par cet Edit qu'il fit publier

lier dans toute l'étendue de ſon vaſte Empire. LE SEIGNEUR LE DIEU DU CIEL M'A DONNÉ TOUS LES ROYAUMES DE LA TERRE, ET M'A COMMANDÉ DE LUI BATIR UNE MAISON DANS LA VILLE DE JÉRUSALEM QUI EST EN JUDÉE. O VOUS QUI ETES SON PEUPLE, QUE VÔTRE DIEU SOIT AVEC VOUS: ALLEZ A JÉRUSALEM, ET REBATISSEZ LA MAISON DU SEIGNEUR DIEU D'ISRAEL, LUI SEUL EST DIEU.



DISCOURS
SUR LA THEOLOGIE ET LA MYTHOLOGIE DES PAYENS.

MON premier deſſein avoit été d'inſerer dans ce livre des notes détachées : mais comme la lecture des remarques critiques détourne trop du ſujet principal, j'ai crû devoir les réunir dans un diſcours ſuivi, que je diviſe en deux parties.

Dans la premiere, je montrerai que les plus célébres philoſophes de tous les temps, & de tous les païs, ont eu l'idée d'une Divinité ſuprême, qui a produit le monde par ſa puiſſance, & qui le gouverne par ſa ſageſſe. La

ſeconde ſervira à faire voir que les veſtiges des principaux dogmes de la religion révelée, ſur les trois états du monde, ſe rencontrent dans la Theologie de toutes les nations.

PREMIERE PARTIE.

De la Theologie des Payens.

JE commence d'abord par les Mages ou Philoſophes Perſans. Selon le témoignage d'Herodote, [a] les anciens Perſes n'avoient ni ſtatues, ni temples, ni autels. " Ils appellent folie, dit cet auteur, de croire " comme les Grecs, que les Dieux ont une figure, & une " origine humaine. Ils montent ſur les plus hautes mon- " tagnes pour ſacrifier. Il n'y a chez eux ni libations, " ni muſique, ni offrandes. Celui qui fait le ſacrifice, " mene la victime dans un lieu pur, & invoque le " Dieu auquel il veut ſacrifier, ayant la tiare couronnée " de myrthe. Il n'eſt pas permis au ſacrificateur de " prier pour lui en particulier ; mais il doit avoir pour " objet le bien de toute la nation, & il ſe trouve ainſi " compris avec tous les autres.

[a] Herod. Clio lib. 1. p. 56. § 131. Edit. Francof. 1608.

Strabon

Strabon rend le même témoignage aux anciens Perſes. [a] " Ils n'érigeoient ni ſtatues, ni autels, dit cet hiſto- " rien. Ils ſacrifioient dans un lieu pur, & fort élevé, " où ils immoloient une victime couronnée. Quand " le Mage en avoit diviſé les parties, chacun prenoit " ſa portion. Ils ne laiſſoient rien pour les immortels, " diſant que Dieu ne veut autre choſe que l'ame de la " victime. Les Orientaux perſuadés de la Metempſy- coſe, croyoient que la victime étoit animée d'une in- telligence, dont les peines expiatrices finiſſoient par le ſacrifice.

Il eſt vrai que les Perſes, ainſi que les autres payens, adoroient le feu, le ſoleil & les aſtres; mais on verra qu'ils les regardoient uniquement comme des images viſibles, & des ſymboles d'un Dieu ſuprême, qu'ils croyoient être le ſeul maître de la nature. Plutarque nous a laiſſé dans ſon traité d'Iſis & d'Oſiris, un frag- ment de la Theologie des Mages. Cet hiſtorien Phi- loſophe nous aſsûre qu'ils définiſſoient le grand Dieu Oromaze, le principe de lumiere qui a tout operé, & tout produit. [b] Ils admettoient encore un autre Dieu, mais ſubalterne, qu'ils nommoient * Mythras, ou le Dieu Mitoyen. Quelquefois ils le regardoient comme un Etre co-eternel avec la Divinité ſuprême, & quelque-

[a] Strabon. lib. 15. p. 732. Edit. Lut. Pariſ. an. 1620.
[b] Plut. de Iſid. & Oſir. Edit. Lut. Pariſ. an. 1624. p. 370.
* Μεσίτης θεός.

fois comme la premiere production de ſa puiſſance[a].

La plus belle définition de la Divinité qui ſe trouve parmi les anciens, eſt celle de Zoroaſtre. Elle nous a été conſervée par Euſebe dans ſa Préparation Evangelique. Cet auteur n'étoit pas trop favorable aux payens. Il cherchoit ſans ceſſe à dégrader leur Philoſophie. Cependant il dit avoir lû mot pour mot les paroles ſuivantes dans un livre de Zoroaſtre qui exiſtoit de ſon tems, & qui avoit pour titre, Recueil ſacré des monumens Perſans.

[b] « Dieu eſt le premier des incorruptibles, éternel, « non engendré. Il n'eſt point compoſé de parties. « Il n'y a rien de ſemblable ni d'égal à lui. Il eſt au- « teur de tout bien, deſintereſſé, le plus excellent de « tous les Etres excellens, & la plus ſage de toutes les « intelligences, le pere de la juſtice & des bonnes « loix; inſtruit par lui ſeul, ſuffiſant à lui-même, & « premier producteur de la nature.

Les auteurs modernes des Arabes & des Perſans, qui nous ont conſervé ce qui reſte de l'ancienne doctrine de Zoroaſtre parmi les Guebres ou Ignicoles, aſsûrent que le Manicheiſme eſt une dégradation, & une corruption de l'ancienne Theologie des Perſes, & que les premiers Mages n'admettoient qu'un ſeul Principe eternel.

[a] Voyez Cudworth Syſt. Intell. p. 288.
[b] Euſeb. Præp. Evang. lib. 1. p. 42. Edit. Pariſ.

Abulfeda, cité par le célébre Docteur Pocock, dit que ſelon la primitive doctrine des Perſes [a] " Dieu " étoit plus ancien que la lumiere & les ténébres, & " qu'il avoit exiſté de tout tems, dans une ſolitude " adorable, ſans compagnon & ſans rival.

" Sariſthani, cité par M. Hyde, dit que les premiers " Mages [b] ne regardoient point le bon & le mauvais " Principe comme coéternels, mais qu'ils croyoient que la " lumiere étoit éternelle, & que les ténébres avoient été " produites par l'infidelité d'Ahriman chef des Genies.

M. Bayle dit dans ſon dictionnaire, que les anciens Perſes étoient tous Manichéens. Il auroit ſans doute abandonné ce ſentiment, s'il avoit conſulté les auteurs originaux. C'eſt ce que ce célébre critique ne faiſoit pas toûjours. Il avoit un genie capable de tout approfondir; mais il écrivoit quelquefois à la hâte, & ſe contentoit d'effleurer les matieres les plus graves. D'ailleurs on ne peut juſtifier cet auteur d'avoir trop aimé l'obſcurité déſolante du Pyrrhoniſme. Il ſemble dans ſes ouvrages être toûjours en garde contre les idées ſatisfaiſantes ſur la religion. Il montre avec art & ſubtilité tous les côtés obſcurs d'une queſtion; mais il en preſente rarement le point lumineux, d'où ſort l'évidence. Quels éloges n'eût-il pas merité, s'il avoit employé ſes rares talens plus utilement pour le genre humain.

[a] Pocock. Specil. Hiſt. Arab. p. 146.

[b] Hyde Relig. ant. Perſar. cap. 9. p. 161. & cap. 22. p. 290.

Telle

Telle eſt la Theologie des anciens Perſes, que j'ai miſe dans la bouche de Zoroaſtre. Les Egyptiens avoient à peu près les mêmes principes que les Perſes. Rien n'eſt plus abſurde que l'idée qu'on nous donne ordinairement de leur Theologie. Rien auſſi n'eſt plus outré que le ſens allegorique que certains auteurs ont voulu trouver dans leurs hieroglyphes. D'un côté il eſt difficile de croire que la nature humaine puiſſe jamais être aſſez aveuglée pour adorer des inſectes, des reptiles, & des plantes qu'on voit naître & périr tous les jours, ſans y attribuer certaines vertus divines, ou ſans les regarder comme des ſymboles de quelque Puiſſance inviſible. Dans les païs les plus barbares, on trouve quelque connoiſſance d'un Etre ſupérieur, qui fait l'objet de la crainte, ou de l'eſpérance des ſauvages les plus groſſiers. Quand on ſuppoſeroit qu'il y a des Peuples tombés dans une ignorance aſſez profonde pour n'avoir aucun ſentiment de la Divinité ; il eſt certain que l'Egypte ne ſçauroit être accuſée de cette ignorance. Tous les hiſtoriens ſacrés & profanes parlent de ce Peuple comme de la plus ſage de toutes les nations ; & l'un des éloges que le S. Eſprit donne à Moyſe, eſt qu'il étoit inſtruit dans toutes les ſciences des Egyptiens. L'Eſprit divin auroit-il loué ainſi la ſageſſe d'une nation tombée dans une barbarie aſſez groſſiere pour adorer les oignons, les crocodiles & les reptiles les plus mépriſables. D'un autre côté certains auteurs moder-

nes veulent trop exalter la Theologie des Egyptiens, & trouver dans leurs hieroglyphes tous les myſteres du Chriſtianiſme. Après le déluge, Noé ne laiſſa point ſans doute ignorer à ſes enfans, les grands principes de la religion ſur les trois états du monde. Cette tradition a pû ſe répandre de génération en génération parmi tous les Peuples de la terre; mais il ne faut pas conclure de là que les payens euſſent des idées auſſi claires ſur la Nature divine, & ſur le Meſſie qu'en avoient les Juifs. Cette ſuppoſition, loin de rendre hommage aux livres ſacrés, les dégrade. Je tâcherai de garder le juſte milieu entre ces deux extrémités.

Plutarque dans ſon traité d'Iſis & d'Oſiris, nous apprend [a] que la Theologie des Egyptiens avoit deux ſignifications. L'une ſainte & ſymbolique; l'autre vulgaire & litterale; & par conſéquent que les figures des animaux qu'ils avoient dans leurs temples, & qu'ils paroiſſoient adorer, n'étoient que des hieroglyphes, pour répréſenter les attributs divins. Suivant cette diſtinction, il dit qu'Oſiris ſignifie le Principe actif ou le très-ſaint; [b] Iſis, la ſageſſe ou le terme de ſon opération; Orus, la premiere production de ſa puiſſance, le modele ſelon lequel il a tout produit, ou l'archetype du monde.

[a] Plut. de Iſid. & Oſir. p. 354. [b] Ibid. p. 373, 374. & 375.

Nous

Nous verrons dans la ſuite de ce diſcours ſi l'on peut ſoûtenir que les payens ayent jamais eu la connoiſſance d'une Trinité de perſonnes diſtinctes, dans l'Unité indiviſible de la Nature divine: Mais il eſt conſtant que les Orientaux croyoient que tous les attributs de la Divinité pouvoient ſe réduire à trois: Puiſſance, Intelligence & Amour. En effet quand on ſe détache de la matiere quand on impoſe ſilence aux ſens, & à l'imagination pour s'élever à l'idée de l'Etre infiniment infiny, on trouve que l'Eſſence éternelle ſe préſente à l'eſprit ſous les trois formes de Force, de Sageſſe, & de Bonté. Ces trois attributs embraſſent la totalité de ſa nature, & renferment tout ce que nous pouvons en concevoir. Sans parler donc des traditions primitives d'où pouvoient émaner ces connoiſſances, il n'eſt pas extraordinaire que ces trois idées ſur la Nature divine ſe ſoient offertes aux Orientaux, & aux Egyptiens qui avoient l'eſprit très ſubtil & très metaphyſique. Les Grecs & les Romains au contraire aimoient mieux les ſciences qui ſont du reſſort de l'imagination & du ſentiment. C'eſt pour cette raiſon que la Mythologie des premiers roule principalement ſur les opérations internes, & les attributs de la Divinité; mais celle des derniers ne regarde ſouvent que ſes opérations externes dans les productions de la nature.

C'eſt en conſéquence de ces principes, qu'on peut réduire la Theologie des payens à trois principales Divinités

tés ſans faire violence aux auteurs originaux, & ſans ſe donner la torture pour digérer dans un ſyſteme intelligible leurs idées ſouvent trop multipliées & trop confuſes.

Ils reconnoiſſoient par tout un Dieu ſuprême qu'ils regardoient comme la ſource de la Divinité & le principe de tous les Etres; une Déeſſe ſa femme, ſa fille, ou ſa ſoeur qu'ils repreſentoient quelques fois comme le principe de la fecondité divine, d'autrefois comme une émanation de ſa Sageſſe, & ſouvent comme la compagne, & le ſujet de ſes opérations; enfin un Dieu ſubalterne Fils & Vice-roy de ce Dieu ſouverain. C'eſt ainſi que nous trouvons chez les Perſes, le grand Oromaze, la Déeſſe Mythra, & le Dieu Mythras; chez les Egyptiens Oſiris, Iſis, & Orus; chez les Grecs Jupiter, Minerve, & Appollon.

A proportion que les hommes s'eloignoient de la primitive ſimplicité, & que l'imagination prenoit la place de la raiſon, les poëtes multiplioient les noms & les images de ces Dieux, & les trois Divinités ſuprêmes ſe perdoient alors dans une foule de Dieux ſubalternes. Il eſt conſtant cependant que les Philoſophes conſervoient toûjours ces trois idées capitales. Socrate, Platon, Pythagore, Porphyre, Jamblique, Plutarque, Macrobe, & tous les auteurs Philoſophes qui nous reſtent aujourd'hui & qui ont parlé des Divinités de l'Egypte, & de la Grece, nous aſsûrent [a] que Ptha, Amoun, Oſiris, Apis, Serapis,

[a] Voyez Huet. Demonſt. Evang. Jamb. de Myſt. Egypt. p. 150. Plut. Iſ. & Oſir. p. 327. Macrob. lib. 1. Saturn. Cudw. Syſt. Intellect. depuis 484. Juſqu'a 494.

Anubis ſont les mêmes; que Mars, Mercure, Appollon, & Jupiter Conducteur ſont encore les mêmes; que Cybele, Venus celeſte, Junon, Minerve, Phebé, & Proſerpine ſont préciſement les mêmes. Delà on peut conclûre ſans courir riſque de tomber dans les conjectures chimeriques qu' Oromaze, Oſiris, Cœlus, Saturne, & Jupiter Olympien ſont des noms différens pour exprimer le même Dieu ſuprême; que Mythra, Iſis, Cybele, Uranie, Junon, & Minerve marquent les attributs divers de la même Déeſſe; & enfin que Mythras, Orus, Mercure, Appollon, & Jupiter Conducteur ſont les différens titres du Dieu Mitoyen reconnû univerſellement par les Payens.

Je ſay que les Matérialiſtes d'aujourd'hui ont voulu réduire toutes les Divinités payennes à un ſeul Dieu, & à une ſeule Déeſſe pour exprimer les deux principes de la nature, dont l'un eſt actif, ou la force infinie cauſe de tous les mouvemens que nous voyons dans l'univers; & l'autre paſſif, ou la matiere éternelle qui eſt le ſujet de toutes les formes produites par cette force mouvante: Cette idée eſt fort poſtérieure à celle des Orientaux, des Egyptiens, & des premiers Grecs, ſur les trois formes de la Divinité. Elle n'a été connüe ni reçüe dans le ſens des Matérialiſtes que par les diſciples d'Epicure. C'eſt ce que nous verrons dans la ſuite de ce diſcours.

Cette diſtinction des Dieux en trois claſſes, & celle du monde en trois états peuvent ſervir beaucoup à débroüiller

iller le cãos des anciennes Mythologies. J'oſe dire que ni Scaliger, ni Bochart, ni Grævius, ni Gronovius, ni M. Huet, n'y ont pas réuſſy, par ce qu'ils étoient plus ſavans que Philoſophes. Les Grammairiens, les Critiques, & les gens de mémoire occupés uniquement à l'étude des mots & des faits, approfondiſſent rarement les principes, & ne ſont pas toûjours capables de pénétrer le ſens des Philoſophes, ni de diſtinguer la fineſſe de leurs idées. Au reſte je ſay qu'il eſt dangereux de vouloir trop s'attacher aux ſyſtêmes, mais ſans l'eſprit ſyſtématique il eſt impoſſible de porter les ſciences à une grande perfection.

Revenons à Plutarque ; il conclut ainſi ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris. [a] " Comme l'on dit que celui qui lit " les ouvrages de Platon, lit Platon ; & celui qui joüe " la comédie de Menandre, joüe Menandre : de même " les anciens ont appellé du nom des Dieux les diffé- " rentes productions de la Divinité." Plutarque avoit dit plus haut, " qu'il faut prendre garde de ne pas " transformer, diſſoudre & diſſiper la Nature divine en " rivieres, en vents, en végétations, en formes & en mou- " vemens corporels ; ce ſeroit reſſembler à ceux qui " croyent que les voiles, les cables, les cordages & l'an- " chre ſont le Pilote ; que le fil, la trame & la navette " ſont le Tiſſerand. Par cette conduite inſenſée on blaſ- " phémeroit contre les Puiſſances céleſtes, en donnant " le nom de Dieu à des natures inſenſibles, inanimées

[a] Page 377. & 378.

" & corruptibles. Rien de ce qui n'a point d'ame, pour-
" ſuit-il, rien de matériel & de ſenſible ne peut être Dieu.
" Il ne faut pas croire non plus que les Dieux ſoient dif-
" férens ſelon les différens païs, Grecs & Barbares, Sep-
" tentrionaux & Meridionaux. Comme le Soleil eſt com-
" mun à tous, quoiqu'on l'appelle de divers noms en
" divers lieux ; de même il n'y a qu'une ſeule Intelli-
" gence ſouveraine, & une même Providence qui gou-
" verne le monde, quoiqu'on l'adore ſous différens noms,
" & quoiqu'elle ait établi des Puiſſances inférieures pour
" ſes miniſtres." Voilà, ſelon Plutarque, la doctrine des prémiers Egyptiens ſur la Nature divine.

Origene qui étoit contemporain de Plutarque, ſuit les mêmes principes dans ſon livre contre Celſe. Ce Philoſophe payen ſe vantoit de connoître la Religion Chrétienne, parce qu'il en avoit vû quelques cérémonies; mais il n'en pénétroit point l'eſprit. Origene s'exprime ainſi: [a] " En Egypte les Philoſophes ont une ſcience ſublime
" & cachée ſur la Nature divine, qu'ils ne montrent
" au peuple que ſous l'enveloppe de fables & d'allégo-
" ries. Celſe reſſemble à un homme qui ayant voyagé
" dans ce païs, & qui n'ayant jamais converſé qu'avec
" le vulgaire groſſier, croiroit entendre la religion Egyp-
" tienne. Toutes les nations Orientales, ajoute-t-il, les
" Perſes, les Indiens, les Syriens cachent des myſteres

[a] Orig. contre Celſe liv. 1. p. 11.

" ſecrets ſous leurs fables religieuſes. Le Sage de toutes " ces religions en pénétre le ſens, tandis que le vulgaire " n'en voit que le ſymbole extérieur & l'écorce.

Ecoutons à preſent Jamblique, qui avoit étudié à fond la religion des Egyptiens. Il vivoit au commencement du troiſiéme ſiecle, & étoit diſciple du fameux Porphyre. Selon le témoignage de S. Clement [a] & de S. Cyrille d'Alexandrie, [b] on liſoit encore alors pluſieurs livres Egyptiens qui n'exiſtent plus aujourd'hui. Ces livres étoient reſpectés par leur antiquité; on les attribuoit à Hermes Triſmegiſte, ou à quelqu'un de ſes prémiers diſciples; Jamblique avoit lû ces livres que les Grecs avoient fait traduire. Voici ce qu'il dit de la Théologie qu'ils enſeignoient. [c] " Selon les Egyptiens, le pré- " mier Dieu exiſta dans ſon unité ſolitaire avant tous les " Etres. Il eſt la ſource & l'origine de tout ce qui eſt " intelligent ou intelligible. Il eſt le prémier principe, " ſuffiſant à lui-même, incomprehenſible, & le Pere de " toutes les eſſences. Hermes dit encore, ſelon Jamblique, " que ce Dieu ſuprême a prépoſé un autre Dieu nommé " Emeph, comme chef de tous les Eſprits éthéréens, " empyréens & céleſtes; que ce ſecond Dieu qu'il ap- " pelle Conducteur, eſt une Sageſſe qui transforme & " qui convertit en elle toutes les intelligences. Il ne " préfere à ce Dieu Conducteur que le prémier intel-

[a] Strom. lib. 6. p. 133. [b] Contra Julian. lib. 1.
[c] Jambl. de Myſt. Ægypt. Edit. Lug. an. 1552. p. 153, 154.

" ligent

« ligent & le prémier intelligible, qu'on doit adorer dans « le ſilence." Il ajoûte, « que l'Eſprit Producteur a dif- « férens noms, ſelon ſes différentes propriétés ou opé- « rations ; qu'on l'appelle en langue Egyptienne A- « moun, en tant qu'il eſt ſage ; Ptha, en tant qu'il eſt « la vie de toutes choſes ; & Oſiris, en tant qu'il eſt l'au- « teur de tout bien." Telle eſt, ſelon Jamblique, la doctrine des Egyptiens ; par là il eſt manifeſte qu'ils admettoient un ſeul principe, & un Dieu Mitoyen ſemblable au Mythras des Perſes.

L'idée d'un Eſprit prépoſé par la Divinité ſuprême pour être le chef & le Conducteur de tous les Eſprits, eſt très ancienne. Les Docteurs Hebreux croyoient que l'ame du Meſſie avoit été créée dès le commencement du monde, & prépoſée à tous les ordres d'intelligences. Cette opinion étoit fondée ſur ce que la Nature finie ne peut pas contempler ſans ceſſe les ſplendeurs de l'Eſſence divine ; qu'elle eſt obligée d'en détourner quelquefois la vûe, pour adorer le Créateur dans ſes productions ; & que dans ces momens il falloit un chef qui conduisît les Eſprits par toutes les regions de l'immenſité, pour leur en montrer les beautés & les merveilles.

Pour connoître à fond la Théologie des Orientaux & des Egyptiens, examinons celle des Grecs & des Romains qui en dérive. Les Philoſophes de la Grece alloient étudier la ſageſſe en Aſie & en Egypte. Thales, Pythagore, Platon y ont puiſé leurs plus grandes lumieres :

mieres: les traces de la Tradition Orientale ſont preſque effacées aujourd'hui; mais on nous a conſervé pluſieurs monumens de la Théologie des Grecs. Jugeons des maîtres par leurs diſciples.

Il faut diſtinguer les Dieux des Poëtes d'avec ceux des Philoſophes. La Poëſie diviniſe toutes les différentes parties de la Nature, & donne tour à tour de l'eſprit aux corps, & du corps aux Eſprits. Elle exprime les opérations & les propriétez de la matiere par les actions & les paſſions des Puiſſances inviſibles, que les Payens ſuppoſoient Conductrices de tous les mouvemens & de tous les événemens qu'on voit dans l'univers. Les Poëtes paſſent ſubitement de l'allegorie au ſens litteral, & du ſens litteral à l'allegorie, des Dieux réels aux Dieux fabuleux; c'eſt ce qui cauſe le mélange de leurs images, l'abſurdité de leurs fictions, & l'indécence de leurs expreſſions juſtement condamnées par les Philoſophes. Malgré cette multiplicité de Dieux ſubalternes, ces Poëtes reconnoiſſoient cependant qu'il n'y avoit qu'une ſeule Divinité ſuprême; c'eſt ce que nous allons voir dans les très anciennes Traditions qui nous reſtent de la Philoſophie d'Orphée.

Je ſuis bien éloigné de vouloir attribuer à ce Poëte les ouvrages qui portent ſon nom. Je crois avec le célébre Grotius que les Pythagoriciens qui reconnoiſſoient Orphée pour leur maître, ſont les auteurs de ces livres. Quoi qu'il en ſoit, comme ces écrits ſont plus anciens qu'Herodote

rodote & Platon, & qu'ils étoient fort eſtimés parmi les Payens, nous pouvons juger par les fragmens qui nous en reſtent, de l'ancienne Théologie des Grecs. Voici l'abrégé que fait Timothée Coſmographe de la doctrine d'Orphée; cet abregé nous a été conſervé dans Suidas, [a] Cedrenus, [b] & Euſebe.

" Il y a un Etre inconnu, qui eſt le plus élevé & " le plus ancien de tous les Etres, & le Producteur de " toutes choſes, même de l'Ether, & de tout ce qui eſt " au-deſſous de l'Ether. Cet Etre ſublime eſt Vie, Lu- " miere, Sageſſe; ces trois noms marquent la même & " unique Puiſſance qui a tiré du néant tous les Etres " viſibles & inviſibles. Il paroît par ce paſſage que l'idée de la création, c'eſt-à-dire de la production des ſubſtances, n'étoit pas inconnuë aux Philoſophes Payens; nous la trouverons bientôt dans Platon.

Proclus nous a conſervé encore ce merveilleux paſſage de la Théologie d'Orphée: [c] " L'univers a été pro- " duit par Jupiter. L'empyrée, le profond tartare, la " terre & l'ocean, les Dieux immortels & les Déeſſes, " tout ce qui eſt, tout ce qui a été, tout ce qui ſera, " étoit contenu originairement dans le ſein fécond de " Jupiter, & en eſt ſorti. Jupiter eſt le prémier & le " dernier, le commencement & la fin. Tous les Etres

[a] Suidas de Orph. p. 350. [b] Cedrenus, p. 47.
[c] Proclus de Timæo, p. 95.

émanent

" émanent de lui. Il eſt le Pere primitif, & la Vierge " immortelle. Il eſt la Vie, la Cauſe & la Force de toutes " choſes. Il n'y a qu'une ſeule Puiſſance, un ſeul Dieu, " & un ſeul Roy univerſel de tout." Ce paſſage ſemble inſinuer que l'univers eſt une émanation ſubſtantielle de l'Eſſence divine & nullement un ſimple effet de ſa puiſſance; mais cette erreur groſſiere ne prouve pas l'athéiſme comme nous verrons bientôt.

Je finis la Théologie d'Orphée par ce paſſage fameux de l'auteur des Argonautiques, qui a ſuivi la doctrine d'Orphée. [a] " Nous chanterons d'abord un hymne ſur " l'ancien Caös; comment le ciel, la mer & la terre " en furent formez. Nous chanterons auſſi l'amour " parfait, ſage & éternel, qui a débroüillé ce Caös [b]. Il paroît par la doctrine de la Théogonie, ou la naiſſance des Dieux, que les anciens Poëtes rapportoient tout à un prémier Etre qui débroüilla le Caös. C'eſt pour cette raiſon qu'Ovide parle ainſi dans le prémier livre de ſes Métamorphoſes: [c] " Avant qu'il y eût, dit-il, une " mer & une terre, avant qu'il y eût un ciel qui enve- " loppât le monde, toute la nature étoit une maſſe in- " forme & groſſiere que l'on nomme le Caös. Les ſe- " mences de toutes choſes étoient dans une perpétuelle " diſcorde; mais une Divinité bienfaiſante termina tous

[a] Argon. Steph. p. 71. Edit. Fugger. ann. 1566.

[b] ỳ 423. Πρεσβύτατόν τε ϗ ἀυτοτελῆ πολύμητιν ἔρωτα.

[c] Ovid. Met. 1. p. 1.

" ces differends." Il eſt évident par ces paroles que le Poëte Latin, qui a ſuivi la tradition Grecque, diſtingue entre le Caös, & Dieu qui le débroüilla avec intelligence. Je dois remarquer ici cependant que la Mythologie Grecque & Romaine ſur le Caös eſt bien plus imparfaite que celle des Orientaux & des Egyptiens, qui nous enſeignent qu'un état heureux & parfait a précédé le Caös; que le bon Principe n'a pû rien produire de mauvais; que ſon prémier ouvrage ne pouvoit pas être la confuſion & le déſordre; & enfin que le mal phyſique n'a été qu'une ſuite du mal moral. L'imagination des Poëtes Grecs enfanta d'abord la monſtrueuſe doctrine de Manés ſur les deux Principes coéternels; une Intelligence ſouveraine, & une Matiere aveugle; la lumiere, & les tenebres; un Caös informe, & une Divinité qui le débroüilla.

Quiconque lira attentivement Homere & Virgile, verra que malgré les écarts de leur imagination, & les allegories indécentes par leſquelles ils deſhonorent quelquefois la Nature divine, le merveilleux qui regne dans leurs fables, eſt fondé cependant ſur ces trois principes: 1°. Qu'il y a un Dieu ſuprême qu'ils appellent par tout le Pere & le Maître Souverain des Hommes & des Dieux, l'Architecte du monde, le Prince & le Gouverneur de l'univers, le prémier Dieu & le grand Dieu. 2°. Que toute la Nature eſt remplie d'Intelligences ſubalternes qui ſont les miniſtres de cette Divinité ſuprême. 3°. Que les biens

& les maux, que les vertus & les vices, que les connoiſſances & les erreurs viennent de l'action & de l'inſpiration différente des bons & des mauvais Génies qui habitent l'air, la mer, la terre & le ciel.

Les Poëtes tragiques & lyriques parlent comme les Poëtes épiques. Euripide reconnoît hautement la dépendance de tous les Etres d'un ſeul Principe: " O! Pere " & Roy des Hommes & des Dieux, dit-il, pourquoi " croyons nous, miſérables mortels, ſçavoir ou pouvoir " quelque choſe? Nôtre ſort dépend de vôtre volonté[a].

Sophocle nous repréſente la Divinité comme une Intelligence ſouveraine qui eſt la Vérité, la Sageſſe, & la Loi éternelle de tous les Eſprits: [b] " La nature mortelle, " dit-il, n'a point engendré les loix; elles viennent d'en- " haut; elles deſcendent du Ciel même; Jupiter Olym- " pien en eſt le ſeul Pere.

Plaute introduit un Dieu ſubalterne parlant ainſi: [c] " Je ſuis citoyen de la cité céleſte, dont Jupiter, pere " des Dieux & des Hommes, eſt le chef: Il commande " aux nations, & nous envoye par tous les Royaumes " pour connoître les mœurs & les actions, la piété & " la vertu des hommes. C'eſt en vain que les mortels " tâchent de le corrompre par les offrandes & les ſacri-

[a] Eurip. Sup. act. 3 ℣ 734. &c. Ed. Cant.
[b] In Oedip. Tyran. [c] Plaut. Rudens.

" fices; ils perdent leur peine, car il a en horreur le
" culte des impies.

" Muſes, dit Horace, célébrez en prémier lieu, ſelon
" la coûtume de nos peres, le grand Jupiter qui gou-
" verne les mortels & les immortels, la terre, les mers,
" & tout l'univers. Il n'y a rien de plus grand que lui,
" rien de ſemblable, rien d'égal à lui [a].

Je finis ce que j'ai à citer des Poëtes par ce paſſage merveilleux de Lucain. Lorſque Caton arrive au temple de Jupiter Ammon, après avoir traverſé les deſerts de la Lybie, Labienus veut lui perſuader de conſulter l'oracle. Voici la réponſe que le Poëte met dans la bouche de ce Heros Philoſophe: [b] " Pourquoi me propoſez-vous,
" ô Labienus, de demander à l'oracle ſi l'on doit mieux
" aimer mourir libre les armes à la main, que de voir
" la tyrannie triompher dans ſa patrie; ſi cette vie mor-
" telle n'eſt que le retardement d'une immortalité heu-
" reuſe; ſi la violence peut nuire à un homme de bien;
" ſi la vertu ne nous rend point ſupérieurs aux mal-
" heurs; & ſi la vraye gloire dépend des ſuccès: Nous
" ſçavons déja ces vérités, & l'oracle ne peut pas nous
" faire des réponſes plus claires que celles que Dieu nous
" fait à tout moment dans le fond de nôtre cœur. Nous
" ſommes tous unis à la Divinité, elle n'a pas beſoin de
" paroles pour ſe faire entendre, & elle nous a dit en

[a] Liv. 1. Ode 12.

[b] Lucan lib. ix. ℣. 566.

" naiſſant

" naiſſant tout ce que nous avons beſoin de ſçavoir. " Elle n'a pas choiſi les ſables arides de la Lybie pour " y enſevelir la vérité, afin qu'elle ne ſoit entendüe que " d'un petit nombre de perſonnes. Elle ſe fait connoî- " tre à tous. Elle remplit tous les lieux, la terre, la mer, " l'air, le ciel. Elle habite ſur-tout dans l'ame des juſtes. " Pourquoi la chercher plus loin ?" J'ay retranché de ce paſſage, cette expreſſion, *Jupiter eſt quodcunque vides*; non ſeulement parce qu'on trouve dans quelques manuſcrits, *Jupiter eſt quocunque vides*; mais auſſi parceque le Poëte confond par le mot *quodcunque* le monde viſible, avec la matiere étherée que les Stoïciens & les Orientaux regardoient comme le corps de la Divinité: Il fait reconnoître cependant à Caton d'Utique l'idée d'une Intelligence ſouveraine, qui eſt tout ce que je veux prouver.

Paſſons des Poëtes aux Philoſophes, & commençons par Thalés Mileſien, chef de l'école Ionique. Il vivoit plus de ſix cens ans avant l'Ere Chrétienne. [a] Nous n'avons aucuns de ſes ouvrages; mais voici quelques unes de ſes maximes, qui nous ont été conſervées par les auteurs les plus reſpectables de l'antiquité. " Dieu eſt le " plus ancien de tous les Etres. Il a produit l'univers " plein de merveilles. [b] Il eſt l'Intelligence qui a débroü- " illé le Caös. [c] Il eſt ſans commencement & ſans fin,

[a] Olymp. 1. [b] Diog. Laert. vita Thal. lib. 1. [c] Cicer. de Nat. Deor. lib. 1. p. 1113. Edit. Amſt. 1661.

" & rien ne lui eſt caché. [a] Rien ne peut reſiſter à la " force du deſtin; mais ce deſtin n'eſt autre que la " raiſon immuable, & la puiſſance éternelle de la Pro- " vidence [b]. Ce qu'il y a de plus ſurprenant en Thalés, c'eſt ſa définition de l'ame. Il l'appelle " un Principe, " [c] ou une nature qui ſe meut elle-même, pour la di- " ſtinguer de la matiere.

Pythagore [d] eſt le ſecond grand Philoſophe après Thalés, & le chef de l'école Italique. On ſçait l'abſtinence, le ſilence, la retraite & la grande pureté de mœurs qu'il exigeoit de ſes diſciples. Il avoit ſenti que l'eſprit ſeul ne peut atteindre à la connoiſſance des choſes divines, à moins que le cœur ne ſoit épuré de ſes paſſions. Voici les idées qu'il nous donne de la Divinité. [e] " Dieu " n'eſt ni ſenſible, ni paſſible, mais inviſible, purement " intelligible, & ſouverainement intelligent. [f] Par ſon " corps, il reſſemble à la Lumiere, & par ſon ame à la " Verité. [g] Il eſt l'Eſprit univerſel qui pénétre, & qui ſe " répand par toute la Nature. Tous les Etres reçoivent " leur vie de lui. [h] Il n'y a qu'un ſeul Dieu, qui n'eſt " pas, comme quelques-uns ſe l'imaginent, placé au " deſſus du monde, hors de l'enceinte de l'univers:

[a] S. Clem. Alex. Strom. v.
[b] Stob. Ecl. Phyſ. cap. 8.
[c] Plut. de Plac. Phil. lib. 4. c. 2. Stob. Ecl. Phyſ. cap. 40.
[d] Floruit Olymp. LX.
[e] Plut. vita Numæ. & Diog. Laert. lib. 12.
[f] Vit. Pyth. Porphyr.
[g] Lact. Inſt. lib. v.
[h] S. Juſt. Cohort. 1. ad Græc. p. 18.

" mais étant tout entier en ſoi, il voit tous les Etres " qui rempliſſent ſon Immenſité. Principe unique, Lu- " miere du ciel, Pere de tous, il produit tout, il arrange " tout, il eſt la raiſon, la vie, & le mouvement de tous " les Etres.

[a] Il enſeignoit qu'outre le prémier Principe, il y avoit trois ſortes d'Intelligences, les Dieux, les Heros, & les Ames. [b] Il regardoit les prémiers comme les images inaltérables de la ſouveraine Intelligence ; les Ames humaines comme les moins parfaites des ſubſtances raiſonnables ; & les Heros comme des Etres mitoyens placés entre les deux, pour élever les Ames à l'union divine [c]. Il nous répréſente ainſi l'Immenſité comme ſemée de mondes infinis, qui ſont peuplés d'Eſprits innombrables ; & cette idée paroit être le vrai ſens de cette expreſſion fameuſe attribuée aux Pythagoriciens, que l'unité a été le principe de toutes choſes, & que de cette unité étoit ſortie une Dualité infinie. On ne doit pas entendre par cette Dualité, les deux Principes de Manés ; mais un monde d'Intelligences & de Corps, qui eſt l'effet dont l'Unité eſt la cauſe. [c] C'eſt là le ſentiment de Porphyre. Il doit être préféré à celui de Plutarque, qui veut attribuer à Pythagore le ſyſtême Manichéen, ſans en donner aucune preuve.

[a] Diog. Laert. lib. VIII. [b] Hierocl. Comm. in Carm. aurea Pyth.
[c] Porphyr. vita Pyth.

Pythagore

Pythagore définiſſoit l'ame comme Thalés, [a] " un " Principe qui ſe meut lui-même. [b] Il ſoutenoit de plus " qu'en ſortant du corps, elle ſe réunit à l'ame du " monde ; [c] qu'elle n'eſt pas un Dieu, mais l'ouvrage " d'un Dieu éternel, [d] & qu'elle eſt immortelle à cauſe " de ſon principe.

Ce Philoſophe croyoit que l'homme étoit compoſé de trois parties, [e] de l'eſprit pur, d'une matiere étherée, qu'il appelloit le char ſubtil de l'ame, & d'un corps mortel ou groſſier. Les anciens Poëtes Grecs avoient déguiſé cette opinion ; ils appelloient le corps céleſte, le ſimulacre, l'image ou l'ombre ; parcequ'ils s'imaginoient que ce corps ſubtil en deſcendant du ciel pour animer le corps terreſtre, en prenoit la forme, comme la fonte prend celle du moule où on la jette. Ils diſoient qu'après la mort, l'eſprit revêtu de ce char ſubtil s'envoloit vers les regions de la Lune, où ils avoient placé les champs Eliſées. Selon eux, il arrivoit là une ſeconde mort par la ſeparation de l'eſprit pur d'avec ſon char ; l'un ſe réuniſſoit aux Dieux, & l'autre reſtoit dans le ſejour des ombres : C'eſt pour cela qu'Uliſſe dit dans l'Odyſſée, " qu'il apperçut dans les champs Eliſées le di- " vin Hercule, c'eſt-à-dire ſon image, continue le Poëte, " car pour lui il eſt avec les Dieux immortels, & aſ-

[a] Plut. Plac. Phil. lib. 4. cap. 2.
[b] Cicer. de Senect. cap. 21.
[c] Ibid. de Nat. Deor. lib. 2.
[d] Tuſcul. lib. 1. p. 1300.
[e] Πνεῦμα, Ψυχὴ, Σῶμα.

" ſiſte

" ſiſte à leurs feſtins[a]." Pythagore n'adoptoit point la fiction poëtique de la ſeconde mort: Il enſeignoit que le pur eſprit & ſon char ſubtil étant nés enſemble, étoient inſéparables, & retournoient après la mort à l'aſtre d'où ils étoient deſcendus. Les Platoniciens, & preſque tous les anciens Philoſophes avoient la même idée[b].

S. Paul ſemble favorizer cette diſtinction du corps céleſte, & du corps terreſtre en parlant de la réſurrection. " Mais dira quelqu'un, comment eſt-ce que les " morts reſſuſciteront, & avec quels corps reviendront-" ils? Homme ſans raiſon, répond l'Apôtre, ce que vous " ſemez n'eſt pas le corps qui doit venir, mais le grain " tout ſimple.... Il en eſt de même de la réſurrection; " ce qu'on met en terre tout corruptible, reſſuſcitera in-" corruptible; ce qu'on met en terre tout vil & abject, " reſſuſcitera glorieux; ce qu'on met en terre tout foi-" ble, reſſuſcitera plein d'activité. C'eſt un corps animal " qu'on met en terre, c'eſt un corps ſpirituel qui reſſuſ-" citera..... Or je vous dis cecy par ce que la chair " & le ſang ne ſauroient poſſeder le Royaume de Dieu[c].

De là quelques Peres anciens & quelques Théologiens modernes[d], ont conclû que le corps mortel & terreſtre

[a] Odyſſ. liv. 11. p. 167.

[b] Plot. Enn. 4. l. 3. & Enn. 6. l. 4. Philopon. Proem. in Ariſt. de An. Procl. Comm. in Tim. p. 164. 290. Hierocl. aurea Carm. p. 293. Suidas ſur le mot Αυγοειδης. Voyez Cudworth Intellect. Syſt. p. 791.

[c] 1 Cor. xv. 35, 42, 50. [d] Voyez les diſcours ſur l'exiſtence & les attributs de Dieu; art. de la reſur. par le Docteur Samuel Clarke Anglois.

qui change à tout moment & qui n'eſt jamais le même, n'eſt qu'un accident étranger à nôtre ſubſtance, une croûte épaiſſe, une enveloppe groſſiere qui renferme le corps céleſte, ſpirituel, actif, & glorieux, qui ſe développera à la réſurrection dans toute ſa beauté; que cette ſémence immortelle, ce corps incorruptible, ce principe caché qui eſt peut-être à preſent le ſiege de l'ame, reſtera après la mort enſeveli, pour des raiſons connües à Dieu ſeul, dans la maſſe commune de la matiere juſqu'à la derniere manifeſtation de la Puiſſance divine; & qu'alors les flames purifiantes renouvelleront la face de la terre, & purgeront nôtre globe de tout ce qu'il a contracté d'opaque, de groſſier, & de terreſtre. Par là le dogme de la réſurrection devient intelligible, & philoſophique.

Je finis l'article de Pythagore par le ſommaire que Saint Cyrille fait de la doctrine de ce Philoſophe. Nous voyons clairement, dit ce Pere " que Pythagore ſoute-" noit qu'il y avoit un ſeul Dieu, Principe & Cauſe de " toutes choſes, qui éclaire tout, qui anime tout, de qui " tout émane, qui a donné l'être à tous, & qui eſt l'o-" rigine du mouvement [a].

Après Pythagore vient Anaxagore [b] de la Secte Ionique, né à Clazomene, & maître de Pericles Heros Athénien. Ce Philoſophe fût le prémier après Thalés dans l'Ecole Ionique qui ſentit la néceſſité d'introduire une ſouve-

[a] S. Cyril. contra Julian. lib. 1. p. 85. [b] Flor. Olymp. LXXX.

raine

raine Intelligence pour la formation de l'univers: Il rejetta avec mépris, & réfuta avec force la doctrine de ceux qui ſoutenoient [a] que la néceſſité aveugle, & les mouvemens fortuits de la matiere avoient produit le monde. Il tâcha de prouver qu'une Intelligence pure & ſans mêlange préſide à l'univers.

Selon le rapport d'Ariſtote, les raiſonnemens d'Anaxagore étoient fondés ſur ces deux principes, 1°. "que "l'idée de la matiere ne renfermant point celle de force, "le mouvement ne peut pas être une de ſes proprietés. "Il faut par conſéquent, diſoit-il, chercher ailleurs la "cauſe de ſon activité. Or il appelloit ce principe ac-"tif, en tant que cauſe du mouvement, l'Ame, parce-"qu'elle anime l'univers [b]. 2°. Il diſtinguoit entre ce prin-"cipe univerſel du mouvement, & le principe penſant "qu'il appelloit Entendement [c]. Il ne voyoit rien dans "la matiere qui fût ſemblable à cette propriété, de là "il concluoit qu'il y avoit dans la Nature une autre "ſubſtance que la matiere: Mais il ajoûtoit que l'ame "& l'eſprit étoient la même ſubſtance, qu'on diſtin-"guoit ſelon ſes opérations; & que de toutes les Eſſen-"ces, elle étoit la plus ſimple, la plus pure, & la plus "exempte de mêlange." Ce Philoſophe paſſoit à Athenes pour un Athée, parcequ'il nioit que les aſtres & les planetes fuſſent des Dieux [d]; il ſoutenoit que les pré-

[a] Plut. vita Peric. [b] Ariſt. de anim. lib. 1. cap. 2. p. 619. Edit. Lut. Pariſ. 1629. [c] Ibid. p. 620. [d] Plat. de Legib. 10. p. 886.

miers étoient des ſoleils, & les autres des mondes habitables. Le ſyſtême de la pluralité des mondes, eſt très ancien.

Platon [a] condamne Anaxagore d'avoir expliqué tous les phénomenes de la Nature par la matiere & le mouvement. Deſcartes n'a fait que renouveller ce ſentiment. C'eſt avec grande injuſtice qu'on accuſeroit le Philoſophe de Clazomene, ou ſon Imitateur d'Atheiſme, puiſque l'un & l'autre poſe pour principe que le mouvement n'eſt pas une propriété de la matiere, & reconnoit par conſéquent que la force mouvante eſt tout-à-fait ſpirituelle. Il faut avoüer cependant que le Philoſophe François eſt condamnable d'avoir ſuppoſé, que le monde viſible eſt l'effet néceſſaire & inévitable de la ſimple impreſſion du choc donné à une matiere indéfinie. De là il ſuit, 1°. que les prémieres Loix du mouvement ne ſont pas libres, & dependantes d'une Intelligence ſouveraine qui agit avec ſageſſe & deſſein; ce qui renverſe toute idée de cauſes finales. 2°. Que le monde tel que nous le voyons avec toutes ſes irrégularités, défauts & déſordres, eſt la prémiere production du Créateur: Ces deux Principes, furent les ſources funeſtes de l'Atheiſme de Spinoza. Cet impie ayant crû comme Deſcartes, que la Matiere & l'Etenduë ſont la même choſe, & que tout eſt l'effet des Loix néceſſaires du mouvement, trouva bientôt que l'Etenduë immenſe, & la force infinie pouvoient être des propriétés

[a] Plat. Phœd. p. 73.

de

de la même Subſtance éternelle, qui agit par les Loix immuables d'une aveugle néceſſité.

Le plus ſublime génie du dernier ſiécle, ayant ſenti ces monſtrueux abus du Cartéſianiſme, réſolut de ſapper cette Philoſophie par les fondemens: Il démontra que les prémieres Loix du mouvement ſont purement arbitraires, & établies avec connoiſſance & deſſein par un Architecte intelligent pour conſerver ſon ouvrage, & pour executer des fins proportionnées à ſa Sageſſe. On a grand tort d'accuſer ce Philoſophe d'avoir voulu nous réplonger dans les qualités occultes du Péripatétiſme. J'avoüe que l'obſcurité & la confuſion d'idées, qui regnent dans les diſcours, & les écrits de quelques uns de ſes diſciples, ont donné trop d'occaſion à certains Etrangers de rejetter la Philoſophie du Chevalier Newton, en admirant ſa Géométrie: Mais il eſt clair par les prémiers écrits [a] de ce Philoſophe, qu'il n'a jamais regardé l'Attraction comme une cauſe, mais comme un effet; & qu'il a toûjours ſuppoſé que cet effet pouvoit ſe faire par impulſion. [b] Pourvu qu'on rejette le plein abſolu des Cartéſiens, leurs élémens Romaneſques, & leurs Tourbillons céleſtes, qui ne ſont point Géometriques; cet il-

[a] Princ. Phil. Nat. p. 2. Vis centripeta eſt, qua corpora verſus punctum aliquod tanquam ad centrum undique trahuntur, impelluntur, vel utcunque tendunt.

[b] Opt. Ed. Lat. p. 380. Quam ego attractionem appello, fieri ſane poteſt ut ea efficiatur impulſu, vel alio aliquo modo nobis ignoto.

luſtre

luſtre Philoſophe admettra qu'il peut y avoir un Eſprit ſubtil[a], ou une matiere étherée [b] répandue par tous les eſpaces immenſes, qui peut être le reſſort univerſel de tous les Phénomenes céleſtes & terreſtres ; de l'élaſticité, de l'électricité, de la cohéſion, de la fluidité, de la végétation, de la ſenſation, de l'émiſſion, réfraction & réflexion de la lumiere, & même de l'attraction, qu'il regarde comme la cauſe prochaine de la plûpart des effets naturels ; il n'a pas vouhu cependant ſuppoſer l'exiſtence réelle de ce fluide éthéréen, ſans avoir fait un nombre d'expériences qui la prouvent. C'eſt là le principe eſſentiel de ſa Philoſophie ; il veut que la phyſique ſoit fondée ſur des expériences & qu'on les applique enſuite à la Géométrie, pour en tirer une ſcience plus certaine que les conjectures ingénieuſes. Il regne dans ſes écrits une ſagacité, une pénétration, une profondeur admirable, & tous les caracteres d'un eſprit ſolide, qui n'accorde rien à l'imagination lors qu'il s'agit de raiſonner. Le génie Cartéſien paroit à la vérité plus clair, plus tranſparent, & plus méthodique ; mais moins profond, moins Géométrique, & plus imaginatif.

Socrate [c] ſuit de près Anaxagore. On dit vulgairement qu'il a été martyr de l'Unité divine, pour avoir refuſé ſon hommage aux Dieux de la Grece, mais c'eſt une erreur. Dans l'apologie que Platon fait de ce Phi-

[a] Phil. Nat. Princ. p. ult. [b] Opt. p. 350. &c. [c] Floruit Olymp. xc.

loſophe,

loſophe, Socrate reconnoît des Dieux ſubalternes, & enſeigne que les aſtres & le ſoleil ſont animés par des Intelligences à qui il faut rendre un culte divin. Le même Platon[a], dans ſon dialogue ſur la ſainteté, nous apprend que Socrate ne fût point puni pour avoir nié qu'il y eût des Dieux inférieurs, mais parcequ'il déclamoit hautement contre les Poëtes qui attribuoient à ces Divinités des paſſions humaines, & des crimes énormes.

En ſuppoſant pluſieurs Divinités inférieures, Socrate n'admettoit cependant qu'un ſeul Principe éternel. Xenophon nous a laiſſé un excellent abregé de la Théologie de ce Philoſophe. C'eſt peut-être le plus important morceau qui nous reſte de l'antiquité. Il contient les raiſonnemens de Socrate avec Ariſtodeme qui doutoit de l'exiſtence de Dieu. Socrate lui fait remarquer d'abord tous les caracteres de deſſein, d'art & de ſageſſe répandus dans l'univers, & ſur-tout dans la mécanique du corps humain. [b] " Croyez vous, dit-il enſuite à Ariſto-
" deme, croyez vous que vous ſoyez le ſeul Etre intel-
" ligent ? Vous ſçavez que vous ne poſſedez qu'une pe-
" tite parcelle de cette matiere qui compoſe le monde,
" une petite portion de l'eau qui l'arroſe, une étincelle
" de cette flâme qui l'anime ; l'Intelligence vous ap-
" partient-elle en propre ? L'avez-vous tellement retirée
" & renfermée en vous-même, qu'elle ne ſe trouve

[a] Plat. Eutyph. p. 5. & 6.
[b] Xen. Mem. Soc. Edit. Baſil. 1579. lib. 1. p. 573.

" nulle part ailleurs ? Le hazard fait-il tout ſans qu'il " y ait aucune ſageſſe hors de vous ?" Ariſtodeme ayant répliqué qu'il ne voyoit point ce ſage Architecte de l'univers, Socrate lui répond : " Vous ne voyez pas non plus " l'ame qui gouverne vôtre corps, & qui regle tous ſes " mouvemens ; vous pourriez auſſi bien conclure que " vous ne faites rien avec deſſein & raiſon, que de ſou- " tenir que tout ſe fait par hazard dans l'univers.

Ariſtodeme ayant reconnu un Etre ſouverain, doute cependant de la Providence, parcequ'il ne comprend pas comment Dieu peut tout voir à la fois. Socrate lui réplique ; " Si l'eſprit qui réſide dans vôtre corps le meut " & le diſpoſe ſelon ſa volonté ; pourquoi la Sageſſe " ſouveraine qui préſide à l'univers, ne peut-elle pas " auſſi regler tout comme il lui plaît ? Si vôtre œil peut " voir les objets à la diſtance de pluſieurs ſtades ; pour- " quoi l'œil de Dieu ne peut-il pas tout voir à la fois ? " Si vôtre ame peut penſer en même tems à ce qui eſt " à Athenes, en Egypte, & en Sicile ; pourquoi la Sa- " geſſe divine ne peut-elle pas avoir ſoin de tout, é- " tant preſente par-tout à ſon ouvrage." Socrate ſentant enfin que l'incrédulité d'Ariſtodeme venoit plûtôt de ſon cœur que de ſon eſprit, conclud par ces paroles : " O " Ariſtodeme, appliquez vous ſincerement à adorer Dieu, " il vous éclairera, & tous vos doutes ſe diſſiperont bi- " entôt.

Platon

Platon diſciple de Socrate ſuit les mêmes principes. Il vivoit vers la centiême Olympiade, dans un temps où la doctrine de Democrite avoit fait de grands progrès à Athenes. Le deſſein de toute ſa Théologie, eſt de nous donner des ſentimens nobles de la Divinité; de nous montrer que les ames n'ont été condamnées à animer des corps mortels que pour expier les fautes commiſes dans un état précédent; & d'enſeigner enfin que la Religion eſt le ſeul moyen de nous rétablir dans nôtre prémiere grandeur. Il mépriſe tous les dogmes de la ſuperſtition Athénienne, & tâche d'en purger la Religion. Le principal objet de ce Philoſophe eſt l'homme Immortel: Il ne parle de l'homme Politique que pour montrer que le plus court chemin de l'immortalité eſt de remplir pour l'amour du beau, les devoirs de la ſocieté civile.

Platon au commencement de ſon Timée diſtingue entre l'Etre qui eſt toûjours, & l'Etre qui a été fait. [a] Dans un autre de ſes dialogues il définit Dieu la cauſe productrice qui fait exiſter ce qui n'étoit pas auparavant [b]. Il ſemble par-là qu'il ait eû une idée de la création. C'eſt ce qui n'eſt pas ſurprenant puiſque cette idée ne renferme aucune contradiction. En effet quand Dieu

[a] Τί τὸ ὂν μὲν ἀεὶ, γένεσιν δὲ οὐκ ἔχον· καὶ τί τὸ γιγνόμενον μὲν, ὂν δὲ οὐδέποτε.

[b] Ποιητικὴν πᾶσαν ἔφαμεν εἶναι δύναμιν ἥ τις ἂν αἰτία γίγνηται τοῖς μὴ πρότερον ὄσιν ὕστερον γίγνεσθαι. Plat. Sophiſt. p. 185. Ed. Franc. 1602.

crée, il ne tire pas l'Etre du néant comme d'un ſujet ſur lequel il opére; mais il fait exiſter ce qui n'étoit pas précédemment. L'idée de puiſſance infinie ſuppoſe néceſſairement celle de pouvoir produire de nouvelles ſubſtances, auſſi bien que de nouvelles formes. Faire exiſter une ſubſtance qui n'exiſtoit pas auparavant, ne paroît pas plus inconcevable que de faire exiſter une forme qui n'étoit pas auparavant; puiſque dans l'un & dans l'autre cas on produit une réalité nouvelle. Ce paſſage du Néant à l'Etre embaraſſe également dans tous les deux: Or comme on ne nie pas qu'il y ait une force mouvante, quoiqu'on ne conçoive pas comment elle agit; de même il ne faut pas nier qu'il y ait une puiſſance créatrice, parceque nous n'en avons pas une idée claire.

Revenons à Platon; il conſidere d'abord la Divinité dans ſa ſolitude éternelle avant la production des Etres finis, & dit ſouvent après les Egyptiens " que cette pré-
" miere ſource de la Divinité eſt environnée de tene-
" bres épaiſſes; que nul mortel ne peut les pénétrer; &
" qu'il ne faut adorer ce Dieu caché que par le ſilence.
" C'eſt ce prémier Principe qu'il appelle en pluſieurs
" endroits l'Etre, l'Unité, le Bien ſouverain[a]; le même
" dans le monde intelligent, que le ſoleil dans le monde
" viſible. Ce Philoſophe nous répréſente enſuite le
" prémier Etre comme ſortant de ſon unité pour con-

[a] De Repub. lib. 6. p. 686.

" ſiderer

ſidérer toutes les différentes manieres par leſquelles il peut ſe dépeindre au dehors. Par là ſe forme dans l'entendement divin, le monde intelligible contenant les idées de toutes choſes, & les vérités qui en réſultent. Platon diſtingue toûjours entre le Bien ſuprême, & cette Sageſſe qui n'en eſt que l'émanation. "Ce qui nous pré-
" ſente la Vérité, dit-il, & ce qui nous donne la raiſon,
" eſt le Bien ſuprême. Cet Etre eſt la cauſe, & la ſource
" de la Vérité. [a] Il l'a engendrée ſemblable à lui-même.
" Comme la lumiere n'eſt pas le Soleil, mais ſon éma-
" nation; de même, la Vérité n'eſt pas le prémier Prin-
" cipe, mais ſon émanation." C'eſt ce qu'il appelle la Sageſſe ou *Logos*. Il conſidére enfin le prémier Moteur comme déployant ſa puiſſance, pour former, des Etres réels, ſemblables à ces idées archétypales. Il l'appelle [b] "l'Energie ou le ſouverain Architecte qui a créé
" l'univers, & les Dieux, & qui fait tout ce qui lui plait
" dans le ciel ſur la terre, & aux Enfers." Il le nomme auſſi "Pſyché ou l'ame qui préſide au monde, plûtôt
" que l'ame du monde;" pour marquer qu'elle ne fait pas une partie de l'univers, mais qu'elle l'anime & lui donne toutes ſes formes & mouvemens. Il regarde ces trois attributs divins, tantôt comme trois cauſes; quelque-

[a] De Repub. lib. 6. p. 687. Τοῦτον τοίνυν φᾶναι με λέγειν τὸν τῦ ἀγαθῦ ἔκγονον ὃν τ' ἀγαθὸν ἐγέννησεν ἀνάλογον ἑαυτῷ.

[b] Plat. de Repub. lib. 10. p. 749. Δημιυργὸς & non δημιυργέσμων ψυχὴ ὑπερκόσμιος, & non ἐγκόσμιος.

fois comme trois Etres, & ſouvent comme trois Dieux: Mais il aſſure qu'ils ne ſont tous qu'une ſeule Divinité; qu'ils ne different pas eſſentiellement; que le ſecond eſt l'image du prémier, & le troiſiéme l'image du ſecond; que ce ne ſont pas trois ſoleils, mais un ſeul; & enfin qu'ils ne different que comme la lumiere, ſes rayons, & la réflexion de ſes rayons [a].

En d'autres Endroits, & ſur tout dans le Timée Locrien, Platon parle de trois autres Principes qu'il appelle [b] l'Idée, la Matiere & le Senſible: Par le prémier, il entend les archétypes de toutes choſes, contenûs dans l'entendement divin: Par la ſeconde une matiere prémiere, incorruptible, éternelle, uniforme, ſans figure & ſans diviſion, mais capable de toutes les formes, & de tous les mouvemens: Par le troiſiéme, l'univers viſible borné, corruptible, & multiplié dans ſes parties, qu'il nomme le fils, l'effet, & l'ouvrage de l'idée comme pere primitif, & de la matiere comme mere univerſelle de tout ce qui eſt. Il ne faut jamais confondre ces trois principes de la Nature, avec les trois formes de la Divinité, qu'il appelle Agathos, Logos, & Pſyché; le ſouverain Bien principe de la Divinité, l'Intelligence qui a tracé le plan du monde, & l'Energie qui l'a executé.

Quand on ſuppoſeroit que Platon regardoit le Logos, & la Pſyché, l'Intelligence & l'Energie non ſeulement

[a] Voyez Cudworth Intell. Syſt. depuis p. 580. juſques à la page 590.

[b] Ἰδέα, ὕλη, Αἰσθητός. Tim. Loc. p. 1089.

comme deux attributs, mais comme deux hypoſtaſes, ou deux émanations de la Subſtance divine, il ne s'en ſuivroit pas que les Chrétiens ayent tiré de lui leur doctrine de la Trinité. Ce Philoſophe a pû devoir cette idée à l'ancienne tradition du monde naiſſant, d'où les Orientaux, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs, & tous les autres peuples tirerent originairement leurs ſaines opinions ſur la Théologie. Les Philoſophes de toutes les nations ſemblent avoir eû quelque idée plus ou moins confuſe de cette Triplicité, dans l'Unité ſuprême[a]. Le Chriſtianiſme n'a fait que développer cet ancien dogme. Il nous enſeigne qu'il y a dans l'Eſſence divine une Triple diſtinction de Pere, Fils, & Saint Eſprit; que les actions de l'un, ne ſont pas celles de l'autre; que le Pere exiſte par lui même d'une maniere indépendante comme la ſource primitive de la Divinité; que le Fils émane du Pere par une génération incomprehenſible; que le Saint Eſprit ſort de tous les deux par une proceſſion inconcévable; & enfin que ces deux émanations de la Divinité ſont néceſſaires, co-éternelles, conſubſtantielles, infinies, & égales en tout au Pere, ſon indépendance exceptée. Il a plû à l'égliſe de donner à cette triple diſtinction, le nom de Perſonnes; pour marquer que cette Trinité n'eſt pas une ſimple diviſion d'attributs, comme diſent les Sabelliens; ni trois ſubſtances dif-

[a] Plot. Enn. v. l. 1. & Cudworth Intell. Syſt. 570. à la page 630.

férentes

férentes, comme diſent les Tritheïſtes. Nous n'avons pas une idée aſſez parfaite de la nature éternelle pour nier qu'il ne puiſſe s'y trouver une ſemblable diſtinction. Il eſt vray que nous ne connoiſſons dans les êtres finis que la diſtinction des modes, & des ſubſtances, mais eſt-ce là une raiſon pour nier qu'il ne puiſſe y en avoir une autre dans l'Eſſence infinie? L'ignorance peut être une raiſon de douter, mais elle n'eſt jamais une raiſon de nier.

Pour faire taire les incrédules, & pour leur rendre ce myſtere intelligible, un célébre Docteur de l'Egliſe Anglicane[a], & à ce qu'on m'aſſure, le prince des Philoſophes modernes[b], crurent pouvoir ſans bleſſer la foy, regarder les trois perſonnes de la Trinité comme trois Agens individûs, ou trois Etres diſtincts, quoique de la même ſubſtance. Cette opinion eſt autant au deſſus de l'Arianiſme, que l'Arianiſme eſt au deſſus du Socinianiſme. Fauſto-Socini ſoûtenoit que le Fils n'a jamais exiſté avant l'incarnation. Arius croyoit qu'il avoit été créé ou tiré du néant comme les Etres finis, mais de toute éternité c'eſt-à-dire avant tous les temps. Le ſavant Docteur Clarke ſoûtient par tout, que le Verbe n'eſt pas une Créature, mais une émanation co-éternelle & conſubſtantielle du Pere; que cette émanation eſt auſſi eſſentielle à Dieu que ſa véracité; que le Pere ne peut être ſans le Fils, ſi ce n'eſt dans le même ſens qu'il

[a] Le Docteur Clarke. [b] Le Chevalier Newton.

peut

peut devenir menteur; & par conſéquent que le Verbe n'eſt pas un Etre précaire que Dieu peut anéantir.

Je ne juſtifie point les expreſſions indiſcrettes qui ont pû échapper à ce Docteur: On en trouve de ſemblables dans les Peres mêmes; mais la charité qui ne penſe mal de perſonne, qui croit tout, qui eſpere tout, qui ſupporte tout, ne prend point au pied de la lettre les paroles inconſiderées qu'on deſavoüe. Il faut convenir cependant que cette doctrine qu'on impute au Chevalier Newton n'explique rien, & ne fait que nous replonger dans de nouvelles difficultés plus grandes que les prémieres. Il peut y avoir pluſieurs Etres diſtincts, d'une même ſubſtance diviſible & finie; mais il eſt impoſſible de concevoir trois Etres diſtincts dans l'Eſſence infinie, & indiviſible, ſans détruire ſa Nature, & ſans partager le Dieu vivant & véritable. Ne vaut-il pas mieux ſe contenter de ſoûtenir avec toute l'antiquité chrétienne, qu'il y a une triple diſtinction réelle, & incomprehenſible dans la Divinité, que de troubler la paix de l'Egliſe en définiſſant la Nature métaphyſique de cette diſtinction, par des idées qui conduiſent au Trithéiſme qu'on veut éviter? A quels égaremens ne ſont pas expoſés les plus vaſtes génies, lorſqu'ils ſécoüent le joug de l'authorité pour s'abandonner à leurs ſpéculations. Continuons.

Ariſtote

Ariſtote diſciple de Platon & Prince des Philoſophes Péripatéticiens appelle Dieu [a] " l'Etre éternel, & vivant, " le plus noble de tous les Etres, une ſubſtance totale- " ment diſtincte de la matiere, ſans étendue, ſans di- " viſion, ſans parties, & ſans ſucceſſion, qui comprend " tout par un ſeul acte, qui demeurant immobile en ſoi " remue tout, & qui poſſede en lui-même un bonheur " parfait, parce qu'il ſe connoît lui-même, & ſe con- " temple avec un plaiſir infini. Dans ſa Métaphyſique il poſe pour principe [b] " que Dieu eſt une Intelligence " ſouveraine qui agit avec ordre, proportion, & deſſein, " & qu'il eſt la ſource du bon, du beau, & du juſte. Dans ſon Traité de l'ame, il dit que " l'Intellect ſuprême " [c] eſt par ſa nature le plus ancien de tous les Etres, " qu'il a une domination ſouveraine ſur tous. Il dit " ailleurs [d] que le prémier principe n'eſt ni le feu, ni " la terre, ni l'eau, ni rien de ſenſible, mais que l'eſ- " prit eſt la cauſe de l'univers, & la ſource de tout l'or- " dre, & de toutes les beautés, auſſi-bien que de tous " les mouvemens, & de toutes les formes qu'on y ad- " mire." Ces paſſages prouvent qu'Ariſtote ne ſoûte- noit l'éternité de la matiere que comme d'une produc- tion poſtérieure en nature à l'Intelligence divine, qui

[a] Ariſt. Ed. Paris 1629. Metaph. lib. XIV. cap. 7. p. 1000.
[b] Metaph. lib. XIV. cap. 10. p. 1005.
[c] Id. de anim. lib. I. cap. 7. p. 628.
[d] Metaph. lib. I. cap. 2. & 3. p. 844. & 845.

étant

étant tout acte & toute énergie ne pouvoit pas demeurer dans l'oiſiveté. Outre cette Subſtance prémiere & éternelle, il reconnoît pluſieurs autres Intelligences qui préſident aux mouvemens des ſpheres céleſtes. " Il " n'y a, dit-il, qu'un ſeul prémier Moteur & pluſieurs " Dieux ſubalternes. [a] Tout ce qu'on a ajouté ſur la " forme humaine de ces Divinités ſont des fictions faites " exprès pour inſtruire la multitude, & pour faire ob- " ſerver les bonnes Loix. Il faut réduire tout à une " ſeule Subſtance primitive, & à pluſieurs Subſtances " ſubordonnées, qui gouvernent ſous elle. Voilà la pure " doctrine des anciens échappée du naufrage des er- " reurs vulgaires, & des fables Poétiques.

Ciceron vivoit dans un temps, où la corruption des mœurs, & le libertinage d'eſprit, étoient parvenus à leur comble. La ſecte d'Epicure avoit prévalu à Rome ſur celle de Pythagore, & les eſprits les plus ſages en raiſonnant ſur la Nature divine ſe contentoient de flotter entre les deux opinions, d'une Intelligence ſouveraine & d'une matiere aveugle. Ciceron dans ſon Traité ſur la nature des Dieux, plaide la cauſe des Académiciens qui doutoient de tout. Il eſt à remarquer cependant qu'il refute fort bien Epicure dans ſon prémier livre, & que les objections qu'il fait dans ſon troiſiéme comme Académicien, ſont beaucoup plus foibles que les preuves

[a] Met. lib. XIV. cap. 8. p. 1003.

Ariſtote diſciple de Platon & Prince des Philoſophes Péripatéticiens appelle Dieu [a] " l'Etre éternel, & vivant, " le plus noble de tous les Etres, une ſubſtance totale- " ment diſtincte de la matiere, ſans étendue, ſans di- " viſion, ſans parties, & ſans ſucceſſion, qui comprend " tout par un ſeul acte, qui demeurant immobile en ſoi " remue tout, & qui poſſede en lui-même un bonheur " parfait, parce qu'il ſe connoît lui-même, & ſe con- " temple avec un plaiſir infini. Dans ſa Métaphyſique il poſe pour principe [b] " que Dieu eſt une Intelligence " ſouveraine qui agit avec ordre, proportion, & deſſein, " & qu'il eſt la ſource du bon, du beau, & du juſte. Dans ſon Traité de l'ame, il dit que " l'Intellect ſuprême " [c] eſt par ſa nature le plus ancien de tous les Etres, " qu'il a une domination ſouveraine ſur tous. Il dit " ailleurs [d] que le prémier principe n'eſt ni le feu, ni " la terre, ni l'eau, ni rien de ſenſible, mais que l'eſ- " prit eſt la cauſe de l'univers, & la ſource de tout l'or- " dre, & de toutes les beautés, auſſi-bien que de tous " les mouvemens, & de toutes les formes qu'on y ad- " mire." Ces paſſages prouvent qu'Ariſtote ne ſoûte- noit l'éternité de la matiere que comme d'une produc- tion poſtérieure en nature à l'Intelligence divine, qui

[a] Ariſt. Ed. Paris 1629. Metaph. lib. XIV. cap. 7. p. 1000.
[b] Metaph. lib. XIV. cap. 10. p. 1005.
[c] Id. de anim. lib. 1. cap. 7. p. 628.
[d] Metaph. lib. 1. cap. 2. & 3. p. 844. & 845.

étant

étant tout acte & toute énergie ne pouvoit pas demeurer dans l'oiſiveté. Outre cette Subſtance prémiere & éternelle, il reconnoît pluſieurs autres Intelligences qui préſident aux mouvemens des ſpheres céleſtes. " Il " n'y a, dit-il, qu'un ſeul prémier Moteur & pluſieurs " Dieux ſubalternes. [a] Tout ce qu'on a ajouté ſur la " forme humaine de ces Divinités ſont des fictions faites " exprès pour inſtruire la multitude, & pour faire ob- " ſerver les bonnes Loix. Il faut réduire tout à une " ſeule Subſtance primitive, & à pluſieurs Subſtances " ſubordonnées, qui gouvernent ſous elle. Voilà la pure " doctrine des anciens échappée du naufrage des er- " reurs vulgaires, & des fables Poétiques.

Ciceron vivoit dans un temps, où la corruption des mœurs, & le libertinage d'eſprit, étoient parvenus à leur comble. La ſecte d'Epicure avoit prévalu à Rome ſur celle de Pythagore, & les eſprits les plus ſages en raiſonnant ſur la Nature divine ſe contentoient de flotter entre les deux opinions, d'une Intelligence ſouveraine & d'une matiere aveugle. Ciceron dans ſon Traité ſur la nature des Dieux, plaide la cauſe des Académiciens qui doutoient de tout. Il eſt à remarquer cependant qu'il refute fort bien Epicure dans ſon prémier livre, & que les objections qu'il fait dans ſon troiſiéme comme Académicien, ſont beaucoup plus foibles que les preuves

[a] Met. lib. XIV. cap. 8. p. 1003.

fondées ſur les merveilles de la nature, qu'il rapporte dans ſon ſecond livre, pour démontrer l'exiſtence d'une Intelligence ſouveraine.

Dans ſes autres ouvrages, & ſur tout dans ſon livre des loix, il nous dépeint " l'Univers comme une Ré- " publique [a] dont Jupiter eſt le Prince & le Pere com- " mun. La grande Loi imprimée dans le cœur de tous " les hommes, eſt d'aimer le bien public, & les mem- " bres de la ſociété comme ſoi-même. Cet amour de " l'ordre eſt la ſouveraine juſtice, & cette juſtice eſt " aimable par elle-même. Si l'on ne l'aime que pour " l'utilité qu'elle procure, on n'eſt pas bon, mais poli- " tique. La ſouveraine injuſtice, c'eſt d'aimer la juſtice " ſeulement pour la récompenſe. En un mot la Loi " univerſelle, immuable, éternelle de toutes les Intelli- " gences eſt de chercher le bonheur les unes des autres, " comme étant les enfans d'un même pere." Il nous répréſente enſuite Dieu comme une ſageſſe ſouveraine à l'autorité de qui toutes les natures intelligentes peuvent encore moins ſe ſouſtraire que les natures corporelles. [b] " Selon l'opinion des plus ſages & des plus " grands génies, dit ce Philoſophe, la Loi n'eſt pas une " invention de l'eſprit humain, ni l'établiſſement arbi- " traire des peuples, mais une ſuite de la raiſon éter- " nelle, qui gouverne l'Univers. L'outrage que Tarquin

[a] Cic. de Leg. Ed. Amſt. 1661. lib. 1. p. 1188,—1191, &c.
[b] Cic de Leg. lib. 2. p. 1194.

" fit à Lucrece, continue-t-il, n'en étoit pas moins cri-
" minel, parce qu'il n'y avoit point encore de Loi écrite
" à Rome contre ces ſortes de violences. Ce Tyran
" manqua à la Loi éternelle qui n'a pas commençé à
" être Loi, lorſqu'elle a été écrite, mais lorſqu'elle a
" été faite: Or ſon origine eſt auſſi ancienne que l'eſ-
" prit divin; car la vraye, la primitive, & la principale
" Loi n'eſt autre que la ſouveraine raiſon du grand
" Jupiter. [a] Cette loi, dit-il ailleurs, eſt univerſelle, é-
" ternelle, immuable; elle ne varie point ſelon les lieux
" & les temps; elle n'eſt pas différente aujourd'hui de
" ce qu'elle étoit autrefois: La même Loi immortelle
" régle toutes les nations, parce qu'il n'y a qu'un ſeul
" Dieu, qui a enfanté & publié cette Loi." Telles é-
toient les idées de Ciceron lorſqu'il conſultoit ſes lumi-
éres naturelles, & que l'envie de faire briller ſon
eſprit ne l'engageoit plus à défendre la doctrine des
Pyrrhoniens.

Ecoutons enfin Seneque le Stoïcien: Il étoit précep-
teur de Neron & vivoit dans un ſiécle où le Chriſtia-
niſme n'étoit pas aſſez reſpecté pour que les Payens en
empruntaſſent des lumiéres philoſophiques. " Il importe
" peu, dit-il, [b] de quel nom on appelle la prémiére na-
" ture, & la divine raiſon qui préſide à l'Univers, & qui
" en remplit toutes les parties; c'eſt toûjours le même

[a] Frag. de la repub. de Cicer. conſervé par Lactance lib. VI. cap. 8.
[b] Senec. Edit. Ant. à Lipſio 1632. de Benef. lib. IV. p. 311.

" Dieu. On le nomme Jupiter Stateur, non comme
" diſent les Hiſtoriens, parce qu'il arrêta les armées Ro-
" maines qui fuyoient ; mais parce qu'il eſt le ferme
" appui de tous les Etres. On peut l'appeller Deſtin,
" parce qu'il eſt la prémiére cauſe d'où dépendent toutes
" les autres. Nos Stoïciens l'appellent tantôt le pere
" Bacchus, parce qu'il eſt la vie univerſelle qui anime la
" nature ; Hercule, parce que ſa puiſſance eſt invincible ;
" Mercure, parce qu'il eſt la raiſon, l'ordre, & la ſageſſe
" éternelle. Vous pouvez lui donner autant de noms
" que vous voudrez, pourvû que vous n'admettiez
" qu'un ſeul Principe préſent par tout.

Seneque conſidére après Platon, l'entendement divin comme contenant en ſoi le modéle de toutes choſes, qu'il appelle les idées immuables, & toutes-puiſſantes. [a] " Tout ouvrier, dit-il, a un modéle ſur lequel il forme
" ſon ouvrage ; n'importe ſi ce modéle exiſte hors de
" lui devant ſes yeux, ou s'il ſe forme en lui par l'ef-
" fort de ſon propre génie : Dieu produit ainſi au de-
" dans de lui-même ce modéle parfait, qui eſt la pro-
" portion, l'ordre & la beauté de tous les Etres. Les
" Anciens, dit-il ailleurs [b], ne croyoient point Jupiter
" tel que nous le répréſentons dans le Capitole & dans
" les autres édifices : Mais ils entendoient par Jupiter,
" le Gardién & le Gouverneur de l'Univers, l'entende-
" ment & l'eſprit, le maître & l'ouvrier de cette grande

[a] Senec. Epiſt. 65. p. 493. [b] Ibid. Natur. quæſt. lib. 2. p. 715.

" machine

" machine. Tous les noms lui conviennent, vous ne
" vous trompez pas en l'appellant Deſtin, parce qu'il eſt
" la cauſe des cauſes de qui tout dépend. Voulez-vous
" l'appeller Providence? vous ne vous trompez point,
" c'eſt par ſa ſageſſe que ce monde ſe gouverne. Vou-
" lez-vous l'appeller Nature? vous ne péchérez pas, c'eſt
" de lui que tous les Etres ſont nés, & par lui qu'ils
" reſpirent.

On ne peut lire ſans admiration les ouvrages d'Epictéte, d'Arrien ſon diſciple, & de Marc-Antonin. On y trouve des régles de Morale dignes du Chriſtianiſme. Ces diſciples de Zenon croyoient cependant comme leur maître qu'il n'y avoit qu'une ſeule Subſtance; que l'Intelligence ſouveraine étoit matérielle; que ſon eſſence étoit un pur Ether qui rempliſſoit tout par diffuſion locale; que tout ce qui n'étoit pas étendû n'étoit rien; & enfin que l'étendue infinie étoit la même que l'Immenſité divine. Les Platoniciens leur répréſentoient [a] que c'eſt une imagination groſſiere de ſuppoſer que tout ce qui eſt, exiſte ainſi par diffuſion locale; que par cette diffuſion, l'Eſſence divine ne ſeroit pas également préſente par tout, puis qu'il y en auroit plus dans un grand eſpace, que dans un petit; qu'il eſt abſurde de concevoir ce qui n'eſt que Force, Sageſſe, & Bonté ſous la forme de long, large, & profond; que tous les Etres exiſtent en Dieu, mais qu'il n'exiſte qu'en lui même; que l'eſpace im-

[a] Plat. Timæ. & de Leg. lib. x. Ariſt. de Anima. lib. 1. cap. 3. Porphyr. p. 230.

menſe

menſe n'eſt pas l'Immenſité divine, comme le temps éternel n'eſt pas l'Eternité divine ; que l'Immenſité de Dieu eſt la maniére dont il exiſte en lui même ſans extenſion de parties, comme ſon Eternité eſt la maniére dont il exiſte en lui même ſans ſucceſſion de penſées ; que l'eſpace n'eſt que la maniére dont les corps exiſtent en lui, comme le temps n'eſt que la maniére dont les Etres finis exiſtent avec lui ; que l'un meſure la borne des parties, & l'autre la variation des modes ; que nous n'aurions point l'idée d'étendue locale, s'il n'y avoit point de corps, comme nous n'aurions point l'idée de durée ſucceſſive, s'il n'y avoit point de changemens ; & qu'enfin l'étendue ſans bornes, n'eſt pas immenſe dans tous les ſens, comme elle n'eſt pas infinie de toutes les maniéres : Mais que Dieu eſt immenſe en tout ſens, comme il eſt infini de toute façon.

Voilà comment les Philoſophes payens parloient de l'Immenſité divine avant la naiſſance de la Théologie ſcholaſtique. L'obſcurité de nos raiſonnemens ſur cette matiére vient de ce que nous n'avons aucune idée claire des Subſtances : Nous ne les connoiſſons, & nous ne les diſtinguons que par leurs propriétés ; autrement nous verrions que l'Unité ſuprême peut exiſter par-tout ſans extenſion de parties, comme elle exiſte toûjours ſans ſucceſſion de penſées ; qu'elle eſt toute entiere dans tous les lieux, comme elle voit tous les Etres par un ſeul regard. D'ailleurs nous n'avons pas une idée claire de l'Immenſité

ſité divine, parce que nous n'avons pas une idée complette de l'Infini: Nous luy attribuons certaines propriétés parce que nous voyons qu'elles ſont contenues dans ſon idée; mais nous ſommes obligés pour éviter des abſurdités de luy accorder d'autres attributs que nous ne comprenons pas. C'eſt ainſi que dans la Géométrie nous admettons la diviſibilité infinie de la matiére, & la doctrine des Aſymptotes qui en eſt une ſuite, ſans avoir une idée claire de l'une ni de l'autre.

Au reſte le Matérialiſme des Stoiciens ne prouve pas qu'ils ayent été Athées: Une fauſſe idée ſur la Divinité ne forme point l'Athéiſme. Ce qui conſtitue l'Athée n'eſt pas de ſoûtenir avec les Orientaux que la matiére eſt une expanſion de la Subſtance divine; ni avec les Stoiciens que l'Eſſence infinie eſt un pur Ether; ni avec les Platoniciens que l'Univers eſt une production éternelle de la Divinité. Le véritable Athéiſme conſiſte à nier qu'il y ait une Intelligence ſouveraine qui ait produit le monde par ſa puiſſance, & qui le gouverne par ſa ſageſſe.

Voyons enfin quel ſentiment avoient les Peres de l'Egliſe ſur la Théologie des Payens: Ils étoient à portée de la connoître à fond, par les fréquentes diſputes qu'ils avoient avec eux. Il faut craindre dans une matiére auſſi délicate, de s'abandonner à ſes propres conjectures: Ecoutons la ſage Antiquité. Arnobe introduit les Payens ſe plaignant de l'injuſtice des Chrétiens. [a] " C'eſt une ca-

[a] Arnob. Lib. 1. p. 19.

" lomnie,

" lomnie, diſent ces Payens, de nous imputer le crime
" de nier un Dieu ſuprême. Nous l'appellons Jupiter le
" très-grand, & le très-bon ; nous lui dédions nos plus
" ſuperbes Edifices & nos Capitoles ; pour marquer que
" nous l'exaltons au-deſſus de toutes les autres Divinités.
" Saint Pierre inſinue dans ſa [a] prédication à Athenes
" dit [b] Saint Clement Alexandrin, que les Grecs connoiſ-
" ſoient la Divinité. Il ſuppoſe que ces peuples adorent
" le même Dieu que nous, quoique ce ne ſoit pas de la
" même maniére. Il ne nous défend point d'adorer le
" même Dieu que les Grecs, mais il nous défend de
" l'adorer de la même façon. Il nous ordonne de changer
" la maniére de nôtre culte, & nullement l'objét. Les
" Payens, dit Lactance, [c] qui admettent pluſieurs Dieux,
" diſent cependant que ces Divinités ſubalternes préſi-
" dent tellement à toutes les parties de l'Univers, qu'il
" n'y a qu'un ſeul Recteur & Gouverneur ſuprême : de-
" là il ſuit que toutes les autres Puiſſances inviſibles ne
" ſont pas des Dieux, mais des Miniſtres ou des Députés
" de ce Dieu unique, très-grand, & tout-puiſſant, qui
" les a conſtitués pour exécuteurs de ſes volontés. Eu-
" ſébe de Céſarée ajoute : [d] Les payens reconnoiſſoient
" qu'il n'y avoit qu'un ſeul Dieu, qui remplit tout, qui
" pénétre tout, & qui préſide à tout ; mais ils croyoient

[a] Livre apocryphe qui paſſoit alors ſous le nom de cet Apôtre.
[b] Strom. liv. 6. p. 635.
[c] Lib. 1. p. 16. [d] Præp. Evang. lib. 3. cap. 13. p. 105.

" qu'étant

" qu'étant préſent à ſon ouvrage d'une maniére incor-
" porelle & inviſible, c'eſt avec raiſon qu'on l'adore dans
" ſes effets viſibles & corporels. Je finis par un fameux paſſage de Saint Auguſtin qui réduit le Polythéiſme des Payens à l'unité d'un ſeul Principe. " Jupiter, dit ce
" Pere, [a] eſt ſelon les Philoſophes l'ame du monde, qui
" prend des noms différens ſelon les effets qu'il produit.
" Dans les eſpaces étherés on l'appelle Jupiter, dans
" l'air Junon, dans la mer Neptune, dans la terre Plu-
" ton, aux enfers Proſerpine, dans l'élément du feu
" Vulcain, dans le ſoleil Phœbus, dans les dévins
" Apollon, dans la guerre Mars, dans la vigne Bacchus,
" dans les moiſſons Cerès, dans les bois Diane, dans les
" ſciences Minerve. Toute cette foule de Dieux & de
" Déeſſes ne ſont que le même Jupiter, dont on expri-
" me les différentes vertus par des noms différens. Il eſt donc évident par le témoignage des Poëtes profanes, des Philoſophes Gentils, & des Peres de l'Egliſe, que les Payens reconnoiſſoient une ſeule Divinité ſuprême. Les Orientaux, les Egyptiens, les Grecs, les Romains & toutes les Nations enſeignoient univerſellement cette vérité.

Vers la cinquantiéme Olympiade ſix cens ans avant l'Ere Chrétienne, les Grécs ayant perdu les ſciences traditionnelles des Orientaux, négligerent la doctrine des Anciens, & commencérent à raiſonner ſur la nature divine par les préjugés des ſens & de l'imagination. 1°. Anaxi-

[a] S. Auguſt. de Civit. Dei, lib. 4. cap. 11.

mandre vivoit alors, il fût le prémier qui voulut bannir de l'Univers le ſentiment d'une Intelligence ſoûveraine, pour réduire tout à l'action d'une matiére aveugle qui prend néceſſairement toutes ſortes de formes. Il fût ſuivi par Leucippe, Démocrite, Epicure, Straton, Lucréce & toute l'Ecole des Atomiſtes. 2°. Pythagore, Anaxagore, Socrate, Platon, Ariſtote & tous les Grands Hommes de la Gréce, ſe ſoûleverent contre cette doctrine impie, & tâchérent de rétablir l'ancienne Théologie des Orientaux. Ces génies ſupérieurs voyoient dans la nature mouvement, penſée, deſſein : Or comme l'idée de la matiére ne renferme aucune de ces trois propriétés, ils concluoient qu'il y avoit dans la nature une autre ſubſtance que la matiére. La Gréce s'étant ainſi partagée en deux Sectes, on diſputa long-temps de part & d'autre ſans ſe convaincre. 3°. Vers la cent vingtiéme Olympiade, Pyrrhon forma une troiſiéme Secte dont le grand principe étoit de douter de tout & de ne rien décider. [a] Tous les Atomiſtes qui avoient cherché en vain une démonſtration de leurs faux principes, ſe réunirent bien-tôt á la Secte Pyrrhonienne ; ils s'abandonnerent follement au doute univerſel, & parvinrent peu aprés à un tel excès de phrénéſie, qu'ils doutérent des vérités les plus claires & les plus ſenſibles. Ils ſoûtinrent ſans allégorie que tout ce qu'on voit n'eſt qu'une illuſion, & que la vie entiére eſt un ſonge perpétuel dont ceux de la nuit ne ſont que des images. 4°. Enfin

[a] Olymp. cxx.

Zenon

Zénon établit une quatriéme Ecole, vers la cent trentiéme Olympiade: Ce Philoſophe tâcha de concilier les diſciples de Démocrite avec ceux de Platon, en ſoûtenant que le prémier Principe étoit une Sageſſe infinie, mais que ſon eſſence étoit un pur éther, ou une lumiere ſubtile qui ſe répandoit par tout pour donner la vie, le mouvement & la raiſon à tous les Etres.

Il y avoit donc quatre ſortes de Philoſophes parmi les Anciens: Les Athées ou les Atomiſtes, les Spiritualiſtes ou les Théiſtes, les Matérialiſtes ou les Stoïciens, les Pyrrhoniens ou les Académiciens. Dans ces derniérs temps on n'a fait que renouveller les anciennes erreurs, en les déguiſant ſous d'autres termes.

1°. Jordano Bruno, Vannini, & Spinoza ont rappellé le monſtrueux Syſtéme d'Anaximandre; mais ils y ont introduit des ſubtilités pour éblouir les ames foibles. Spinoza ayant ſenti que la penſée ne peut pas être un effét de la matiére, crût prévenir toutes les objections qu'on fait aux Matérialiſtes en ſoûtenant [a] que l'étendüe & la penſée ſont des propriétés de la même Subſtance; [b] que les idées ne différent pas réellement des objéts; [c] que l'étendüe & la matiére ſont les mêmes; [d] que l'eſpace infini eſt l'Immenſité de Dieu, comme le temps infini eſt ſon Eternité; [e] & par conſéquent que toutes les eſ-

[a] Locke Entend. Hum. p. 456. [b] Barclay Dial. Anglois. [c] Deſcartes & Malebranche. [d] Dr. Clarke Lett. à Leibnitz p. 77. & 129. [e] Les Orientaux & quelques Auteurs Cabaliſtiques.

ſences ne ſont que les différentes formes de la même Subſtance. Il faut avouer cependant que ſon Athéiſme ne conſiſte pas dans ces erreurs, puiſque l'une ou l'autre de ces opinions a été ſoûtenüe par des Philoſophes qui avoient une horreur ſincére de toute impiété. L'Athéiſme de Spinoza conſiſte en ce qu'il ſoûtient que cette Subſtance unique agit ſans connoiſſance & ſans deſſein. 2°. Des Cartes, Malebranche, Poiret, Leibnitz, le Chevalier Newton, le Dr. Clarke, le Dr. Bentley, le Dr. Cheyne & pluſieurs Philoſophes d'un génie également profond & ſubtil, combattent l'Athéiſme, & confirment par leurs raiſonnemens l'ancienne Théologie: Ils ajoutent aux preuves tirées des effets, celles qu'on tire de l'idée de la prémiére Cauſe: Ils montrent que les raiſons de croire ſont infiniment ſupérieures à celles de douter; & font ſentir qu'il eſt abſurde de nier ce qu'on voit clairement, parce qu'on ne voit pas plus loin. 3°. Mr. Hobbes & quelques Philoſophes plus croyans, Behmen & quelques Auteurs Cabaliſtiques, ont rénouvellé les erreurs des Stoïciens, & prétendent que l'étendue eſt la baſe de toutes les Subſtances; que l'Ame ne differe du corps que par ſa ſubtilité; que l'eſprit n'eſt qu'un corps rarifié, & le corps un eſprit condenſé; & qu'enfin l'Etre infini eſt étendû par diffuſion locale quoiqu' indiviſible. 4°. Quelques Eſprits ſuperficiels qui ne ſavent pas ſaiſir la vérité avec une vue ferme, ni ballançer les degrés d'évidence, ni comparer la force des preuves avec celle des objections,

jections, ſe perſuadent que l'eſprit humain n'eſt pas fait pour connoître la vérité, ſe jettent dans le doute univerſel, & tombent enfin dans une eſpéce de Pyrrhoniſme inſenſé, nommé l'Egomiſme, où chacun ſe croit le ſeul Etre exiſtant. L'hiſtoire des temps paſſés eſt ſemblable à celle de nos jours : L'eſprit humain prend à peu près les mêmes formes dans les différens ſiécles ; il s'égare dans les mêmes routes ; il y a des maladies périodiques pour l'eſprit, comme pour le corps.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

De la Mythologie des Payens.

LES hommes abandonnés à la ſeule lumiere de leur raiſon ont toûjours régardé le mal moral & phyſique, comme un phénoméne choquant dans l'ouvrage d'un Etre infiniment ſage, bon & puiſſant. Pour expliquer ce phénoméne, les Philoſophes ont eû recours à pluſieurs hypothéſes. La raiſon leur dictoit à tous, que ce qui eſt ſouverainement bon ne peut rien produire de méchant, ni de malheureux. De-là ils concluoient que les ames n'étoient pas ce qu'elles avoient été d'abord ; qu'elles s'étoient dégradées par quelque faute qu'elles avoient commiſe dans un état précédent; que cette vie eſt un lieu d'exil & d'expiation ; & qu'enfin tous les Etres ſéroient rétablis dans l'ordre. La tradition s'uniſſoit à la raiſon; & cette tradition avoit répandu dans toutes les nations certaines opinions communes ſur les trois états du monde. C'eſt ce que je vais faire voir dans cette ſeconde partie, qui ſera comme un abregé de la doctrine traditionelle des Anciens.

Je commence par la Mythologie des Grecs & des Romains. Tous les Poëtes nous dépeignent le ſiécle d'or ou de Saturne comme un état heureux, où il n'y avoit

ni

ni malheurs, ni crimes, ni travail, ni peines, ni maladies, ni mort. [a] Ils nous répréſentent au contraire le ſiécle de fer, comme le commencement du mal phyſique & moral : Les ſouffrances, les vices & tous les maux cruels ſortent de la boëte fatale de Pandore, & inondent la terre [b]. Ils nous parlent du ſiécle d'or renouvellé, comme d'un temps où Aſtrée doit révénir ſur la terre, où la juſtice, la paix & l'innocence doivent reprendre leurs prémiérs droits ; & où tout doit être rétabli dans ſa perfection primitive [c]. Enfin ils chantent par-tout les exploits d'un fils de Jupiter qui abandonne l'Olympe pour vivre parmi les hommes : Ils lui donnent des noms différens ſelon ſes différentes fonctions ; tantôt c'eſt Apollon qui combat Python & les Titans ; tantôt c'eſt Hercule qui détruit les Monſtres & les Géans, & qui purge la terre de leurs fureurs, & de leurs crimes ; quelquefois c'eſt Mercure ou le Meſſager des Dieux qui vole par-tout pour exécuter leurs volontés ; d'autres fois c'eſt Perſée qui délivre Andromede ou la nature humaine, du monſtre qui ſortit de l'abyme pour la dévorer. C'eſt toûjours quelque fils de Jupiter qui livre des batailles, & qui remporte des victoires. Je n'inſiſte point ſur ces deſcriptions poëtiques, parce qu'on peut

[a] Voyez Heſiod. de ſecul. aureo. Orph. apud Proclum Theol. Plat. lib. 5. cap. 10. Lucret. lib. 5. Ovid. Metam. lib. 1. fab. 3. Virg. Georg. lib. 2. ℣ 336.

[b] Ovid. Met. lib. 1. fab. 4, 5, & 6. Virg. Georg. lib. 1. ℣ 126. Juv. Satir, 6. [c] Virg. Ecl. 4. Senec. Trag. Oedip. Act. 2.

les regarder comme des fictions faites au hazard, pour embellir un poëme & pour amuſer l'eſprit. L'illuſion eſt à craindre dans les rapports & les explications allégoriques. Je me hâte d'expoſer la doctrine des Philoſophes, & ſur-tout celle de Platon : C'eſt la ſource où Plotin, Proclus & les Platoniciens du troiſiéme ſiécle, ont puiſé leurs principales idées.

Commençons par le dialogue de Phédon ou de l'immortalité, dont voici l'analyſe : Phédon raconte à ſes amis l'état où il vit Socrate le jour de ſa mort. [a] Il ſortoit de la vie, dit-il, avec une joye paiſible, & une intrépidité généreuſe. Ses amis lui en démanderent la cauſe. " J'eſpére, leur répond Socrate, me réunir aux Dieux " bons & parfaits, & à des hommes meilleurs que ceux " que je laiſſe ſur la terre." [b] Cébés lui ayant dit que l'ame ſe diſſipe après la mort comme une fumée, & s'anéantit tout-à-fait, il combat cette opinion en tâchant de prouver que l'ame a eû une exiſtence réelle dans un état heureux avant que d'animer un corps humain. Platon attribue ailleurs cette doctrine à Orphée. [c] " Les " diſciples d'Orphée, dit-il, appelloient le corps une " priſon, parce que l'ame eſt ici dans un état de puni- " tion, juſqu'à ce qu'elle ait expié les fautes qu'elle a " commiſes dans le Ciel. [d] " Les ames, continue Platon, " qui ſe ſont trop adonnées aux plaiſirs corporels, & qui

[a] Page 48, 11. [b] Page 57. [c] Plat. Cratyl. p. 276.
[d] Phedon p. 61, 62, 63.

" ſe ſont

" ſe ſont abruties, errent ſur la terre, & rentrent dans " de nouveaux corps ; car toute volupté & toute paſſion " attâchent l'ame au corps, lui perſuadent qu'elle eſt " de même nature, & la rendent, pour ainſi dire, cor- " porelle, de ſorte qu'elle ne peut s'envoler dans une " autre vie ; mais impure & appeſantie, elle s'enfonce de " nouveau dans la matiére, & devient par-là incapa- " ble de remonter vers les pures régions, & d'être ré- " unie à ſon Principe.

Voilà la ſource de la Métempſycoſe que Platon répré- ſente dans le ſecond Timée comme une allégorie, & quelquefois comme un état réel, où les ames qui ſe ſont rendues indignes de la ſuprême beatitude, ſéjournent & ſouffrent ſucceſſivement dans les corps des différens a- nimaux, juſqu' à ce qu'elles ſoient purgées de leurs crimes par les peines qu'elles ſubiſſent. C'eſt ce qui a fait croire à quelques Philoſophes, que les ames des bêtes étoient des Intelligences dégradées. Cette doctrine eſt très an- cienne, & commune à tous les Aſiatiques, où Pytha- gore & Platon la puiſerent ; mais les Poëtes l'avoient fort avilie par leur fictions. Ils ſuppoſoient que la Mé- tempſycoſe étoit univerſelle & éternelle ; qu'elle s'éten- doit également à tous les temps, & à tous les eſprits. Les Philoſophes au contraire croyoient qu'elle ne re- gardoit que les ames corrompues, & qu'elle finiroit un jour, lors qu'elles ſeroient purgées de leurs crimes.

* Cudw. Intell. Syſt. p. 314.

Les Pythagoriciens, & les Platoniciens ne pouvant pas ſe perſuader, que les bêtes fuſſent abſolument exemptes de peine & de plaiſir; ni que la matiére fût ſuſceptible de ſentiment & de connoiſſance; ni que la Juſtice divine pût faire ſouffrir des Intelligences qui n'ont jamais péché, crurent que la doctrine de la Métempſycoſe étoit moins abſurde que celle des automates, des ames matérielles, ou des pures intelligences faites exprés pour animer les bêtes.

La prémiere opinion que les bêtes ſont de pures machines eſt tout-à-fait contraire à l'expérience. On peut s'éblouir là deſſus par des hypothéſes générales & ingénieuſes; mais on ne le ſoûtiendra jamais ſérieuſement, quand on entrera dans le détail de toutes les apparences de ſentiment que nous voyons dans les bêtes. Je ne dis pas les apparences de réflection, mais de ſentiment: Je ſay qu'il ſe paſſe en nous ſans y réflechir des mouvemens qui paroiſſent les effets du raiſonnement le plus exact, & le plus Géométrique. Je ne parle que des marques de peine & de plaiſir, que nous obſervons dans les animaux, & dont nous ne pouvons douter, ſi ce n'eſt parce que nous ne ſentons pas ce qui leur arrive: Mais par la même raiſon nous pourrions croire que les autres hommes ſont des machines. La ſeconde opinion des Péripatéticiens ſur les ames matérielles, tend à détruire toutes les preuves qu'on donne de l'immatérialité de nos eſprits. Si la matiére peut ſentir, elle pourra auſſi

réflechir

réflechir ſur ſes propres ſentimens, & l'on n'a plus de reſſource contre les Matérialiſtes. La troiſiême opinion détruit toutes nos idées les plus ſaines de la Divinité: Elle ſuppoſe que Dieu peut créer dans le prémier inſtant, des êtres malheureux qui n'ont jamais démérité, dégrader ſans aucune raiſon des Intelligences pures, & les anéantir enſuite, après les avoir fait joüer dans des mortels un rôle fort inférieur à leur nature.

J'oſe dire que l'opinion de la Métempſycoſe eſt moins contraire non ſeulement à l'expérience, & à la raiſon, mais encore à la Religion que les trois autres. Nous voyons dans les Oracles ſacrés * que les eſprits impurs peuvent déſirer quelquefois d'entrer dans les corps des plus vils animaux. Au reſte l'eſprit philoſophique nous ordonne le ſage Pyrrhoniſme, ſur toutes les conjectures incertaines. Le ſeul uſage que je veux faire de tous ces raiſonnemens eſt de montrer aux incrédules, qu'ils ne diſent rien contre nous, quand ils ſoûtiennent que nos ames meurent comme celles des bêtes; & de plus que les fictions des anciens, quelques abſurdes qu'elles paroiſſent d'abord, ſont ſouvent plus raiſonnables, que les ſyſtêmes des modernes qu'on regarde comme très profonds. Retournons à Platon.

" Les ames, continue-t-il dans le Phédon, qui ont tra-
" vaillé ici-bas à ſe dégager de toute ſouillure immonde, ſe

* S. Luc chap. viii.

" retirent après la mort dans un lieu inviſible, qui nous " eſt inconnu, où le pur s'unit au pur, le bon s'unit à " ſon ſemblable, & nôtre Eſſence immortelle à l'Eſſence " divine." Il appelle ce lieu la prémiére terre où les ames faiſoient leur demeure avant leur dégradation. [a] " La terre " eſt immenſe, dit-il, nous n'en connoiſſons & n'en ha- " bitons qu'un petit coin. Cette terre étherée, ancien ſé- " jour des ames, eſt placée dans les pures régions du " ciel, où ſont les aſtres. Nous qui vivons dans ces " abîmes profonds, nous nous imaginons que nous " ſommes dans un lieu élevé, & nous appellons l'air le " ciel, ſemblables à un homme qui du fond de la mer " voyant le ſoleil & les aſtres au travers des eaux, croi- " roit que l'ocean eſt le ciel même. Mais ſi nous a- " vions des aîles pour nous élever en-haut, nous ver- " rions que là eſt le vrai ciel, la vraye lumiere & la " vraye terre. Comme dans la mer tout eſt troublé, " rongé & défiguré par les ſels qui y abondent ; de " même dans nôtre terre préſente tout eſt difforme, " corrompu, délabré, en comparaiſon de la terre pri- " mitive." Platon fait enſuite une deſcription pompeuſe de cette terre étherée dont la nôtre n'eſt qu'une croûte détachée. [b] " Il dit que tout y étoit beau, harmonieux, " tranſparent ; des fruits d'un goût exquis y croiſſoient " naturellement ; il y couloit des fleuves de Nectar ;

[a] Du Phedon p. 81. [b] Ibid. p. 82.

" on

" on y reſpiroit la lumiére comme nous reſpirons l'air, " & l'on y beuvoit des eaux qui étoient plus pures que " l'air même. Cette idée de Platon s'accorde avec celle de Deſcartes ſur la nature des planettes: Ce Philoſophe moderne croyoit qu'elles étoient d'abord des ſoleils, qui contractérent enſuite une croûte épaiſſe & opaque.

La même doctrine de Platon eſt encore développée dans ſon Timée. Là il nous raconte que Solon dans ſes voyages entretint un Prêtre Egyptien ſur l'antiquité du monde, ſur ſon origine, & ſur les révolutions qui y ſont arrivées ſelon la Mythologie des Grecs. Alors le Prêtre Egyptien lui dit, [a] " O Solon, Solon, vous autres Grecs " vous êtes toûjours enfans, & vous ne parvenez jamais " à un âge mûr; votre eſprit eſt jeune, & n'a aucune " vraye connoiſſance de l'antiquité. Il eſt arrivé pluſi- " eurs inondations & conflagrations ſur la terre, cauſées " par le changement des mouvemens céleſtes. Vôtre " Hiſtoire de Phaëton qui paroît une fable, n'eſt pour- " tant pas ſans quelque fondement véritable: Nous autres " Egyptiens nous avons conſervé la mémoire de ces faits " dans nos monumens, & dans nos temples; mais ce " n'eſt que depuis peu que les Grecs ont connu les Let- " tres, les Muſes & les Sciences." Ce diſcours donne occaſion à Timée d'expliquer à Socrate, l'origine des choſes, & l'état primitif du monde. [b] " Tout ce qui a " été produit, dit-il, a été produit par quelque cauſe.

[a] Tim. p. 1043. [b] Pag. 1047.

" Il

« Il eſt difficile de connoître la nature de cet Architecte, « & de ce pere de l'Univers ; & quand vous la découvririez, il vous ſeroit impoſſible de la faire comprendre « au Vulgaire. Cet Architecte, continue-t-il, a eû quelque modéle ſelon lequel il a tout produit, & ce modéle c'eſt lui-même. Comme il eſt bon, & que ce qui « eſt bon n'eſt jamais touché d'aucune envie, il a fait « toutes choſes ſemblables à ce modéle : Il a fait le « monde un tout parfait, compoſé de parties toutes parfaites, & qui n'étoient ſujettes ni à la maladie, ni à la « vieilleſſe. Le Pere de toutes choſes [a] voyant enfin cette « belle image de lui-même ſe plut dans ſon ouvrage, & « cette complaiſance lui inſpira le déſir de rendre cette « image de plus en plus ſembable à ſon modéle.

Dans le dialogue appellé le Politique, Platon nomme cet état primitif du monde, le regne de Saturne, & voici comme il le décrit. « [b] Dieu étoit alors le Prince & le « Pere commun de tous ; il gouvernoit le monde par « lui-même, comme il le gouverne à préſent par les « Dieux inférieurs : Alors la fureur, ni la cruauté ne « regnoient point ſur la terre ; la guerre & la ſédition « n'étoient point connues. Dieu nourriſſoit les hommes « lui-même ; il étoit leur Gardien & leur Paſteur : Il « n'y avoit ni Magiſtrats ni Politique comme à préſent. « Dans ces heureux temps, les hommes ſortoient du ſein « de la terre qui les produiſoit d'elle-même, comme les

[a] Pag. 1051. [b] Pag. 537, 538.

« fleurs

" fleurs & les arbres. Les campagnes fertiles fourniſſoient " des fruits, & des bleds ſans les travaux de l'Agricul- " ture ; les hommes ne couvroient point leur corps, " parce qu'on ne ſentoit point encore les rigueurs de l'hy- " ver ; ils prenoient leur repos ſur des lits de gazons " toûjours verds. Sous le regne de Jupiter, le maître de " l'Univers ayant comme abandonné les rênes de ſon " empire, ſe cacha dans une retraite inacceſſible. Les " Dieux inférieurs qui gouvernoient ſous Saturne, ſe re- " tirerent auſſi, & le monde ſécoué juſqu'aux fonde- " mens par des mouvemens contraires à ſon principe & " à ſa fin, perdit ſa beauté & ſon éclat ; alors les biens " furent mêlés avec les maux : Mais à la fin, de peur " que le monde ne ſoit plongé dans un abîme éternel " de confuſion, Dieu auteur du prémier ordre reparoîtra " & reprendra les rênes : Alors il changera, corrigera, " embellira & rétablira tout, en détruiſant la vieilleſſe, " les maladies, & la mort.

Dans le dialogue appellé Phœdrus, Platon développe d'une maniére plus claire les cauſes ſecrettes du mal moral qui a produit le mal phyſique. [a] " Il y a en chacun " de nous, dit-il, deux reſſorts dominans. Le déſir du " plaiſir, & l'amour du bon, qui ſont les aîles de l'ame. " Quand ces aîles ſe ſéparent, quand l'amour du plaiſir " & l'amour du bon ſe diviſent ; alors les ames tombent " dans des corps mortels :" Et voici ſelon lui les plaiſirs

[a] Pag. 1216.

que

que les Intelligences goûtent dans le ciel, & comment les ames déchurent de cet état heureux. " [a] Le grand " Jupiter, dit-il, animant ſon char aîlé marche le pré- " mier, ſuivi de tous les Dieux inférieurs & des Génies. " Ils parcourent ainſi les cieux dont ils admirent les mer- " veilles infinies; mais lorſqu'ils vont au grand feſtin, " ils s'élévent au haut du ciel au-deſſus des Sphéres. Au- " cun de nos Poëtes n'a chanté juſqu'ici, ni ne peut " chanter ſuffiſamment ce [b] lieu ſublime. Là les ames " contemplent par les yeux de l'eſprit, l'eſſence vraye- " ment exiſtante qui n'eſt ni colorée, ni figurée, ni ſen- " ſible, mais purement intelligible. Là elles voyent la " vertu, la vérité, la juſtice, non comme elles ſont ici " bas, mais comme elles exiſtent dans celui qui eſt l'Etre " même. Là elles ſe raſſaſient de cette vûe juſques à ce " qu'elles n'en puiſſent plus ſoûtenir l'éclat; alors elles " rentrent dans le ciel, où elles ſe repaiſſent d'Ambroiſie " & de Nectar: Telle eſt la vie des Dieux. Or, conti- " nue Platon, [c] toute ame qui ſuit Dieu fidellement dans " ce lieu ſublime, demeure pure & ſans tache; mais ſi " elle ſe contente de Nectar & d'Ambroiſie, ſans accom- " pagner le char de Jupiter, pour aller contempler la " vérité, elle s'appeſantit, elle rompt ſes aîles, elle tombe " ſur la terre, & entre dans un corps humain, plus ou " moins vil, ſelon qu'elle a été plus ou moins élevée. " Les ames moins dégradées habitent dans les corps des

[a] Pag. 1222. [b] Ὑπερουράνιος τόπος. [c] Pag. 1223.

" Philoſophes ; les plus mépriſables animent les Tyrans " & les mauvais Princes. Leur ſort change après la mort " & devient plus ou moins heureux, ſuivant qu'elles ont " aimé la vertu ou le vice pendant leur vie. Ce n'eſt " qu'après dix mille ans que les ames ſe réuniront à leur " principe : Leurs aîles ne croiſſent & ne ſe renouvellent " que dans cet eſpace de temps. [a]

Telle eſt la doctrine que Platon oppoſoit à la ſecte profane de Démocrite & d'Epicure, qui nioit la Providence éternelle à cauſe du mal phyſique & moral. Ce Philoſophe nous fait un magnifique tableau de l'Univers : Il le conſidére comme une Immenſité remplie d'Intelligences libres qui habitent & qui animent des mondes infinis. Ces Intelligences ſont capables d'une double felicité ; l'une en contemplant l'Eſſence divine ; l'autre en admirant ſes ouvrages. Lorſque les ames ne font plus conſiſter leur bonheur dans la connoiſſance de la vérité, & que les plaiſirs inférieurs les détachent de l'amour de l'Eſſence ſuprême, elles ſont précipitées dans quelque planette pour y ſubir des peines expiatoires, juſqu'à ce qu'elles ſoient guéries par les ſouffrances. Ces planettes ſont par conſéquent ſelon Platon, comme des lieux ordonnez [b] pour la guériſon des Intelligences malades. Voilà la Loi éta-

[a] On verra cette doctrine de Platon ſur la dégradation & le retour des ames, expliquée dans Macrobe, dans ſon Commentaire ſur le ſonge de Scipion, ch. ii, 12, 13.

[b] Νοσοκομεῖοι.

blie [a] pour conſerver l'ordre dans les Sphéres céleſtes. Cette double occupation des eſprits céleſtes, eſt une des plus ſublimes idées de Platon, & marque la profondeur admirable de ſon génie: C'eſt par ce ſyſtême que les Philoſophes Payens ont tâché de nous expliquer l'origine du mal, & voici comme ils raiſonnent. Si les ames pouvoient contempler ſans ceſſe l'Eſſence divine par un regard immédiat, elles ſeroient impeccables: La vûe du bien ſouverain entraîneroit néceſſairement tout l'amour de la volonté. Pour expliquer donc la chute des eſprits, il falloit ſuppoſer un intervalle, où l'ame ſort de la préſence divine, & quitte le lieu ſublime, pour admirer les beautés de la nature, & ſe raſſaſier d'Ambroiſie, comme d'une nourriture moins délicate, & plus convenable à ſa nature finie: C'étoit dans ces intervalles qu'elle devint infidelle.

Pythagore avoit puiſé la même doctrine chez les Egyptiens. Il nous en reſte un précieux monument dans les Commentaires de Hieroclés ſur les vers dorés attribués à ce Philoſophe. " Comme nôtre éloignement de Dieu, dit " cet auteur, & la perte des aîles qui nous élevoient vers " les choſes céleſtes, nous ont précipités dans cette ré- " gion de mort où tous les maux habitent; de même " le dépouillement des affections terreſtres & le renou- " vellement des vertus, font renaître nos aîles, & nous " élevent au ſéjour de la vie où ſe trouvent les vérita-

[a] Θεσμὸς λειτουργίας.

" bles

" bles biens ſans aucun mêlange de maux. L'eſſence de
" l'homme tenant le milieu entre les Etres qui contem-
" plent toûjours Dieu, & ceux qui ſont incapables de le
" contempler, peut s'élever vers les uns, ou ſe rabaiſſer
" vers les autres. [a] Le méchant, dit ailleurs Hieroclés,
" ne veut pas que l'ame ſoit immortelle, de peur de ne
" vivre après la mort que pour ſouffrir; Mais il n'en eſt
" pas de même des Juges des Enfers: Comme ils forment
" leurs Jugemens ſur les régles de la vérité, ils ne pro-
" noncent pas que l'ame doit n'être plus, mais qu'elle
" doit n'être plus vitieuſe: Ils travaillent à la corriger,
" & à la guérir, en ordonnant des peines pour le ſalut
" de la nature; de même que les Médecins guériſſent
" par des inciſions, les ulcéres les plus malins. Ces Juges
" puniſſent le crime pour chaſſer le vice, ils n'anéan-
" tiſſent pas l'eſſence de l'ame, mais ils la ramênent à
" exiſter véritablement, en la purifiant de toutes les paſ-
" ſions qui la corrompent. C'eſt pourquoi quand on a
" péché, il faut courir au-devant de la peine, comme
" au ſeul reméde du vice." [b]

Il paroît donc manifeſtement par la doctrine des plus célébres Philoſophes Grecs, 1°. Que les ames préexiſtoient dans le Ciel. 2°. Que le Jupiter conducteur des ames avant la perte de leurs aîles, eſt diſtinct de l'Eſſence ſuprême, & par conſéquent qu'il reſſemble fort au Mythras des Perſes & à l'Orus des Egyptiens. 3°. Que les ames

[a] Hierocl. Comm. in aurea Carm. p. 187. Edit. Cant. 1709.
[b] Ibid. Carm. p. 120.

ont perdu leurs aîles, & qu'elles ont été précipitées dans des corps mortels, parce qu'au lieu de ſuivre le char de Jupiter, elles s'étoient trop arrêtées à la jouiſſance des plaiſirs inférieurs. 4°. Qu'au bout d'un certain période de temps, les aîles de l'ame renaîtront & que Saturne reprendra les rênes de ſon Empire, pour rétablir l'Univers dans ſon prémier éclat.

Examinons à préſent la Mythologie Egyptienne qui eſt la ſource de celle des Grecs. Je ne veux point ſoûtenir les explications myſtiques que le Pere Kircher donne de la fameuſe table Iſiaque, & des Obéliſques qui ſe voyent à Rome. Je me borne à Plutarque qui nous a conſervé un monument admirable de cette Mythologie: Pour en faire ſentir les beautés, je vais faire une analyſe courte & claire de ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris, qui eſt une lettre écrite à Cléa Prêtreſſe d'Iſis. " [a] La Mythologie Egyp-
" tienne, dit Plutarque, a deux ſens, l'un ſacré & ſub-
" lime; l'autre ſenſible & palpable. C'eſt pour cela que
" les Egyptiens mettent des Sphinx à la porte de leurs
" Temples. Ils veulent nous faire entendre que leur
" Théologie contient les ſécrets de la Sageſſe, ſous des
" paroles énigmatiques. C'eſt auſſi le ſens de l'inſcrip-
" tion qu'on lit à Saïs ſur une ſtatue de Pallas ou d'Iſis:
" JE SUIS TOUT CE QUI EST, QUI A ETÉ, ET QUI SERA, ET JA-
" MAIS MORTEL N'A LEVÉ LE VOILE QUI ME COUVRE. [b] Il ra-
" conte enſuite la fable d'Iſis & d'Oſiris: Ils nâquirent

[a] Pag. 354. [b] Ibid. 365.

" tous

" tous deux de Rhéa & du Soleil. Tandis qu'ils étoient
" encore dans le ſein de leur mere, ils s'unirent & pro-
" duiſirent le Dieu Orus, image vivante de leur ſub-
" ſtance. Typhon ne naquit point, mais il perça les
" flancs de Rhéa par un violent effort. Il ſe révolta
" enſuite contre Oſiris, remplit l'Univers de ſes fureurs,
" déchira le corps de ſon frere, en découpa les mem-
" bres, & les répandit par-tout. Depuis ce temps Iſis
" erre ſur la terre pour ramaſſer les membres épars
" de ſon frere & de ſon époux. L'ame d'Oſiris éter-
" nelle & immortelle, mena ſon fils Orus aux Enfers,
" où elle l'inſtruiſit à combattre & à vaincre Typhon.
" Orus retourna ſur la terre, combattit & défit Typhon;
" mais il ne le tua pas. Il ſe contenta de le lier, & de
" lui ôter la puiſſance de nuire. Le méchant s'échapa
" enfin, & le déſordre alloit recommencer; mais Orus lui
" livra deux ſanglantes batailles, & l'extermina tout-à-fait.

[a] Plutarque continue ainſi: " Quiconque applique ces
" allégories à la Nature divine, immortelle & bien-
" heureuſe, mérite qu'on le traite avec mépris. Il ne
" faut pas croire pourtant qu'elles ſoient de pures fa-
" bles, vuides de ſens, ſemblables à celles des Poëtes.
" Elles nous dépeignent des choſes qui ſont véritable-
" ment arrivées. Ce ſeroit auſſi une erreur dangereuſe,
" & une impiété manifeſte d'attribuer, avec Evémére
" le Meſſénien, tout ce qu'on dit des Dieux, aux an-

[a] Pag. 358.

" ciens

" ciens Rois, & aux grands Capitaines. Ce ſeroit anéantir la Religion, & éloigner les hommes de la Divinité. [a] Ceux-là, ajoute-t-il, ont mieux penſé, qui ont écrit que tout ce qu'on raconte de Typhon, d'Oſiris, d'Iſis & d'Orus, doit s'entendre des Génies & des Démons. [b] C'étoit l'opinion de Pythagore, de Platon, de Xénocrate & de Chryſippe, qui ſuivoient en cela les anciens Théologiens. Tous ces grands hommes ſoûtiennent que ces Génies étoient fort puiſſans, & très-ſupérieurs aux mortels. Ils ne participoient pourtant pas de la Divinité d'une maniere pure & ſimple ; mais ils étoient compoſés d'une nature ſpirituelle & corporelle, & par-là capables de plaiſirs & de peines, de paſſions & de changemens : Car parmi les Génies comme parmi les hommes, il y a des vertus & des vices. De-là viennent les fables des Grecs ſur les Titans & les Géans ; les combats de Python contre Apollon ; les fureurs de Bacchus, & pluſieurs fictions ſemblables à celles d'Oſiris & de Typhon : De-là vient qu'Homere parle de bons & de mauvais Démons. Platon appelle les prémiers Dieux tutelaires, parce qu'ils ſont Médiateurs entre la Divinité & les hommes, & qu'ils portent les prieres des mortels vers le Ciel, & de-là nous rapportent la connoiſſance & la révélation des choſes cachées & futures. [c] Empedoclés, continue-t-il, dit, Que les mauvais Démons

[a] Page 358. [b] Page 360. [c] Page 361.

" ſont punis des fautes qu'ils ont commiſes. Le ſoleil " les précipite d'abord dans l'air; l'air les jette dans la " mer profonde; la mer les vomit ſur la terre; de la " terre ils s'élevent enfin vers le Ciel. Ils ſont ainſi " tranſportés d'un lieu à un autre, juſqu'à ce qu'étant " punis & purifiés, ils retournent dans le lieu qui eſt " conforme à leur nature." Après avoir donné ainſi une explication théologique des allégories Egyptiennes, Plutarque en raconte les explications phyſiques; mais il les rejette toutes, & revient à ſa prémiére doctrine: [a] " Oſiris n'eſt ni le ſoleil, ni l'eau, ni la terre, ni le ciel; " mais tout ce qu'il y a dans la nature de bien diſpoſé, " de bien ordonné, de bon & de parfait, eſt l'image " d'Oſiris. Typhon n'eſt ni la ſéchereſſe, ni le feu, ni " la mer; mais tout ce qu'il y a dans la nature de nui- " ſible, d'inconſtant, & de déréglé." Il faut remarquer que dans cette allegorie Egyptienne, Oſiris ne ſignifie pas comme ailleurs l'Etre ſouverain, le Logos de Platon, & la ſeconde hypoſtaſe de ſa Trinité, mais le fils d'Ammon, l'Apollon des Grecs, le Jupiter conducteur, un Dieu ſubalterne & inférieur à la Divinité ſuprême. J'ay déjà remarqué que c'étoit une ancienne opinion parmi les Payens & les Hebreux que la Divinité s'étoit unie à la prémiére & à la plus parfaite production de ſa puiſſance [b].

[a] Page 376. [b] Voyez plus haut Diſc. p. 14.

Plutarque

Plutarque va plus loin dans un autre Traité, & nous explique l'origine du mal par un raiſonnement également ſolide & ſubtil; le voici. [a] " L'ouvrier parfaitement " bon fit d'abord toutes choſes, autant qu'il étoit poſſi- " ble, ſemblables à lui-même. Le monde reçut en naiſ- " ſant de celui qui le fit, toutes ſortes de biens; il " tient d'une diſpoſition étrangére tout ce qu'il a de " malheureux & de méchant. Dieu ne peut pas être " la cauſe du mal, parce qu'il eſt ſouverainement bon: " La matiére ne peut pas être la cauſe du mal, parce " qu'elle n'a point de force: Mais le mal vient d'un " troiſiéme principe qui n'eſt ni ſi parfait que Dieu, ni " ſi imparfait que la matiére. Ce troiſiéme Etre eſt la " nature intelligente, qui a au-dédans de ſoi une ſource, " un principe, & une cauſe de mouvement.

J'ai déja fait voir que les Ecoles de Pythagore & de Platon ſoûtenoient la liberté. Le prémier l'exprime par la nature de l'ame qui peut s'élever ou s'abaiſſer; l'autre par les aîles de l'ame, c'eſt-à-dire, par l'amour du beau & le goût du plaiſir, qui peuvent ſe ſéparer. Plutarque ſuit les mêmes principes, & fait conſiſter la liberté dans l'activité de l'ame, par laquelle elle eſt la ſource de ſes déterminations. Ce ſentiment ne doit donc pas être regardé comme nouveau; il eſt tout à la fois naturel & philoſophique. L'ame peut toûjours ſéparer

[a] Plut. de anim. format. p. 1015.

& raſ-

& raſſembler, rappeller & comparer ſes idées; & c'eſt de cette activité que dépend la liberté. Nous pouvons toûjours penſer à d'autres biens qu'à ceux auſquels nous penſons actuellement. J'avoue que les paſſions par le ſentiment vif qu'elles nous cauſent, occupent quelquefois toute la capacité de l'ame, & l'empêchent de réfléchir; elles l'aveuglent & l'entraînent; elles déguiſent & tranſforment les objets; mais quelques fortes qu'elles ſoient, elles ne ſont jamais invincibles: Il eſt difficile, mais il n'eſt point impoſſible de les ſurmonter, il eſt toûjours dans nôtre pouvoir d'en diminuer peu à peu la force, & d'en prévenir les excès. Voilà le combat de l'homme ſur la terre, & le triomphe de la vertu. Les Payens ayant ſenti cette tyrannie des paſſions, reconnurent par la ſeule lumiére naturelle la néceſſité d'une puiſſance céleſte, pour les vaincre: Ils nous répréſentent toûjours la vertu comme une force divine qui deſcend du ciel: Ils introduiſent ſans ceſſe dans leurs poëmes des Divinités protectrices qui nous inſpirent, nous éclairent & nous fortifient; pour marquer que les vertus héroïques ne peuvent venir que des Dieux ſeuls. C'eſt par ces principes que la ſage Antiquité a toûjours combatu la Fatalité, qui détruit également la Religion, la Morale & la Société.

Revenons aux Egyptiens. Leur doctrine, ſelon Plutarque, ſuppoſe, 1°. Que le monde fût créé d'abord ſans aucun mal phyſique ni moral, par celui qui eſt infini-

ment bon. 2°. Que pluſieurs Génies, par l'abus de leur liberté, ſe ſont rendus criminels, & par-là malheureux. 3°. Que ces Génies ſouffriront des peines expiatoires, juſqu'à ce qu'ils ſoient purgés & rétablis dans l'ordre. 4°. Que le Dieu Orus fils d'Iſis & d'Oſiris, qui combat le mauvais Principe, eſt un Dieu ſubalterne ſemblable à Jupiter conducteur fils de Saturne.

Conſultons à préſent la Mythologie des Orientaux. Plus nous approcherons de la prémiére origine des nations, plus nous trouverons leur Théologie épurée. [a] Zoroaſtre, dit Plutarque, enſeignoit " qu'il y a deux Dieux " d'opérations contraires: L'un auteur de tous les biens; " l'autre auteur de tous les maux. Il appelle le bon " Principe, Oromaze, & l'autre, le démon Arimane. " Il dit que l'un reſſemble à la lumiére & à la vérité; " l'autre aux ténébres & à l'ignorance. De plus, il y a " un Dieu mitoyen entre les deux, nommé Mythras, " que les Perſes appellent Interceſſeur, ou [b] Médiateur. " Les Mages ajoûtent qu'Oromaze eſt né de la plus " pure lumiére, & Arimane des ténébres; qu'ils ſe font " une guerre continuelle; qu'Oromaze a fait ſix Gé- " nies, la Bonté, la Vérité, la Juſtice, la Sageſſe, l'Abon- " dance & la Joye; qu'Arimane leur en a oppoſé ſix " autres, la Malice, la Fauſſeté, l'Injuſtice, la Folie, la " Diſette & la Triſteſſe. Oromaze s'étant éloigné de la

[a] De Iſid. & Oſirid. pag. 370.

[b] Διὸ καὶ Μίθρην Πέρσαι τὸν Μεσίτην ὀνομάζουσιν.

Sphére

" Sphére d'Arimane, autant que le Soleil l'eſt de la terre,
" orna le Ciel d'aſtres & d'étoiles. Il créa enſuite vingt-
" quatre autres Génies, & les mit dans un œuf (par le-
" quel les Anciens déſignent la terre:) Arimane & ſes
" Génies percérent cet œuf brillant; auſſi-tôt les maux
" furent confondus avec les biens: Mais il viendra un
" tems fixé par le Deſtin où Arimane ſera totalement dé-
" truit & exterminé; la terre changera de forme, & de-
" viendra unie & égale & les hommes heureux n'au-
" ront plus qu'une même vie, une même langue & un
" même gouvernement. Théopompe écrit auſſi que
" ſuivant la doctrine des Mages, ces Dieux doivent ſe
" combattre pendant neuf mille ans, l'un détruiſant ce
" que l'autre a fait, juſqu'à ce qu'enfin [a] l'enfer ſoit
" aboli: Alors les hommes ſeront bienheureux, & leurs
" corps deviendront tranſparens. Le Dieu qui a tout
" produit, ſe cache juſqu'à ce temps: Cet intervalle
" n'eſt pas trop long pour un Dieu; mais ſemblable à
" un moment de ſommeil.

Nous avons perdu les anciens livres des prémiers Perſes: Pour juger de leur Mythologie, il faut avoir recours aux Philoſophes Orientaux de nos jours, & voir s'il reſte encore parmi les diſciples de Zoroaſtre quelques traces de l'ancienne doctrine de leur Maître. Le célébre M. Hyde Docteur de l'Egliſe Anglicane, qui a

[a] Ἅδης.

voyagé dans l'Orient, & qui ſçavoit parfaitement la langue du pays, a traduit de Sharifthani Philoſophe Arabe du quinziéme ſiécle, les principes ſuivans. [a] " Les pré-
" miers Mages ne regardoient point les deux Principes
" comme coéternels; mais ils croyoient que la lumiére,
" étoit éternelle & que les ténébres avoient été produites.
" Voici comme ils expliquent l'origine de ce mauvais
" Principe. La lumiére ne peut produire que la lumiére
" & ne peut jamais être l'origine du mal. Comment
" donc a été produit le mal? La lumiére, diſent-ils,
" produiſit pluſieurs Etres, tous ſpirituels, lumineux &
" puiſſans; mais leur Chef nommé Ahriman ou Arimane,
" eut une mauvaiſe penſée contraire à la lumiére: Il
" douta, & par ce doute il devint ténébreux. De-là ſont
" venus tous les maux; la diſſention, la malice & tout
" ce qui eſt oppoſé à la lumiére. Ces deux Principes
" combattirent l'un contre l'autre & firent enſuite la
" paix, à condition que le monde inférieur ſeroit ſoûmis
" à Arimane pendant ſept mille ans; après cet eſpace de
" tems, il rendra le monde à la lumiére." Voilà, ce me ſemble, les quatre idées dont je parle dans mon ouvrage. 1°. Un état avant que les biens & les maux fuſſent mélangés. 2°. Un état après qu'ils furent mêlés & confondus. 3°. Un état où le mal ſera totalement détruit. 4°. Un Dieu mitoyen entre le bon & le mauvais Principe.

[a] Hyde Rel. ant. Perſ. cap. 9. p. 163. & cap. 22. p. 294.

Comme

Comme la doctrine des Mages Perſans eſt une ſuite de la doctrine des Brachmanes des Indes, il faut conſulter l'une pour éclaircir l'autre. Il nous reſte peu de traces de l'ancienne Théologie des Gymnoſophiſtes ; mais celles que Strabon nous a conſervées, ſuppoſent les deux états du monde ; celui d'une nature pure, & celui d'une nature corrompue. Après que cet hiſtorien a décrit la vie & les mœurs des Brachmanes, il ajoûte, [a] " Ces " Philoſophes regardent l'état des hommes pendant cette " vie, comme celui des enfans dans le ſein de leur mere ; " & la mort comme une naiſſance à une véritable & " heureuſe vie ; ils croyent que tout ce qui arrive aux " mortels, ne mérite le nom ni de bien ni de mal. " Conformes aux Grecs en pluſieurs choſes, ils penſent " que le monde a commencé, & qu'il finira ; que Dieu " qui l'a produit, & qui le gouverne, eſt préſent par-tout " à ſon ouvrage. Onéſécrite, continue le même auteur, " ayant été envoyé par Alexandre le Grand, pour ap- " prendre la vie, les mœurs & la doctrine de ces Phi- " loſophes, trouva un Brachmane nommé Calanus, qui " lui enſeigna les principes ſuivans. Autrefois l'abon- " dance regnoit par-tout : Le lait, le vin, le miel & " l'huile couloient des fontaines ; mais les hommes " ayant abuſé de ce bonheur, Jupiter les en priva & les " condamna à travailler pour conſerver leur vie.

[a] Lib. 15. p. 713, 714. Ed. Lut. Par. 1620.

Pour

" Pour juger de la doctrine des anciens Gymnoſophiſtes, j'ai conſulté ce qui a été traduit du Védam qui eſt le Livre ſacré des Bramines d'aujourd'hui: Quoique ſon antiquité ne ſoit pas peut-être auſſi grande qu'on la dit, on ne peut nier cependant qu'il ne contienne les anciennes Traditions de ces Peuples & de leurs Philoſophes. Il eſt conſtant par ce Livre [a] " que les Bramines " reconnoiſſent un ſeul & ſouverain Dieu qu'ils appel- " lent Viſtnou; que ſa prémiére & plus ancienne pro- " duction fût un Dieu ſecondaire nommé Brama; que " le ſouverain Dieu le tira d'une fleur éternelle qui flo- " toit ſur la ſurface de l'abîme avant la création de ce " monde; & enfin que Viſtnou donna à Brama, à " cauſe de ſa vertu, de ſa reconnoiſſance & de ſa " fidélité, le pouvoir de créer l'Univers. Ils croyent de plus [b] " que les ames ſont émanées de l'Eſſence divine de " toute éternité, ou du moins qu'elles ont été produites " long-temps avant la création du monde; que dans cet " état pur elles péchérent; & que depuis ce temps elles " furent envoyées dans les corps des hommes & des bêtes, " chacune ſelon ſes mérites; de ſorte que le corps où " l'ame habite, eſt comme un cachot ou une priſon." Ils enſeignent enfin " qu'après un certain nombre de mé- " tempſycoſes, toutes les ames ſeront réunies à leur ori-

[a] Voyez Abrah. Roger de la Rel. de Bram. liv. 2. part. 1. chap. 1. & Kircher. Sina illuſtr.

[b] Ibid. Roger. part. 2. chap. VII.

" gine,

" gine, rentreront dans la compagnie des Dieux, & ſe-
" ront déifiées. "

Je n'aurois pas regardé ces Traditions comme autentiques, & je ne me ſerois point fié aux Traducteurs du Vedam, ſi cette doctrine n'étoit pas parfaitement conforme à celle de Pythagore que je viens d'expoſer: Ce Philoſophe ne fit qu'enſeigner aux Grecs ce qu'il avoit appris des Gymnoſophiſtes.

La découverte de ces ſentimens uniformes, & ſemblables dans la Gréce, dans l'Egypte, dans la Perſe & dans les Indes, me donna envie de pénétrer plus avant dans l'Orient, & de porter mes recherches juſques à la Chine. Je me ſuis adreſſé à ceux qui entendoient la langue de ce pays, qui y avoient demeuré pluſieurs années de ſuite, & qui en avoient étudié les livres originaux: Ils m'ont communiqué les traits ſuivans qu'ils ont traduits des anciens livres Chinois qu'on a apportés dans l'Europe, & dont ceux qui entendent cette langue peuvent vérifier la traduction. Dans les anciens commentaires ſur le livre Yking, c'eſt-à-dire, le livre des Changemens, on parle ſans ceſſe d'un double Ciel, d'un Ciel primitif, & d'un Ciel poſtérieur; & voici comment on y décrit le prémier Ciel. " Toutes choſes étoient alors dans un état heureux, " tout étoit beau, tout étoit bon; tous les Etres étoient " parfaits dans leur eſpéce: Dans ce ſiécle heureux le " ciel & la terre uniſſoient leurs vertus pour embellir la

• Abr. Kircher Sina. illuſtr.

" nature. Il n'y avoit aucun combat dans les élémens,
" nulle intempérie dans les airs, toutes choſes croiſſoient
" ſans travail; une fécondité univerſelle regnoit par tout.
" Les vertus actives & paſſives conſpiroient d'elles-mêmes
" ſans effort & ſans combat à produire & à perfection-
" ner l'Univers." Dans les livres que les Chinois appellent King ou Sacrés, on lit les paroles ſuivantes:
" Pendant le prémier état du Ciel une pure volupté, &
" une tranquillité parfaite, regnoient par-tout. Il n'y
" avoit ni travaux, ni peines, ni douleurs, ni crimes.
" Rien ne réſiſtoit à la volonté de l'homme." Les Philoſophes qui ont ſuivi ces traditions antiques, & ſurtout Tchouangſe diſent, " que dans l'état du prémier
" Ciel, l'homme étoit uni au dedans à la ſouveraine rai-
" ſon, & qu'au dehors il pratiquoit toutes les œuvres de
" la juſtice. Le cœur ſe réjouiſſoit dans la vérité, il n'y
" avoit en lui aucun mélange de fauſſeté; alors les qua-
" tre ſaiſons de l'année ſuivoient un ordre reglé ſans con-
" fuſion: Il n'y avoit ni vents impétueux, ni pluyes ex-
" ceſſives; le ſoleil & la lune ſans s'obſcurcir jamais
" fourniſſoient une lumiere plus pure & plus éclatante
" qu'aujourd'hui. Les cinq planettes ſuivoient un cours
" reglé ſans inégalités. Rien ne nuiſoit à l'homme, &
" l'homme ne nuiſoit à rien. Une amitié & une har-
" monie univerſelle regnoient dans toute la nature.

D'un autre côté le Philoſophe Hoainantſe dit en parlant du Ciel poſtérieur: " Les colonnes du Ciel furent
" rompues

" rompues, la terre fût ébranlée jusques aux fondemens,
" le Ciel s'abbaissa du côté du Nord, le Soleil, la Lune
" & les Astres changérent leurs mouvemens, la terre s'é-
" croula, les eaux renfermées dans son sein sortirent avec
" violence & l'inondérent. L'homme s'étant révolté
" contre le Ciel, le systême de l'Univers fût dérangé, le
" Soleil s'obscurcit, les Planettes changérent leur route,
" & l'harmonie universelle fût troublée." Les Philo-
" sophes Wentse & Lietse qui vivoient long-temps avant
Hoainantse, parlent le même langage: " La fécondité
" universelle de la nature, disent ces anciens Auteurs,
" dégénéra en une horrible stérilité, les herbes se fa-
" nérent, les arbres se desséchérent, la nature désolée &
" éplorée refusa de répandre ses dons. Toutes les créa-
" tures se déclarérent la guerre les unes aux autres; les
" maux & les crimes inondérent la face de la terre." Tous
ces maux sont venus, dit le livre Liki, parceque " l'homme
" mépriſa le souverain Empire: Il voulut disputer du
" vrai & du faux, & ces disputes bannirent la raison éter-
" nelle: Il regarda ensuite les objets terrestres, & les
" aima trop; de-là naquirent les passions; peu-à-peu il
" fût transformé dans les objets qu'il aimoit, & la céleste
" raison l'abandonna tout-à-fait. Voilà la source primi-
" tive de tous les crimes; ce fût pour les punir, que le
" Ciel envoya tous les maux."

Ces mêmes Livres parlent d'un temps où tout doit être rétabli dans la prémiére splendeur, par l'arrivée d'un He-

ros nommé Kiun-Tſe qui ſignifie Paſteur & Prince, à qui ils donnent auſſi les noms de Très-ſaint, de Docteur univerſel, & de Vérité ſouveraine. C'eſt le Mythras des Perſes, l'Orus ou le ſecond Oſiris des Egyptiens, l'Apollon ou le Mercure des Grecs, & le Brama des Indiens.

Les livres Chinois parlent même des ſouffrances de Kiun-Tſe, comme les Perſes des combats de Mythras, les Egyptiens du meurtre d'Oſiris, les Tyriens de la mort d'Adonis, & les Grecs des travaux pénibles d'un Fils de Jupiter qui deſcendit du ciel pour exterminer les monſtres. Il paroit que la ſource de toutes ces Allégories étoit une très ancienne tradition commune à toutes les Nations, que le Dieu Mitoyen ne détruiroit & n'expieroit le crime, qu'en ſouffrant luy même beaucoup de maux. J'ay profité de ces Traditions en parlant de la mort d'Adonis pour préparer ce que Daniel doit dire à Cyrus du Meſſie ſouffrant. Voici cependant ce que j'ay trouvé dans la religion des Tyriens, & dans la doctrine des Anciens, pour autoriſer l'Allégorie ajoutée à cette nouvelle édition. 1°. Les Tyriens reconnoiſſoient un Dieu ſuprême nommé Bel, qui eſt le même que le Jéhovah des Hébreux [a]. 2°. On trouve chez eux un un Dieu ſubalterne qu'ils appelloient Thammuz, Adon, Adonis qui ſignifie le Seigneur [b]. 3° La mort d'Adonis tué par un Sangliér, eſt la même que le meurtre

[a] Seldenus de Diis Syris Synt. 2. cap. i. de Belo.

[b] Heſych. ſur le mot Ἄδωνις.

d'Oſiris

d'Oſiris tué par Typhon ou le mauvais Principe [a]. 4°. On inſtitua des fêtes en Phénicie pour pleurer la mort d'Adonis, & l'on chanta enſuite ſes louanges comme reſſuſcité [b]. 5°. Quelques Auteurs vénérables de l'Antiquité Chrétienne croyent, que la Fable d'Adonis eſt une corruption d'une ancienne Tradition ſur le Meſſie ſouffrant, & appliquent toutes les cérémonies Tyriennes à nos Myſtéres [c]. 6°. Adonis aimoit Vénus, l'épouſa, la rendit féconde, & elle devint la mere des Dieux [d]. 7°. Uranie, Aſtarté, Vénus & Proſerpine ſont la même Déeſſe [e]. 8°. Quelques-uns croyent qu'Aſtarté eſt l'étoille du matin, Lucifer, ou un Aſtre tombé [f]. 9°. Selon la doctrine des Anciens tant Payens qu'Hébreux, les Eſprits ne tombérent pas tout d'un coup, mais par degrés : c'eſt-à-dire des étoiles fixes dans la région des Planettes, des Planettes ſur la Terre, de la Terre aux Enfers [g]. C'eſt pour cela que j'ay repréſenté ces trois différentes chutes des Eſprits par les trois noms d'Aſtarté, de Vénus, & de Proſerpine. Voilà les fondemens de l'Allégorie d'Adonis &

[a] Seld. cap. ii. de Thammuz.

[b] St. Jer. Comm. 3. ſur Ezec. St. Cyril. liv. 2. Comm. ſur Iſai. Procope ſur le ch. 18. d'Iſai. Lucian. de Dea Syr. p. 1058. Macrob. Saturn. 1. cap. 21.

[c] Jul. Firmic. de Myſt. p. 151.

[d] Seld. de Diis Syris. Synt. 2. cap. 2. de Aſtarté & cap. 4. de Ven. Syriac.

[e] Ibid.

[f] Ibid. 224. Ed. Lugd. Bat. & Suidas ἀερόπετὴς ἀστὴρ.

[g] Plutarc. de Iſid. & Oſirid. & Rittang. Cab. denud. de Revol. anim. part i. cap. i. voyez ſup. p. 71.

d'Uranie que je fais raconter par Aménophis dans mon ſeptiéme livre. La ſeule liberté que je me ſuis permiſe, eſt de répréſenter par Uranie, non la Sageſſe divine, mais les Intelligences tombées; comme Pſyché dans Apulée ne répréſente pas l'ame du monde, mais les ames infidelles à l'Amour: Dans le ſtyle Allégorique & Mythologique ces ſortes de Métonymies ſont fréquentes.

On trouve donc dans toutes les Religions des veſtiges d'une nature élevée, tombée & qui doit être réparée par un Heros divin. Ces quatre vérités regnent également dans les Mythologies des Grecs, des Egyptiens, des Perſes, des Indiens & des Chinois.

Voyons à préſent la Mythologie Hébraïque. J'entens par-là, le Rabbiniſme, ou la Philoſophie des Docteurs Juifs, & ſur-tout des Eſſéniens; ces Philoſophes enſeignoient, ſelon le témoignage de [a] Joſeph, " que le ſens " litteral du Texte ſacré n'étoit qu'une image des vérités " cachées: Ils changeoient, dit [b] Philon, les paroles & " les préceptes de la Sageſſe en allégories, ſelon la coutume " de leurs Peres, qui leur avoient laiſſé pluſieurs livres de " cette ſcience." C'étoit le goût univerſel des Orientaux, de peindre ſous des images corporelles les propriétés & les opérations des Intelligences.

Ce ſtile ſymbolique ſemble même être autoriſé par les Ecrivains ſacrés. Le Prophéte Daniel nous répréſente la

[a] Joſeph. de bello Jud. lib. 2. cap. 12.
[b] Phil. de legis alleg. lib. 2. pag. 53.

Divinité

Divinité ſous l'image de l'Ancien des jours. Les Mythologiſtes Hébreux, & les Cabaliſtes qui ont ſuivy la doctrine des Eſſéniens, répréſentent les attributs divins, par les membres du corps de l'Ancien des jours. On voit cette allégorie portée juſqu'à l'extravagance dans les livres des Rabbins: Ils y parlent de la roſée qui ſort du cerveau du Vieillard, de ſon crane, de ſes cheveux, de ſon front, de ſes yeux, & ſur-tout de ſa barbe merveilleuſe. Ces comparaiſons ſont ſans doute abſurdes & indignes de la Majeſté de Dieu; mais les Philoſophes Cabaliſtes prétendent les autoriſer par des idées métaphyſiques.

La création, ſelon eux, eſt un tableau des perfections divines: Tous les Etres créés ſont par conſéquent des images plus ou moins parfaites de l'Etre ſuprême, ſelon qu'elles ont plus ou moins de rapport avec leur original. Il ſuit de-là que toutes les Créatures ſont en quelque choſe ſemblables les unes aux autres, & que l'homme ou le Micro-coſme reſſemble au grand monde, ou au Macro-coſme; le monde materiel, au monde intelligible; & le monde intelligible, à l'Archétype qui eſt Dieu. C'eſt ſur ces principes que ſont fondées les expreſſions allégoriques des Cabaliſtes. En dépouillant leur Mythologie de ce myſtérieux langage, on y trouve des idées ſublimes, & ſemblables à celles que nous venons d'admirer dans les Philoſophes Payens. Voici quatre de ces idées que je trouve aſſez clairement énoncées dans les

ouvrages.

ouvrages des Rabbins Irira, Moſchech & Jitzack, dont Rittangelius nous a donné les traductions dans ſa Cabale dévoilée.

1°. " Toutes les Subſtances ſpirituelles, les Anges, les " ames des hommes & même l'ame du Meſſie, [a] furent " créées dès le commencement du monde. Le prémier " Pere par conſéquent dont parle Moyſe, répréſente, non " un individu, mais le genre humain entiér gouverné " par un ſeul Chef. Dans ce prémier état tout étoit " éclatant & parfait. Rien ne ſouffroit dans l'Univers, " parce que le crime y étoit inconnu. La nature étoit " une image ſans ombre & ſans tache des perfections di- " vines." C'eſt le regne d'Ammon, d'Oromaze & de Saturne. 2°. [b] " L'ame du Meſſie parvint par ſa conſtance " dans l'amour divin à une union ſubſtantielle avec la " pure Divinité [c], & mérita d'être le Roy, le Chef & le " Conducteur de tous les Eſprits." Cette idée a quelque rapport à celles que les Perſes avoient de Mythras, les Egyptiens d'Oſiris & d'Orus, & les Grecs de Jupiter Conducteur, qui menoit les ames dans le lieu ſublime. 3°. [d] " La vertu, " la perfection & la béatitude des Eſprits ou des Séphirots [e], " conſiſtoit à recevoir & à rendre ſans ceſſe les rayons

[a] Viſion. Ezechiel. Mercav. Exp. apud Rittang. pag. 205. Tom. III.

[b] Pag. 226.

[c] Les Hebreux Grecs appellent cette union du Meſſie avec la Divinité, Hyper-azilutique, qui ſignifie ſuper-ſubſtantiel.

[d] Ibid. de revol. anim. part. 1. cap. 1. pag. 244.

[e] Mot general qui ſignifie les Eſprits de toutes les Eſpéces.

" qui

" qui émanent du centre infini, afin qu'il y eût dans " tous les Eſprits une circulation éternelle de lumiére & " de bonheur. Deux ſortes de Séphirots manquerent à " cette Loi éternelle. Les Chérubins qui étoient d'un " ordre ſupérieur, ne rendirent point cette lumiére, la " retinrent au dedans d'eux-mêmes, s'enflérent & de- " vinrent comme des vaſes trop pleins ; enfin ils ſe bri- " ſérent en pieces, & leur ſphére ſe changea en un " caös ténébreux. Les Iſchim qui étoient d'un ordre " inférieur, fermérent les yeux à cette lumiére en ſe " tournant vers les objets ſenſibles, [a] oubliérent la ſu- " prême béatitude de leur nature, & ſe contentérent de " la jouiſſance des plaiſirs créés. Ils tombérent par-là " dans des corps mortels. 4°. [b] Les ames paſſent par " pluſieurs révolutions, avant que de revenir à leur pré- " mier état ; mais après l'avénement du Meſſie, tous " les Eſprits ſeront rétablis dans l'ordre, & jouiront de " l'ancien bonheur dont ils jouiſſoient avant le péché " du prémier Pere." Je laiſſe à décider ſi ces quatre idées ne reſſemblent point à celles que nous avons trouvées à la Chine, en Perſe, en Egypte & en Grece. C'eſt cette reſſemblance qui m'a autoriſé à donner les quatre tableaux mythologiques qui ſe trouvent dans cet ouvrage.

Dans tous ces ſyſtêmes on voit que les Philoſophes anciens, pour réfuter les objections des impies ſur l'ori-

[a] Phil. Cabal. differt. 8. cap. 13. pag. 173. Tom. III. Rittang.

[b] De revol. anim. pag. 307.

gine-

gine & la durée du mal, avoient adopté la doctrine de la préexiſtence des Ames, & de leur rétabliſſement. Pluſieurs Peres de l'Egliſe ont enſeigné la prémiére opinion comme le ſeul moyen philoſophique d'expliquer le péché originel; & Origene s'eſt ſervi de la derniére, pour combattre les impies de ſon temps. A Dieu ne plaiſe que je veuille défendre ces deux opinions; je ne m'en ſuis ſervi que pour montrer les reſſources que la ſage Antiquité avoit trouvées contre l'impiété, & pour faire ſentir que même avec la ſeule raiſon, on peut confondre les Philoſophes qui refuſent de croire ſans comprendre.

C'eſt pour cette raiſon que je fais parler à Daniel un autre langage qu'à Eléazar. Ce Prophete veut que Cyrus oublie toutes les ſpéculations ſubtiles, & laiſſe à Dieu le ſoin de juſtifier les démarches incompréhenſibles de ſa Providence; il le replonge dans une obſcurité plus ſalutaire & plus convenable à la foibleſſe humaine, que toutes les conjectures des Philoſophes; il réduit ce qu'il faut croire ſur ces matiéres à ces quatre vérités principales.

1°. Dieu ſouverainement bon, n'ayant pû produire des Etres méchans & malheureux, il faut que le mal moral & phyſique qu'on voit dans l'Univers, vienne de l'abus que les hommes font de leur liberté. 2°. La nature humaine eſt déchûe de la prémiére pureté dans laquelle elle fût créée; & cette vie mortelle eſt un état

d'épreuve, où les ames ſe guériſſent de leur corruption, & méritent l'immortalité heureuſe par leur vertu. 3°. La Divinité s'eſt unie à la nature humaine, pour expier le mal moral par ſon ſacrifice: Le Meſſie viendra enfin dans ſa gloire pour détruire le mal phyſique, & renouveller la face de la terre. 4°. Ces vérités nous ont été tranſmiſes de ſiécle en ſiécle depuis le déluge juſques à préſent par une tradition univerſelle; les autres nations ont obſcurci & altéré cette tradition par leurs fables; elle n'a été conſervée pure que dans les livres ſacrés, dont on ne ſçauroit diſputer l'autorité avec aucune ombre de raiſon.

On croit ordinairement que toutes les traces qu'on voit de la Religion naturelle, & révélée, dans les Poëtes & dans les Philoſophes Payens, ſe doivent originairement à la lecture des Livres de Moyſe; mais il eſt impoſſible de répondre aux objections que les incrédules font contre cette opinion. Les Juifs, & leurs livres furent trop long-temps cachés dans un coin de la terre pour devenir la lumiére primitive des nations: Il faut remonter plus haut juſques au déluge même. Il eſt étonnant que ceux qui ſont perſuadés de l'autenticité des livres ſacrés, n'ayent pas profité de cette idée pour faire ſentir la vérité de l'hiſtoire de Moiſe ſur l'origine du monde, le déluge univerſel, & le rétabliſſement de la race humaine par Noé. Il eſt difficile d'expliquer autrement que par la doctrine que je mets à la bouche de

Daniel, l'uniformité de ſentimens qui ſe trouve dans les Religions de toutes les nations.

Voilà, ce me ſemble, les grands principes du Chriſtianiſme; & voilà l'hommage que j'ai voulu lui rendre en juſtifiant ſes dogmes contre les vaines ſubtilités des eſprits téméraires, & contre les préjugés ſuperſtitieux des ames foibles. La grande ſource d'incrédulité dans le ſiécle où nous ſommes, vient de la fauſſe idée que les impies ont de la Religion. Tandis qu'on défigure nos myſteres; qu'on confond les abus avec les principes, & les explications Scholaſtiques avec les Dogmes, il n'eſt pas ſurprenant que les miracles paroiſſent des Preſtiges, & les faits des Fictions. Pour engager ceux qui ont un déſir ſincere de connoitre la vérité, à écouter favorablement les preuves de la Religion révélée, il faut commencer par leur montrer que ſes Dogmes ſont dignes de Dieu: C'eſt ce que j'ay voulu faire, dans tout le cours de ce livre. Je ne ſay pas ſi j'ay réuſſy, mais j'avois des intentions droites. Je me conſolerai de l'imperfection de mon ouvrage, ſi j'ay donné occaſion aux Génies plus profonds & plus ſavans que moy, de recommander cette Philoſophie, qui n'employe l'Imagination que comme ſervante de la Raiſon, qui ne ſe ſert des lumiéres de l'eſprit que pour épurer le cœur, & qui n'étale point les Sciences pour enfler, pour briller & pour ébloüir; mais pour montrer la beauté des Vérités éternelles, à ceux qui méritent de les aimer.

LETTRE

LETTRE
DE
M. FRERET
A L'AUTEUR
Sur la Chronologie de ſon Ouvrage.

MONSIEUR,

L'Hiſtoire de Cyrus, & la Chronologie des Rois de Babylone, ſont peut-être la partie de toute l'antiquité ſur laquelle on a imaginé le plus de ſyſtêmes différens ; mais tous ces ſyſtêmes ſont ſi défectueux & ſi mal liés avec les événemens contemporains, que l'on ſe trouve arrêté preſque à chaque pas, par les contradictions & les embarras de ces Hypothéſes. C'eſt ce qu'on éprouve en liſant les Ouvrages de Scaliger, de Pétau, d'Uſſer, de Marſham, de l'Evêque de Meaux & de Prideaux.

Dans vôtre Ouvrage, Monſieur, vous avez ſagement évité ces embarras, & vous avez imaginé ce qu'il y avoit de mieux pour concilier les narrations oppoſées d'Hérodote, de Ctéſias, de Xenophon & des autres Anciens au ſujet de Cyrus. Vous avez conſervé la guerre de ce Prince contre Aſtyage ſon grand-pere ; cette guerre eſt un point

conſtant dans l'antiquité, & reconnu par Xenophon lui-même dans ſa retraite des dix Mille; il n'a ſupprimé ce fait dans ſa Cyropédie que pour ne pas défigurer le portrait de Cyrus par une guerre qu'il croyoit contraire aux devoirs de la nature: Prideaux après Xenophon a cru la devoir ſupprimer auſſi. Marſham a imaginé un véritable Roman, & a ſuppoſé deux différens Royaumes des Medes, ſur leſquels regnoient en même temps deux Aſtyages, l'un grand-pere de Cyrus, & l'autre ſon ennemi. Le parti que vous avez pris eſt plus ſimple & plus conforme à l'ancienne hiſtoire; vous avez préparé cette guerre, & vous l'avez conduite de telle façon qu'elle ne ternit en rien le caractére de vôtre Heros.

La ſuppreſſion d'un évênément ſi conſidérable a obligé Xenophon à faire deux anachroniſmes; pour remplir les prémiéres années de Cyrus, il avance la priſe de Sardis de 25 ans, & celle de Babylone de 28. Comme cet hiſtorien n'avoit en vûe pour former ſon Heros, que les vertus Militaires & les qualités d'un bon Citoyen, il ne trouva point dans le plan de ſon Ouvrage les mêmes reſſources que vous avez eües pour remplir la jeuneſſe de Cyrus. Il ne penſa, ni à lui donner des principes ſûrs pour le garantir des dangers qui aſſiégent la vertu des Princes, ni à le prévenir contre la corruption des faux Politiques, & des faux Philoſophes; deux genres de corruption dont les ſuites ſont également funeſtes pour la ſociété. Xenophon élevé dans la Grece ne connoiſſoit

que les Royaumes de Sparte & de Macédoine, où les Rois n'étoient à proprement parler que les prémiers Citoyens de l'Etat, & où les Magiſtrats étoient leurs Collegues plûtôt que leurs Miniſtres: Il n'imaginoit point les abus du deſpotiſme, & n'avoit point penſé à les prévenir. Dans vôtre plan, comme il s'agit de former un Roy plûtôt qu'un Conquérant, & un Prince qui ſçache encore mieux rendre les peuples heureux ſous ſon gouvernement, que les contraindre à ſe ſoumettre à ſes loix, vous avez trouvé de quoi remplir la jeuneſſe de Cyrus en le faiſant voyager, ſans rien déranger dans la véritable Chronologie.

Cyrus eſt mort l'an 218 de Nabonaſſar, 530 ans avant Jeſus-Chriſt. C'eſt un point que je ne m'arrêterai pas à prouver, il eſt conſtant parmi tous les Chronologiſtes. Ce Prince étoit alors âgé de 70 ans ſelon Dinon auteur d'une Hiſtoire de Perſe très-eſtimée, [a] donc il étoit né l'an 148 de Nabonaſſar, 600 ou 599 ans avant l'Ere Chrétienne. Il avoit regné neuf ans à Babylone ſuivant le Canon Aſtronomique, donc la priſe de cette Ville tomboit à la 61[e] année de ſon âge, à la 209 de Nabonaſſar, & 539 avant Jeſus-Chriſt.

La priſe de Sardis tombe, ſuivant Soſicrate dans Diogéne Laërce [b], & ſuivant Solin [c], à la quatriéme année de la cinquante-huitiéme Olympiade. Selon Euſebe, c'eſt la prémiére année de la même Olympiade; cette année eſt donc la 545 ou la 548 avant l'Ere Chrétienne, la

[a] Cic. de divin. lib. 2. [b] Diog. Laerce, liv. 1. Periand. [c] Cap. 8.

55 ou

55 ou la 52e de la vie de Cyrus. Il avoit regné 30 ans ſur les Medes & ſur les Perſes, ſelon Herodote & Cteſias, ayant 40 ans lorſqu'il monta ſur le Trône, ſelon le témoignage précis de Dinon, ce qui donne pour l'époque du commencement de ſon regne l'an 188 de Nabonaſſar, & la prémiére année de la 55e Olympiade, 560 ans avant J. C. Euſebe nous apprend que cette même année de la 55e Olympiade étoit celle où tous les Chronologiſtes s'accordoient à placer le commencement du regne de Cyrus ſur les Medes & ſur les Perſes. [a] L'hiſtoire ne nous apprend point combien avoit duré la guerre de Cyrus contre les Medes, ni de quels événemens avoient été remplis les 40 prémiéres années de ſa vie; & vous avez le champ libre pour imaginer tous ceux qui conviendront au but que vous vous êtes propoſé. Vôtre Chronologie eſt donc non ſeulement conforme à celle des Grecs & des Perſes, mais encore à celle des Babyloniens.

Xenophon a changé toute cette chronologie: Selon lui, Cyrus à l'âge de 12 ans va à la Cour de Médie, y reſte 4 ans, & en revient à 16; il entre à 17 dans la claſſe des Adoleſcens, & y reſte 10 ans. Xenophon ajoute qu'Aſtyage mourut dans cet intervalle, ce qui eſt contraire à la vérité; car ce Prince regna juſques à l'an 560 qu'il fût vaincû par Cyrus, & ne mourut que quelques années après. Vous vous êtes écarté de Xenophon, & vous avez bien fait. Selon le même Auteur, Cyrus agé

[a] Euſeb. prepar. Evang. lib. x.

de

de 28 ans paſſa en Médie à la tête d'une armée de 30 mille hommes, à 29 il ſoumit les Arméniens, à 30 il marcha contre les Lydiens, & prit Sardis, & à 33 il ſe rendit maître de Babylone vers l'année 567. Cette année qui eſt la 179 de Nabonaſſar, eſt la 36 de Nabucodonoſor qui regna encore ſept ans; ces 7 ans joints aux 23 des quatre Rois qui ont regné à Babylone après lui, font les 30 années d'Anachroniſme dont j'ai parlé plus haut. Le reſte de la Chronologie de Xenophon eſt indifférent à vôtre Ouvrage. Cet Hiſtorien ne détermine pas le tems de la mort de Mandane, ni de Cambyſe, & vous a laiſſé une pleine liberté de placer ces événemens de la maniére la plus convenable à vôtre plan.

La ville de Tyr ne fût priſe que la 19e année de Nabucodonoſor après un ſiége de 13 ans qui avoit commencé la ſeptiéme année du regne de ce Prince, comme Joſeph l'avoit lû dans les Annales Phéniciennes. Le Prophete Ezechiel l'année même de la priſe de Jeruſalem qui étoit la 18 de Nabucodonoſor, menace Tyr d'une ruine prochaine, donc elle n'étoit pas encore priſe; Cyrus avoit alors 15 ans: Or comme ſes voyages ſe font depuis la 28 juſques à la 32e année de ſon age, & qu'il ne paſſe à Tyr qu'après ſon voyage de Gréce, vous ne faites ici aucun anachroniſme; d'ailleurs ce que vous rapportez de l'hiſtoire de cette Ville remplit ſuffiſamment les 15 ou 16 ans écoulez depuis ſa conquête par les Babyloniens.

Nous

Nous n'avons aucun paſſage poſitif pour fixer le tems de la démence de Nabucodonoſor ; cette démence eſt conſtante par le témoignage de Daniel, & il y a beaucoup d'apparence qu'elle arriva vers la fin de ſa vie ; voici ſur quoi je me fonderois pour le prouver. La déportation de Joachim arriva la 8e année du regne de Nabucodonoſor ſur la Judée, & la quatriéme de ſon regne à Babylone ; c'eſt-à-dire l'an 148 de Nabonaſſar, 600 ans avant Jeſus-Chriſt, & l'année même de la naiſſance de Cyrus. Nous liſons dans Jérémie [a] & dans le 4e livre des Rois [b] que la 37e année de la déportation de Joachim, Evilmérodach monta ſur le Trône de Babylone, & tira Joachim de priſon pour l'admettre à ſa table, & le combler d'honneurs ; cette année étoit la 184 de Nabonaſſar, la 564 avant Jeſus-Chriſt, & la 37 de la vie de Cyrus ; cependant Nabucodonoſor étoit encore vivant, puiſqu'il n'eſt mort que l'an 186 de Nabonaſſar, 562 ans avant Jeſus-Chriſt, & la 39 de Cyrus ; donc non ſeulement Evilmérodach eſt monté ſur le Trône du vivant de ſon pere, mais il gouvernoit ſans le conſulter avec aſſez d'indépendance pour ne pas craindre de l'irriter en tenant une conduite oppoſée à la ſienne, & en comblant d'honneurs un Prince qu'il avoit toûjours retenu dans les fers ; Béroſe donne 10 ans de regne à ce Prince qu'il nomme Evilmaradoch ; le Canon Aſtronomique lui en donne

[a] Cap. 52. ver. 31. [b] Cap. 25. ver. 27.

ſeulement

ſeulement deux, & le nomme Ilouarodam ; l'Ecriture le fait monter ſur le trône trois ans avant la mort de ſon pere.

Tous ces embarras diſparoîtront, ſi l'on ſuppoſe que la démence de Nabucodonoſor a commencé huit ans avant ſa mort, & que dès-lors ſon fils Evilmerodach fût regardé comme Roy, ſe mit à la tête des Conſeils, & gouverna l'Empire avec les Miniſtres de ſon pere ; ces huit ans joints aux deux qu'il regna ſeul après la mort de Nabucodonoſor, font les dix ans de Bérose ; l'Ecriture Sainte commence plus tard ſon Regne, & ſans doute du tems au quel il ſe débarraſſa des Miniſtres dont les conſeils le gênoient, ce qui n'arriva que la troiſiéme année avant la mort de Nabucodonoſor ; la démence de ce Prince ne dura que ſept ans, & ayant recouvert ſon bon ſens, il gouverna par lui même, & donna un édit en faveur des Juifs qui eſt rapporté dans Daniel ; Cependant on n'avoit jamais ceſſé de mettre ſon nom dans les Actes publics, & c'eſt pour cela que le Canon Aſtronomique ne donne que deux ans de regne à ſon fils Ilouarodam ; ce Canon avoit été dreſſé ſur les Actes publics. La démence de Nabucodonoſor a dû produire de grandes révolutions à la Cour de Babylone, & nous pouvons nous en former une idée, ſur ce qui ſe paſſa à la Cour de France pendant celle de Charles VI. où les affaires étoient tantôt entre les mains de ſa femme, tantôt entre celles de ſes enfans, tantôt entre celles des grands

Seigneurs & des Princes de ſon ſang. Suivant cette ſuppoſition également ſimple & néceſſaire, la démence de Nabucodonoſor ſera arrivée l'an de Nabonaſſar 179, avant J. C. 569, & la 32e année de la vie de Cyrus; ce Prince doit en avoir été inſtruit, car cet évenement étoit d'une grande importance; on ne peut même douter qu'il n'ait influé dans la guerre des Médes & des Perſes. Les Babyloniens étoient alliés des Médes & de leurs Rois, Nabucodonoſor ayant épouſé une ſœur d'Aſtyage, ils auroient pris quelque part à cette guerre ſans la foibleſſe de leur gouvernement cauſée par la démence de ce Prince, & ſans les diviſions qui regnoient à la Cour entre les différens Partis qui ſe diſputoient la prémiére place dans les conſeils. Il eſt même aſſez probable que la Reine Amytis s'employa pour concilier les Médes & les Perſes; indépendamment des liaiſons du ſang, ſon propre interêt demandoit qu'une des deux nations n'aſſujettit pas l'autre. Le ſpectacle d'un Conquérant ſi fameux réduit dans cet état déplorable, étoit bien capable d'inſtruire Cyrus, & vous avez eu grande raiſon de ne le pas négliger. Cyrus revint de ſes voyages, ſelon vôtre chronologie, vers la 32e année de ſon âge; la démence de Nabucodonoſor étoit déja commencée: Il paſſe près de ſept ans dans la Perſe, gouvernant ſous ſon pere; c'eſt pendant cet eſpace de tems qu'arrivent toutes les intrigues entre Cyaxare & Soranes; que Cambyſe fait la guerre aux Médes; qu'Aſtyage meurt, & que Cyrus va à Babylone

pour

pour négocier avec Amytis vers la fin de la maladie de Nabucodonosor ; ce temps est bien choisi pour rendre le spectacle plus touchant & plus instructif.

Vôtre chronologie sur les événemens politiques & sur les révolutions arrivées du temps de Cyrus, est donc parfaitement conforme à celle des Grecs, des Babyloniens & des Hébreux ; examinons maintenant si les grands hommes que vous faites voir à Cyrus pendant ses voyages, ont été ses contemporains ; vous pouvez vous permettre un peu plus de liberté sur cet article que sur l'autre. Vous sçavez combien les Anciens sont opposés entre d'eux sur le temps où Zoroastre a vêcu : Ce qui vient sans doute de ce que l'on a donné le nom de Zoroastre à tous ceux qui ont reformé en différens tems la Religion des Mages. Le dernier est le plus fameux de tous, & le seul qui ait été connu sous ce nom ou sous celui de Zardoucht par les Orientaux. M. Prideaux le fait contemporain de Cambyse & de Darius fils d'Hystaspe, mais il y a beaucoup d'apparence qu'il étoit un peu plus ancien. Les Orientaux, comme on le peut voir dans l'Ouvrage de M. Hyde, le font vivre sous Gustaspes, ou Hystaspes pere de Darab, qui est le Darius prémier des Grecs. Ce Gustaspes étoit plus âgé que Cyrus, & pouvoit être le même que celui que vous faites son Gouverneur. D'où il suit nécessairement que la réforme de la Religion des Mages a dû se faire pendant le regne de ce Prince, & que c'étoit alors que Zoroastre vivoit.

La réforme faite par Darius ſuppoſe que les Mages s'étoient arrogés une très-grande autorité dont il les dépouilla : Il altéra même la pureté de la Religion de Zoroaſtre par le mélange de l'idolatrie étrangére. Ce fût ſous ſon regne que le culte d'Anaitis s'introduiſit dans la Perſe, & cela ne s'accommode pas avec les hypotheſes de M. Prideaux. Le parti que vous avez pris eſt plus conforme à la ſuite de l'hiſtoire, telle qu'elle réſulte des faits qui ſont communs aux Grecs & aux Hiſtoriens Perſans & Arabes.

Cyrus a pû épouſer Caſſandane à l'âge de 18 ans, & vivre avec elle neuf ou dix ans; de cette façon il a pû paſſer en Egypte vers la 29ᵉ année de ſon âge. Vôtre chronologie s'accorde parfaitement avec l'âge d'Amaſis. Son regne a fini de l'aveu de tous les Chronologiſtes un an avant l'expédition de Cambyſe, c'eſt-à-dire vers l'an 525 avant J. C. & la 63ᵉ Olympiade. Hérodote ne donne que 44 ans de durée au regne d'Amaſis, & par conſéquent, il le fait commencer en l'année 569 avant Jeſus-Chriſt, & à la 52ᵉ Olympiade vers la 30ᵉ année de Cyrus. Diodore qui donne 55 ans de regne à Amaſis, ſuppoſe qu'il monta ſur le trône l'an 579, ou 580 avant l'Ere Chrétienne, & la 20ᵉ année de l'âge de Cyrus. Mais ces deux opinions ſont faciles à concilier. Hérodote a commencé le regne d'Amaſis à la fin de la révolution qui le mit ſur le trône, & Diodore a compté du commencement de ſa révolte.

Aprés

Apriès vivoit encore peu après la prise de Jérusalem, puisque le Prophete Jérémie [a] prédit sa mort sous le nom de Pharaon Hophra comme un évenement qui devoit arriver dans peu de tems. Cette année est la 589 avant Jesus-Christ & la 63[e] avant la fin d'Amasis, & montre que les divisions de l'Egypte avoient déja commencé. Dans vôtre systême Amasis étoit maître tranquille de toute l'Egypte lorsque Cyrus y passa, & il y avoit déja plusieurs années qu'Apriès étoit mort. Ce qui est conforme à l'histoire profane & sacrée, Cyrus ayant 28 à 30 ans lors de ses voyages.

La Chronologie grecque souffrira un peu plus de difficulté, mais l'anachronisme ne passera pas douze ou quatorze ans. Chilon étoit déja avancé en âge au tems de la 52[e] Olympiade, ainsi que le rapportoit Hermippus cité par Diogéne Laerce [b]. Cette Olympiade commença l'an 573 avant Jesus-Christ, & finit l'an 570, la 30[e] année de Cyrus. Le tems de son Ephorat est postérieur; Pamphile le plaçoit à la 56[e] Olympiade, mais ce passage est manifestement corrompu. L'anonyme auteur de la Chronologie des Olympiades détermine le tems de la Magistrature de Chilon par celui de l'Archontat d'Euthydemes à Athenes, c'est-à-dire par l'année 81 avant le passage de Xercès selon la Chronique [c] des marbres d'Arondel. Ce qui donne l'an 561 avant Jesus-Christ, & la 38[e] année

[a] Chap. 44. ℣. dern. [b] Diog. Laerce, liv. 1. [c] Marm. Oxon. Chron. Attic. Epoch. 42.

de

de Cyrus, ce qui s'accorde parfaitement avec vôtre Chronologie; car huit ans auparavant Cyrus a pû voir Chilon en passant à Sparte, à l'âge de 30 ans.

Périandre mourut, selon Soficrate [a], à la fin de la 48e Olympiade l'an 585, & la 16e année de Cyrus. Les anciens nous apprennent qu'il avoit regné quarante ans, & qu'il avoit commencé à fleurir vers la 38e Olympiade. Vous reculés la fin de sa vie de 12 ou 14 ans; mais comme vous ne le faites que pour rendre Cyrus témoin de sa mort désespérée, l'anachronisme fait une beauté, & il est d'ailleurs peu important.

La Royauté de Pisistrate sur les Athéniens n'a commencé que l'an 560 avant Jesus-Christ, 71 ans avant la bataille de Marathon selon Thucydide [b], & cent ans avant la tyrannie des 400 à Athenes. Cyrus avoit alors 40 ans, ce n'est qu'un anachronisme de 9 à 10 ans. Il n'y en a point à l'égard de Solon. Son archontat & sa réformation du Gouvernement d'Athenes sont de l'an 597, & de la 3e année de l'Olympiade 46e [c]. Il passa un tems considérable à voyager, & ne revint à Athenes que dans un âge avancé qui ne lui permettoit plus de se mêler des affaires publiques. Il mourut âgé de 80 ans, la seconde année du regne de Pisistrate selon Phanias d'Eresse, & la 41e année de la vie de Cyrus. Ce Prince a très-facilement pû s'entretenir avec lui neuf ou dix ans auparavant.

[a] Diog. Laerce, liv. 1.
[b] Lib. 6. p. 449, 452. & Lib. 8. p. 601. Arist. Pol. Lib. 6. p. 12.
[c] Diog. Laerce & Plutar. vie de Solon.

Vous

Vous devez être également tranquille ſur le ſynchroniſme de Pythagore & de Cyrus. Denis d'Halicarnaſſe nous apprend [a] que ce fût ſeulement vers la 50.e Olympiade qu'il paſſa en Italie, c'eſt-à-dire vers l'an 577. Il ſe ſert du mot environ Κατὰ, ce qui montre que ce terme ſe peut étendre. En effet Diogéne Laerce nous montre qu'il fleuriſſoit vers la 60.e Olympiade, c'eſt-à-dire 40 ans après; & en prenant cela du tems où il eſt mort âgé de 80 ans, il auroit eu 50 ans lorſqu'il paſſa en Italie, & ſeroit né vers l'an 520. Si le Philoſophe Pythagore étoit le même que celui qui ſe préſenta aux Jeux Olympiques pour combattre parmi les enfans, & qui ayant été rejetté demanda à être reçu parmi les hommes, & remporta le prix la 48.e Olympiade; il avoit 16 ou 17 ans en 585, & n'étoit guéres plus âgé que Cyrus. C'eſt le ſentiment de M. Bentley, qui peut ſe défendre malgré les objections qu'on lui a faites: Mais ſans entrer dans cette diſcuſſion, il vous ſuffit que Pythagore ait été de retour de ſes voyages, & en état de conferer avec Cyrus, lorſque ce Prince paſſa dans la Grece en 565. Or c'eſt ce que l'on ne ſçauroit vous refuſer dans aucun des ſyſtêmes qui partagent les Sçavans ſur le tems de Pythagore.

Vous êtes encore fondé à le mettre aux mains avec Anaximandre. Ce Philoſophe a dû voir Pythagore, quoiqu'il fût plus âgé que lui, ayant 64 ans la ſeconde année

[a] Den. d'Hal. liv. 12.

de

de la 48e Olympiade, ſelon le témoignage d'Apollodore dans Diogéne Laerce, c'eſt-à-dire l'an 585. Et c'eſt encore une beauté dans vôtre Ouvrage de voir le jeune Pythagore triompher des ſophiſmes du Matérialiſte. On ne peut douter que le Philoſophe Miléſien n'ait été le prémier auteur de la doctrine des Atomiſtes, ſelon le témoignage d'Ariſtote [a], de Ciceron [b], de Plutarque [c] & de Simplicius [d]. Le τὸ Απειρὸν d'Anaximandre étoit une matiére infinie; Sa doctrine eſt la même que celle de Spinoza.

Vous voyez, Monſieur, que la complaiſance n'avoit aucune part à l'approbation que j'ai donnée à la Chronologie de vôtre Ouvrage. Vous n'aviez pas beſoin d'une attention ſi ſcrupuleuſe au vrai, vous pouviez vous contenter du vrai-ſemblable; la nature de vôtre Ouvrage n'en exigeoit pas davantage. Je ſuis perſuadé cependant que cette exactitude ajoutera de nouvelles beautés aux yeux de ceux qui ſont inſtruits de l'ancienne Hiſtoire: L'exactitude n'eſt pas incompatible avec l'agrément, & ne produit la ſéchereſſe que dans les eſprits froids & peſans. Je ſuis avec l'attachement le plus parfait & le plus tendre, &c.

MVSEVM BRITAN NICVM

FRERET.

[a] Phiſ. lib. 1. cap. 4. [b] De Nat. Deor. lib. 1.
[c] Placit. Phil. lib. 1. c. 3. [d] Comm. in Epict.